
AUCTOR PRETIOSA FACIT
James Lenox.

BWK

HISTOIRE

DES

RÉPUBLIQUES ITALIENNES

DU MOYEN ÂGE.

HISTOIRE

DES

RÉPUBLIQUES ITALIENNES

DU MOYEN ÂGE;

PAR J. C. L. SIMONDE DE SISMONDI,

Correspondant de l'Institut, de l'Académie impériale de Saint-Pétersbourg, de l'Académie royale de Prusse, des Académies italienne, de Wilna, de Cagliari, des Géorgofili, de Genève, de Pistoia, etc.

SECONDE ÉDITION PARISIENNE.

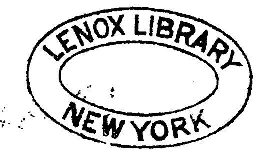
TOME SIXIÈME.

A PARIS,

Chez TREUTTEL et WÜRTZ, Libraires, rue de Bourbon, n° 17;

A STRASBOURG et à LONDRES, même Maison de Commerce.

M. D. CCC. XVIII.



LENOX LIBRARY
NEW YORK

HISTOIRE

DES

RÉPUBLIQUES ITALIENNES

DU MOYEN ÂGE.

CHAPITRE XXXVIII.

Famine et peste en Italie. — Nouvelles factions de Pise. — Guerres du roi de Hongrie et de la reine Jeanne. — Second jubilé.

1347 — 1350.

Le quatorzième siècle est une époque brillante pour l'Italie; dans aucun temps les lettres n'ont été cultivées avec plus d'ardeur, les savans accueillis, honorés avec plus d'enthousiasme; dans aucun temps de plus grandes lumières n'ont été acquises et généralement répandues parmi les hommes; dans aucun temps de plus nobles monumens du génie créateur, ou du travail opiniâtre, n'ont été transmis à la posté- CH. XXXVIII.

CH. XXXVIII. rité. Le renouvellement des lettres grecques et latines, la création de la langue italienne et de la poésie moderne, l'art d'enseigner la politique dans l'histoire, et de présenter aux hommes, par le récit des événemens, une leçon non moins attrayante qu'instructive, le perfectionnement de la jurisprudence, les progrès rapides de la peinture, de la sculpture, de l'architecture et de la musique, sont dus plus particulièrement aux hommes du quatorzième siècle. Mais cette période, qui, à tant de titres, mérite une étude particulière, ne fut point heureuse pour l'humanité. Plusieurs des vertus qui relèvent le caractère des hommes, qui, en s'alliant à leurs passions, les anoblissent, avoient presque absolument disparu, et des vices rebutans, des vices qui dégradent l'histoire que nous écrivons, avoient pris leur place. Dans les cours des princes, la bassesse rampante, la lâche flatterie, l'intrigue et le vice étoient les moyens les plus assurés de parvenir. Les petits souverains donnoient l'exemple de tous les crimes; une débauche grossière régnoit dans l'intérieur de leurs palais; le poison et l'assassinat étoient employés chaque jour par eux, comme les sauvegardes de leur gouvernement; des troupes d'assassins étoient entretenues à leurs gages, et une protection entière étoit assurée aux brigands, en retour des services

qu'ils rendoient. Dans les familles des princes, la passion de régner n'étoit arrêtée par aucun crime, et elle excitoit des révolutions fréquentes, presque toujours préparées par une noire perfidie, et accomplies par des forfaits atroces, ou prévenues par une effrayante cruauté. Dans les tribunaux, un pouvoir arbitraire et souvent injuste faisoit de la punition des crimes un revenu pour le prince : soupçonneux par avarice, il acquéroit des preuves par la torture, et punissoit les coupables par des supplices épouvantables. Dans la politique, une ambition qui employoit la trahison plutôt que les armes, comme moyen de vaincre, détruisoit toute confiance dans les traités, toute sûreté dans les alliances, tout lien d'amitié entre les peuples. Dans la guerre, des troupes mercenaires, perfides et cruelles, sacrifioient leur souverain à l'ennemi qui vouloit les acheter, mettoient leur honneur à l'enchère; et, épargnant les armées qu'elles avoient à combattre, ne ruinoient que les campagnes paisibles et les citoyens innocens.

Le mépris de toute loi et de toute morale qu'affichoient les princes, donnoit un exemple d'autant plus pernicieux, que dans chaque ville on trouvoit une petite cour, et que cette cour étoit pour les citoyens une école d'immoralité, de corruption et de crimes. Plus rap-

CH. XXXVIII. prochés de la vie privée, les tyrans avoient, par leur exemple, une influence plus pernicieuse sur les mœurs de leurs sujets : plus multipliés, ils corrompoient davantage la morale publique, parce que les crimes politiques devenoient fréquens, à proportion du nombre des souverains; le sentiment des lois immuables de la morale et de la religion étoit détruit par l'histoire de chaque jour, et les révolutions de chaque état.

Les républiques elles-mêmes n'étoient point à l'abri de cette corruption générale. Dans leur lutte avec les princes dont elles étoient entourées, et aux piéges desquels elles étoient sans cesse exposées, elles avoient adopté plus d'une fois leur politique tortueuse, et on les avoit aussi soupçonnées de perfidie. D'immenses richesses, accumulées par le commerce, avoient altéré la pureté des principes républicains; l'argent étoit un moyen trop assuré d'obtenir le respect du peuple et de parvenir au pouvoir. On faisoit peu d'attention aux voies par lesquelles cet argent avoit été acquis, et celui qui malversoit dans une administration publique, ou qui détournoit les deniers de l'état, savoit trop qu'il trouveroit toujours assez de moyens de couvrir ses concussions, pourvu qu'elles lui procurassent une grande opulence. Des voleries scandaleuses furent commises à Florence, pen-

dant la lutte de cette république avec Mastino CH. XXXVIII.
de la Scala, et les peines infligées par le duc d'Athènes au commandant d'Arezzo et à celui de Lucques, étoient peut-être méritées, quoique arbitraires. Nous ne parlerons pas de la violence des dissensions civiles, et des révolutions qui donnoient et arrachoient le gouvernement aux diverses classes de citoyens; c'est le sort nécessaire des républiques, et le prix auquel elles payent ces talens multipliés, cette énergie des caractères, et ces passions généreuses qu'on ne trouve que chez elles. Mais nous reprocherons à ces républiques d'avoir abandonné entièrement l'art et l'esprit militaire; d'avoir laissé la valeur italienne s'éteindre chez les citoyens et chez les sujets; et de s'être ainsi mises dans la dépendance, d'abord des soldats mercenaires allemands qui les trahissoient, plus tard de ces compagnies d'aventure qui les mettoient à contribution d'une manière si honteuse.

Tandis que l'Italie souffroit déjà de tant de désordres et de tant de maux, elle fut frappée coup sur coup des plus redoutables fléaux que le ciel ait en réserve pour châtier la terre. Elle éprouva une famine cruelle, la peste la plus terrible dont l'histoire ait gardé le souvenir, et ce fut encore pour elle un troisième fléau, que la découverte de l'artillerie, qui date précisément

CH. XXXVIII. de cette époque calamiteuse. L'invention des armes à feu a eu, pour l'espèce humaine, des conséquences bien plus désastreuses encore que la peste ou que la famine; elle a soumis la force de l'homme au calcul; elle a réduit le soldat au rang d'une machine; elle a privé la valeur de ce qu'elle avoit de plus noble, de ce qui tenoit le plus au caractère personnel; elle a augmenté la puissance des despotes, et diminué celle des nations; elle a ôté aux villes leur sûreté, et aux remparts, la confiance qu'ils inspiroient. Mais les effets impérissables de cette funeste découverte tardèrent encore long-temps à se manifester. Les bombardes, dont les historiens font mention, pour la première fois, lorsqu'elles furent employées, le 26 août 1346, à la bataille de Crécy, entre les Anglais et les Français, ne parurent d'abord que des machines propres à lancer des traits, dont tout l'avantage étoit d'effrayer les chevaux par leur explosion, et par le feu qui la produisoit. Le roi d'Angleterre, qui seul avoit des bombardiers dans son armée, les avoit placés avec ses archers sur les chars dont il avoit entouré son camp. « Leurs bombardes, dit Jean Villani, » lançoient de petites balles de fer, avec du » feu, pour épouvanter et confondre les che» vaux (1). Les archers anglois, dit-il, plus

(1) *Giov. Villani.* L. XII, c. 65, p. 947.

» loin, tiroient trois flèches, tandis que les » arbalétriers génois, au service de France, en » tiroient une. A cet avantage, se joignoient » les coups de bombardes, qui causoient tant » de bruit et de tremblement, qu'on auroit » dit que Dieu tonnoit; le tout, en tuant beau- » coup de monde et mettant les chevaux en » désordre (1) ». Villani mourut deux ans après la bataille de Crécy, en sorte qu'on ne peut le soupçonner d'anachronisme, et les bombardes dont il parle sont bien évidemment une arme à feu de la nature des nôtres (2); mais il n'a point cru leur invention assez importante pour nous donner sur elle de plus grands détails; et en effet les changemens que l'artillerie devoit apporter dans l'art de la guerre, ne se firent sentir d'une manière bien marquée qu'un siècle et demi plus tard. CH. XXXVIII.

La même année, l'intempérie des saisons fut la cause première de la famine. Dès l'automne de 1345, des pluies excessives, dans les mois d'octobre et de novembre, empêchèrent les semailles ou firent pourrir en terre le blé

(1) *Giov. Villani.* L. XII, c. 66, p. 948.

(2) L'historien de Pistoia, qui mourut aussi en 1348, parle de bombardes à la même époque, T. XI, p. 516; et l'anonyme romain dit qu'au siége de Calais, l'année suivante: « *Odoardo » gittò fuoco nè la terra, bombarde spingarde e altre horribili » cose* ». *Antiq. Ital.* T. III, p. 589.

 qui commençoit à germer. Au printemps suivant, les pluies recommencèrent avec une égale obstination ; et, pendant les trois mois d'avril, mai et juin, la terre fut sans cesse ou inondée, ou tellement détrempée, que les semailles des grains de printemps et des blés de Turquie ne réussirent pas mieux que celles de l'automne. Cette calamité ne s'arrêta pas à une seule province, elle fut générale dans toute l'Italie, dans toute la France, et dans plusieurs autres pays encore ; aussi n'avoit-on jamais vu une plus mauvaise récolte que celle de 1346. Le vin, l'huile et tous les produits de la terre manquèrent également. On fut bientôt forcé de détruire presque tous les oiseaux de basse-cour, parce qu'on n'avoit plus de nourriture à leur donner (1). La viande de boucherie renchérit aussi considérablement ; mais le blé, plus que tout le reste, manqua d'une manière vraiment effrayante, car les terres ne rendirent que le quart, ou même le sixième de ce qu'elles avoient coutume de produire. Dès la récolte, le boisseau de blé valut, à Florence, trente sols, et

(1) La paire de chapons se vendit d'un florin d'or à 4 livres, ou 12 à 15 livres tournois ; les poulets et les pigeons, 10 à 12 sols florentins la paire, 40 à 48 sols de France ; la viande inférieure, 7 à 8 sols de notre monnoie, et la meilleure 12 sols. Ces prix sont poids pour poids ; mais l'argent valoit, à cette époque, quatre fois plus qu'aujourd'hui.

il augmenta chaque jour, de manière qu'au 1er de mai 1347, il avoit déjà plus que doublé; l'orge et les fèves augmentoient aussi de prix, et le son lui-même étoit d'une cherté effrayante, qui indiquoit combien de malheureux cherchoient à se repaître de cet aliment grossier et insalubre (1). CH. XXXVIII. 1347.

Cependant le gouvernement de Florence fit des efforts inouis pour se procurer un approvisionnement suffisant; il fit acheter des blés en Calabre, en Sicile, en Sardaigne, à Tunis, et dans toute la Barbarie; il donna des arrhes d'avance, sans se laisser rebuter par la cherté des denrées, et il crut être assuré de quarante mille muids de froment, et de quatre mille muids d'orge (2). Mais les marchands pisans et génois, avec lesquels il étoit obligé de contracter, pour faire débarquer le blé à Pise ou à Gênes, ne purent tenir leurs engagemens; parce que, dans ces deux villes, comme l'on éprouvoit une disette non moins cruelle, les magistrats commencèrent par se pourvoir eux-

(1) Le boisseau de blé ou staio de Florence pèse 36 livres poids de marc; le florin d'or valant 12 liv. tournois s'estimoit alors à 3 liv. 2 s. Le quintal de blé arriva donc à valoir 36 livres poids pour poids, et 144 francs, eu égard au changement que les mines d'Amérique ont occasionné dans la valeur des espèces.

(2) Le muid ou moggio de Florence équivaut à vingt-quatre boisseaux, et doit peser 864 livres poids de marc.

CH. XXXVIII. » miséricorde, il compensera nos fautes par les
1347. » aumônes de nos bons et vertueux citoyens; » comme il le fit à Ninive : car il l'a dit lui-» même, l'aumône efface le péché (1) ».

Cette famine avoit été générale en Italie, et toutes les villes n'y avoient pas pourvu par des règlemens aussi sages ou aussi généreux que les Florentins; aussi laissa-t-elle après elle un affoiblissement dans la constitution de la masse du peuple, et une disposition aux maladies épidémiques, qui ne tarda pas à se manifester. Cependant, pour que le pauvre ne fût pas tourmenté à la fois par la famine, par la maladie et par ses créanciers, la seigneurie florentine suspendit les poursuites juridiques pour les petites dettes, et elle délivra, le jour de Pâques, comme une offrande à Dieu, tous les prisonniers débiteurs de la communauté, et tous ceux qui étoient arrêtés pour des fautes peu graves. En même temps, elle offrit à ceux qui étoient poursuivis pour des amendes, la faculté de se racheter, avec quinze pour cent de la somme portée par leur sentence. Mais la misère étoit si grande que bien peu de gens purent profiter de cette faveur (2).

Pendant l'été de 1347, la mortalité fut assez grande à Florence, surtout parmi les pauvres,

(1) *Giov. Villani.* L. XII, c. 72, p. 954.

(2) *Ibid.* c. 82, p. 963.

les femmes, et les enfans, et l'on estima que CH. XXXVIII.
l'épidémie avoit enlevé environ quatre mille 1347.
personnes. Mais pendant le même temps, un fléau plus terrible se préparoit en Orient. Dans les relations des phénomènes qui accompagnèrent la peste, il n'est pas facile de distinguer les bruits populaires, qu'une surperstition éveillée par la crainte faisoit accueillir avidement, d'avec les calamités plus réelles qui occasionnèrent sans doute l'épidémie. Dans le royaume de Casan, à ce que raconte Jean Villani, la terre fut ébranlée par de violentes secousses; plusieurs villes et plusieurs villages s'abîmèrent; les gouffres qui s'entrouvrirent vomissoient des flammes, qui, s'attachant aux herbes sèches, s'étendirent à plusieurs journées à la ronde. Ceux qui échappèrent à ces bouleversemens, portèrent avec eux une maladie contagieuse, qu'ils répandirent sur les bords du Tanays et à Trébisonde, et qui, dans cette contrée, sur cinq personnes, en emportoit quatre. A Sébastia, les pluies furent accompagnées de la chute d'une énorme quantité d'insectes noirs, à huit jambes, avec une queue, les uns morts, les autres vivans; la piqûre des derniers étoit venimeuse, la corruption des premiers infectoit l'air. La peste née dans ces deux pays, se répandit dans tout le Levant; elle parcourut la Syrie, la Caldée, la Mésopotamie,

CH. XXXVIII. l'Égypte, les îles de l'Archipel, la Turquie, 1347. la Grèce (1), l'Arménie et la Russie (2). Les marchands italiens qui étoient établis dans différens ports du Levant, voulurent s'enfuir avec leurs marchandises ; huit galères génoises, entre autres, partirent de la mer Noire dans l'espérance d'échapper à la contagion ; mais elles la portoient avec elles. Lorsqu'elles arrivèrent en Sicile, elles avoient déjà perdu tant de matelots, que quatre de ces galères furent abandonnées. Les malades qui descendirent à terre, communiquèrent l'infection aux habitans de la ville où ils avoient débarqué ; de là elle se répandit rapidement dans toute la Sicile, la Corse, la Sardaigne, et les côtes de la Méditerranée. Les marchands, qui continuoient à fuir, débarquèrent, les uns à Pise, les autres à Gênes ; et, comme aucune précaution n'avoit encore été prise pour arrêter les maladies contagieuses, partout où ils se présentèrent, ils apportèrent
1348. la mort avec eux. En 1348, la peste infecta toute l'Italie, à la réserve de Milan, et de quelques cantons au pied des Alpes, où elle fut à peine sentie. La même année, elle passa les montagnes, et s'étendit en Provence, en Savoie, en Dauphiné, en Bourgogne, et, par Aigues-Mortes, elle pénétra en Catalogne. L'année sui-

(1) *Nicephorus Gregoras hist. Byzant.* L. XVI, c. 1, p. 405.
(2) *Giov. Villani.* L. XII, c. 83, p. 963.

vante, elle parcourut tout le reste de l'Occident, jusqu'aux rives de la mer Atlantique, la Barbarie, l'Espagne, l'Angleterre et la France. Le Brabant seul parut épargné, et ressentit à peine la contagion. En 1350, elle s'avança vers le Nord, et se répandit chez les Frisons, les Allemands, les Hongrois, les Danois et les Suédois (1). Ce fut alors, et par cette calamité, que la république d'Islande fut détruite. La mortalité fut si grande dans cette île glacée, que ses habitans épars cessèrent dès lors de former un corps de nation.

Les symptômes de cette peste ne furent pas partout les mêmes. En Orient, un saignement de nez annonçoit l'invasion de la maladie, en même temps il étoit le présage assuré de la mort. A Florence, au commencement de la maladie, on voyoit se manifester, ou à l'aine, ou sous les aisselles, un gonflement qui égaloit ou surpassoit même la grosseur d'un œuf. Plus tard, ce gonflement, qu'on nomma *gavocciolo*, parut indifféremment dans toutes les parties du corps; plus tard encore, la maladie changea de nouveau de symptômes, et se manifesta le plus souvent par des taches noires ou livides, qui, chez les uns, étoient larges et rares, chez les autres, petites et fréquentes. On les voyoit

(1) *Matteo Villani.* L. I, c. 2, p. 12, T. XIV, *Rer. It.*

CH. XXXVIII. 1348. d'abord sur les bras ou les cuisses, et ensuite sur le reste du corps (1). De même que le *gavocciolo*, ces taches étoient l'indice d'une mort prochaine. L'art d'aucun médecin ne pouvoit arrêter le mal, quoiqu'au commencement de l'épidémie, outre les docteurs reconnus, un nombre prodigieux de charlatans et de bonnes femmes se mêlassent de donner des remèdes qui ne sauvèrent aucun malade. La plupart mouroient dans le troisième jour, et presque toujours sans fièvre ou aucun accident nouveau.

Bientôt tous les lieux infectés furent frappés d'un effroi extrême, quand on remarqua avec quelle inexprimable rapidité la contagion se répandoit; il suffisoit non-seulement de converser avec les malades, ou de s'approcher d'eux, mais de toucher aux choses qu'ils avoient touchées, ou qui leur avoient appartenu, pour être frappé sur-le-champ de la maladie. L'on vit des animaux tomber morts en touchant à des habits qu'ils avoient trouvés dans les rues. On ne rougit plus alors de manifester sa lâcheté et son égoïsme. Non-seulement les citoyens s'évitoient l'un l'autre, mais les voisins négligeoient leurs voisins, et les parens, s'ils se visitoient quelquefois, s'arrêtoient à une distance du malade, qui indiquoit leur effroi;

(1) J'emprunte de la fameuse introduction au Décaméron de Boccace, presque toute cette description de la peste.

l'on vit bientôt le frère abandonner son frère; CH. XXXVIII.
l'oncle, son neveu; l'épouse, son mari; et même 1348.
quelques pères et mères s'éloignèrent de leurs enfans. Aussi ne resta-t-il d'autres ressources à la multitude innombrable des malades, que le dévouement héroïque d'un bien petit nombre d'amis, ou l'avarice des domestiques, qui, pour un immense salaire, se décidoient à braver le danger. Encore ces derniers étoient-ils, pour la plupart, des campagnards grossiers et peu accoutumés à servir les malades; tous leurs soins se bornoient d'ordinaire à exécuter quelques ordres que leur donnoient les pestiférés, et à porter à leurs familles la nouvelle de leur mort. De cet abandon et de la terreur qui frappoit les esprits, naquit un usage bien opposé aux mœurs antiques; c'est qu'une femme, jeune, belle et modeste, ne refusoit plus de se faire servir dans sa maladie, par un homme, même un jeune homme, et de se dépouiller devant lui de tout vêtement, toutes les fois que la maladie l'exigeoit, aussi-bien qu'elle l'auroit fait devant une femme.

L'ancienne coutume à Florence vouloit que les parentes et les voisines d'un mort se rassemblassent dans sa maison, pour le pleurer en commun avec les femmes qui lui appartenoient de plus près, tandis que les proches, les voisins et les amis se réunissoient devant la maison

CH. XXXVIII. avec les prêtres. Le mort étoit ensuite porté
1348. par des hommes de même état que lui, à l'église que lui-même avoit choisie; des prêtres, qui chantoient et portoient des flambeaux, précédoient le cortége; les citoyens qui s'étoient rassemblés devant la porte, marchoient ensuite et terminoient la pompe funèbre. Mais ces usages cessèrent pendant la violence de la peste, et des usages contraires leur furent substitués. Non-seulement les malades mouroient sans être entourés de beaucoup de femmes, plusieurs n'avoient pas même un assistant dans les derniers momens de leur existence. On étoit persuadé que la tristesse préparoit à la maladie; on croyoit avoir éprouvé que la joie et les plaisirs étoient le remède le plus assuré contre la peste, et les femmes mêmes cherchoient à s'étourdir sur le lugubre appareil des funérailles, par le rire, les jeux et les plaisanteries. Bien peu de corps étoient portés à la sépulture par plus de dix ou douze voisins, encore les porteurs n'étoient-ils plus des citoyens considérés, du rang du défunt, mais des fossoyeurs de la dernière classe, qui se faisoient nommer *Becchini*. Pour un gros salaire, ils transportoient la bière avec précipitation, non point à l'église désignée par le mort, mais à la plus prochaine. Souvent quatre ou six prêtres les précédoient, avec un petit nombre de cierges; quelquefois aussi il n'y en avoit aucun. Ces prêtres, sans se

fatiguer par un office trop long ou trop solennel, plaçoient le cadavre, à l'aide des *Becchini*, dans la première fosse qu'ils trouvoient ouverte. CH. XXXVIII. 1348.

Le sort des pauvres, et même des gens d'un état médiocre, étoit bien plus misérable; retenus, par la pauvreté, dans des maisons malsaines, et rapprochés les uns des autres, ils tomboient malades par milliers, et comme ils n'étoient ni soignés, ni servis, ils mouroient presque tous. Il y en avoit beaucoup, et de jour et de nuit, qui finissoient dans les rues leur misérable existence; beaucoup qui, abandonnés dans leurs maisons, apprenoient leur mort à leurs voisins par l'odeur fétide qu'exhaloit leur cadavre. La peur de la corruption de l'air, bien plus que la charité, engageoit les voisins à visiter les appartemens, à sortir des maisons les cadavres, et à les placer devant les portes. Chaque matin on en pouvoit voir un grand nombre déposés ainsi dans les rues; on faisoit ensuite venir des bières, ou à leur défaut, une planche sur laquelle on emportoit le cadavre. Plus d'une bière contint en même temps le mari et la femme, ou le père et le fils, ou deux ou trois frères. Lorsque deux prêtres, avec une croix, cheminoient à des funérailles, et disoient l'office des morts, de chaque porte on voyoit sortir d'autres bières qui se joignoient au cor-

CH. XXXVIII. tége, et les prêtres qui ne s'étoient engagés que
1348. pour un seul mort, en avoient sept ou huit à ensevelir.

La terre consacrée ne suffisant plus aux sépultures, on commença à faire dans les cimetières, des fosses immenses, dans lesquelles on rangeoit les cadavres par lits, à mesure qu'ils arrivoient, et on les recouvroit ensuite d'un peu de terre. Cependant, les survivans, persuadés que les divertissemens, les jeux, les chants, la gaîté, pouvoient seuls les préserver de la peste, ne songeoient plus qu'à chercher des jouissances, non-seulement chez eux, mais dans les maisons étrangères, toutes les fois qu'ils croyoient y trouver quelque chose qui fût à leur gré. Tout étoit à leur discrétion; car chacun, comme ne devant plus vivre, avoit abandonné le soin de soi-même et de ses biens. La plupart des maisons étoient devenues communes, et l'étranger qui y entroit en faisoit usage comme auroit fait le propriétaire. Le respect pour les lois divines et humaines étoit détruit; leurs ministres et ceux qui devoient veiller à leur exécution, étoient ou morts, ou malades, ou tellement dépourvus de gardes et de subalternes, qu'ils ne pouvoient imprimer aucune crainte; aussi chacun se regardoit-il comme libre de faire tout ce que sa fantaisie lui suggéroit.

Les campagnes n'étoient pas plus épargnées que les villes; les châteaux et les villages, dans leur petitesse, étoient une image de la capitale. Les malheureux laboureurs qui habitoient les maisons éparses dans les champs, qui ne pouvoient espérer ni conseils de médecins, ni soins de domestiques, mouroient sur les chemins, dans leurs champs, ou dans leurs maisons, non point comme des hommes, mais comme des bêtes. Aussi, devenus négligens de toutes les choses de ce monde, comme si le jour étoit venu où ils ne pouvoient plus échapper à la mort, ils ne s'occupoient plus à demander à la terre ses fruits ou le prix de leurs fatigues, mais ils s'efforçoient de consommer ceux qu'ils avoient déjà recueillis. Le bétail, chassé des maisons, erroit dans les champs abandonnés, au milieu des récoltes qu'on n'avoit point moissonnées, et le plus souvent il rentroit de lui-même, le soir, dans ses étables, quoiqu'il ne restât plus de maîtres ou de bergers pour le surveiller.

CH. XXXVIII. 1348.

Aucune peste, dans aucun temps, n'avoit encore frappé tant de victimes. Sur cinq personnes, il en mourut trois à Florence et dans tout son territoire (1). Boccace estime que la ville seule perdit plus de cent mille individus.

(1) *Matteo Villani* L. I, c. 2, p. 14.

CH. XXXVIII. A Pise, sur dix personnes il en mourut sept;
1348. mais quoique dans cette ville on eût reconnu, comme ailleurs, que quiconque touchoit un mort, ou ses effets, ou même son argent, étoit frappé de la contagion, et quoiqu'il n'y eût plus personne qui voulût, pour un salaire, rendre aux morts les derniers devoirs, cependant aucun cadavre ne demeura dans les maisons, sans sépulture. Les citoyens s'appeloient les uns les autres, au nom de la charité chrétienne, et se disoient : « Aidons-nous à porter » ce mort à la fosse, afin que nous y soyons » portés à notre tour » (1). A Sienne, l'historien Agnolo de Tura raconte que, dans les quatre mois de mai, juin, juillet et août, la peste enleva quatre-vingt mille personnes; et que lui-même ensevelit de ses propres mains ses cinq fils dans la même fosse (2). La ville de Trapani, en Sicile, resta complétement déserte. Tous les habitans moururent, jusqu'au dernier (3). Gênes perdit quarante mille habitans, Naples soixante mille, et la Sicile, sans doute avec la Pouille, cinq cent trente mille (4). En

(1) *Chroniche di Pisa*. T. XV, p. 1021. — *Voyez* aussi, sur la peste à Padoue, *Cortusiorum Historia*, L. IX, c. 14, T. XII, p. 926.

(2) *Cronica Sanese*. T. XV, p. 123.

(3) *Chronicon Estense*. T. XV, p. 448.

(4) *Ibid.* et *Cronica di Bologna*. T. XVIII, p. 409.

général, on calcula que, dans l'Europe entière, CH. XXXVIII.
qui fut soumise d'une extrémité à l'autre, à 1348.
cet épouvantable fléau, les trois cinquièmes de la population furent détruits.

La perte de l'Europe ne doit pas se calculer seulement sur le nombre des morts, mais aussi sur la foule de gens distingués qui périrent, tandis que, comme le remarque un historien de Rimini, la peste épargna tous ceux dont la mort eût été désirable (1). Celui qui mérite le plus nos regrets, c'est Giovanni Villani, l'historien le plus exact, le plus véridique, le plus élégant et le plus animé qu'eût encore produit l'Italie. Nous avons fait un usage habituel de son histoire, pendant plus d'un demi-siècle, avec la confiance que l'on doit à un auteur contemporain, judicieux, et qui lui-même a pris part aux affaires. Villani, comme il nous l'apprend dans ses écrits, avoit été à Rome au jubilé de l'an 1300; et c'est là que, comparant la décadence de cette vieille capitale du monde, avec la grandeur croissante de sa patrie, il avoit formé le projet d'écrire l'histoire de Florence (2). Villani, qui étoit associé dans une maison de commerce, avoit aussi voyagé en France et dans

(1) *E mori di tre persone le due........, fuorche tiranni e grandi signori, non mori nessuno.* Cronaca Riminese. T. XV, p. 901.

(2) *Giov. Villani.* L. VIII, c. 36, p. 367.

CH. XXXVIII. les Pays-Bas, sans doute pour les affaires de
1348. cette maison. Il fut membre, plus d'une fois, de la magistrature suprême; il exerça aussi divers emplois publics, tels que ceux de directeur de la monnaie, des fortifications, de l'office d'abondance pour les blés. En 1323, il avoit servi dans l'armée contre Castruccio; en 1341, il fut au nombre des ôtages donnés à Mastino de la Scala, pour l'accomplissement du traité fait avec lui. C'est ainsi qu'il se montra capable de suivre, à la fois, toutes les carrières publiques et privées. Vers la fin de sa vie, il fut ruiné par la faillite des Bonaccorsi, auxquels il étoit associé; on a même écrit qu'il fut traîné en prison pour dettes. Les derniers livres de son histoire paroissent se ressentir de ses malheurs privés, et indiquer que l'auteur étoit devenu morose et défiant. Lorsqu'il mourut de la peste, en 1348, il devoit être déjà parvenu à un âge assez avancé (1).

D'autres chroniques italiennes finissent à la même époque. Ce qui donne lieu de croire que leurs auteurs furent emportés par la même épidémie (2). Giovanni d'Andréa, le plus illustre des jurisconsultes d'Italie, à Bologne, et la cé-

(1) *Tiraboschi storia della Letteratura italiana.* T. V, L. II, c. 6, §. 14, p. 380.

(2) *Andrea Dei*, auteur de la Chronique de Sienne, et l'anonyme de Pistoia.

lèbre Laure à Avignon, furent aussi victimes CH. XXXVIII.
de ce fléau. 1348.

Pendant la durée de la famine et ensuite de la peste, les peuples d'Italie, accablés sous le poids de ces calamités, demeurèrent pour la plupart dans une inaction forcée. L'ambition et toutes les passions politiques ne pouvoient plus agir sur des hommes que la mort menaçoit chaque jour, et qui ne connoissoient plus d'avenir. Cependant quelques révolutions éclatantes signalèrent cette époque même; ce fut au moment où la famine finissoit à Pise, et où la peste alloit y commencer, que cette ville se divisa en deux factions nouvelles, les Bergolini et les Raspanti, factions qui succédèrent à celles des comtes et des Visconti, dont on commençoit à oublier les noms, et à celles des nobles et du peuple qu'on avoit vu éclater depuis.

Le jeune comte Rénier, héritier de la famille de la Ghérardesca, et du crédit que cette maison exerçoit depuis long-temps sur le parti populaire, étoit parvenu à sa dix-huitième année. Presque dès son enfance il avoit été revêtu, comme par droit héréditaire, de la charge de capitaine général de Pise, et la république avoit été administrée, en son nom, par Dino de la Rocca, son parent, et par les principaux chefs du parti populaire. Mais lorsque Rénier eut enfin des goûts et des volontés personnelles,

CH. XXXVIII. des hommes qui avoient long-temps appartenu
1348. à un parti opposé à sa famille, réussirent à s'emparer de son esprit. Le plus distingué de ces nouveaux conseillers, qu'on appela *Bergolini*, à cause d'un surnom donné au jeune comte, étoit André Gambacorta, chef d'une famille qui devint bientôt la plus puissante de Pise, lorsque les anciennes maisons affoiblies par la peste eurent perdu presque tout leur crédit. Dino de la Rocca, qui étoit issu de la famille Ghérardesca, cherchoit à tenir rassemblés les anciens partisans des comtes, et les chefs du parti populaire; plusieurs maisons illustres de Pise étoient associées à sa cause (1), et occupoient encore avec lui les principales charges de l'état. Mais on les accusoit d'avoir malversé dans l'administration des deniers publics, d'où leur vint le nom de *Raspanti*; et cette accusation qui prévenoit contre eux le peuple, jointe à leur brouillerie avec le capitaine général, pouvoit, d'un moment à l'autre, les faire exclure de toutes les places (2).

Tandis que l'inconstance du comte de la

(1) Les Raü, Scacchiéri, Bénetti, Pandolfini, Rosselmini, Lei-Vernagalli, Scarsi, Botticella, et Lambertucci. — *Cronica di Pisa*. T. XV, p. 1018. — Avec Gambacorti, on voyoit d'autre part Cecco d'Agliata, les Gualandi, Sismondi, Lanfranchi, et Baccarossi.

(2) *Raspare* veut dire enlever en grattant; et figurément, faire sa main, voler dans une administration.

Ghérardesca paroissoit menacer Pise d'une révolution, ce jeune homme mourut, non sans qu'on accusât les Raspanti de l'avoir fait empoisonner. L'irritation des partis s'accrut encore par le soupçon de ce crime; en vain les magistrats faisoient punir de la manière la plus rigoureuse ceux qui, par des propos piquans ou des chansons populaires, entretenoient l'animosité des deux factions; en vain ils forcèrent les chefs à unir leurs familles par des mariages, à promettre d'observer la paix, à le jurer même sur l'autel; une défiance mutuelle tenoit chaque parti armé dans ses maisons, et prêt à combattre; chaque nuit quelque incendie allumé, pour exciter une sédition, éclatoit dans quelque quartier; l'irritation alloit croissant; elle ne put plus être contenue; et le 24 décembre, après un combat autour de la maison de Dino de la Rocca, les Bergolini demeurèrent victorieux; les Raspanti furent chassés de la ville, et André Gambacorta fut mis à la tête de la république (1).

CH. XXXVIII. 1348.

Mais cette révolution de Pise étoit peu de chose auprès de celles auxquelles la mort du roi André à Naples avoit donné lieu dans l'Italie méridionale. Le roi Louis de Hongrie

(1) *Cronica di Pisa*. T. XV, p. 1017-1020.—*B. Marangoni Cronica di Pisa*. p. 703. —*Giovanni Villani*. L. XII, c. 118, p. 999.

CH. XXXVIII. étoit déterminé à tirer vengeance du meurtre
1348. de son frère, et ce fut au milieu des calamités de la famine et de la peste, qu'il accomplit ses projets. La résistance vigoureuse que les Vénitiens lui avoient opposée, en 1346, devant les murs de Zara, l'avoit empêché de réunir cette ville à son royaume, et d'établir par son port la communication de la Hongrie avec les provinces d'Appulie, au travers de l'Adriatique. Zara, que Louis n'avoit pu délivrer, et qui avoit soutenu avec obstination, un siége de dix-huit mois, se rendit enfin aux Vénitiens, au mois de décembre 1346. Les Jadriotes parurent la corde au cou devant le sénat de Venise, pour demander pardon de leur rébellion (1), et le roi Louis, qui leur avoit promis de les protéger, ajourna sa vengeance contre Venise, après celle qu'il vouloit tirer de la reine Jeanne.

L'élection de Charles IV, et la guerre qu'il excita en Allemagne, ou la mort de Louis de Bavière, ne firent point renoncer le roi de Hongrie à l'expédition qu'il méditoit. Il envoya devant lui son frère naturel, l'évêque des cinq Églises, pour préparer les peuples en sa faveur. La ville d'Aquila ouvrit ses portes à ce prélat hongrois; presque toutes les Abruzzes aussi-

(1) *Chronicon Estense*. T. XV, p. 433. — *Chronicon Mutinense*. T. XV, p. 607.

bien que le comte de Fondi, se déclarèrent pour lui (1). Le roi, qui avoit communiqué à tous ses sujets le désir de vengeance dont il étoit lui-même animé, se mit en route plus tard. Il partit de Bude le 3 novembre 1347, avec une armée peu nombreuse, et un trésor considérable, aimant mieux solder des troupes en Italie que de les conduire de si loin (2). CH. XXXVIII. 1348.

L'armée hongroise prit la route de terre, et fit le tour du golfe Adriatique par Udine, Padoue, Vérone, Bologne et les villes de la Romagne. Le roi se présentoit partout comme l'ami des petits seigneurs dont il traversoit les états; il n'annonçoit d'autre ambition que celle de venger son frère, et de punir un crime atroce, et, loin d'être arrêté dans sa route, il grossit son armée d'une foule de volontaires qui se mirent à sa solde (3).

L'Église parut, il est vrai, entreprendre la défense d'un royaume pour lequel aucun prince séculier ne vouloit s'armer. Un légat du pape

(1) *Giov. Villani.* L. XII, c. 88, p. 967.

(2) Giov. Villani dit qu'il n'avoit que mille chevaliers. Bonfinius parle de dix-huit légions, mais il n'indique point de combien d'hommes elles étoient composées. *Rerum Hungaric. D. II*, L. X, p. 262.

(3) *Giov. Villani.* L. XII, c. 106, p. 983. — *M. Joh. de Thwrocz Chronic. Hungaror.* P. III, c. 10, p. 180. — *Script. Hung.* T. I.

CH. XXXVIII. arrêta le roi de Hongrie à Fuligno; il lui défendit de nourrir davantage des projets de vengeance, puisque le juge député par le saint-siége avoit déjà puni tous les vrais coupables; il lui déclara que la souveraineté de Naples appartenoit à l'Église, et que c'étoit au successeur de saint Pierre qu'un chrétien devoit recourir, non au sort des armes, pour faire valoir ses droits sur ce royaume feudataire. « Allez dire » à notre saint père, répondit Louis, que plus » de deux cents coupables demeurent encore » impunis dans ce royaume, qui m'appartient » par droit de succession. Avec l'aide de Dieu, » je compte bientôt y faire meilleure justice. » Lorsque j'aurai mis la couronne sur ma tête, » je ne refuserai point à l'Église l'hommage » et le tribut que je lui dois. Si vous m'ex- » communiez, cependant, j'en appellerai à » Dieu de votre sentence; il est plus grand » que le pape, et il connoît la justice de ma » cause (1) ».

1348.

Louis continua ensuite sa route, et dans les premiers jours de décembre il parvint sur les frontières du royaume. La reine Jeanne, le 20 août 1347, avoit épousé Louis de Tarente, son cousin; par cette union avec l'un des meurtriers de son mari, elle ne laissoit plus de doute

(1) *Giov. Villani.* L. XII, c. 106, p. 985.

sur sa participation au crime dont le roi de Hongrie l'accusoit : les peuples invoquoient eux-mêmes un vengeur de cet attentat. Aquila, Sulmone et Sanguinetto ouvroient leurs portes aux Hongrois; les princes du sang, jaloux de l'élévation d'un de leurs égaux, se détachoient de Jeanne; le duc de Duraz se préparoit à lui faire la guerre (1); et Louis de Tarente, qui s'étoit placé à Capoue, pour disputer aux Hongrois le passage du Vulturne, voyoit son armée diminuer chaque jour (2). CH. XXXVIII. 1348.

Mais Louis de Tarente n'eut pas même l'occasion de mettre à l'épreuve le courage de ses troupes, dont il se défioit. Le roi de Hongrie ne tenta point le passage du Vulturne, il prit la route du comté d'Alife; et, le 11 janvier, il arriva à Bénévent, avec une armée forte de six mille hommes de cavalerie pesante. Le trouble et l'effroi régnoient à Naples; le grand sénéchal, Nicolas des Acciaiuoli, républicain florentin, qui au milieu d'une cour corrompue étoit demeuré fidèle aux principes d'une morale sévère, et qui s'efforçoit désormais de sauver une reine dont il avoit vainement voulu prévenir les fautes et les dérèglemens, ne trouvoit personne parmi les courtisans ou la noblesse, qui voulût

(1) *Giov. Villani.* L. XII, c. 98, p. 976.

(2) *Dominici de Gravina Chron. de Reb. in Apulia Gestis.* T. XII, p. 576.

CH. XXXVIII. le seconder. La ville ne songeoit pas même à
1348. repousser les Hongrois, et Jeanne prit enfin le parti d'abandonner son royaume, sans avoir livré un seul combat pour le défendre; elle s'embarqua, le 15 janvier, à Naples, avec ses confidens les plus chers; elle fit porter sur sa galère le peu d'argent qui lui restoit encore des trésors amassés par le roi Robert, et elle fit voile vers la Provence, où ses barons devoient lui faire éprouver à leur tour leur arrogance et leur mécontentement. Louis de Tarente et Nicolas des Acciaiuoli, s'embarquèrent peu de jours après pour la suivre, et toutes les villes du royaume s'empressèrent d'envoyer à Louis de Hongrie des députations pour se soumettre à lui (1).

Les princes du sang qui n'avoient point suivi Jeanne dans sa fuite, hésitoient cependant encore à se mettre entre les mains du roi de Hongrie. Charles, duc de Duraz, surmonta le premier cette défiance, et dédaigna les conseils plus timides de ses amis. Il se rendit auprès du roi, son cousin; il lui fit hommage comme à son nouveau souverain, et il reçut de lui l'accueil le plus flatteur. Sur ses invitations, plusieurs fois répétées, ses frères et ses cousins

(1) *Giov. Villani.* L. XII, c. 110, p. 990. — *Gravina Chr. de Reb. in Apul. Gestis.* p. 578.

se rendirent aussi auprès du roi, et ils furent reçus en grâce (1). CH. XXXVIII. 1348.

L'armée hongroise étoit parvenue à Averse, et Louis, avant de quitter cette ville, voulut voir le lieu où son frère avoit péri. Il se rendit le 24 janvier, avec tous les princes du sang, au balcon même où le malheureux André avoit été étranglé. Peut-être toutes les circonstances de ce crime, retracées si fortement à ses yeux et à sa mémoire, excitèrent-elles en lui un accès inattendu de fureur, qu'on prit pour la suite d'un plan perfide conçu d'avance; mais il se retourna avec emportement vers Charles de Duraz, qu'il appela un mauvais traître; il lui reprocha d'avoir, par ses intrigues, occasionné le meurtre d'André, auquel il espéroit succéder. « Il faut que tu meures, dit-il enfin, là » où tu l'as fait mourir ». Au même instant un Hongrois frappa le duc de Duraz à la poitrine, d'autres le saisirent par les cheveux, le jetèrent en bas du balcon d'où André avoit été jeté, et le firent périr sur la même place (2). Les autres princes du sang furent arrêtés et envoyés en Esclavonie. Un fils d'André et de Jeanne, déjà nommé duc de Calabre, avoit été laissé par sa mère au château de l'Œuf; il fut aussi envoyé

(1) *Dominici de Gravina Chron. Apul.* p. 579.

(2) *Giov. Villani.* L. XII, c. 111, p. 991. — *Dominici de Gravina Chron. Apul.* p. 581.

CH. XXXVIII. 1348. par Louis dans ses états héréditaires (1). Après ce jeune enfant, le duc de Duraz étoit le plus proche héritier des deux trônes de Hongrie et de Naples; et, comme il avoit épousé Marie, sœur de Jeanne, il avoit réuni les droits de la famille de Robert aux siens propres. Des lettres de lui, que les Hongrois avoient surprises, indiquoient qu'en effet il avoit nui à André à la cour du pape, peut-être dans l'espérance de le supplanter; mais il n'avoit point trempé dans la conjuration de Louis de Tarente; il avoit pris des premiers les armes pour le combattre; il avoit été appelé auprès de Louis de Hongrie par les assurances les plus positives d'amitié et de bienveillance; il avoit été invité à sa table, et il fut victime d'une perfidie qui souille seule le caractère chevaleresque du monarque hongrois.

Ce dernier prit ensuite pacifiquement possession de Naples et du royaume; et comme il ne rencontroit plus de résistance nulle part, il congédia les troupes mercenaires qu'il avoit à sa solde, pour délivrer de leur oppression les provinces qu'il avoit conquises. Parmi ces soldats se trouvoit le même duc Guarniéri, qui, peu d'années auparavant, avoit formé la grande compagnie et ravagé la Toscane et la Romagne.

(1) Tous ces princes furent enfermés au château de Wisgrade. *J. de Thwrocz. Chr. Hungar.* T. III, p. 180, c. 11.

Guarniéri s'empressa de réunir les gens de guerre licenciés par le roi, pour en former une compagnie nouvelle, avec laquelle il entra, par Terracine, dans les états du pape. Cette troupe de brigands, plus régulièrement organisée que la première, devoit plus long-temps aussi répandre la terreur dans toute l'Italie (1). CH. XXXVIII. 1348.

Cependant la peste avoit commencé à se manifester dans le royaume de Naples, et elle avoit déjà frappé plusieurs des serviteurs du roi de Hongrie. Les Napolitains, toujours plus disposés à la révolte qu'à la résistance, commençoient à montrer quelque mécontentement. Les Hongrois étoient impatiens de quitter un pays où une prompte mort les menaçoit tous. Louis confia le commandement des châteaux de Naples à Conrad Guilford, surnommé Lupo, baron allemand, auquel il laissa douze cents hommes d'armes (2); il nomma son frère, Ulric Guilford, gouverneur de la Pouille. A ces deux généraux, il joignit Étienne, fils de Ladislas Laczk, vayvode de Transylvanie; et, sous prétexte de visiter lui-même les provinces conquises, il se rendit à Barlette, à la fin de mai 1348; il s'y embarqua sur un vaisseau léger,

(1) *Giov. Villani.* T. XII, c. 112, p. 994.

(2) *Dominici de Gravina Chron.* p. 586. — Bonfinius nomme ce général *Wolfart;* le surnom de *Lupo* ne sera qu'une traduction de son nom. *Dec. II*, L. X, p. 263.

CH. XXXVIII. 1348. et passa, par l'Esclavonie, en Hongrie, avant que les Napolitains soupçonnassent seulement qu'il vouloit quitter leur royaume (1).

Pendant que la peste duroit encore dans toute sa violence, la reine de Naples, que ses barons mécontens avoient retenue quelque temps prisonnière en Provence, fut avertie que les Napolitains, déjà lassés du joug des Hongrois, soupiroient après son retour, et promettoient de la rétablir sur le trône; mais ses finances étoient complétement épuisées, son crédit étoit anéanti, et elle s'estima heureuse que le pape voulut bien acheter d'elle, au prix de trente mille florins, sa souveraineté sur Avignon. Clément VI, qui n'avoit point voulu reconnoître Louis de Tarente comme roi de Naples, lui donna, à cette occasion, le titre de roi de Jérusalem (2). Les deux époux partirent ensuite avec dix galères génoises qu'ils avoient prises à leur solde, et, à la fin d'août 1348, ils arrivèrent à Sainte-Marie del-Carmine, proche de Naples, où les barons napolitains s'étoient rendus pour leur faire hommage. Le duc Guar-

(1) *Matteo Villani.* L. I, c. 13 et 14, p. 22. — Nous commençons ici à faire usage de cet historien, qui a continué la narration de son frère Giovanni avec plus de détails encore, puisque en onze Livres il comprend à peine l'histoire de seize ans. Il est imprimé T. XIV, *Rer. Ital.*

(2) *Matteo Villani.* L. I, c. 19, p. 24.

niéri, avec la grande compagnie, s'étoit mis à la solde de Jeanne; et la reine rentra en triomphe dans sa capitale, mais non dans son palais qui étoit fortifié et occupé par les Hongrois (1). CH. XXXVIII. 1348.

Louis de Tarente entreprit avec assez d'activité de recouvrer, de concert avec le duc Guarniéri, le royaume qui appartenoit à sa femme. Il se rendit maître en peu de temps de trois des forteresses qui commandent Naples; et il s'avança ensuite dans la Pouille, à la rencontre de Conrad Guilford, qui, avec de l'argent reçu de Hongrie, avoit levé une armée nombreuse (2). Mais en combattant contre ces mercenaires avec des troupes également étrangères, Louis de Tarente fut obligé d'abandonner les provinces à leur discrétion, pour se concilier l'amour de ses soldats; car le général le plus impitoyable étoit sûr d'être le mieux obéi. Guilford, qui ne gardoit aucun ménagement avec les malheureux Appuliens, débauchoit facilement les troupes de son adversaire. Il avoit abandonné la ville de Foggia au pillage; et les habitans, dépouillés de tous leurs biens, avoient été soumis à d'horribles tortures par les Allemands, qui vouloient forcer ces malheureux à révéler de nouvelles richesses (3).

(1) *Dominici de Gravina Chron.* p. 587.

(2) *Ibid.* p. 594.

(3) *Ibid.* p. 595. — Il faut voir dans Gravina le détail de ces

CH. XXXVIII. Le duc Guarniéri, qui désiroit avoir part à ce
1348. pillage, se laissa surprendre par Guilford, à Cornéto, avec son armée; et, après avoir été fait prisonnier, il passa au service du roi de Hongrie (1). Louis de Tarente ne pouvant plus alors opposer aucune résistance, les provinces du royaume furent abandonnées à l'avidité de soldats étrangers, sans foi, sans honneur et sans pitié.

L'armée des mercenaires, après plusieurs mois de dévastations, avoit enfin épuisé les ressources de cette riche contrée, lorsqu'un légat du pape vint trouver les capitaines allemands, au nom de la reine et de la ville de Naples, pour acheter d'eux, par une énorme contribution, une trêve de quelques mois. Les mercenaires se rassemblèrent alors à Averse, pour partager entre eux le butin qu'ils avoient accumulé dans cette ville. Ils avoient forcé par des tourmens prolongés, leurs prisonniers à faire passer dans leurs mains, toute leur fortune, et tous les secours qu'ils pouvoient arra-

cruautés qui glacent l'âme d'effroi. Le récit de cet historien ne comprend que quatre ou cinq ans; mais il parle d'événemens passés sous ses yeux, et auxquels il a souvent eu une grande part.

(1) La surprise de Guarniéri est attribuée, par M. Villani, à sa trahison, L. I, c. 35-40, p. 39; par Gravina, à son imprudence. *Chron. Apul.* p. 599.

cher à la pitié de leurs parens ou de leurs amis. CH. XXXVIII.
Ils avoient levé de pesantes contributions sur 1348.
toutes les villes auxquelles ils avoient fait grâce du pillage; et, indépendamment de tout ce qu'ils avoient consommé pendant la guerre, de tous les chevaux, de toutes les armes, de tous les joyaux qu'ils s'étoient appropriés, il leur restoit à partager entre eux une somme de cinq cent mille florins. Après la division du butin, le duc Guarniéri avec le comte Lando et Gianni d'Ornich, s'acheminèrent vers l'Italie septentrionale. Mais Conrad Guilford demeura en Pouille, au service du roi de Hongrie, avec un autre aventurier, le frère de Montréal, chevalier de Jérusalem, que sa bravoure et sa cruauté rendirent bientôt également célèbre (1).

Au nord de l'Italie les républiques toscanes 1349.
et les tyrans de Lombardie demeurèrent quelque temps dans un repos forcé, après la cessation de la peste, qui ne duroit guère plus de cinq mois dans chaque pays. Occupés à réparer les pertes qu'ils avoient éprouvées, ou à rendre de la force au gouvernement, ils ne cherchoient pas des querelles nouvelles au dehors, et ils étoient trop foibles pour soutenir même les anciennes. L'extinction d'un nombre prodigieux de familles avoit occasionné une foule de

(1) *Dominici de Gravina Chron. de Reb. in Apul.* 9, p. 679. — *Matteo Villani.* L. I, c. 50, p. 50.

CH. XXXVIII. procès, pour disputer les héritages demeurés
1349. vacans : la mortalité, bien plus grande parmi les pauvres que parmi les riches, avoit privé de bras l'agriculture, les métiers et les fabriques. Les salaires s'étoient élevés à un prix inouï, et les ouvriers se livroient au plaisir et à la bonne chère, en sorte qu'ils faisoient moins d'ouvrage qu'on n'en auroit pu attendre d'eux. A Florence, la seigneurie, pour forcer le peuple à la sobriété, augmenta les gabelles sur les consommations; mais les ouvriers vivoient dans une telle aisance, qu'ils se plaignirent à peine des impôts les plus onéreux (1). Cependant ceux en qui le fléau qui venoit de frapper l'espèce humaine avoit réveillé un sentiment religieux, se préparèrent à profiter de l'indulgence plénière accordée par le pape Clément VI, pour
1350. l'année 1350, comme pour un jubilé centenaire. Dès le commencement de cette année, des fidèles, pleins de ferveur et d'humilité, se mirent en route de toutes les parties de l'Europe; ils supportèrent avec patience l'intempérie d'une saison qui fut très-rigoureuse, les glaces, les neiges, les pluies violentes qui avoient rompu presque tous les chemins. Comme les pèlerins remplissoient toutes les auberges, toutes les

(1) *Matteo Villani.* L. I, c. 57, p. 58. — La chronique de Sienne parle aussi de l'abondance après la peste, et du déréglement du peuple. T. XV, p. 124.

maisons qui bordoient les grandes routes, d'autres, et surtout des Hongrois et des Allemands, campoient par troupes nombreuses le long des chemins; ils allumoient des feux en plein air, ou ils se serroient les uns contre les autres pour résister au froid. Ces voyageurs religieux donnoient l'exemple de la charité chrétienne. Jamais on ne les entendit ou disputer entre eux, ou murmurer des incommodités qu'ils éprouvoient. Dans les hôtelleries, l'hôte ne pouvoit suffire à régler les comptes des voyageurs, et cependant jamais on ne les vit partir sans laisser sur la table l'argent qu'ils devoient pour leur nourriture. Les petits princes, les villes et les particuliers prirent à tâche de pourvoir à la sûreté de voyageurs si extraordinaires, et de maintenir l'ordre sur les grandes routes; en sorte que le voyage de Rome fut accompli par plusieurs millions de chrétiens, sans qu'un grand désordre fût la conséquence d'un si prodigieux concours (1).

CH. XXXVIII.
1350.

(1) *Matteo Villani.* L. I, c. 56, p. 56.

CHAPITRE XXXIX.

Clément VI entreprend de soumettre la Romagne. — Les Pépoli vendent Bologne aux Visconti. — Invasion de la Toscane par l'archevêque de Milan; son armée est repoussée. — Paix entre le roi de Hongrie et la reine Jeanne de Naples.

1350, 1351.

CHAP. XXXIX. L'ÉGLISE romaine, en publiant un jubilé au milieu du quatorzième siècle, avoit donné pour motif de ce rapprochement d'une fête centenaire, l'injustice qu'éprouvoient les générations auxquelles ce moyen d'obtenir une indulgence plénière n'étoit pas accordé; elle avoit voulu qu'une grâce si singulière fût à la portée de chaque homme, une fois dans sa vie. Mais des vues plus intéressées motivoient en secret cette décision. L'affluence des pèlerins, à Rome, y apportoit d'immenses richesses; chacun d'eux faisoit une offrande à chaque église, et le pape partageoit ces offrandes, comme il partageoit aussi, par les impôts, le bénéfice que les Romains retiroient du logement de tant d'étrangers. La même année, la

cour d'Avignon voulut faire servir à ses vues CHAP. XXXIX.
ambitieuses le trésor qu'elle avoit amassé par 1350.
la publication du jubilé.

L'état de l'Église, qui n'avoit point encore été réduit sous l'obéissance des papes, quoique les empereurs leur en eussent abandonné la souveraineté, étoit alors partagé entre plusieurs petits tyrans, dont chacun avoit soumis une ou deux villes à sa domination. Mais ces villes étoient les plus petites de l'Italie; le courage de leurs habitans s'étoit éteint dans la servitude, et les seigneurs ne pouvoient compter, pour leur défense, ni sur le nombre et la richesse des citoyens, ni sur leur énergie. Clément VI crut qu'il lui seroit facile de faire reconnoître son autorité à tous ces petits souverains, au moment où la peste les avoit réduits au dernier degré de foiblesse; il donna commission à Hector de Durfort, son parent, qu'il avoit créé comte de Romagne, de ramener, par la force ou la ruse, toutes les villes de son comté, sous l'autorité de l'Église; il lui laissa, pour cet objet, la disposition d'une grosse somme d'argent; il lui donna quatre cents gendarmes provençaux; il obtint les secours des seigneurs de Lombardie, et il le mit enfin à la tête d'une armée de dix-huit cents chevaux (1).

(1) *Matteo Villani.* L. I, c. 58, p. 59.

CHAP. XXXIX. La commission secrète d'Hector de Durfort
1350. étoit de dépouiller tous les tyrans de Romagne; mais le but avoué de son armement étoit d'attaquer et de punir Jean de Manfrédi, seigneur de Faenza, qu'une querelle privée avoit détaché du parti des Guelfes et de l'Église (1). Durfort fit demander des troupes auxiliaires à la famille guelfe des Alidosi, qui gouvernoit Imola, et aux seigneurs de Bologne, Jean et Jacques de Pépoli, fils de Taddéo, mort deux ans auparavant. D'autre part, François des Ordélaffi, seigneur de Forli, Malatesta des Malatesti, seigneur de Rimini; et Bernardino de Pollenta, seigneur de Ravenne et de Cervia, jugèrent mieux de l'orage qui les menaçoit; ils se réunirent au seigneur de Faenza, et ils prirent à leur solde le duc Guarniéri, auquel il ne restoit plus que cinq cents chevaux de sa grande compagnie; les autres s'étant dispersés pour dissiper, dans les plaisirs, le butin acquis pendant la campagne de Naples (2).

Le comte de Romagne attaqua, le 13 mai 1350, le pont de Saint-Procolo, qui lui ouvroit l'état de Faenza, et il l'emporta de vive force; mais il perdit ensuite près de deux mois au siége du château de Saléruolo, tandis qu'il au-

(1) *Cronica di Bologna*. T. XVIII, p. 415. — *Matteo Villani*. L. I, c. 53, p. 53.

(2) *Chronicon Estense*. T. XX, p. 456.

roit pu, en moins de temps peut-être, sou- CHAP. XXXIX.
mettre la ville même de Faenza (1). Ses alliés, 1350.
inquiets sur les conquêtes qu'il méditoit, cherchoient à le retarder par d'inutiles négociations; mais le comte, de son côté, avoit plus de talens pour les trahisons que pour la guerre. Au milieu des Romagnols, dont la perfidie avoit passé en proverbe parmi les Italiens, un courtisan des papes d'Avignon avoit encore l'avantage dans l'art de dissimuler. Le comte montroit aux Pépoli une confiance absolue, en même temps il complotoit avec les citoyens de Bologne, pour faire assassiner ces deux seigneurs; et lorsque ses intrigues furent découvertes (2), il sut si bien dissiper les soupçons des deux frères, qu'il engagea l'un d'eux à venir dans son camp, pour y être le médiateur d'un traité avec le seigneur de Faenza.

Jean de Pépoli avoit, dans l'armée de l'Église, deux cents chevaux qu'il avoit fournis au comte; il avoit eu soin d'entretenir avec la plupart des officiers de cette même armée, des relations d'amitié et d'hospitalité; lorsqu'il y arriva, le 6 juillet, accompagné par les premiers citoyens de Bologne, et par une garde de trois cents chevaux, il pouvoit se croire dans

(1) *Matteo Villani.* L. I, c. 58, p. 69.

(2) *Chronicon Estense.* T. XV, p. 457. — *Cronica di Bologna*, p. 417.

CHAP. XXXIX. effet à Bologne, et lui offrirent leur alliance (1).
1350. Mais il importoit davantage à Pépoli d'intéresser à sa cause les Florentins et le seigneur de Milan, qu'on regardoit alors comme les deux premières puissances de l'Italie.

La république florentine n'avoit pas lieu de se louer des Pépoli, qui avoient manqué à tous les engagemens contractés par les Bolonois envers elle. Aussi la seigneurie répondit-elle aux ambassadeurs de Jacques de Pépoli, que son honneur et ses principes ne lui permettoient point de prendre les armes contre l'Église, en faveur d'un usurpateur; et que tout ce qu'elle pouvoit faire pour lui et son frère, c'étoit de chercher, par ses bons offices, à les réconcilier avec le comte de Romagne; mais elle ajouta en même temps que si elle avoit eu à défendre ses anciens alliés, les citoyens et la république de Bologne, elle n'auroit épargné ni les trésors, ni le sang florentin, pour assurer leur liberté. Cette déclaration, faite aux ambassadeurs dans une audience publique, fut bientôt rapportée à Bologne; le moment propice étoit enfin venu de secouer un joug odieux. « Mais, dit Mat- » thieu Villani, les Bolonois, déjà avilis par » des habitudes serviles, n'étoient plus dignes » de la liberté; leurs péchés la leur avoient fait

(1) *Chronicon Estense*, T. XV, p. 459.

» perdre; leur pauvreté d'âme les empêcha de CHAP. XXXIX.
» la recouvrer (1) ». 1350.

La famille Bentivoglio mit beaucoup de zèle à calmer l'effervescence que le rapport des ambassadeurs avoit excitée parmi le peuple de Bologne; ses chefs représentèrent avec chaleur les dangers d'une rébellion, le bouleversement des fortunes, les violences des soldats, la crainte d'une invasion étrangère. Mais la soumission des Bolonois ne leur épargna aucune des calamités qu'on leur représentoit comme devant être les conséquences d'un effort généreux pour briser le joug. Jacques de Pépoli avoit pris à sa solde le duc Guarniéri avec cinq cents chevaux, et le seigneur de Milan lui en avoit envoyé cinq cents autres. Guarniéri demanda qu'on abandonnât une rue entière à ses soldats; il les mit en possession des maisons et de tous les biens qu'elles contenoient, et il en usa comme si la ville avoit été prise d'assaut, ou livrée à sa discrétion. D'autre part, l'armée du comte de Romagne pilloit les campagnes jusqu'aux portes et au pied des murs. En sorte que les Bolonois étoient également dépouillés par leurs propres soldats et par leurs ennemis.

On pouvoit croire que Bologne ne tiendroit pas long-temps dans une situation si critique,

(1) *Matteo Villani.* L. I, c. 63, p. 65. — *Cronica di Bologna.* T. XVIII, p. 419.

lorsque les espérances des opprimés furent tout
1350. à coup réveillées d'une manière inopinée. Hector de Durfort avoit promis deux fois à son armée, des payes doubles et des récompenses militaires; mais, loin d'être en état de tenir parole, il étoit arriéré de plusieurs mois de solde courante, et il n'avoit point d'argent pour satisfaire ses soldats. Une révolte dans son camp, où il fut menacé d'être gardé comme otage, rabaissa tout à coup son ambition et son orgueil; il se vit obligé à remettre en liberté Jean de Pépoli, pour satisfaire, avec sa rançon, à l'avidité de ses troupes (1). Ce contre-temps lui fit prêter l'oreille à des conditions d'accommodement, et les Florentins, pour les faire admettre, s'empressèrent d'envoyer une ambassade solennelle à Bologne. Ils demandèrent que cette ville rentrât sous la protection de l'Église; qu'elle fût remise en liberté, et gouvernée par le peuple comme elle l'étoit anciennement; qu'elle payât à saint Pierre le tribut accoutumé; et qu'en signe de soumission, elle admît dans ses murs le comte de Romagne avec une suite peu nombreuse; que les tyrans renonçassent à toute part au gouvernement; et

(1) Pépoli promit quatre-vingt mille florins pour sa rançon; il en donna vingt mille comptant, et livra ses trois fils en otage pour le reste. *Cronica Miscella di Bologna*, p. 419. — *Ghirardacci storia di Bologna*. L. XXII, p. 198.

que la réforme de l'administration s'accomplît CHAP. XXXIX.
sous la direction de commissaires florentins. Le 1350.
comte et les Pépoli, également déchus de leurs prétentions, paroissoient se prêter à cet arrangement : cependant lorsqu'ils prirent conseil des tyrans de Lombardie leurs alliés, Mastino de la Scala, qui espéroit s'emparer lui-même de Bologne, s'efforça de détourner le comte d'un pareil traité, et Visconti, par des motifs non moins personnels, y fit renoncer les Pépoli (1).

Les seigneurs de Bologne avoient fait choix des citoyens les plus distingués par leur patriotisme, de ceux que leurs talens, leurs richesses ou leur naissance désignoient comme les chefs naturels du peuple, et ils les avoient envoyés à Florence, pour traiter, de concert avec cette république, des moyens de rétablir la liberté bolonoise. Richard Salicetti, chef de cette députation illustre, adressa à la seigneurie florentine, en présence du peuple assemblé, de touchantes actions de grâces pour l'affranchissement de sa patrie; il lui appliqua ces mots de son texte : *Ad Dominum cum tribularer clamavi*, et il promit, au nom des Bolonois, une reconnoissance éternelle pour le plus grand des bienfaits. Mais le lendemain de cette au-

(1) *Matteo Villani*. L. I, c. 67, p. 68.

CHAP. XXXIX. dience, on apprit à Florence que la députation
1350. bolonoise n'avoit été qu'un stratagème des Pépoli, pour éloigner des citoyens qu'ils redoutoient; que pendant leur absence, Bologne avoit été vendue aux Visconti, et que cette ville étoit déjà en leur pouvoir (1).

Depuis l'année 1339, Luchino Visconti avoit régné sur Milan et sur presque toute la Lombardie. De grands talens pour la guerre, une politique perfide, une dissimulation impénétrable, une jalousie féroce de son autorité, une défiance à laquelle il sacrifia ses plus proches parens, paroissent être les traits principaux de son caractère. On loua beaucoup son amour pour la justice, ou plutôt la vigilance avec laquelle il maintint la police dans ses états, et la sévérité avec laquelle il punit les malfaiteurs; mais on ne devroit pas confondre sous le même nom l'amour d'un homme honnête et juste, pour des règles immuables, et l'inflexibilité d'un despote jaloux de son autorité, qui conserve ou qui venge l'ordre qu'il a établi. Luchino aimoit la louange, et il rechercha l'amitié de Pétrarque : les hommes puissans l'obtenoient aisément en flattant l'amour-propre du poète vaniteux. Pétrarque envoya en effet une épître pompeuse à Luchino, pour célébrer ses vertus

(1) *Matteo Villani*. L. I, c. 67, p. 66.

et sa gloire (1); mais à peine le tyran eut-il le temps de recevoir ces vers; il mourut le 23 janvier 1349, empoisonné par sa femme Isabelle de Fiesque, qui fut avertie à temps que, dans un transport de jalousie, son mari avoit manifesté l'intention de lui donner la mort. CHAP. XXXIX. 1350.

Jean Visconti, archevêque de Milan, succéda à son frère Luchino, et se trouva seigneur de seize des plus grandes villes de Lombardie (2). Ce fut lui qui entra en traité avec Jean de Pépoli, pour acheter Bologne; il promit aux deux frères, deux cent mille florins pour la possession de cette ville, et il s'engagea à leur laisser la propriété des trois châteaux de San-Giovanni, Nonantola, et Crevalcuore (3). A ce prix, les Pépoli, qui avoient dû leur grandeur à la confiance des Guelfes leurs concitoyens, vendirent leur patrie à un tyran étranger, à un Gibelin dont les ancêtres avoient de tout temps été ennemis des leurs. Le mépris de toute l'Italie punit les Pépoli d'un marché si honteux (4).

(1) *Franc. Petrarcæ Familiares.* L. VII, epist. 15. — De Sade, Mémoires. T. II, L. III, p. 428.

(2) Milan, Lodi, Plaisance, Borgo San-Donnino, Parme, Crème, Brescia, Bergame, Novare, Como, Verceil, Alba, Alexandrie, Tortone, Pontrémoli et Asti.

(3) Le contrat de vente est rapporté dans Ghirardacci, en date du 16 octobre 1350, *Storia di Bologna.* L. XXII, T. II, p. 199.

(4) *Matteo Villani.* L. I, c. 68, p. 67.

CHAP. XXXIX. A Bologne il excita l'indignation la plus vio-
1350. lente; on crioit avec rage dans les rues, *nous ne voulons point être vendus* (1). Mais les citoyens, découragés et privés de leurs chefs, n'osèrent pas prendre les armes; ils n'osèrent pas implorer l'aide des Florentins, qui partageoient leur ressentiment, et l'un des neveux de l'archevêque fut admis sans résistance dans la ville, avec quinze cents chevaux (2).

Le duc Guarniéri, ennemi personnel des Visconti, passa dans le camp du comte de Romagne, avec ses soldats, le jour où les troupes milanoises entrèrent dans Bologne; des renforts envoyés par Mastino de la Scala, arrivèrent en même temps à l'armée de l'Église, qui se trouva tout à coup plus nombreuse et plus formidable que jamais. Mais la cour d'Avignon faisoit échouer tous les projets de ses généraux, par son avarice. Après avoir entrepris une guerre avec vigueur, et avoir promis des subsides considérables à ses alliés, elle manquoit sans pudeur à ses engagemens; elle refusoit son argent au moment où il étoit le plus nécessaire, et elle abandonnoit ses propres créatures, parce

(1) *Petri Azarii Novariens. Chronic.* T. XVI, p. 326. — *Cronica di Bologna.* T. XVIII, p. 420.

(2) *Petri Azarii Chronicon.* T. XVI, c. 11, p. 325. — *Chron. Estense*, p. 462. — *Cherubino Ghirardacci storia di Bologna.* L. XXII, T. II, p. 204.

que tous ses revenus avoient été saisis par d'autres favoris. On n'envoya point au comte de Romagne la solde des troupes qu'il commandoit. En vain celui-ci représenta au pape, son parent, à quel affront le nom de l'Église alloit être exposé, et quel danger menaçoit tout son patrimoine. Durfort ne put obtenir d'Avignon aucun subside, et il fut enfin obligé de consentir que ses soldats traitassent avec son ennemi. Bernabos Visconti, qui commandoit à Bologne, paya avec l'argent destiné aux Pépoli, la solde des troupes qui l'assiégeoient; il prit quinze cents chevaliers de l'Église à son service; il obligea le reste à se retirer; il recouvra tous les châteaux que ces troupes avoient occupés, et il laissa le comte de Romagne retourner couvert de honte à Imola (1).

CHAP. XXXIX.

1350.

1351.

Cette déroute réveilla pour quelques momens l'orgueil et la colère de la cour d'Avignon. Clément VI renouvela contre les Visconti les procès commencés par Jean XXII, pour cause de schisme et d'hérésie. Il cita l'archevêque et ses trois neveux (2) à comparoître, le 8 avril 1351, devant le consistoire des cardinaux, pour se justifier

(1) *Matteo Villani*, L. I, c. 70, p. 69. — *Chronicon Estense*. T. XV, p. 463. — *Cronica Miscella di Bologna*, p. 429.

(2) Galéaz, Bernabos et Mattéo étoient fils de Stéfano, frère de l'archevêque, et le cinquième des fils du grand Mattéo Visconti.

CHAP. XXXIX. 1351. de leur rébellion contre l'Église, et il envoya en Italie, avec le titre de légat, l'évêque de Ferrare, pour former une ligue contre les seigneurs de Milan (1).

Le légat se présenta d'abord devant l'archevêque Visconti ; il le somma de restituer Bologne à l'Église, et de choisir ensuite entre l'état de prêtre et celui de prince ; entre la puissance spirituelle et la temporelle. Visconti demanda au légat de répéter cette même sommation, le dimanche suivant, à l'église cathédrale, puisque ce n'étoit qu'en présence du peuple et du clergé, qu'un archevêque et un prince pouvoit répondre à un tel message. Lorsque ce jour fût venu, et que Visconti eut célébré la messe avec beaucoup de solennité, le légat exposa devant tout le peuple, l'ambassade dont il étoit chargé ; l'archevêque, pour toute réponse, saisit d'une main la croix ; et de l'autre il tira une épée de son fourreau. « Voici, dit-il, mes armes » spirituelles et temporelles ; avec les unes, je » défendrai les autres » (2).

L'archevêque promit néanmoins, ensuite,

(1) *Matteo Villani.* L. I, c. 76, p. 75.

(2) *Corio Istorie Milanesi.* P. III, p. 224. — *Ghirardacci storia di Bologna.* L. XXIII, T. II, p. 210. — Jean Visconti se fit peindre lui-même dans la chapelle de l'archevêché qu'il avoit bâtie, tenant à la fois la croix et l'épée. Le portrait est gravé dans Grævius, T. III, p. 306.

d'obéir à la citation du pape, et de se présenter CHAP. XXXIX.
en personne à Avignon. Il vouloit effrayer la 1351.
cour par une singulière fanfaronnade. Un de ses secrétaires se rendit à Avignon pour lui préparer des logemens ; il loua toutes les maisons qui étoient vacantes dans la ville et à plusieurs lieues à la ronde; il fit en même temps des approvisionnemens immenses pour la nourriture et l'ameublement de son maître et de sa suite. Le pape, étonné de tant de mouvemens, fit demander au secrétaire quelle suite l'archevêque comptoit donc amener avec lui. Le secrétaire répondit qu'il avoit ordre de préparer des quartiers et des vivres pour douze mille cavaliers et six mille fantassins, sans compter les gentilshommes milanois qui devoient suivre leur archevêque. Ses approvisionnemens, ajouta-t-il, lui avoient déjà coûté quarante mille florins. Le pape, effrayé d'une pareille visite, fit prier Visconti de ne point se donner la peine de venir ; il lui envoya même des députés pour entrer de loin en négociation avec lui; et avant la fin de l'année, il lui accorda, pour le prix de cent mille florins, l'investiture de Bologne, objet principal de la contestation (1).

L'évêque de Ferrare avoit bien cherché, selon la commission qui lui étoit donnée, à susciter

(1) *Corio Istorie Milanesi.* P. III, p. 224.

CHAP. XXXIX. des ennemis aux Visconti, et à former une ligue
1351. contre eux; mais les seigneurs de Lombardie qui avoient le plus à craindre de l'ambition de l'archevêque, étoient sans force pour lui résister. Jacques de Carrare l'ancien avoit été assassiné par un bâtard de sa famille, en sorte que la seigneurie de Padoue avoit été transférée à des jeunes gens sans expérience (1). Mastino de la Scala mourut subitement, le 3 juin 1351, à l'âge de quarante-deux ans, après en avoir régné vingt-trois. Son frère Albert, ne prenant aucune part au gouvernement, Mastino eut pour successeur, ses trois fils, Can Grande II, Can Signore, et Paul Alboin, dont aucun n'héritoit des talens de son père (2). Les républiques de Florence, Sienne et Pérouse avoient envoyé des députés à Arezzo, d'après la demande du légat, pour se concerter avec les seigneurs de Vérone et de Ferrare, sur les moyens de maintenir l'équilibre de l'Italie; mais Sienne et Pérouse, d'après leur éloignement de Milan, croyoient ne courir aucun danger, et ne vouloient faire aucun sacrifice à la cause commune; et la mort de Mastino fit abandonner à tous les députés une diète qui ne savoit prendre aucune détermination. Can Grande,

(1) *Cortusiorum Historia.* L. X, c. 4 et 5, p. 933.

(2) *Chron. Estense.* T. XV, p. 464. — *Chronicon Veronense.* T. VIII, p. 653.

qui avoit épousé une nièce de l'archevêque de Milan, saisit cette occasion pour contracter avec lui une étroite alliance (1). CHAP. XXXIX. 1351.

Ainsi, la république de Florence étoit la seule qui eût assez de courage pour vouloir s'opposer aux progrès de la maison Visconti. La désertion de toutes les autres puissances, la laissoit exposée en première ligne aux attaques de ce voisin dangereux. Tous les tyrans de Romagne, tous les gentilshommes gibelins de Toscane s'allioient au seigneur de Milan, et une armée que ce dernier avoit envoyée pour former le siége d'Imola, menaçoit en même temps les frontières florentines, car la république ne pouvoit pas se reposer sur les traités de paix qui subsistoient entre elle et le tyran (2).

Il falloit au moins s'assurer que les passages des montagnes ne seroient pas ouverts aux Milanois par les villes toscanes, qui se gouvernoient en liberté sous la protection de la république. Prato et Pistoia, deux cités situées dans la même plaine que Florence, étendoient leur juridiction sur les montagnes qui séparent la Toscane du Bolonois; et le gouvernement de ces deux villes, qui pouvoient devenir des places d'armes dangereuses, entre les mains des

(1) *Matteo Villani.* L. I, c. 76, p. 75.

(2) *Ibid.* c. 77, p. 76. — *Cronica di Bologna.* T. XVIII, p. 423.

CHAP. XXXIX. ennemis, n'inspiroit aucune sécurité au parti
1351. guelfe. A Prato, la famille des Guazzalotti, élevée par la faveur des Florentins, étoit parvenue à un pouvoir presque tyrannique. Les anciens chefs de cette famille avoient été remplacés, à leur mort, par des jeunes gens vains de leur importance dans leur petite ville. Ils affectoient de s'y conduire en maîtres, et de braver les Florentins, leurs anciens protecteurs. Ils poussèrent leur arrogance jusqu'à condamner à mort deux citoyens innocens, sur un soupçon de conjuration, et à les faire exécuter, malgré les instantes prières de la seigneurie florentine. Celle-ci fit alors avancer ses milices jusqu'aux portes de Prato, et se fit confier la garde de la ville. En même temps elle traita avec la reine Jeanne, qui avoit hérité du duc de Calabre, des droits à la souveraineté de Prato; elle acheta ces droits pour dix-sept mille cinq cents florins, et elle réunit définitivement ce petit état au territoire florentin (1).

Les prieurs de Florence avoient aussi projeté de s'emparer par surprise, de Pistoia; et sans y être autorisés par le peuple ou les conseils de la république, ils avoient fait tenter une escalade dans la nuit du 26 mars 1351. Mais les

(1) *Matteo Villani.* L. I, c. 71, 72, 73, p. 70. — *Jannotii Manetti Histor. Pistoriens.* L. III, T. XIX, p. 1061.

Pistoïois, indignés de cette trahison, avoient repoussé avec fureur les assaillans, et paroissoient déterminés à renoncer au parti guelfe, et à leurs anciennes alliances, pour se venger d'une injuste agression. Les Florentins, d'autre part, quoiqu'ils blâmassent hautement la conduite de leurs prieurs, se trouvoient obligés à former le siége d'une ville qu'ils voyoient sur le point de se livrer aux Visconti. Cependant leurs milices évitoient de causer du dommage à d'anciens alliés qu'ils se reprochoient d'attaquer; les prieurs demandoient avec instance qu'on ouvrît une négociation, et ils réussirent enfin, par l'entremise de quelques gentilshommes guelfes, à conclure un accord entre les deux républiques. La liberté de la plus foible fut réservée en son entier; mais les Florentins furent autorisés à mettre garnison dans la citadelle de Pistoia, et dans les deux forteresses de Serravalle et de la Sambuca (1). Quelques-unes des avenues de la Toscane parurent ainsi fermées au tyran de Lombardie; mais d'autre part, des révolutions excitées par ses intrigues dans le voisinage de cette province, lui ouvroient de nouveaux chemins pour y pénétrer. Partout où un usurpateur s'élevoit à la

(1) *Matteo Villani.* L. I, c. 95, 96 et 97, p. 91. — *Cronica di Bologna* T. XVIII, p. 426. — *Chronicon Estense*, p. 464. — Cet accord fut conclu le 24 avril 1351.

CHAP. XXXIX. tyrannie, Visconti acquéroit un allié, et la
1351. république trouvoit un ennemi. A Orviéto, Bénédetto Monaldeschi, qui vouloit s'emparer du pouvoir suprême, s'assura d'avance les secours de l'archevêque de Milan; il réunit dans sa maison ses satellites, et leur distribua des armes; il les avertit du signal auquel ils devoient paroître sur la place; ensuite il se rendit au conseil, pour y rencontrer deux de ses parens, les Monaldi des Monaldeschi, dont il connoissoit trop l'intégrité pour espérer qu'ils consentissent à son usurpation. Il les prit à part dès que le conseil fut terminé; et les conduisant devant sa maison, il les fit poignarder sous ses yeux. C'étoit le signal qu'attendoient les brigands rassemblés chez lui; ils remplirent aussitôt la place; ils prirent d'assaut le palais du gouvernement; ils pillèrent les maisons et les magasins des marchands; ils massacrèrent tous ceux qui firent résistance, et ils proclamèrent Bénédetto de Boncont Monaldeschi, seigneur d'Orviéto. L'alliance de ce nouveau seigneur avec l'archevêque Visconti fut publiée peu de jours après (1).

Presque dans le même temps, Jean Cantuccio des Gabrielli s'empara de la seigneurie d'Agobbio, sa patrie, tandis que la plupart des

(1) *Cronica d'Orvieto*. T. XV, p. 657. — *Matteo Villani*. L. I, c. 80, p. 78.

citoyens de cette ville étoient absens, et gou- CHAP. XXXIX.
vernoient, comme podestats, les autres cités 1351.
d'Italie; car tous les gentilshommes d'Agobbio suivoient la carrière de la judicature, et aucune autre ville n'a fourni tant de recteurs aux républiques d'Italie. Une armée d'émigrés vint bientôt attaquer le nouveau tyran, et former, de concert avec les Pérousins, le siége d'Agobbio; mais Jean de Gabrielli, quoique guelfe d'origine, appela les Gibelins à son aide; les troupes de l'archevêque Visconti vinrent le défendre, et les assiégeans furent contraints à se retirer (1).

Les Ubaldini, les Ubertini, les Tarlati et les Pazzi s'étoient rendus à une diète que les Gibelins avoient tenue à Milan, au mois de juillet; on avoit vu à cette même assemblée les ambassadeurs des Pisans, les Castracani, émigrés de Lucques, les comtes de Santafiora et de Spadalonga dont les fiefs impériaux s'étendoient dans les montagnes de Sienne, et les députés des seigneurs de Forli, de Rimini et d'Urbino. Tout annonçoit l'orage prêt à fondre sur la république florentine; mais comme l'archevêque de Milan lui donnoit chaque jour de nouvelles assurances de son désir de maintenir la paix et la bonne intelligence, les prieurs de Florence

(1) *Matteo Villani*, L. I, c. 81 et 82, p. 79.

CHAP. XXXIX. 1351. s'aveugloient sur le danger dont ils étoient menacés, et ne prenoient aucune mesure pour s'en garantir (1).

Une prétendue conjuration avoit été découverte à Bologne, par l'archevêque de Milan; il avoit fait battre de verges, et enfermer dans une prison perpétuelle, l'un des Pépoli, avec ses enfans, afin de lui reprendre l'argent qu'il lui avoit donné en achetant sa souveraineté (2). Tandis qu'on étoit occupé à Florence de cette nouvelle, on apprit tout à coup qu'un émigré de Pistoia avoit surpris le château de la Sambuca, qui commandoit les passages de l'Apennin, et bientôt après que Jean d'Oleggio, général du seigneur de Milan, étoit arrivé à quatre milles de Pistoia, avec une partie de l'armée, qui, auparavant, formoit le siége d'Imola (3).

Heureusement Jean d'Oleggio s'arrêta deux jours au pied de l'Apennin, pour attendre le reste de ses troupes. Cinq cents cavaliers et six cents fantassins de Florence eurent le temps de se jeter dans Pistoia, le 28 juillet, avant que la ville fût assiégée, et ils réparèrent ainsi par leur zèle, la négligence des magistrats (4). Mais

(1) *Matteo Villani.* L. I, c. 77, p. 76; L. II, c. 2, p. 97.

(2) *Chronic. Estense.* T. XV, p. 465. — *Matteo Villani.* L. II, c. 3, p. 98. — *Cronica di Bologna.* T. XVIII, p. 423.

(3) *Matteo Villani.* L. II, c. 4, p. 99. — *Petri Azarii Chron.* c. 11, p. 327. — *Cronica di Bologna*, p. 424.

(4) *Matteo Villani.* L. II, c. 5, p. 100.

la conjuration formée contre Florence dans la diète des Gibelins, à Milan, éclata de toutes parts. Les troupes rassemblées dans les diverses places de Lombardie, marchoient toutes vers la Toscane; les seigneurs de la Vénétie et de la Romagne, fournissoient leurs contingens à l'armée milanoise; les Ubaldini mettoient sous les armes tous leurs vassaux des Apennins; à leur tête ils brûlèrent Fiorenzuola, dont les fortifications n'étoient pas encore relevées; et ils prirent Montécolorétó (1). Pierre Saccone des Tarlati, le plus redoutable partisan qu'eût produit l'Italie, ravageoit avec les Ubertini et les Pazzi, tous les environs de Bibbiéna (2). On trembloit à Florence que les Pisans ne se joignissent à tant d'ennemis; car on savoit qu'aussi-bien que les autres Gibelins, ils avoient envoyé des députés à la diète de Milan; néanmoins la crainte de favoriser l'agrandissement d'un tyran, l'emporta dans les conseils de Pise, sur la fureur de l'esprit de parti; et la république refusa de prendre les armes contre un peuple, rival il est vrai, mais qui soutenoit seul en Italie la cause de la liberté (3). 1351.

Les Florentins envoyèrent des députés à Jean

(1) *Matteo Villani*. L. II, c. 6, p. 101.
(2) *Ibid.* c. 7, p. 101.
(3) *Ibid.* c. 4, p. 100.

CHAP. XXXIII. Visconti d'Oleggio, pour lui demander raison
1351. d'une agression qui n'avoit point été précédée par une déclaration de guerre, tandis qu'ils savoient n'avoir pas donné un seul sujet de plainte à l'archevêque de Milan, son maître, et qu'ils n'avoient aucun démêlé avec lui. Oleggio les reçut en présence de son conseil de guerre, et il leur répondit en ces termes :

« Messire l'archevêque de Milan est un seigneur puissant, bienfaisant et gracieux; ce n'est pas volontiers qu'il fait souffrir personne. Partout où s'étend sa puissance, il apporte la paix et la concorde, et plus qu'aucun seigneur il aime et maintient la justice. Ce n'est point dans de mauvais desseins qu'il nous a envoyés ici; au contraire, c'est pour y rétablir l'union et la paix; c'est pour détruire les dissensions et les haines secrètes qui divisent les peuples de Toscane. Il connoît la discorde, la rancune, les factions qui troublent Florence et ruinent les autres communautés de cette contrée; il nous a envoyés pour les éteindre et vous ramener à un gouvernement plus sage, par ses conseils et sa protection. Il a pris la résolution invariable de réformer les abus dans toutes les villes de Toscane; s'il ne peut y parvenir par la douceur et la persuasion, il y réussira par sa puissance. Il nous a ordonné de conduire son

» armée aux portes de votre ville, de vous com- CHAP. XXXIX.
» battre par le fer et le feu, et de livrer vos 1351.
» biens au pillage, jusqu'à ce que, pour votre
» propre avantage, vous vous soyez pliés à faire
» sa volonté (1) ».

Les gouvernemens souillés par l'injustice et la trahison ont invoqué souvent les noms de la vertu et de l'honneur, et ont prêté à une ambition effrénée le langage de la modération et de la justice : ils peuvent bien, sous leur empire, faire taire toute autre voix que la leur; mais ils n'en imposent pas plus à la postérité, qu'ils ne trompent ceux à qui ils adressent leurs proclamations. Les manifestes dans lesquels ils consignent leurs mensonges, ne seront point conservés comme des monumens historiques qui puissent faire connoître les faits ou les intentions de ceux qui les ont publiés; mais comme des témoignages irrécusables de leur bassesse et de leur fausseté. Les ambassadeurs florentins auxquels Visconti d'Oleggio refusa des passeports pour se rendre à Milan, auprès de l'archevêque, revinrent exposer à la seigneurie la réponse à la fois hypocrite et altière qu'on leur avoit donnée; elle fut communiquée au peuple, et consignée dans les chroniques, et par l'indignation qu'elle excita, elle fournit à la république de nouvelles forces.

(1) *Matteo Villani.* L. II, c. 8, p. 104.

CHAP. XXXIX. Les Florentins envoyèrent tout ce qu'ils
1351. avoient de troupes soldées dans les deux villes de Prato et de Pistoia ; la défense des autres lieux forts fut confiée à leurs habitans, et les milices bourgeoises entreprirent elles-mêmes la garde des murs de la capitale. La seigneurie, surprise au milieu de la paix, n'avoit point à sa solde de capitaine de guerre, ou d'armée en état de tenir la campagne ; tandis que Visconti d'Oleggio commandoit, dans la plaine de Pistoia, cinq mille cuirassiers à cheval, deux mille hommes de cavalerie légère, et six mille fantassins. Avec ces forces redoutables, le général milanois vint établir son quartier dans les villages ouverts de Campi, Brozzi et Pérétola, et il étendit ses dévastations jusqu'aux portes de Florence (1).

Mais les paysans, à l'arrivée de l'armée ennemie, s'étoient hâtés de mettre en sûreté tout ce qu'ils avoient de précieux ; ils s'étoient enfermés dans les lieux forts, avec leur bétail et leurs provisions de bouche. Les Milanois commencèrent bientôt à souffrir du manque de vivres, aussi-bien que de la chaleur, qui étoit extrême. Pour se procurer des munitions, même pour parler à un paysan, ou entrer dans une maison, il falloit commencer par faire un siége ;

(1) *Matteo Villani.* L. II, c. 9, p. 103. — *Chronic. Estense.* p. 468. — *Chronicon Mutinense Joh. de Bazano*, p. 617.

car la campagne n'étoit point habitée, et tous CHAP. XXXIX.
les cultivateurs vivoient dans des châteaux 1351.
fortifiés. Oleggio, ne pouvant subsister plus long-temps dans la plaine florentine, en sortit par le val de Marina, qui conduit dans le Mugello; et, après s'être reposé quelques jours, il entreprit le siége de Scarpéria (1).

La bourgade de Scarpéria étoit mal fortifiée; elle n'avoit de mur que d'un seul côté, tandis que de l'autre elle avoit pour toute défense un fossé avec une palissade; et derrière ce fossé, les murs des premières maisons. La garnison étoit composée de deux cents cuirassiers et trois cents fantassins, tandis qu'Oleggio avoit joint à son armée, déjà considérable, tous les Gibelins des Apennins, en sorte que ses troupes paroissoient couvrir toute la campagne. Cependant les commandans de Scarpéria, sommés de se rendre, répondirent qu'ils se sentoient les moyens de défendre pendant trois ans la forteresse qui leur étoit confiée, et ils repoussèrent avec vigueur un premier assaut qui leur fut livré le 20 août (2).

Pendant que l'armée de Visconti étoit retenue devant Scarpéria, les Florentins rassembloient des hommes d'armes à leur solde; mais aucun

(1) *Matteo Villani*. L. II, c. 11 et 12, p. 105.

(2) *Ibid*. c. 15, p. 108. — *Petri Azarii Notar. Novariensis Chron*. p. 328.

CHAP. XXXIX. capitaine ne vouloit entrer à leur service, pour
1351. ne pas s'attirer l'inimitié du seigneur de Milan. Il fallut donc renoncer à tenir la campagne, et donner à des citoyens florentins le commandement des compagnies que levoit la république, pour fortifier les châteaux du Mugello et les passages des montagnes. Les paysans venoient se ranger sous les drapeaux de ces commandans divers; des escarmouches journalières les accoutumoient aux armes; les convois de Lombardie qui alimentoient l'armée des Visconti étoient fréquemment enlevés; les Siennois avoient envoyé aux Florentins un corps de troupes auxiliaires (1). Les Pisans avoient refusé obstinément de faire cause commune avec l'archevêque, et de violer leur traité de paix (2). A Florence, l'ordre public et la tranquillité se maintenoient malgré la guerre; les citoyens désarmés s'occupoient de leur commerce, et la banque ou le *monte* continuoit ses paiemens sans témoigner de défiance. Les soldats milanois souffroient presque seuls des hostilités qu'ils avoient commencées.

Cependant le château de Scarpéria étoit atta-

(1) *Agnolo di Tura Cronica di Siena.* T. XV, p. 126.

(2) *Matteo Villani.* L. II, c. 20, p. 112. — *Cronica di Pisa.* L. XV, p. 1023. Mais il y a erreur dans les dates. Elle place ces événemens à l'année 1354 pisane, ou 1353 vulgaire. — *Bern. Marangoni Chron. di Pisa*, p. 709.

qué avec obstination; les machines des assié- geans ne cessoient, ni le jour ni la nuit, d'y lancer d'énormes quartiers de rochers; la garnison, affoiblie par une suite de combats, commençoit à prévoir qu'elle ne pourroit pas tenir long-temps encore contre des forces tellement supérieures; et elle demandoit du secours; la cavalerie auxiliaire que les Florentins attendoient de Pérouse, n'avoit point pu leur parvenir; elle étoit tombée dans une embuscade dressée par Pierre Sacoone des Tarlati, et elle avoit été dévalisée (1). La seigneurie, n'ayant pas à la tête de ses troupes un général expérimenté, n'osoit point hasarder de bataille pour délivrer Scarpéria. Elle essaya plutôt de faire passer des renforts dans ce château. Deux citoyens courageux, un Giovanni Visdomini et un Médici, qui tous deux suivoient le métier des armes, entreprirent de conduire, l'un trente cuirassiers, l'autre quatre-vingts fantassins d'élite, au travers du camp des assiégeans, jusque dans les murs de Scarpéria. Tous les soldats dont ils firent choix étoient allemands; l'armée des Visconti étoit surtout composée de mercenaires de cette nation, et la confusion du langage facilita la marche des aventuriers qui vouloient pénétrer dans le château; la nuit les

CHAP. XXXIX. 1351.

(1) *Matteo Villani*. L. II, c. 22, p. 115. — *Cronaca d'Arezzo in terza rima di Ser Gorello*. T. XV, c. 6, p. 838.

CHAP. XXXIX. favorisoit, la connoissance parfaite des lieux
1351. et la surprise de leurs ennemis servirent leur hardiesse, et ils parvinrent à Scarpéria, où cette poignée de braves gens fut reçue avec des transports de joie (1).

Lorsque Visconti d'Oleggio vit que la perte occasionnée aux assiégés par ses balistes et la grêle de traits lancés sur eux ne les déterminoit point à se rendre, il résolut d'emporter les murs de la place à la pointe de l'épée. Il avoit fait préparer toutes les machines de guerre alors en usage pour l'attaque des villes; des tours mouvantes de bois, des beliers armés d'un crochet, des échelles, et il avoit fait remplir les fossés de fagots. Le premier dimanche d'octobre, il donna un assaut général; mais les assiégés, inébranlables à leur poste, renversoient avec des pieux ceux qui montoient les échelles, ou qui s'avançoient sur les ponts des tours mouvantes; ils faisoient pleuvoir sur les autres la poix bouillante, les pierres et les traits; ils ne laissoient pas un instant dégarni le plus étroit espace de mur; ils faisoient rouler les uns sur les autres, les assaillans qui s'élevoient successivement jusqu'aux créneaux de la muraille et qui retomboient dans le fossé, couverts de blessures. Oleggio avoit compté vaincre

(1) *Matteo Villani.* L. II, c. 23, p. 115.

les défenseurs de Scarpéria par l'épuisement de la fatigue, et il amenoit successivement à l'assaut ses divers corps d'armées, opposant chaque demi-heure des troupes fraîches à des soldats harrassés par le combat. Mais les assiégés, animés par leur succès, sembloient ne pas ressentir leur fatigue; les assaillans, au contraire, perdoient courage en apprenant les pertes éprouvées par leurs devanciers. Après que l'attaque eut duré six heures, Oleggio fit retirer ses troupes, et abandonna devant les murs soixante-quatre échelles qui furent prises par les assiégés (1).

CHAP. XXXIX. 1351.

Le général milanois essaya ensuite de pénétrer dans Scarpéria, par une mine; la galerie qu'il avoit creusée fut éventée, et ses mineurs en furent chassés avec perte (2). Après quatre jours de repos, il donna un second assaut général, qui ne fut ni moins long, ni moins acharné que le premier; mais ses troupes furent repoussées avec plus de honte encore. Toutes les machines qu'elles avoient approchées des murs, et les tours mouvantes elles-mêmes, qu'on ne pouvoit reconstruire sans de longs travaux, furent brûlées dans une sortie (3). La nuit même qui suivit ce combat, les ha-

(1) *Matteo Villani*. L. II, c. 29, p. 120.
(2) *Ibid.* c. 30, p. 121.
(3) *Ibid.* c. 31, p. 121.

CHAP. XXXIX bitans de Scarpéria furent attaqués par surprise; Oleggio avoit promis à ses connétables allemands, pour la prise de ce petit château, outre la paie double et le mois accompli, un présent de dix mille florins. A minuit, comme les assiégés pansoient leurs blessés, ou réparoient leurs forces par le sommeil, le signal fut donné dans le camp milanois de courir aux armes. Les rayons de la lune tomboient obliquement sur le château, ils éclairoient le camp et l'intervalle qui le séparoit des murs, tandis que les bâtimens de Scarpéria jetoient sur le côté opposé une ombre obscure et prolongée. Dans cet espace sombre, Oleggio avoit placé trois cents sergens d'armes avec des échelles. Tout le reste de l'armée s'avançoit au bruit des fanfares, et en poussant de grands cris, du côté que la lune éclairoit. Le général milanois ne doutoit pas que, dans la première surprise d'une attaque nocturne, tous les habitans de Scarpéria ne se portassent vers le mur qu'ils verroient menacé. Mais une meilleure discipline étoit établie dans le château. Dès que l'alarme avoit été donnée, chacun s'étoit rendu en silence à son poste; les assiégés garnissoient le mur, et cachoient leurs lumières et leurs armes; ils permirent aux assaillans d'avancer jusqu'au pied de la forteresse; ils laissèrent les trois cents sergents passer avec leurs échelles,

1351. (margin)

les deux fossés, et commencer à escalader le mur dans l'obscurité. Tout à coup les assiégés se firent voir, et, poussant de grands cris, ils accablèrent les assaillans des pierres qu'ils avoient préparées; ils renversèrent leurs échelles, et les culbutèrent eux-mêmes dans le fossé. Du côté que la lune éclairoit, le combat se prolongea davantage; mais, au point du jour, Oleggio fit sonner la retraite, et il renonça à soumettre un petit château devant lequel toute la puissance des Visconti étoit venue se briser (1). CHAP. XXXIX. 1351.

En effet, les vivres commençoient à manquer aux soldats, et le fourrage aux chevaux; la saison devenoit mauvaise, et le camp milanois se remplissoit de malades et de blessés. Oleggio, après avoir séjourné quatre-vingt-deux jours sur le territoire florentin, et avoir assiégé inutilement un foible château pendant soixante et un jours, leva son camp le 16 octobre, et retourna dans l'état de Bologne, par des chemins dont les gentilshommes gibelins ses alliés étoient maîtres (2).

Après la retraite de l'armée milanoise, les Florentins s'occupèrent des moyens de se garantir à l'avenir d'invasions semblables. Ils fortifièrent tous les passages des Apennins; ils

(1) *Matteo Villani.* L. II, c. 32, p. 122. — *Annal. Cæsenates.* T. XV, p. 1181.

(2) *Matteo Villani.* L. II, c. 33, p. 124.

CHAP. XXXIX. prirent à leur solde un grand nombre de gens
1351. de guerre; ils augmentèrent les impôts, de manière à se procurer un revenu annuel de trois cent soixante mille florins; enfin, ils conclurent, au mois de décembre, une alliance défensive avec les trois communautés de Pérouse, Sienne et Arezzo. Les quatre républiques s'engagèrent à tenir constamment sur pied une armée de trois mille gendarmes, pour la défense de leur liberté. Mais Florence seule en avoit déjà plus que ce nombre sous les armes (1).

La puissance des Gibelins de Lombardie avoit jusque alors trouvé son contre-poids dans celle de la maison guelfe qui régnoit à Naples; mais depuis que Jeanne avoit succédé au sage Robert, toutes les forces des souverains et du peuple, consumées dans une affreuse guerre civile, sembloient comme anéanties, et les Florentins, pressés par l'archevêque de Milan, tournoient avec anxiété leurs regards vers l'héritière de cette maison d'Anjou, qui, loin de pouvoir les défendre, avoit elle-même besoin de leur protection.

Le roi de Hongrie avoit repassé l'Adriatique, en 1350, pour conduire dans le royaume de Naples, dix mille hommes de cavalerie, qui

(1) *Matteo Villani*. L. II, c. 46, p. 135.

l'avoient suivi dans des bateaux ouverts (1). CHAP. XXXIX.
Il n'avoit point de galères pour protéger sa 1351.
navigation; de sorte que, si Jeanne n'avoit pas laissé dépérir sa marine, elle auroit pu bien aisément arrêter les Hongrois, ou couler à fond les barques dans lesquelles ils se hasardoient. Les troupes que, par une impardonnable négligence, elle avoit laissé débarquer dans le royaume, le traversèrent avec facilité; elles soumirent presque toutes les villes des deux provinces nommées principautés, et formèrent ensuite le siége d'Averse, la seule place qui essayât de se défendre. Mais les Hongrois servoient leur roi en vertu de leur allégeance féodale; ils ne recevoient point de solde de lui, et au bout d'un terme assez court, ils avoient le droit de rentrer dans leurs foyers. Averse ne fut prise qu'à l'époque où finissoit leur engagement, en sorte qu'ils demandèrent à retourner en Hongrie. Le roi lui-même, fatigué de ses guerres d'Italie, perdoit l'espérance de conquérir des états où il ne lui convenoit pas de résider, et il languissoit de reprendre le chemin de son royaume. La reine Jeanne, de son côté, étoit réduite au dernier degré de foiblesse; elle demandoit la paix avec instances; des conférences s'ouvrirent, et, au mois d'octobre 1350,

(1) *Joh. de Thwrocz Chron. Hungaror.* P. III, c. 17, p. 182.

CHAP. XXXIX. Tarente, l'époux de Jeanne, aucun autre titre
1351. que celui de roi de Jérusalem; il n'avoit point voulu ratifier le traité de paix entre lui et le roi de Hongrie. Les Hongrois, il est vrai, s'étoient retirés du royaume; mais Louis de Tarente avoit à combattre ses propres barons, et nulle part il ne trouvoit d'obéissance. L'argent lui manquoit, non-seulement pour maintenir une armée, mais même pour parer à ses plus pressans besoins. Il s'étoit avancé jusqu'à Sulmone, dans l'intention de réduire les rebelles de Pouille; et là, il se voyoit abandonné de ses soldats, et en dérision à sa noblesse, tandis que les principales villes de son royaume refusoient de lui ouvrir leurs portes. Dans cette situation presque désespérée, il reçut la nouvelle, au mois de décembre 1351, que le pape venoit de le reconnoître en plein consistoire, pour roi de Naples et de Sicile. La conscience du pontife s'étoit réveillée tout à coup, lorsqu'une grave maladie l'avoit mis aux portes du tombeau, et il montroit dès lors l'impatience la plus vive, de rendre la paix à l'Italie (1).

Dans un second consistoire, auquel assistèrent, le mois suivant, l'évêque de Cinq-Églises et Conrad de Guilford, comme plénipotentiaires du roi de Hongrie, Clément VI confirma la

(1) *Matteo Villani*. L. II, c. 61, p. 131.

trève qui existoit entre les deux monarques, et CHAP. XXXIX.
la changea en une paix perpétuelle. Il reconnut 1351.
Louis de Tarente et Jeanne de Provence, comme roi et reine de Naples. Il consentit, en qualité de seigneur suzerain, que le royaume fût grevé par eux, à certains termes, du payement de trois cent mille florins, qui avoient été promis pour frais de la guerre. Les ambassadeurs de Hongrie prirent alors la parole, et, contre l'attente de tout le monde, ils déclarèrent que le roi leur maître, n'ayant point fait la guerre en Italie pour amasser de l'argent, mais pour venger le sang de son frère, tenoit quitte volontairement le roi, la reine et le royaume, des trois cent mille florins qui lui étoient promis, et remettoit Jeanne, sans conditions, dans l'entière jouissance de l'héritage de ses pères (1).

(1) *Matteo Villani.* L. II, c. 65, p. 150. — *Bonfinius Rer. Hungaric. Dec. II.* L. X, p. 267. — Le roi relâcha en même temps les princes du sang détenus à Wisgrade, et il les renvoya jusqu'à Venise. — *Joh. de Thwrocz Chron. Hungar.* P. III, c. 25, p. 186.

CHAPITRE XL.

Commerce et colonies des Italiens dans le Levant. — Guerre des Génois avec les Grecs, — avec les Vénitiens. — Bataille du Bosphore.

1348 — 1352.

CHAP. XL. L'ITALIE défendoit avec peine son indépendance contre les Visconti. Cette race de tyrans étoit généralement désignée par le nom du serpent qu'elle portoit dans ses armes. Elle employoit alternativement contre ses voisins la ruse ou la violence, la perfidie ou la surprise, pour détruire leur liberté; et les écrivains du temps avoient coutume de dire que la *couleuvre* (1) des Visconti engloutissoit les états les plus foibles, ou répandoit son poison sur les autres, pour les faire tomber à leur tour. Mais la mer étoit demeurée le sanctuaire de la liberté; deux républiques italiennes s'en partageoient l'empire, et elles ne souffroient sur

(1) Les Visconti portent d'argent, au serpent d'azur, couronné d'or, péri en pal, de trois tours, engloutissant un enfant de gueules. D'où vient que tous les écrivains italiens ont désigné les Visconti par le nom de *Biscia* ou *Biscione*, une couleuvre.

l'Océan la rivalité d'aucun souverain despotique. Il n'est pas facile d'asservir des hommes dont la vaste mer est la patrie, et qui rejettent, en quittant le rivage, le joug qu'on voudroit leur imposer; des hommes que la force ou l'intérêt n'attachent point à la terre, et qui ne tiennent au sol qui les a vus naître que par des liens d'amour. La liberté de Gênes étoit plus orageuse, celle de Venise plus calme et plus forte; mais les citoyens de ces deux villes avoient également cette énergie, ces passions généreuses qui conservent aux peuples leur indépendance et leur gloire, qui assurent aux individus des succès dans toutes les carrières, et qui les rendent propres à briller par les armes, à s'immortaliser par les lettres, ou à s'enrichir par le commerce et la navigation.

Les Aragonois, ou plutôt les Catalans, avoient aussi une marine, et on les considéroit alors comme la troisième puissance maritime de l'Europe. A cette époque, ils n'étoient guère moins libres que les Vénitiens ou les Génois. Dans leur union de 1347, contre le roi Pierre IV, dit le cérémonieux, ils avoient soutenu leurs droits avec la plus courageuse fermeté (1). Ce prince, après avoir vaincu ses sujets dans une

(1) Dans les royaumes d'Aragon, de Majorque, de Valence, et le comté de Catalogne, soumis à la couronne d'Aragon, la nation s'étoit réservé le droit de repousser par une *Union* toute

CHAP. XL. suite de combats, se fit apporter le livre des lois, et se blessant à la main, il fit couler son sang sur le privilége de l'Union, afin, dit-il, d'abolir et d'effacer par le sang d'un roi une loi qui avoit coûté tant de sang au peuple. Mais il n'osa point porter d'autre atteinte aux libertés de ses sujets; il connoissoit leur fierté indomptable, et leur attachement à leurs priviléges; il augmenta plutôt les prérogatives du justicier, le grand représentant des droits du peuple, et il laissa Barcelone jouir, sous la protection d'un roi, de tous les avantages d'une république (1).

Les Siciliens et les Napolitains tenoient encore, cinquante ans auparavant, une place distinguée parmi les puissances maritimes; leur marine s'étoit formée au temps où Amalfi, Naples et Gaëte étoient des républiques, où Messine et Palerme jouissoient d'une liberté presque entière sous la protection bien plutôt

usurpation injuste de ses priviléges. L'Union d'Aragon, comme les confédérations de Pologne, n'étoit autre chose qu'une insurrection légalement organisée: les ordres unis avoient une diète, ou des *cortès*, un trésor, une armée; ils imposoient à tous les citoyens le serment de fidélité à la liberté, et ils faisoient la guerre au monarque jusqu'à ce qu'ils l'eussent contraint à reconnoître les droits de son peuple.

(1) *Hieron. Blancas Rerum Aragonens. Comment.* p. 668-672. — *Fueros y observancias del Reyno de Aragon.* L. IX, p. 178.

que sous l'autorité de la couronne. Mais, malgré les talens et l'activité de Frédéric, roi de Sicile; malgré la richesse et la persévérance de Robert, roi de Naples, la marine militaire de ces deux pays s'étoit anéantie, parce que la marine marchande n'avoit pu se soutenir sans l'énergie de la liberté. La reine Jeanne, souveraine de la Provence et du royaume de Naples, n'avoit point de vaisseaux de guerre dans les ports de l'un ou de l'autre de ces états; ils ne pouvoient communiquer entre eux que par la mer; et la reine, pour faire passer l'argent provenant des impôts, ses soldats, ou même ses ordres, de l'une de ses souverainetés à l'autre, demeuroit à la merci des étrangers. Jeanne elle-même fut obligée, à plusieurs reprises, de traverser la mer, et chaque fois elle prit à son service, pour ce trajet, des galères génoises. Menacée par les Hongrois qui se hasardoient sur l'Adriatique pour envahir ses états, elle ne réussit point à former une marine, d'où auroit dépendu sa sûreté, et elle ne put pas même empêcher le passage de la cavalerie hongroise dans des bateaux plats. Oubliant la rivalité de ses ancêtres avec la maison de Sicile, elle demanda quinze galères à don Louis d'Aragon, ou plutôt à la régence de Palerme, qui gouvernoit la Sicile au nom du roi mineur; et, à ce prix, elle renonça à toutes les prétentions que la maison

CHAP. XI. d'Anjou faisoit valoir depuis soixante et dix ans sur l'île dont elle étoit séparée par le Phare. Mais les galères siciliennes qu'on lui avoit promises ne purent jamais mettre en mer.

Les Grecs, que le grand nombre de leurs îles et le besoin absolu de fermer aux Turcs le passage des mers appeloient si impérieusement à maintenir une marine, avoient aussi laissé la leur se détruire. Celle des Pisans ne s'étoit pas relevée de l'échec qu'elle avoit reçu à la Méloria, dans la fatale bataille contre les Génois. Les Français, enfin, dans les longues guerres de Philippe de Valois avec l'Angleterre, prenoient à leur solde des galères de Gênes, et les Anglois n'avoient point encore su entourer leur île de ces forteresses mouvantes, qui défendent son bonheur et sa gloire. Dans le Nord, il est vrai, les villes de la grande Anse avoient déjà une marine florissante; mais on la voyoit rarement visiter les ports du Midi.

La Méditerranée seule étoit sans cesse sillonnée par des vaisseaux ou guerriers ou marchands; l'Amérique n'existoit pas encore pour les Européens, et la route des Indes autour de l'Afrique étoit inconnue. L'Océan demeuroit désert, et les royaumes de l'Occident communiquoient par terre plutôt que par mer avec des pays plus fertiles et plus industrieux. Mais

les deux plus vastes et plus riches commerces du monde, ceux qui, de tout temps, ont fait prospérer tous les autres, le commerce du Nord-Est et celui des Indes, se faisoient par la Méditerranée, l'un dans les ports de la mer Noire et à l'embouchure des fleuves de la Russie; l'autre, par l'entremise des Arméniens, ou par celle des Arabes, dans les ports de la Grèce, de la Syrie ou de l'Égypte. CHAP. XL.

Les progrès mêmes de la civilisation rendent tous les jours plus nécessaires aux peuples les produits d'une terre riche, mais encore sauvage. Comme la culture augmente, les forêts sont détruites, et les animaux farouches qui les habitoient disparoissent. Il faut bien alors demander à d'autres pays demeurés à moitié déserts, les produits de ces mêmes forêts qui servent de matière première aux arts, et que la civilisation même nous rend nécessaires. La Russie, depuis bien des siècles, est le magasin des bois de construction de l'Europe, du chanvre dont on fait les voiles et les cordages, de la poix, du goudron, de la cire, du suif, du feutre, des fourrures et des pelleteries. Une partie de ces marchandises, si nécessaires à la navigation et aux arts, peut aujourd'hui nous être fournie par l'Amérique septentrionale; nous tirons le reste des ports de la mer Baltique, et plus anciennement de celui d'Ar-

CHAP. XI. changel. Dans le quatorzième siècle, ce commerce tout entier se faisoit par la mer Noire; les marchandises du nord descendoient les fleuves qui se jettent dans cette mer, surtout le Don ou Tanaïs; tout ce que nous allons chercher aujourd'hui dans la Baltique, dans la mer Blanche et à l'embouchure du Saint-Laurent, se trouvoit réuni dans la petite Tartarie; et les républiques de Venise et de Gênes, empressées de donner de la stabilité à leurs comptoirs de la mer Noire, conclurent différens traités de commerce avec les successeurs d'Ochtai Kan et de Zengis, qui, vers le milieu du treizième siècle, avoient conquis ou parcouru la Russie, la Pologne, la Hongrie et la Moldavie (1).

Les villes de Caffa et de la Tana furent choisies de préférence à toutes les autres, pour être l'entrepôt des riches exportations de Russie, et des produits de l'industrie italienne, destinés à la consommation des Tartares et des peuples du nord. Caffa en Crimée étoit une colonie des Génois, et dépendoit d'eux en toute souveraineté. Ils avoient acheté d'un chef tartare, au commencement du quatorzième siècle,

(1) *Ricerche sul commercio Veneto del conte Marsigli*, p. 54. — *Storia civile e politica del commercio de' Veneziani*, di *Carlo Antonio Marin.* Vinegia, 1800, T. IV, L. II, c. 2-6, p. 114-189.

le droit de bâtir quelques boutiques et quelques maisons sur ce rivage ; bientôt les avantages du commerce y attirèrent une population nombreuse ; l'enceinte élevée contre les voleurs devint une fortification régulière ; les Génois, qui s'y établissoient, construisoient au-dessus de leurs magasins des palais somptueux, et la colonie, qu'on cherchoit à rendre semblable à la superbe Gênes, sa métropole, prit bientôt l'aspect le plus florissant (1). CHAP. XI.

La Tana, sur les bords du Tanaïs, et près d'Azow, dépendoit des souverains tartares ; mais les Génois et les Vénitiens avoient des établissemens très-considérables dans cette ville ; les Florentins et d'autres peuples d'Italie y avoient aussi ouvert des comptoirs ; des richesses immenses y étoient accumulées, et lorsque les avanies des Tartares, des tremblemens de terre ou des incendies ruinoient les marchands de la Tana, la perte qu'ils éprouvoient étoit ressentie dans tout l'Occident.

Tandis qu'un des rivages de la mer Noire offroit aux Italiens le commerce que nous faisons aujourd'hui avec l'Amérique, l'autre leur ouvroit la route la plus fréquentée des Indes orientales. Toutes les villes de la côte opposée à la Tartarie étoient animées par un commerce

(1) *Nicephorus Gregoras Hist. Byz.* L. XIII, c. 12, p. 346.

CHAP. XL. très-avantageux et très-actif. Synope et Trébisonde surtout étoient habitées par des colonies nombreuses de marchands italiens, et visitées chaque jour par leurs vaisseaux. Synope étoit un point important de communication avec les Turcs de l'Asie mineure; Trébisonde, siége d'un petit empire grec, né des débris de celui de Constantinople, et gouverné par un Comnène (1), ouvroit une communication plus importante encore avec l'Arménie, et facilitoit le commerce de ce riche royaume.

Les Arméniens avoient recouvré leur indépendance dans le douzième siècle, et ce peuple montagnard, le plus industrieux, le plus sobre et le plus actif de l'Asie, avoit recherché l'alliance des Latins, qui professoient la même religion que lui (2). Les Vénitiens, avant tous les autres, avoient obtenu en Arménie les plus grands priviléges; seuls ils pouvoient trafiquer sur les *camelots* et tirer du pays la laine ou *camel* des chèvres d'Angora, dont l'exportation étoit prohibée pour tous les autres marchands. Ils étoient exempts de gabelles; ils pouvoient posséder des maisons, des églises et des hôtelleries; ils avoient même le droit de battre monnoie, et celui d'être jugés par leurs propres

(1) *Nicephorus Gregoras Hist. Byz.* L. XIII, c. 11, p. 344.

(2) L'église d'Arménie avoit été réunie à l'église catholique en 1145, 1190 et 1247.

magistrats; enfin, ils jouissoient d'une franchise absolue pour traverser tous les états arméniens, avec les marchandises qu'ils tiroient de Tauris et de la Perse (1). CHAP. XI.

Cette communication au travers de l'Arménie avoit fait de Trébisonde l'un des marchés du commerce des Indes. Les riches productions de ces heureux climats, et surtout les aromates, ont été de tout temps l'objet du commerce le plus lucratif de l'univers. Tous les pays demandent et consomment ces produits si rares et si précieux d'une seule contrée. Les frais et la difficulté du transport d'une extrémité du globe à l'autre, ont donné successivement à divers peuples les moyens d'établir un monopole sur les épiceries : alors seulement on a pu dire avec vérité, ce qui a été répété si souvent et si faussement des autres commerces de consommation : toutes les nations sont tributaires de celle qui est en possession de fournir les épices et les aromates de l'Inde.

Dans le quatorzième siècle, ce riche commerce se faisoit au travers de l'Asie, par plusieurs routes à la fois. Mais toutes ces routes étoient dangereuses; de fréquentes révolutions dans les pays que les marchands devoient traverser, interrompoient leurs voyages et arrê-

(1) *Ricerche sul commercio Veneto*, p. 49.

CHAP. XI. toient leurs spéculations. Parmi les caravanes qui rapportoient des Indes, avec les épiceries, les produits des manufactures de l'Indostan et de la Chine, quelques-unes traversoient la Bactriane ou grande Bucharie; les transports de marchandises descendoient ensuite l'Oxus, naviguoient au travers de la mer Caspienne, remontoient le Cyrus, et descendoient enfin le Phase, qui les conduisoit dans la mer Noire. D'autres marchands abordoient dans le golfe Persique, et par l'Euphrate, ils pénétroient dans l'Assyrie; de là ils se dirigeoient sur les différens ports de la Terre-Sainte ou de l'Asie mineure. Quelques-uns enfin, par la mer Rouge, se rendoient à Alexandrie d'Égypte. Ainsi, depuis les bouches du Tanaïs jusqu'à celles du Nil, les différentes villes maritimes possédées par les Tartares et les Turcs, les Grecs et les Arabes, furent tour à tour enrichies par le commerce de l'Inde. Les Vénitiens et les Génois qui avoient donné à ces villes le nom d'échelles, établirent dans toutes des factoreries pour y recueillir les aromates; eux seuls en approvisionnoient ensuite toute l'Europe.

Constantinople se trouvoit au centre du commerce de la mer Noire, de l'Asie mineure et de l'Égypte. Les habitans de cette ville, énervés par un long esclavage, n'avoient point assez d'énergie pour suivre eux-mêmes les entreprises

commerciales auxquelles leur situation les appeloit (1). Mais Constantinople étoit toujours le grand marché de l'Orient; et, au défaut des Grecs, les Italiens venoient chez eux faire leurs propres affaires. CHAP. XI.

Les Vénitiens possédoient dans la ville de Constantinople un quartier entouré de murs et fermé de portes, comme ceux qu'habitent aujourd'hui les Juifs dans presque toutes les villes d'Italie. Ils avoient aussi dans le port un ancrage séparé et entouré de palissades. La colonie étoit gouvernée comme une petite république, par un baile qui tenoit la place du doge, par des juges, des conseillers et des sages. Les petits établissemens des Vénitiens dans la Romanie, dépendoient de celui de Constantinople; les plus grands avoient des gouvernemens séparés.

La colonie bysantine des Génois étoit bien autrement importante. Michel Paléologue, en reconnoissance des secours qu'il avoit reçus d'eux pour recouvrer sa capitale, leur avoit abandonné la souveraineté du faubourg de

(1) La pitié méprisante qu'inspiroit aux Grecs la fatigue et la misère d'une vie consacrée au commerce, est exprimée par leurs historiens, lorsqu'ils parlent des Latins : Ειωθὸς γὰρ τοῖς λατίνοις, καὶ μαλίστα τοῖς ἐκ Γεννέας, ἐμποριχῷ τα πλεῖστα καὶ θαλαττίῳ βιῳ προσταλαιπωρεῖσται *Nicephor. Gregorae Hist. Byz.* L. XIII, c. 12, p. 346.

CHAP. XL. Péra ou Galata, vis-à-vis de Constantinople, et de l'autre côté du port. Tous les Génois y avoient transporté leurs comptoirs, et sous le règne d'Andronic-l'Ancien, ils avoient entouré leur ville naissante d'abord d'une double, ensuite d'une triple enceinte de murs. Péra, qui s'étendoit entre les collines et le golfe, sur une longueur quatre fois plus grande que sa largeur, avoit déjà quatre mille quatre cents pas de tour (1). Les maisons, élevées en terrasse les unes au-dessus des autres, avoient toutes la vue de la mer et de Constantinople. Chaque année on voyoit s'accroître leur nombre et leur magnificence; et si l'empire grec n'avoit pas enfin succombé sous les calamités qui le frappoient coup sur coup, en moins d'un siècle la ville génoise auroit égalé en splendeur et en population la capitale de l'Orient (2).

Il y a long-temps que nous ne nous sommes occupés des révolutions de Constantinople. En même temps que l'empire d'Orient s'affoiblissoit, son influence sur la politique européenne diminuoit aussi; les Paléologue étoient loin de pouvoir, comme les Comnène, troubler l'Italie par leurs intrigues, et former sur cette contrée des projets de conquête; ils ne demandoient

(1) *Petri Gyllii de Topographia Constant.* L. IV, c. 11, p. 329. *In Banduri Imp. Orient.*

(2) *Ibid.* p. 330.

qu'à être oubliés, et ils étoient oubliés en effet. CHAP. XL.
Les princes de Tarente, héritiers des prétentions des empereurs latins de Constantinople, étoient de leur côté trop foibles pour faire valoir les titres dont ils se décoroient toujours. Réduits au rang de nobles factieux dans la monarchie languissante de Naples, ils ne songoient plus à armer l'Europe pour reconquérir l'empire grec. Ils n'attaquoient plus et n'étoient plus attaqués. De part et d'autre on vivoit dans le repos de l'impuissance. Les négocians et les hommes de lettres lioient seuls désormais la Grèce à l'Italie.

Des guerres civiles désolèrent l'empire grec, pendant la première moitié du quatorzième siècle. Andronic-l'Ancien, et son petit-fils, de même nom que lui, renouvelèrent trois fois les hostilités l'un contre l'autre, de l'année 1321 à 1328. Le vieillard pusillanime, inconstant et superstitieux, céda enfin le trône à Andronic-le-Jeune, qui, non moins que lui, étoit incapable de gouverner. Sous le règne du dernier, de nouveaux désordres affligèrent, pendant douze ans, l'empire d'Orient. Andronic mourut en 1341, et laissa son fils, encore enfant, sous la tutelle de l'ambitieux Cantacusène, alors grand-domestique (1). Sa veuve, l'impératrice

(1) Plus exactement *Cadacuzène*, comme l'appellent les Italiens; car le ντ des Grecs représentoit alors un *d*.

CHAP. XL. Anne de Savoie, prétendoit gouverner aussi; elle attaqua le grand-domestique, pour le dépouiller de l'administration; et celui-ci se fit forcer, par ses partisans, à prendre la pourpre, sous prétexte qu'il pourroit ainsi mieux défendre son pupile (1). Pendant ce temps, les Turcs, conduits par Othman, et par son successeur, Orchan, avoient achevé de soumettre toutes les provinces grecques d'Asie; ils avoient ensuite passé en Europe, comme auxiliaires de Cantacusène; et leurs conquêtes, dans ces provinces jusque alors épargnées, menaçoient déjà de sa dernière ruine le foible empire des Grecs.

Dans les guerres civiles entre Cantacusène et l'impératrice Anne de Savoie, les Génois avoient embrassé le parti de cette dernière, et à plusieurs reprises ils lui avoient fourni des secours (2). Au milieu de la misère universelle, ils avoient seuls conservé leurs richesses. L'épuisement força enfin les princes rivaux à faire la paix. Ils convinrent de régner de concert; les deux empereurs et les trois impératrices furent couronnés en un même jour; mais ils étoient réduits à un tel degré de pauvreté, que,

(1) *Nicephorus Gregoras Histor. Byzant.* Lib. XII, c. 11, p. 306.

(2) *Nicephorus Gregoras.* L. XIV, c. 10, p. 373; et L. XV, c. 8, p. 393.

dans cette cérémonie, ils furent forcés de se présenter au peuple comme des rois de théâtre, ornés de diadèmes de cuir doré, couverts de diamans de verre, et servis, à table, dans de la vaisselle d'étain (1). Dans le même temps, les Génois avoient étendu leur commerce; ils avoient fourni de l'argent aux empereurs, qui leur donnoient en paiement la perception des revenus royaux; et, au moment de la paix, plus souverains que les Paléologue, ils prélevoient sur les impôts deux cent mille byzants d'or par année, tandis qu'il n'en restoit pas trente mille à l'empereur (2).

Des gentilshommes génois avoient, sur ces entrefaites, conquis, pour la seconde fois, l'île de Chio, et ils s'étoient établis dans cette colonie, où ils régnoient, tandis que, dans leur patrie, ils étoient en butte aux persécutions du parti démocratique (3). D'autres Génois avoient conquis la ville de Phocée; toutes les provinces

(1) Le 8 janvier 1347. *Nicephorus Gregoras*. L. XV, c. 11, p. 401.

(2) *Nicephorus Gregoras*. L. XVII, c. 1, p. 428. Le byzant paroît être l'auréus des successeurs de Constantin, la soixante-douzième partie d'une livre d'or. La livre d'or romaine valoit environ 960 francs, et la livre d'argent 66 fr. 13 s. 4 d. L'auréus ou byzant valoit enfin 13 liv. 6 s. 8 d. tournois. *Voyez* Gibbon, *Decline and fall*. c. 17, note 180.

(3) En 1346. *Nicephorus Gregoras*. L. XV, c. 6, p. 388.

CHAP. XL. avoient à se plaindre de l'arrogance et des vexations de ces hôtes, devenus trop riches et trop puissans.

La paix de 1347 rendit à Cantacusène le loisir de s'occuper des désordres causés par les guerres civiles, et de leur réforme. Mais cet empereur étoit foible et temporiseur par caractère; il étoit entouré d'ennemis et de mécontens; engagé dans des querelles religieuses dont la violence pouvoit lui devenir funeste; et tour à tour menacé par les incursions des Turcs et des Serviens. Il n'auroit point osé de lui-même joindre encore les Génois à tant d'ennemis, et il auroit dissimulé le ressentiment que lui causoient leurs usurpations; mais ces marchands ambitieux et arrogans le forcèrent les premiers à prendre les armes. Ils voyoient avec inquiétude que Cantacusène travailloit à rétablir sa marine, pour arrêter les Turcs au passage du Bosphore, et mettre la Thrace à l'abri de leurs ravages. Les Génois avoient d'ailleurs un sujet de contestation avec l'empereur; ils vouloient enfermer dans les fortifications de Péra la partie supérieure de la colline sur le penchant de laquelle cette ville est bâtie; ils offroient d'acheter cet emplacement, d'où un ennemi pouvoit les dominer; l'empereur, charmé de les tenir de quelque manière dans sa dépendance, refusoit de vendre un terrain que ses hôtes cherchoient

à fortifier contre lui (1). Tandis que Cantacusène étoit retenu par une maladie, à Démotica, les Génois, impatientés de cette négociation, s'emparèrent de force du terrain contesté, ils l'entourèrent d'une palissade, et commencèrent aussitôt à y construire des murs flanqués de tours. CHAP. XL. 1348.

Cette première insulte fut suivie immédiatement de quelques hostilités; les Génois arrêtèrent des bateaux de pêcheurs, et forcèrent les Bysantins à fermer leurs portes. Le sénat et les marchands de Péra offroient cependant la paix, pourvu qu'on leur cédât le terrain qu'ils avoient occupé; les matelots et l'assemblée du peuple exigeoient de plus que Cantacusène désarmât sa flotte. Cette prétention injurieuse fit rompre les négociations, et le sénat des Grecs, qui, en l'absence de l'empereur, gouvernoit Constantinople, déclara la guerre aux Génois (2).

En quatre jours, les habitans de Péra mirent en mer huit galères et un grand nombre de barques armées; ils parcoururent les deux rives du Chrysochéras, et brûlèrent presque tous les magasins des Grecs, leurs vaisseaux marchands, et les galères que l'empereur faisoit construire ou radouber. Trois de ces der-

(1) *Nicephorus Gregoras Hist. Byz.* L. XVII, c. 1, p. 428. — *Cantacuzeni Imperat. Histor.* L. IV, c. 11, p. 593.

(2) *Nicephorus Gregoras.* L. XVII, c. 1, p. 430.

CHAP. XL. nières furent cependant soustraites à l'incendie; 1348. les Grecs les remorquèrent de nuit dans le fleuve Pissa ou Barbyssés, jusqu'à une grande distance de la mer (1). Les habitans de Péra travailloient, d'autre part, à augmenter les fortifications de leur ville, et de la redoute qu'ils avoient construite sur la montagne. La nuit aussi-bien que le jour, les hommes et les femmes transportoient de la terre, creusoient de nouveaux fossés et plantoient de plus fortes palissades.

Les Génois s'étoient flattés de réduire, en moins de quinze jours, les Grecs à demander la paix. Comme leurs galères tenoient seules la mer, elles empêchoient l'arrivée à Constantinople, d'aucun vaisseau, soit du Pont-Euxin, soit de la Propontide; et, dès les premiers jours des hostilités, elles faisoient ressentir à la ville les approches de la famine. Mais en dépit des privations qui leur étoient imposées, les Bysantins se préparèrent, sans murmurer, à une longue défense. Leur orgueil étoit irrité de ce que quelques étrangers, cantonnés dans un de leurs faubourgs, prétendoient leur faire la loi; et leur haine pour les mœurs et la religion des Latins, leur faisoit déployer une énergie inaccoutumée.

(1) *Nicephorus Gregoras*. L. XVII, c. 2, p. 341. — *Cantacuzenus Imper.* L. IV, c. 11, p. 594.

Déjà l'automne avoit commencé, lorsque les Génois, après avoir obtenu des secours de Chio et de leurs autres colonies du Levant, essayèrent de donner un assaut aux murs de la ville, du côté du port. Ils s'avancèrent, avec neuf galères et trois gros vaisseaux chargés de machines de guerres; mais ils trouvèrent les remparts garnis par de nombreux défenseurs; la haine nationale l'avoit emporté sur la timidité habituelle; les citadins et les artisans de Constantinople s'étoient unis aux soldats, pour combattre les Latins, et ces derniers, après d'inutiles efforts, se retirèrent avec perte (1). CHAP. XL. 1348.

Cantacusène, de retour à Constantinople au milieu de l'automne, entreprit à son tour le blocus de Péra du côté de terre, tandis que les Génois bloquoient toujours sa capitale du côté de la mer. En même temps il fit construire de nouvelles galères dans le chantier fortifié de l'hipodrome; il avoit pris à sa solde des troupes étrangères, et paroissoit déterminé à venger sa dignité offensée. Les chevaliers de Rhodes, après 1349. avoir vainement essayé de rétablir la paix, reçurent dans leur île les femmes et les enfans de Péra, et les effets les plus précieux des Génois, pour les soustraire aux périls de la guerre (2).

(1) *Nicephorus Gregoras.* L. XVII, c. 3, p. 433.

(2) *Ibid.* c. 4, p. 435. — *Cantacuzenus.* L. IV, c. 11, p. 595.

CHAP. XL.

1349.

Ainsi se passa l'hiver : au commencement du printemps, les Grecs lancèrent à la mer neuf grands vaisseaux et plusieurs navires à un ou deux rangs de rames, qu'ils avoient construits dans l'hippodrome ; mais comme ils n'avoient pas assez de matelots, ils enrôlèrent pour la manœuvre un grand nombre de laboureurs et d'artisans. Lorque cette escadre sortit du port, l'amiral génois remarqua que les rameurs frappoient inégalement la mer de leurs rames ; il reconnut aisément à ce signe à quels ennemis il auroit à faire, et il en conçut les meilleures espérances pour la bataille qu'il se préparoit à livrer. Il laissa les Grecs s'avancer vers l'île au Prince, et y capturer un vaisseau génois qui arrivoit de l'Hellespont, et il se plaça avec neuf galères et plusieurs moindres bâtimens à l'entrée du port pour attendre leur retour (1).

Le jour étoit nébuleux et le vent contraire, lorsque les Grecs revinrent de l'île au Prince. Pour rentrer dans le port ils devoient tourner la pointe nord de Constantinople ; on assuroit qu'un gouffre étoit caché davant le temple de Saint-Démétrius, et les galères grecques passoient lentement et timidement tout autour ; leur longue file se serroit contre le rivage, et sembloit craindre plus encore les Génois de

(1) *Nicephorus Gregoras*. L. XVII, c. 5, p. 437. — *Cantacuzenus Histor. Byz.* L. IV, c. 11, p. 596.

l'autre côté du golfe, que le gouffre ou les écueils. CHAP. XL.
Un léger mouvement de la flotte ennemie glaça 1349.
d'effroi les paysans qui devoient faire l'office de matelots; plusieurs d'entre eux s'élancèrent sur le rivage, dès qu'ils s'en virent assez près pour espérer de l'atteindre; d'autres se jetèrent à la mer pour gagner le bord à la nage. Bientôt la terreur devint contagieuse; avant que les Génois fussent à la portée du trait, plus de deux cents Grecs s'étoient noyés en s'efforçant de s'enfuir, le reste de la chiourme s'étoit mis en sûreté sur la côte, et les galères, demeurées désertes, furent prises sans combat par les Génois, et remorquées à Péra (1).

Pendant le même temps, les trois galères qu'on avoit mises en sûreté l'année précédente dans le canal du Barbyssés, descendoient au travers du golfe, avec beaucoup d'autres vaisseaux, pour se joindre à la grande flotte. Lorsque ceux qui les montoient virent la première escadre entre les mains des Génois, ils furent à leur tour frappés de terreur; commandans, soldats et matelots, tous se précipitèrent à la mer, pour gagner la côte, et ces galères, comme les autres, tombèrent au pouvoir de l'amiral génois. Enfin, la foule qui s'étoit assemblée sur les murs de Constantinople, moins pour les

(1) *Nicephorus Gregoras.* L. XVII, c. 6, p. 438. — *Cantacuzenus Imper. Hist.* L. IV, c. 11, p. 697.

CHAP. XL. 1349. défendre que pour jouir du spectacle du combat, éprouvant la même terreur panique, se précipita du haut des remparts pour s'enfuir dans la ville; plusieurs se tuèrent dans leur chute; tandis que les Génois attribuoient cette déroute à quelque châtiment de Dieu. D'anciens amis, d'anciens voisins, qu'ils avoient eu si peu de peine à vaincre, ne leur inspiroient plus que de la compassion; ils leur crioient de fuir sans se presser, et de ménager leurs vies, puisque leurs ennemis n'avoient pas même l'idée de les poursuivre (1).

Dès cet instant, les Génois manifestèrent la plus noble et la plus généreuse modération. Des ambassadeurs, arrivés de Gênes, quatre jours après la déroute de la flotte grecque, portèrent à Cantacusène des propositions honorables, et qui furent bientôt acceptées. Les habitans de Péra payèrent une grosse somme d'argent pour réparer le dommage qu'ils avoient causé à l'empereur; ils lui rendirent le terrain au-dessus de leur ville dont ils s'étoient emparés, et ils promirent par serment de ne jamais abuser à l'avenir, de l'hospitalité qu'on leur avoit accordée (2). Cantucusène ne voulut pas de son côté paroître inférieur en générosité; il déclara

(1) *Nicephorus Gregoras.* L. XVII, c. 6, §. 7, p. 440.

(2) *Ibid.* c. 7, p. 441.

qu'il possédoit d'assez vastes états pour ne pas envier aux Génois un petit coin de terre qui leur étoit si précieux, et il les remit lui-même en possession du haut de la colline de Péra, et des lieux où ils avoient élevé une redoute (1). CHAP. XL. 1349.

La modération des Génois étoit, il est vrai, causée en partie par la crainte d'être engagés dans une autre guerre avec les Vénitiens, pour protéger leur commerce de la mer Noire. Un Scythe avoit été tué par un Latin à la Tana, à la suite d'une querelle; et ce meurtre avoit excité une guerre dans la petite Tartarie. Gianis-Beg, le kan des Tartares, avoit résolu de venger la mort de son compatriote sur tous les Italiens qui négocioient sur la mer Noire. Il les avoit chassés de la Tana, et les poursuivoit à Caffa, où les Génois leur avoient ouvert un asile (2). Mais cette dernière ville craignoit peu les attaques d'une armée indisciplinée. Les Tartares, après un siége de deux ans, n'avoient pas fait une brèche aux murs de Caffa, tandis que les Génois avoient brûlé la Tana, dévasté les rives de la mer Noire, détruit le commerce du peu-

(1) *Cantacuzenus.* L. IV, c. 11, p. 598. — Nous avons suivi dans tout ce récit les seuls écrivains grecs : les Génois gardent un silence absolu sur cette guerre, quelque honorable qu'elle ait été pour eux.

(2) *Matteo Villani.* L. I, c. 83, p. 81.

CHAP. XL. 1349. ple, et réduit l'armée qui les assiégeoit à manquer de vivres (1).

Les Génois avoient espéré que tous les Latins feroient cause commune avec eux; tous avoient éprouvé les mêmes injures, tous avoient le même intérêt à obtenir du kan tartare la permission de fortifier la Tana à l'égal de Caffa, pour se mettre à l'abri des attaques imprévues d'un peuple barbare. La cessation absolue du commerce devoit forcer bientôt les Tartares à faire leur paix avec les peuples de l'Occident. Ils regorgeoient de marchandises dont ils désiroient se défaire, ils manquoient de toutes celles qu'ils étoient accoutumés à consommer, et les revenus des plus riches propriétaires étoient en quelque sorte anéantis par l'impossibilité de vendre leurs denrées (2). Les Génois, par la supériorité de leur marine, empêchèrent les Grecs et les Asiatiques de communiquer avec la Tana. Ils invitèrent tous les Occidentaux à s'établir à Caffa, et ils leur promirent dans cette ville tous les avantages que pouvoit leur offrir le kan des Tartares. Mais les Vénitiens, qui s'étoient d'abord réfugiés dans cette colonie génoise, ne résistèrent pas long-temps à l'attrait des bénéfices offerts par le commerce des Scy-

(1) *Nicephorus Gregoras.* L. XIII, c. 12, p. 547. — *Cantacuzenus.* L. IV, c. 26, p. 648.

(2) *Nicephorus Gregoras.* L. XIII, c. 12, §. 6, p. 547.

thes. Ils visitèrent de nouveau les ports des Palus-Méotides, où ils obtenoient des profits d'autant plus grands qu'ils n'y rencontroient plus de rivaux (1). Les Génois, d'autre part, pour maintenir leur droit de blocus, attaquèrent, et déclarèrent de bonne prise, quelques vaisseaux vénitiens qui faisoient voile vers les bouches du Tanaïs (2). CHAP. XL. 1350.

La république de Venise, déterminée à ne pas se priver plus long-temps du commerce de la mer Noire, arma trente-trois galères, chargées en même temps de marchandises et de soldats, et elle les expédia à la Tana, sous le commandement de Marco Ruzzini (3). Cet amiral rencontra, devant l'île de Négrepont, onze galères génoises qui se rendoient à Caffa; il les attaqua, et après un long combat, il en prit neuf qu'il conduisit à Candie; les deux autres se réfugièrent à Péra. Mais Filippino Doria, l'amiral des Génois, qui avoit échappé à leur défaite, sollicitoit ses compatriotes de Péra de l'aider à se venger; il les détermina

(1) *Chronicon Estense.* T. XV, p. 465.

(2) *Nicephorus Gregoras.* L. XVIII, c. 2, p. 446.

(3) Matteo Villani ne lui donne que quatorze galères; les autres historiens sont à peu près d'accord sur le nombre que j'ai adopté. — *Nicephorus Gregoras.* L. XVIII, c. 2, p. 446. — *Marin. Sanuto vite de duchi di Venezia*, p. 621. — *Naugerio storia Veneziana*, p. 1034. — *Cortusiorum Historia.* L. X, c. 7, p. 935.

CHAP. XL. 1350. à le suivre avec sept galères et plusieurs moindres vaisseaux; et attaquant à l'improviste la ville de Candie, il força son entrée dans le port, il brûla quelques maisons, délivra tous les prisonniers qu'on lui avoit faits dans le combat précédent, reprit toutes ses marchandises ainsi que ses galères, et les renvoya à Gênes (1), tandis que lui-même il revint couvert de gloire à Péra.

Pendant le même temps, Marco Ruzzini avoit protégé le commerce vénitien dans la mer Noire et les Palus Méotides. Au milieu de l'automne il traversa de nouveau le Bosphore (2); et, averti que les Génois de Péra avoient enlevé dans le port de Candie les prises qu'il y avoit laissées, il résolut d'en tirer vengeance. Avant qu'on pût être averti de son approche, quatorze de ses vaisseaux entrèrent de nuit dans le port de Constantinople; et comme les Génois, par une espèce de bravade, laissoient les portes de Péra constamment ouvertes, les Vénitiens débarquèrent en silence et entrèrent dans cette ville. Aux cris des gardes, cependant, les bourgeois s'armèrent avec précipitation; ils

(1) *Matteo Villani.* L. I, c. 84 et 85, p. 82. — *Ubertus Folieta Hist. Genuens.* L. VII, p. 448.

(2) Il me paroît probable que Ruzzini n'attaqua Péra qu'à son retour de la mer Noire; cela n'est cependant expliqué clairement par aucun historien.

attaquèrent avec fureur les Vénitiens qui avoient déjà brûlé quelques vaisseaux marchands sur le rivage, et ils les forcèrent à se rembarquer en hâte, et à s'éloigner (1). CHAP. XL. 1350.

Le même jour, un ambassadeur vénitien obtint audience de l'empereur grec, et lui proposa une alliance offensive avec sa république, pour chasser les Génois de Péra et de la Romanie. Cantacusène, quelque ressentiment qu'il nourrît contre les derniers, ne voulut point prendre parti entre deux rivaux également redoutables, persuadé que l'alliance de l'un de ces peuples ne lui seroit jamais aussi avantageuse que l'inimitié de l'autre lui feroit de mal. Il se borna donc à offrir de renouveler la trève qui avoit été conclue entre ses prédécesseurs et le sénat de Venise, et qui étoit sur le point d'expirer. Les Vénitiens parurent fort mécontens de ce refus; mais comme la saison étoit déjà avancée, ils remirent à la voile pour rentrer dans les ports de leur patrie (2).

Gênes n'avoit été de long-temps si puissante qu'à cette époque, car tous les partis de cette républiqne étoient réunis et vivoient en paix sous le gouvernement du doge Jean de Valente. Le sénat profita de cette concorde intérieure

(1) *Cantacuzeni Imperat. Histor.* L. IV, c. 25, p. 646.

(2) *Cantacuzenus Imper.* L. IV, c. 25, p. 647. — *Nicephorus Gregoras.* L. XVIII, c. 2, p. 446.

CHAP. XL. 1351. pour mettre en mer l'année suivante, le plus formidable armement, sous les ordres de Paganino Doria. Cet amiral mit à la voile au mois de juillet 1351, avec soixante-quatre galères, sur lesquelles on voyoit la moitié des matelots de la Ligurie. Il parcourut l'Adriatique, et ravagea plusieurs colonies vénitiennes sur ses bords. Ensuite il se dirigea vers l'Archipel, pour chercher Nicolo Pisani, l'amiral vénitien, qui y commandoit vingt galères (1).

Pisani étoit devant l'île de Chio, lorsqu'il fut averti de l'approche de forces si supérieures. Il dispersa sa flotte pour les éviter. Il se rendit à Constantinople avec trois vaisseaux; son vice-amiral alla chercher avec les autres, un refuge dans le port de Chalcis de l'île d'Eubée, déjà connue alors sous le nom de Négrepont. Il tira ses dix-sept galères sur le rivage, et à l'aide des habitans de Négrepont, sujets des Vénitiens, il se mit en état de défense. Paganino Doria n'ayant pu réussir à forcer l'entrée du port, en entreprit le blocus. En même temps il débarqua une partie de ses troupes, et forma, du côté de terre, le siége de Négrepont, à l'aide de machines de guerre qu'il fit venir de Péra (2).

(1) *Matteo Villani.* L. II, c. 25, p. 117.

(2) *Matteo Villani.* L. II, c. 26, p. 118. — *Ubertus Folieta Genuens. Histor.* L. VII, p. 449. — *Marin. Sanuto vite de*

Un grand nombre de matelots vénitiens CHAP. XL.
avoient été emportés par la peste, et le sénat 1351.
de Venise, averti du danger que couroit sa flotte dans l'île d'Eubée, se voyoit hors d'état d'en armer une nouvelle qui fût assez forte pour délivrer la première. Il chercha donc des alliés au dehors, et avant tout il envoya solliciter la république de Pise de s'unir à lui pour venger sur ses anciens ennemis la défaite de la Méloria. Mais Pise étoit alors gouvernée par les Gambacorti, hommes nouveaux qui n'avoient ni vieilles haines à satisfaire, ni vieilles vengeances à exercer. C'étoient de plus des marchands, et l'intérêt du commerce leur faisoit désirer la continuation de la paix (1). Sur le refus des Pisans, les ambassadeurs vénitiens se rendirent en Aragon pour offrir leur alliance au roi Pierre IV, déjà mécontent des Génois, et pour réveiller l'animosité des Catalans, ses sujets, contre les habitans de la Ligurie.

Quelques familles de Pise et de Gênes avoient conservé leurs fiefs en Sardaigne depuis la conquête des Aragonois. Pierre IV ayant tenté de

duchi di Venez. p. 623. — Je dois avertir que, dans le récit de cette guerre, non-seulement les historiens divers sont peu d'accord entre eux sur l'ordre des événemens et la chronologie, mais que, de plus, chacun rapporte plusieurs versions opposées, et paroît embarrassé pour choisir entre elles.

(1) *Matteo Villani*. L. II, c. 27, p. 118.

CHAP. XL. 1351. dépouiller celle des Doria, la république de Gênes avoit pris leur défense, et forcé le roi à leur rendre leurs propriétés (1). C'étoit le motif de la haine du roi d'Aragon contre les Génois; il saisit avec avidité la proposition qui lui fut faite par les Vénitiens, de se venger d'eux. Il promit d'armer de matelots catalans et de soldats aragonois, les vaisseaux que Venise s'offroit à lui fournir (2), et le 3 août 1351, ses hérauts d'armes vinrent déclarer la guerre au doge, au sénat et au peuple de Gênes (3).

La nouvelle de l'alliance des Catalans avec les Vénitiens, détermina l'empereur grec à embrasser un parti qu'il croyoit désormais le plus fort (4). Les Génois parurent d'ailleurs vouloir provoquer son courroux, plutôt que l'éviter. Au milieu du jour ils lancèrent, avec une baliste, un quartier de rocher de Péra sur le palais, comme pour faire l'essai de la portée de leur machine, et malgré les plaintes qu'on leur adressa à ce sujet, le lendemain ils en lancèrent un second (5). Les Grecs irrités appelè-

(1) *Zurita Indices Rerum ab Arag. Regib. gestar.* L. III, p. 197.

(2) *Matteo Villani.* L. II, c. 27, p. 118.

(3) *Zurita Indices Rer.* L. IV, p. 204.

(4) *Nicephorus Gregoras.* L. XVIII, c. 2, p. 448.

(5) *Cantacuzeni Imperat. Histor.* L. IV, c. 26, p. 648.

rent Nicolo Pisani, l'amiral vénitien, et l'en- CHAP. XL.
couragèrent à entreprendre le siége de Péra, 1351.
Déjà Pisani avoit rassemblé une nouvelle flotte de trente-deux galères, en réunissant sous son pavillon tous les vaisseaux vénitiens, épars dans la Romanie, la mer Noire ou la mer de Syrie. Les Grecs, qui lui avoient aussi fourni quelques vaisseaux, tracèrent leur camp pour le seconder au pied des murs de Péra (1).

Dans le même temps Paganino Doria, l'amiral génois, pressoit le siége de Chalcis, où une flotte vénitienne étoit enfermée. De là il avoit entamé une négociation avec l'impératrice Anne de Savoie, à laquelle il offroit des secours, pour rétablir son fils, Jean Paléologue, sur le trône que Cantacusène avoit usurpé; sur ces entrefaites, il surprit un vaisseau léger qui s'efforçoit d'entrer à Chalcis pour porter aux assiégés l'assurance d'un prompt secours. Cinquante galères avoient été armées, moitié à Venise, moitié à Barcelone, les premières sous les ordres de Pancrazio Giustiniani, les secondes de Ponzio de Santa-Paz, et elles s'étoient rencontrées, au mois de novembre, dans les mers de Messine; de là elles se dirigeoient vers la Grèce. Doria ne les attendit pas, il fit voile vers Thessalonique, pour presser l'impéra-

(1) *Cantacuzeni Imperat.* L. IV, c. 26, p. 650.

CHAP. XI. trice Anne d'accepter son alliance; et, n'ayant
1351. pu l'y déterminer, il surprit l'île de Ténédos, où il mit ses troupes en quartier d'hiver, et répara ses galères (1).

Pisani, laissant les Grecs poursuivre le siége de Péra, se rendit à Négrepont, avec les vaisseaux qu'il avoit assemblés à Constantinople; il prit sous son commandement suprême les galères qui avoient été assiégées dans le port de Chalcis, et les deux flottes arrivées de Catalogne et de Venise. Les tempêtes de la saison orageuse pendant laquelle il naviguoit, lui avoient fait perdre sept vaisseaux, et deux aux Catalans; quelques autres avoient été détachés pour des destinations particulières; cependant Pisani se trouvoit encore à la tête d'une flotte de soixante et dix galères. Il la partagea entre les ports de Coron et de Modon, en Morée, pour y passer les deux plus mauvais mois de l'hiver (2).

1352. Mais les Vénitiens et les Génois, également impatiens de se battre, attendirent à peine la fin de janvier pour se remettre en mer. Les Génois, les premiers, firent voile vers le Bosphore. En chemin, ils prirent d'assaut Héraclée, pour venger deux de leurs soldats qu'on leur

(1) *Matteo Villani.* L. II, c. 34, p. 125. — *Cantacuzenus Imp.* L. IV, c. 27, p. 652.

(2) *Matteo Villani.* L. II, c. 34, p. 126.

avoit tués (1). Ils s'emparèrent aussi de Sozopolis, et Paganin Doria eut peine à les retenir, lorsqu'ils voulurent attaquer Constantinople de la même manière (2). Cependant deux galères que cet amiral avoit envoyées à Gallipoli, revinrent, le 7 février, lui donner avis que l'armée vénitienne et catalane, forte de soixante-sept galères, entroit ce jour même à Preghonésos, ou l'Isle-au-Prince, à l'ouverture de la Propontide, du côté de l'Hellespont. CHAP. XL. 1352.

Les orages, fréquens sur ces mers étroites, retinrent quelque temps les deux flottes comme prisonnières; la vénitienne, dans le port de l'Isle-au-Prince; la génoise, dans celui de Chalcédoine. Enfin le vent du midi qui régnoit depuis long-temps parut se calmer le lundi 13 février, et Paganino Doria forma sa ligne avec soixante-quatre galères, à l'ouverture du Bosphore de Thrace, pour disputer aux Vénitiens l'entrée de Constantinople. Ceux-ci, le même jour, étoient partis de l'Isle-au-Prince, et s'approchoient à pleines voiles; le vent du midi s'étoit levé de nouveau, et, comme il souffloit depuis plusieurs jours, les courans portoient avec force contre Constantinople. Doria reconnut qu'il ne pourroit résister au choc des vaisseaux véni-

(1) *Cantacuzeni Imperat.* L. IV, c. 28, p. 656.

(2) *Ibid.* L. IV, c. 28, p. 658.

CHAP. XL. tiens, secondés par le vent et le courant; il se
1352. serra contre le rivage d'Asie, et laissa passer la flotte de Pisani, qui entra en triomphe dans le port de Constantinople (1).

Constantin Tarchaniota, l'amiral des Grecs, se joignit aux Vénitiens, dans le port, avec huit galères et un grand nombre de vaisseaux, et il excita Pisani à profiter de la grande supériorité de ses forces, pour retourner immédiatement contre la flotte ennemie, et lui livrer bataille. Les vaisseaux génois avoient beaucoup souffert dans leur manœuvre, pour se maintenir à l'entrée du Bosphore, malgré le vent et la grosse mer. Paganino Doria n'avoit pas encore pu rassembler sa flotte, et rentrer dans le port de Chalcédoine, lorsqu'il vit revenir sur lui celle des Vénitiens qui venoit de passer. Il profita du moins de sa connoissance parfaite de ces mers étroites, pour se placer, avec sept vaisseaux, hors des courans et des grosses vagues, dans un bassin entouré d'écueils et de bas-fonds. En même temps il ordonna, par des signaux, au reste de sa flotte de se rapprocher de lui en combattant.

Nicolo Pisani et Ponzio de Santa-Paz, au lieu d'attaquer Doria, firent force de rames

(1) *Matteo Villani.* L. II, c. 59, p. 145. — *Cantacuzeni Imper. Hist.* L. IV, c. 30, p. 660.

pour couper les autres galères qu'il avoit rappelées. Cependant le vent souffloit avec une impétuosité toujours croissante, des nuages noirs s'abaissoient et sembloient reposer sur les mâts des vaisseaux; l'horizon se rétrécissoit, et n'étoit plus marqué que par les écueils contre lesquels des vagues gigantesques venoient se briser; des débris de navire étoient portés çà et là autour des combattans, et annonçoient des désastres dont on ne connoissoit point les circonstances. Déjà les signaux n'étoient plus aperçus d'un bout à l'autre d'une même flotte. Quelques galères génoises, ne pouvant se rapprocher de leur amiral, jetèrent l'ancre et s'embossèrent entre des écueils dont leurs pilotes connoissoient toutes les directions. Les Catalans, étrangers à la navigation de Constantinople, lorsqu'ils voulurent attaquer leurs ennemis, au milieu des brisans et des basfonds, perdirent beaucoup d'hommes et de vaisseaux (1).

Trois galères vénitiennes avoient attaqué l'amiral génois, deux de proue et une de bande. C'est là que se livra le combat le plus acharné, parce que tout le reste des deux flottes cherchoit à se diriger sur ce point. Grâce aux manœuvres habiles des Génois, les trois vais-

(1) *Cantacuzeni Imp. Hist.* L. IV, c. 30, p. 661.

AN. XII. seaux vénitiens furent enfin pris. D'autre part, 1352. dix galères génoises, poussées vers Saint-Angelo, ne purent s'y défendre, leurs matelots les firent échouer contre terre, et s'enfuirent à Péra, les abandonnant aux Vénitiens qui les brûlèrent. Trois autres galères éprouvèrent le même sort, dans un autre petit golfe; enfin, il y en eut six qui, poursuivies au travers du Bosphore, s'enfuirent dans la mer Noire. Mais aucun succès ou aucun revers n'étoit décisif; car les deux flottes, partagées par la violence du vent, par les brisans, et les promontoires de l'entrée du Bosphore, se livroient sept ou huit combats à la fois (1).

Enfin, la nuit survint, elle fut obscure comme après un jour d'hiver orageux; les coups de vent furieux, le mugissement des flots, les cris de la manœuvre, et ceux des blessés, retentissoient autour des rochers de Scutari et de Bysance. Les lumières tremblantes des vaisseaux perçoient à peine une brume épaisse. On les voyoit tour à tour se montrer et disparoître, selon que les grosses vagues soulevoient ou laissoient enfoncer le navire. Malgré cette effrayante obscurité, les intrépides Génois de Péra parcoururent, dans de légères chaloupes, toutes les sinuosités des deux côtes d'Europe

(1) *Matteo Villani.* L. II, c. 59, p. 146.

et d'Asie, pour recueillir leurs blessés, porter des secours aux vaisseaux en détresse, et surprendre leurs ennemis dispersés. Comme ils avançoient avec leurs flambeaux, plusieurs navires catalans ou vénitiens, voulant suivre cette lumière trompeuse, s'échouèrent sur des bas-fonds; d'autres entrèrent d'eux-mêmes dans le port de Péra, où ils furent faits prisonniers; d'autres se rendirent sans combat à des ennemis moins redoutables que la tempête et les écueils. Les deux amiraux, avec le gros des flottes ennemies, étoient cependant réunis dans la baie de Saint-Phocas. Ils s'entendoient sans se voir; au milieu de la tempête, ils se menaçoient encore; et lorsqu'un coup de vent les rapprochoit, ils en profitoient pour combattre. Ainsi se passa la nuit du 13 au 14 février 1352. Avant le point du jour, Nicolo Pisani, qui se sentit le plus foible, quitta la baie de Saint-Phocas, pour se réfugier dans le port de Thérapéa ou Trapenon, que les Grecs défendoient. Lorsque le soleil se leva, la mer, qui commençoit à se calmer, étoit couverte de morts et de débris de naufrage. Les Génois reconnurent alors qu'ils avoient perdu treize galères, outre les six qui s'étoient réfugiées dans la mer Noire. D'autre part, ils en avoient pris quatorze aux Vénitiens, dix aux Catalans, et deux aux Grecs. Ils avoient fait dix-huit cents

CHAP. XX. 1352.

CHAP. XL. prisonniers, et tué deux mille hommes à l'ennemi. Leur perte à eux-mêmes étoit si considérable qu'ils pouvoient peu se réjouir de leur victoire. Ils renvoyèrent à Constantinople quatre cents prisonniers blessés, qu'ils ne pouvoient soigner eux-mêmes (1).

1352.

Tandis que les deux flottes, retirées l'une à Péra, l'autre à Thérapée, réparoient les dommages qu'elles avoient éprouvés, Cantacusène pressoit Pisani d'attaquer les Génois, et de profiter de leur affoiblissement. Ponzio de Santa-Paz appuyoit ces sollicitations; cet amiral aragonois étoit malade, du chagrin que lui avoit causé sa défaite. Lorsqu'il vit que Pisani ne vouloit point renouveler le combat, il s'abandonna au découragement, et mourut de douleur et de regrets (2). Les Vénitiens perdirent Stéfano, Contarini et Pancrazio Giustiniani, procurateurs de Saint-Marc; Giovanni Sténo, et Béna-

(1) *Matteo Villani.* L. II, c. 60, p. 147. — *Mariana Historia de las Españas.* L. XVI, c. 19. — Cantacusène, dans sa relation, dissimule la victoire des Génois et la perte des Grecs; il accuse Pisani d'avoir manqué de courage, et il attribue à lui seul le manque de succès. Cantacusène a écrit son propre panégyrique plutôt qu'une histoire, et il ne doit jamais être cru sans un sévère examen. Nicéphore Grégoras mériteroit plus de foi; mais la fin de son ouvrage n'est pas imprimée, et elle est, à ce qu'assure Gibbon, encore en manuscrit à la bibliothèque de Paris.

(2) *Cantacuzenus.* L. IV, c. 31, p. 665.

tino Bembo, contre-amiraux; les uns avoient été tués à la bataille, d'autres moururent de leurs blessures peu de jours après (1). CHAP. XL. 1352.

Les Génois se remirent les premiers en mer, avec l'intention de bloquer le port de Thérapée; mais Pisani, profitant d'un vent frais, passa au milieu de leurs vaisseaux, et quitta les mers de Romanie, avec trente-huit galères seulement. Il vint se rafraîchir à Candie, où il déposa ses malades et ses blessés; il en avoit un si grand nombre, qu'une épidémie se manifesta bientôt dans les hôpitaux, et se communiqua aux Candiotes.

Après le départ des Vénitiens, Doria tourna toutes ses forces contre les Grecs. Avec l'assistance d'Orchan, fils d'Othman, fondateur de l'empire turc, il forma le siége de Constantinople, et contraignit Cantacusène à renoncer à l'alliance des Vénitiens, et à signer, le 6 mai 1352, une paix séparée avec la république de Gênes (2). Les ports de la Grèce furent fermés aux Vénitiens et aux Catalans, et une franchise absolue fut accordée au commerce génois (3). Doria se dirigea ensuite vers la Crête, espérant trouver encore les Vénitiens à

(1) *Marin. Sanuto storia de' duchi di Venezia*, p. 624. — *Andrea Naugerio storia Veneziana*, p. 1036, T. XXIII.

(2) *Cantacuzenus*. L. IV, c. 31, p. 667.

(3) *Matteo Villani*. L. II, c. 75, p. 157.

CHAP. XL. Candie, mais l'épidémie qui régnoit dans cette
1352. île se communiqua aux équipages de ses vaisseaux, et dans le trajet de Candie à Gênes, où Paganino Doria arriva au mois d'août, avec trente-deux galères, il fut obligé de jeter dans les flots les cadavres de quinze cents de ses compagnons d'armes. Ainsi se termina une campagne où les deux républiques maritimes avoient signalé leur bravoure et l'habileté de leurs matelots, mais où elles s'étoient mutuellement épuisées d'hommes et d'argent, sans en recueillir aucun avantage (1).

(1) *Ubertus Folieta Genuens. Histor.* L. VII, p. 450.

CHAPITRE XLI.

Défaite des Génois à la Loiéra; ils se donnent à l'archevêque de Milan. — Défaite des Vénitiens à Portolongo. — Paix de Venise. — Prise de Tripoli par les Génois. — Conjuration du doge Marin Faliéri. — Introduction des lettres grecques en Italie.

1352 — 1355.

L'ÉGLISE et les nations de l'Occident voyoient avec douleur les forces de l'Italie et celles de la chrétienté se consumer dans la guerre inutile des républiques maritimes, tandis que le farouche Orchan profitoit de leurs combats et de l'épuisement où elles avoient réduit la Grèce, pour soumettre ses plus belles provinces à l'empire des Turcs. Le pape Clément VI fit de vains efforts pour rétablir la paix entre les deux républiques; il convoqua leurs ambassadeurs à sa cour avec ceux du roi d'Aragon; mais ni son crédit comme chef de l'Église, ni son habileté comme négociateur, ne réussirent à concilier leurs prétentions opposées (1). Clément VI CHAP. XLI.

(1) *Zurita Indices Rerum ab Aragon. Reg. gestarum.* L. III, p. 206.

CHAP. XLI. mourut le 5 décembre 1352 ; et son successeur 1352. Innocent VI, qui comme lui étoit une créature du roi de France, entreprit de nouveau de rassembler un congrès à Avignon. Les Génois, au lieu d'y envoyer des ambassadeurs, ne songeoient qu'à susciter de nouveaux ennemis à leurs rivaux. Ils s'adressèrent au roi Louis de Hongrie, qui n'avoit point oublié comment l'armée vénitienne l'avoit arrêté, en 1346, devant Zara; comment elle avoit pris sous ses yeux cette place qu'il venoit défendre, et comment elle avoit retardé la vengeance qu'il vouloit tirer du meurtre du roi André. La possession de la côte de Dalmatie lui paroissoit essentielle à la prospérité de la Hongrie. Les Esclavons désiroient leur réunion à ce royaume; ils avoient été traités avec dureté par la république de Venise, et ils s'étoient révoltés contre elle, toutes les fois qu'ils en avoient trouvé l'occasion. Louis, plus puissant qu'aucun de ses devanciers, fit demander au sénat de Venise la restitution de toutes les villes de Dalmatie, qu'il prétendit avoir appartenu à ses prédécesseurs; et, sur le refus de la seigneurie, il lui déclara la guerre et accepta l'alliance des Génois (1).

Un autre négociateur fameux avoit échoué

(1) *Matteo Villani.* L. III, c. 54, p. 192. — *Joh. de Thwrocz Chron. Hungar.* P. III, c. 26, p. 187.

dans la tentative de réconcilier les deux répu- CHAP. XLI.
bliques, c'étoit Pétrarque, qui avoit cru pou- 1352.
voir faire servir à des vues politiques les liaisons littéraires qu'il entretenoit avec André Dandolo, alors doge de Venise. Il écrivit à ce magistrat pour l'inviter à la paix; il employa les figures les plus hardies de la rhétorique à orner les lieux communs les plus rebattus sur l'avantage de la concorde; il fit entrer dans sa lettre toutes les citations des auteurs sacrés et profanes, des poètes et des orateurs qui pouvoient y être amenées (1); mais son épître n'eut d'autre effet que de lui attirer une réponse moins brillante et plus judicieuse de Dandolo. Ces épîtres de Pétrarque, où il déployoit hors de propos tant d'érudition et un esprit si recherché, passoient alors pour des modèles d'élégance et de goût; on se les transmettoit de main en main, et souvent elles n'arrivoient à leur adresse qu'après avoir été lues de tout le public.

Tandis que le roi de Hongrie menaçoit les 1353.
villes vénitiennes de Dalmatie, les Génois, au printemps de 1353, armoient une flotte de soixante galères, sous le commandement d'Antonio Grimaldi (2), et ils envoyoient une petite

(1) *Variarum I. Patavii 15 cal. aprilis.* Ed. Basil. p. 1070. — De Sade, Mémoires. L. IV, T. III, p. 114.

(2) *Georgio Stella Annales Genuenses*, p. 1092.

CHAP. XLI. escadre insulter les Vénitiens dans le golfe
1353. Adriatique (1). Ceux-ci néanmoins réussirent à détourner, par leurs négociations, l'attaque du roi de Hongrie; en même temps ils armèrent, de concert avec les Catalans, une flotte de soixante et dix galères. Les Vénitiens, conduits par Pisani, avoient donné rendez-vous dans les mers de Sardaigne aux vaisseaux de Barcelone, conduits par Bernardo Chiabréra (2). Grimaldi, averti du projet de ses ennemis, espéra qu'il pourroit atteindre, ou les Vénitiens, ou les Catalans avant leur réunion, et les battre en détail. Comme ses soixante galères n'étoient pas encore complétement armées, il en laissa huit à Porto-Vénéré, tandis qu'il distribua leur chiourme sur les cinquante-deux autres, et il se mit à la recherche de l'ennemi.

Lorsque les Génois arrivèrent à la Loiéra, dans la partie septentrionale de la Sardaigne, ils apprirent que les deux flottes qu'ils espéroient trouver séparées avoient déjà opéré leur jonction, et les attendoient à peu de distance. Après avoir passé un promontoire, ils les découvrirent en effet; mais les Vénitiens, qui crai-

(1) *Matteo Villani.* L. III, c. 67, p. 200.

(2) *Ibid.* c. 68, p. 201. — *Ubertus Folieta Genuens. Histor.* L. VII, p. 450. — *Georgio Stella Annales Genuens.* T. XVII, p. 1092.

gnoient que les Génois n'évitassent le combat, avoient cherché à déguiser la supériorité de leurs forces, en cachant leurs petits vaisseaux derrière les plus grands; en même temps ils affectoient une immobilité qui fut considérée comme un indice de leur crainte. Grimaldi, trompé par ces apparences, rappela à ses matelots la victoire qu'ils avoient tout dernièrement remportée en Romagne, sur un nombre de vaisseaux supérieur au leur; il les avertit de se préparer au combat, et les invita à faire vaillamment leur devoir. En même temps il doubla un second promontoire qui s'avançoit entre les Vénitiens et lui. CHAP. XLI. 1353.

Les deux flottes se trouvèrent alors trop près pour que l'une ou l'autre pût éviter la bataille; mais les Génois qui découvroient enfin la ligne entière de leurs ennemis, ne virent pas sans inquiétude soixante et dix galères, opposées aux cinquante-deux de leur flotte, sans compter trois grands vaisseaux ronds, nommés cocques, plus forts et plus élevés que les galères, et montés chacun par quatre cents Catalans. Les navires vénitiens portoient aussi plus que leur complet de soldats, parce qu'ils étoient destinés à laisser en Sardaigne des troupes de débarquement.

Les Génois néanmoins se disposèrent courageusement à la bataille. Ils se flattèrent que les

CHAP. XLI. trois cocques ne pourroient combattre, parce
1353. qu'elles n'alloient point à rames, et qu'il régnoit un calme plat. Pour présenter à l'ennemi un front impénétrable, ils lièrent, avec de longues chaînes, leurs galères les unes aux autres, et par le corps et par les mâts; ils en réservèrent seulement quatre sur chaque aile, qu'ils laissèrent libres pour engager la bataille, ou porter du secours partout où ils en auroient besoin. Les Vénitiens et les Catalans, lorsqu'ils virent cette ordonnance, lièrent emsemble, de leur côté, cinquante-quatre de leurs galères, et ils en laissèrent seize de libres, huit sur chaque aile, qu'ils envoyèrent en avant pour engager celles des Génois (1).

Tandis que ces galères escarmouchoient ensemble, les deux lignes enchaînées s'avançoient lentement et majestueusement l'une contre l'autre. Elles formoient deux masses énormes qui alloient se choquer et se briser. Dans ce moment, pour le malheur des Génois, un vent du midi se leva tout à coup, et enfla les voiles des trois cocques qui étoient à l'ancre à quelque distance. Les Catalans coupèrent aussitôt leurs câbles, et s'abandonnèrent au vent. Ils vinrent frapper à la fois contre trois galères de l'extrémité de la ligne génoise, et les

(1) *Matteo Villani.* L. III, c. 79, p. 208.

coulèrent à fond ; ils se serrèrent ensuite contre CHAP. XLI.
les autres, et firent pleuvoir sur elles une grêle 1353.
de pierres et de traits.

Grimaldi vit alors que, malgré la courageuse résistance de ses soldats et de ses matelots, il risquoit de perdre toute sa flotte. Il fit délier aussi promptement qu'il put les galères de l'aile, qui n'étoit point encore attaquée ; il en dégagea onze qu'il joignit aux huit laissées sur les ailes, et, annonçant qu'il alloit tourner les ennemis, il gagna la haute mer. L'amiral vénitien conçut quelque inquiétude de ce mouvement, et resta en suspens jusqu'à ce qu'il eût reconnu quel parti prendroit son adversaire. Mais, soit que Grimaldi manquât de cœur pour retourner à l'attaque, soit que ses soldats une fois éloignés du danger ne voulussent plus s'y engager, soit enfin qu'il ne lui restât d'autre espoir que celui de sauver ses dix-neuf vaisseaux, il profita de la nuit qui s'approchoit pour faire voile vers Gênes ; et les trente galères qu'il avoit laissées liées ensemble, se voyant abandonnées et attaquées par une force plus que double de la leur, se rendirent sans résister davantage. Trois mille cinq cents prisonniers, la fleur de la noblesse et de la bourgeoisie de Gênes, tombèrent au pouvoir du vainqueur avec ces trente galères ; deux mille Génois périrent dans le combat,

CHAP. XLI. où furent noyés dans les vaisseaux coulés à
1353. fond (1).

Les Catalans, qui débarquèrent en Sardaigne après cette victoire, en recueillirent peu de fruits. Le juge d'Arborée, révolté contre eux, les battit à Oristagni, leur vendit chèrement, à Cagliari, une victoire qui acheva de les épuiser, et les força enfin à abandonner toutes leurs forteresses, et l'île même de Sardaigne (2). Les Vénitiens retournèrent dans leur patrie comblés de gloire et de richesses (3). Tandis que Grimaldi, à son arrivée à Gênes, y répandit l'épouvante et la consternation. Vainement des ambassadeurs florentins exhortèrent la seigneurie à prendre courage, et lui offrirent toutes les ressources de leur république pour la défense du peuple génois; ce peuple, qui paroissoit dominer sur les mers de l'Italie, de l'Espagne, de la Grèce et de la Scythie, et qui passoit pour le plus libre et le plus fier des peuples de la terre, se laissa tellement abattre par un grand

(1) Le 29 août 1353. — *Matteo Villani.* L. III, c. 79, p. 209. — *Georgii Stellæ Annales Genuenses*, p. 1092. — *Cronica di Pisa.* T. XV, p. 1024.

(2) *Matteo Villani.* L. III, c. 80, p. 210. — *Zurita Indices Aragon.* L. III, p. 206. — *Mariana Historia de las Españas.* L. XVI, c. 19.

(3) *Marin. Sanuto vite de' Dogi*, p. 626. — *Navagerio storia Veneziana*, p. 1037.

revers, et par les dissensions civiles que des CHAP. XLI.
réproches mutuels firent naître, qu'il ne crut 1353.
plus pouvoir trouver de salut ailleurs que dans la servitude. Il chercha dans l'Italie quel étoit le protecteur le plus puissant auquel il pourroit recourir; quel étoit le prince qui pourroit le mieux le venger d'un ennemi victorieux. Il s'adressa à l'archevêque Visconti, qui, maître déjà de la Lombardie, de l'Émilie, et d'une partie du Piémont, paroissoit ne devoir pas tarder à soumettre aussi la Toscane. Le peuple génois demanda lui-même des fers à ce tyran ambitieux. Le 10 octobre 1353, le doge Jean de Valente fut déposé, et le comte Palavicino, nommé par Visconti gouverneur de Gênes, fut reçu dans la ville avec une garnison de sept cents chevaux et de quinze cents fantassins. Le nouveau seigneur fit ouvrir des routes de communication avec la Lombardie, et il envoya au peuple des vivres, au sénat de l'argent pour rétablir la flotte, comme si à ce prix il pouvoit payer la liberté génoise (1).

Il est vrai que l'archevêque de Milan avoit été choisi pour être l'arbitre et le pacificateur, plutôt que le maître de Gênes; et s'il avoit observé les conditions qui lui étoient imposées, la république seroit demeurée libre sous sa pro-

(1) *Matteo Villani.* L. III, c. 86, p. 214.

CHAP. XLI. tection. Un de ses premiers soins fut de rétablir
1353. la paix entre les factions qui se combattoient (1). Il chercha aussi à mettre fin à la guerre maritime. Il chargea d'une ambassade à Venise Pétrarque qu'il avoit attiré à sa cour. Il lui donna la commission de déclarer au doge Dandolo qu'il ne partageoit point les haines nationales de ses nouveaux sujets ; qu'il désiroit les réconcilier aux Vénitiens ; et que, dût-il n'y pas réussir, il espéroit du moins que lui-même et ses anciens états demeureroient en paix avec la république (2). Mais les Vénitens, non moins acharnés que les Génois dans leurs ressentimens, déclarèrent la guerre à l'archevêque, et les deux peuples maritimes redoublèrent d'efforts pour se préparer à de nouveaux combats (3).

1354. Les Génois choisirent pour leur amiral, Paganino Doria, le grand homme de mer auquel, deux ans auparavant, ils avoient dû la victoire du Bosphore ; ils lui confièrent trente-trois galères. Les Vénitiens, de leur côté, en armèrent trente-cinq, toujours sous la conduite de Nicolo Pisani (4). Tandis que ce dernier secondoit les opérations des Aragonois, sur

(1) *Uberti Folietæ Genuens. Hist.* L. VII, p. 451.

(2) De Sade, Mémoires pour la vie de Pétrarque. L. V, T. III, p. 345.

(3) *Matteo Villani.* L. III, c. 93, p. 218.

(4) *Ibid.* L. IV, c. 22, p. 250.

la Sardaigne, où Pierre-le-Cérémonieux avoit envoyé une armée considérable (1), Doria étoit entré dans le golfe Adriatique; il avoit pris plusieurs vaisseaux marchands, et quelques galères revenant de Candie; il avoit ravagé les côtes de l'Istrie; et, le 11 août, il s'empara de la ville de Parenzo, qu'il brûla (2). Les Vénitiens, effrayés de l'approche des Génois, envoyèrent à Nicolo Pisani l'ordre de revenir défendre sa patrie. Ils fermèrent d'une chaîne l'entrée de leur port, ils garnirent de leurs milices l'*aggéré* qui sert de boulevard aux lagunes, et ils se préparèrent à une vigoureuse résistance, s'ils étoient attaqués dans leurs foyers. Le doge, André Dandolo, auteur de la plus ancienne histoire de Venise qui nous soit parvenue, éprouva tant de chagrin et d'inquiétude de la perte de Parenzo, et de l'approche des Génois, qu'il en mourut, le 7 septembre 1354. On lui donna pour successeur Marin Faliéri, au nom duquel est attachée une triste célébrité (3).

CHAP. XLI.
1354.

Doria, au lieu d'attendre dans le golfe le retour de la flotte vénitienne, fit voile vers la Grèce, et Pisani, averti de la route qu'il avoit prise, se dirigea vers les mêmes mers. Les deux

(1) *Matteo Villani.* L. IV, c. 21, p. 249.

(2) *Marin Sanuto vite de' duchi di Venezia*, p. 627.

(3) *Naugerio storia Veneziana*, p. 1038.

CHAP. XLI. amiraux se cherchèrent dans l'Archipel, sans
1354. se rencontrer. Pisani entra enfin dans le port de Sapienza, ou Porto Longo, proche de Modon, pour reposer ses équipages et réparer ses vaisseaux. Il partagea cependant sa flotte en deux parties, pour que l'une fît la garde, tandis que l'autre se ravitailleroit. Il se plaça à l'entrée du port, avec six grands vaisseaux, et vingt galères qu'il enchaîna les unes aux autres. Pendant ce temps, Morosini, son contre-amiral, avec quinze galères et vingt spéronates ou barques armées, avoit mis la proue en terre, au fond du port, qui est fort éloigné de son ouverture (1).

Lorsque Paganin Doria apprit où étoient les ennemis, il vint leur offrir la bataille, le 3 novembre 1354, devant l'entrée du canal de Porto Longo, et ses équipages cherchèrent vainement, par mille provocations, à engager Pisani à l'accepter. Celui-ci, avec ses galères embossées, demeuroit immobile, dédaignant les insultes des Génois, et attendant sa propre commodité pour combattre. Enfin, Jean Doria, neveu de l'amiral, avec une méprisante hardiesse, passa entre la flotte vénitienne et le rivage, et entra dans le port. Pisani le laissa faire, persuadé que ce jeune homme, placé entre sa ligne et celle de Morosini, ne pourroit

(1) *Matteo Villani*. L. IV, c. 52, p. 257.

plus lui échapper. Il laissa passer de même douze galères qui suivirent l'une après l'autre, 1354. le jeune Doria. Ces treize vaisseaux, s'avançant vers l'autre extrémité du port, attaquèrent impétueusement la division de Morosini. Les navires, appuyés au rivage, n'en étoient que plus faciles à défendre; mais les Vénitiens, surpris d'être attaqués dans un lieu où ils croyoient n'avoir rien à craindre, ne firent qu'une foible résistance. Beaucoup de matelots, dans le premier effroi, se jetèrent à la mer pour gagner le rivage, plusieurs se noyèrent, et toute cette division de la flotte tomba au pouvoir des Génois. Le jeune Doria revint alors attaquer par derrière la ligne qui défendoit l'entrée du port, tandis que son oncle l'attaquoit par devant; il poussa sur elle deux des vaisseaux qu'il venoit de prendre, auxquels il avoit mis le feu, pour incendier toute la flotte; et il causa aux Vénitiens un si grand effroi, qu'ils se rendirent tous sans combattre davantage. Ils avoient déjà perdu quatre mille hommes dans le port, ou sur le rivage. Doria revint en triomphe à Gênes, conduisant avec lui l'amiral vénitien, avec toute sa flotte et cinq mille huit cent soixante-dix prisonniers. Ainsi fut pleinement lavée la honte de la défaite de Grimaldi, à la Loiéra (1)

(1) *Matteo Villani*, L. IV, c. 32, p. 258. — *Naugerio storia*

CHAP. XLI. Une révolution qui éclata au mois de janvier
1355. de l'année suivante, à Constantinople, fut, pour les Génois, un nouveau sujet de réjouissances. Dans les guerres civiles de l'empire d'Orient, ils étoient toujours demeurés attachés au parti du jeune empereur Jean Paléologue. Ce prince, non moins corrompu et non moins foible qu'aucun de ses prédécesseurs, étoit alors retenu dans une espèce d'exil, à Thessalonique, par Cantacusène, qui, de grand domestique et de tuteur d'un empereur enfant, s'étoit fait son maître. Un Génois, nommé François Cataluzzo, principal ministre et confident de Paléologue, entreprit de rétablir sur le trône ce monarque peu fait pour régner. Il réunit la faction formée, dix ans auparavant, par Apocaucus et l'impératrice Anne de Savoie; il introduisit secrètement Paléologue dans Constantinople; il surprit Cantacusène, et le força à embrasser la vie monastique; enfin, il réunit tout ce qui restoit de l'empire grec, sous son souverain légitime (1). Cataluzzo épousa la sœur de Paléologue, et reçut en fief, de ce monarque qu'il avoit remis sur le trône, l'île de Lesbos ou

Veneziana. T. XIII, p. 1059. — *Ubertus Folieta Genuens. Histor.* L. VII, p. 452. — *Georgii Stellæ Annales Genuens.* p. 1093.

(1) *Ducas Michaelis Nepos historia Byzantina.* T. XIX, c. 11, p. 16. — *Georgii Stellæ Annales Genuens.* p. 1094.

Mételin, qu'il transmit à ses descendans (1). CHAP. XLI.

Les Vénitiens, qui avoient espéré engager 1355.
Cantacusène à se déclarer de nouveau pour eux, perdirent courage à la nouvelle de cette révolution. Leur défaite à Sapienza avoit presque détruit leur marine; le roi de Hongrie menaçoit l'Esclavonie; le roi d'Aragon, leur allié, étoit occupé en Sardaigne, par la guerre que lui faisoient les Doria, les Malaspina et les Ghérardesca (2); enfin, la conjuration la plus dangereuse avoit éclaté dans Venise même, et avoit menacé l'existence de la république. Le sénat consentit alors à traiter de la paix; il promit de payer deux cent mille florins aux Génois, pour les frais de la guerre; d'établir pour trois ans un comptoir à Caffa, et d'interdire pendant le même temps aux négocians vénitiens tout commerce avec la Tana. Tous les prisonniers furent relâchés de part et d'autre sans rançon. Le traité de paix fut signé à la fin de mai, en réservant au roi d'Aragon le droit d'y prendre part, s'il le vouloit, avant le 28 septembre (3).

Afin de presser la décision de ce monarque,

(1) *Ducas Michaelis Nepos*, c. 12, p. 18. — *Matteo Villani*. L. IV, c. 46, p. 268.

(2) *Zurita Indices Rer. ab Aragon*. L. III, p. 210.

(3) *Marin Sanuto vite de' Duchi*, p. 630. — *Matteo Villani*. L. V, c. 45, p. 332.

CHAP. XLI. la seigneurie de Gênes avoit envoyé quinze
1355. galères dans les mers de Sardaigne, sous les ordres de Philippe Doria. Cet amiral, ayant échoué dans une tentative sur la Loiéra, se rendit avec sa flotte à Trapani, en Sicile. Là, il forma le projet d'une tentative hardie sur la Barbarie, à laquelle il fut encouragé par les révolutions survenues dans ce pays.

Les fils du roi de Tunis avoient conjuré contre leur père, et l'avoient fait mourir. Après ce parricide, le royaume fut désolé par des guerres civiles, dont la violence étoit proportionnée à l'atrocité du crime qui les avoit excitées (1). La ville de Tripoli, auparavant assujettie aux rois de Tunis, avoit été soustraite à leur obéissance, et le fils d'un maréchal sarrasin avoit trouvé moyen de s'y élever à la tyrannie.

Les côtes de la Barbarie n'étoient point alors désolées comme elles le sont aujourd'hui; les Maures avoient conservé ou regagné leur indépendance, et le honteux gouvernement des brigands étrangers qui règnent sur ces belles contrées, après avoir été enrôlés dans la lie du peuple à Constantinople, n'avoit pas commencé. Aussi les Africains ne songeoient point encore à la piraterie; ils suivoient avec ardeur le com-

(1) *Matteo Villani*. L. V, c. 11, p. 308.

merce, l'industrie manufacturière et l'agricul- CHAP. XLI.
ture; ils possédoient toujours plusieurs écoles 1355.
célèbres, et ils avoient conservé le goût des études encouragées sous les règnes glorieux des premiers Miramolins. Jamais les Musulmans ne s'étoient élevés jusqu'à la liberté, mais parmi les descendans des Arabes, il s'étoit conservé quelque chose de l'ancienne indépendance du désert; et dans sa décadence, l'Afrique étoit encore bien loin de l'état d'oppression où elle gémit aujourd'hui. Philippe Doria, instruit des révolutions qui venoient d'y éclater, et assuré qu'un peuple énervé par le despotisme n'étoit plus en état de défendre les richesses qu'il possédoit encore, ne se fit point scrupule d'user de trahison envers des infidèles avec lesquels il étoit en paix. Après avoir fait préparer à Trapani des échelles murales et des machines de guerre, il entra dans la rade de Tripoli, l'une des villes les plus riches et les plus commerçantes de cette côte. Sous prétexte d'acheter des vivres, il envoya quelques matelots à terre, avec ordre d'observer la hauteur des murailles, et de s'informer de la manière dont on y faisoit la garde. Il refusa cependant les présens que lui envoya le seigneur de Tripoli, et remit à la voile comme s'il retournoit en Italie (1).

(1) *Matteo Villani.* L. V, c. 49, p. 334.

CHAP. XLI. Lorsque l'amiral fut en haute mer, il com-
1355. muniqua aux capitaines de ses galères et à leur chiourme, le projet qu'il avoit formé. Il les assura qu'il les enrichiroit tous, s'ils vouloient se conduire en braves soldats, et, au milieu de la nuit, il revint avec eux, prendre terre dans le port de Tripoli. La ville reposoit dans une pleine sécurité, et déjà les Génois s'étoient emparés des murs et d'une des portes, avant que les citoyens éveillés pussent courir aux armes. Cependant, le seigneur de Tripoli, entouré de quelques-uns de ses sujets, s'avança dans les rues pour combattre; mais après une courte escarmouche, il fut obligé de s'enfuir hors de la ville. Les Sarrasins qui se défendoient encore, furent tués; les autres se soumirent en tremblant au sort qui les attendoit (1).

Les Génois commencèrent ensuite le pillage de la ville, mais sous la direction de leurs chefs, et avec une régularité qui rendit cette calamité plus terrible encore pour les Africains. Ils apportèrent au dépôt commun toutes les richesses du seigneur, toutes celles des mosquées, toutes celles de tous les bourgeois; ils amassèrent de cette manière en argent, en joyaux et en marchandises de prix, une somme

(1) *Matteo Villani.* L. V, c. 48; p. 334.

d'un million huit cent mille florins d'or. Ils considérèrent comme faisant partie de leur butin, sept mille captifs, hommes, femmes et enfans, qu'ils firent monter sur leurs galères. Ils envoyèrent alors à Gênes, pour rendre compte à la seigneurie de la conquête qu'ils avoient faite, et pour demander ses ordres; mais les Génois, indignés de ce que leur amiral avoit attaqué, en trahison, un peuple avec lequel ils étoient en paix, craignirent aussi pour les marchands qui se trouvoient alors exposés aux représailles des Sarrasins, à Alexandrie et dans les Échelles. En sorte que, pour toute réponse, ils condamnèrent à un bannissement perpétuel, leur amiral et tous ceux qui l'avoient secondé dans sa coupable entreprise (1).

CHAP. XIII. 1355.

Philippe Doria, voyant que sa république ne vouloit point prendre possession de la conquête qu'il avoit faite, vendit Tripoli à un Sarrasin, seigneur de l'île de Gerbi, pour le prix de cinquante mille doubles, et il députa de nouveau, à Gênes, pour tâcher d'apaiser le courroux de son gouvernement. Dans cette ville, on avoit appris que les princes sarrasins, ennemis du seigneur de Tripoli, loin de songer à user de représailles, s'étoient réjouis de ses

(1) *Matteo Villani*. L. V, c. 49, p. 335.

CHAP. XLI. calamités. Alors la seigneurie se radoucit, et
1355. commua la sentence portée contre l'amiral et sa flotte. En expiation de leur faute, Philippe Doria et ses compagnons furent condamnés à faire, pendant trois mois, la guerre sans solde, au roi d'Aragon, qui n'avoit pas voulu accepter le traité de Venise. Après trois mois passés sur les rivages de Catalogne, l'amiral, avec ses quinze galères, encore chargées de richesses et de captifs, fut reçu dans le port de Gênes. L'or fit oublier le brigandage et la perfidie par lesquels cet or même avoit été acquis, et les prêtres s'empressèrent d'étouffer les remords des hommes d'état (1).

Nous avons dit que la république de Venise s'étoit décidée à accepter une paix peu honorable, parce que la découverte d'une conspiration dangereuse avoit répandu l'effroi dans sa capitale. Quatre jours après la mort du doge André Dandolo, le 11 septembre 1354, les quarante-un électeurs avoient proclamé, pour lui succéder, Marin Faliéri, comte de Val de Marina, vieillard âgé de soixante et seize ans,

(1) *Matteo Villani*. L. V, c. 60, p. 341. — Georgio Stella passe cette expédition sous silence. Uberto Foliéta la représente sous un jour avantageux, comme une punition des pirateries des Africains. L. VII, p. 453. Mais Foliéta étoit contemporain des deux Barberousse, et il reporte aux siècles antérieurs les ressentimens éveillés de son temps.

que ses grandes richesses et les emplois qu'il CHAP. XLI.
avoit exercés, signaloient parmi les premiers 1355.
citoyens de Venise (1). Faliéri avoit une femme jeune et belle, dont il étoit jaloux avec fureur. Il se défioit surtout de Michel Sténo, un des trois chefs de la quarantie, ou tribunal criminel; quoique les assiduités de celui-ci eussent pour objet, non l'épouse du doge, mais une des femmes de sa maison. Dans une fête publique, le dernier jour de carnaval, Faliéri, ayant remarqué les manières familières et peu décentes de cette femme avec Sténo, fit sortir celui-ci de l'assemblée. Ce gentilhomme, dans un premier mouvement de colère, écrivit, sur le trône ducal, dans une salle voisine, deux lignes injurieuses à l'honneur du doge et à la fidélité de son épouse (2).

C'étoit, pour le jaloux Faliéri, l'offense la plus mortelle; il reconnut Sténo, et le dénonça aux avogadors, auxquels il porta sa plainte. Il s'attendoit à voir son injure vengée par le conseil des dix, avec une sévérité exemplaire; mais la cause, au lieu d'être déférée à ce conseil, fut renvoyée par les avogadors, à la quarantie même, dont Sténo étoit président. Le

(1) *Andrea Naugerio storia Venez.* p. 1034. — *Vettor Sandi storia civile Venez.* P. II, L. V, c. 5, p. 126.

(2) *Marin Falieri dalla bella moglie, altri la gode ed egli la mantiene.* — *Sanuto vite de Duchi*, p. 631.

CHAP. XLI. ressentiment, l'agitation d'une fête, la licence
1355. qu'autorisoit le masque dont le coupable étoit couvert, furent considérés comme atténuant sa faute, et Sténo fut condamné seulement à un mois de détention. Le doge, plus irrité de cette indulgence que de la première injure, étendit sa haine et son désir de vengeance à toute la quarantie qui avoit si mal puni le coupable, et à toute la noblesse, qui n'avoit point pris à cœur l'offense qu'on lui avoit faite.

Cependant il régnoit toujours parmi le peuple de Venise une haine secrète contre cette noblesse qui s'étoit emparée exclusivement de la souveraineté, et qui avoit privé la nation de ses droits. L'insolence de quelques jeunes patriciens redoubloit l'animosité du peuple. On les voyoit profiter de l'impunité que leur assuroient des amis puissans, pour s'introduire dans les familles des bourgeois, séduire leurs femmes ou leurs filles, et maltraiter ensuite les pères ou les maris qu'ils déshonoroient (1). Israël Bertuccio, plébéien, chef de l'arsenal, avoit été insulté de cette manière. Il vint porter au doge ses plaintes contre un gentilhomme de la maison Barbaro. Faliéri, en exprimant sa compassion impuissante, l'assura qu'il n'obtiendroit jamais justice. « N'ai-je pas été insulté comme

(1) *Matteo Villani.* L. V, c. 13, p. 311.

» vous, lui dit-il, et la punition prétendue du CHAP. XLI.
» coupable, n'a-t-elle pas été pour moi, pour 1355.
» la couronne ducale elle-même, une nou-
» velle offense ? » Des projets de vengeance succédèrent alors aux accusations juridiques. Israël Bertuccio fit connoître au doge les principaux mécontens ; les conciliabules des conspirateurs s'assemblèrent plusieurs nuits de suite, en présence du chef de la république, et dans son palais. Quinze plébéiens s'engagèrent enfin avec le doge à renverser le gouvernement.

Les conjurés convinrent que chacun d'eux s'assureroit de quarante amis qu'il tiendroit prêts pour agir la nuit du 15 avril 1355. Mais, afin de ne pas éventer leur secret, ils résolurent de se borner à dire à ces associés qu'on vouloit les employer à surprendre et punir, par ordre de la seigneurie, les jeunes gentilshommes dont les désordres avoient excité la haine du peuple. Le signal pour agir devoit être la cloche d'alarme du palais de Saint-Marc, qu'on ne pouvoit sonner sans l'ordre du doge. Les conjurés ne devoient cependant s'associer que des bourgeois connus par leur haine pour la noblesse, afin qu'ils gardassent fidèlement le secret dont on leur confioit une partie. Au moment où la cloche d'alarme auroit sonné, les conjurés devoient répandre le bruit que la flotte génoise étoit devant la ville ; ils devoient

CHAP. XLI. marcher en même temps de tous les quartiers, 1355. vers la place de Saint-Marc, en occuper les avenues, et massacrer les gentilshommes, à mesure qu'ils arriveroient sur cette place pour secourir la seigneurie (1).

Tous les préparatifs étoient achevés, et le secret de la conjuration avoit été fidèlement gardé jusqu'à la veille de son exécution, lorsqu'un nommé Bertrand, bergamasque, pelletier, qui avoit été choisi par un des conjurés pour conduire ses quarante associés, apprit plusieurs détails sur ce qu'il devoit exécuter le lendemain, qui ne paroissoient point s'accorder avec les ordres supposés de la seigneurie, que jusque alors il avoit cru remplir. Il alla le soir même révéler à Nicolò Lioni, un des membres du conseil des dix, le complot dans lequel il se trouvoit innocemment engagé. Ni l'un ni l'autre ne soupçonnoient le doge d'être à la tête de cette entreprise; ils se rendirent ensemble auprès de lui, pour la lui dénoncer. Faliéri n'eut pas la résolution ou l'adresse de supprimer cette découverte; tour à tour il révoquoit en doute les circonstances qui lui étoient indiquées, ou il déclaroit être déjà instruit et avoir pourvu à tout (2). Cette inconséquence excita les soupçons

(1) *Marin Sanuto vite de' Dogi*, p. 632. — *Andrea Naugerio storia Venez.* p. 1040.

(2) *Matteo Villani.* L. V, c. 13, p. 312.

de Nicolò Lioni, il quitta le doge pour se rendre au conseil des dix, et lui porter la note des conjurés que Bertrand avoit fournie. Tous furent arrêtés dans leurs maisons par ordre de ce conseil. Des gardes furent distribuées dans la ville, aux clochers, et à la tour de Saint-Marc, pour empêcher qu'on ne sonnât l'alarme; plusieurs conjurés furent mis à la torture, et par leurs aveux on apprit que le doge lui-même étoit à la tête de la conspiration. CHAP. XLI. 1355.

La tranquillité de la ville étoit assurée, les coupables étoient arrêtés, le doge enfin étoit gardé à vue dans son palais; mais le conseil des dix n'étoit pas sûr d'être autorisé, par la constitution, à juger le chef de l'état. Il appela vingt gentilshommes du premier rang à partager ses délibérations dans cette occasion importante. C'est ainsi que commença un corps puissant et permanent qu'on nomma la *Giunta* ou *Zonta* (1). Le doge fut traduit devant le conseil des dix, uni à la *Giunta*. Il fut confronté avec les principaux conjurés, qui furent ensuite envoyés au supplice; il avoua la part qu'il avoit eue à la conspiration, et le second jour de la procédure il fut condamné à mort. Il eut la tête tranchée le 17 avril 1355, sur le grand escalier du palais ducal, au lieu même où les doges, à

(1) *Sandi Storia civile*. L. V, c. 5, p. 130.

CHAP. XLI. leur entrée en fonctions, prêtoient serment de
1355. fidélité à la république. Pendant son supplice les portes demeurèrent fermées; mais, immédiatement après, un membre du conseil des dix parut sur le balcon, tenant à la main l'épée encore sanglante : *Justice a été faite d'un grand coupable*, dit-il au peuple; et en même temps les portes du palais furent ouvertes, et la foule qui s'y précipita vit la tête de Marin Falièri rouler dans son sang (1).

Nous avons vu dans ce chapitre et le précédent, quelles relations le commerce et la guerre maritime avoient établies entre les Italiens et les Grecs. Avant de détourner nos yeux des affaires de l'Orient, il convient de parler aussi des liaisons d'un autre genre, des liaisons, soit littéraires, soit religieuses, qui se formèrent à la même époque entre les deux peuples.

Malgré leur orgueil, les Grecs ne pouvoient plus considérer les Occidentaux, et surtout les Italiens, comme des peuples barbares dont il leur fût permis de mépriser les arts, la littérature ou la richesse. Leurs marchands, leurs artistes, leurs meilleurs soldats, souvent leurs confidens et leurs ministres, étoient italiens; et tandis que le génois Cataluzzo étoit l'homme de confiance de Jean Paléologue, Cantacusène

(1) *Marin Sanuto storia de' Duchi*, p. 634. — *Naugerio storia Venez.* p. 1041.

rappelle souvent l'amitié qui l'unissoit au grand CHAP. XII.
amiral Paganino Doria (1), amitié qui ne se 1355.
démentit point au milieu de la guerre que ce héros génois fut forcé de lui faire avec les flottes de sa patrie. Le même empereur vante la fidélité que lui témoigna jusqu'au dernier moment sa garde italienne, commandée par Jean de Péralta. Il raconte que, sur le point de perdre le trône, il adressa à cette garde un discours en langue italienne (2), qu'il se vante d'avoir très-bien su parler. En effet, Cantacusène est parmi les historiens grecs celui qui défigure le moins les noms occidentaux (3).

Mais tandis que les Grecs, malgré leur fierté et le mépris qu'ils avoient affecté de tout temps pour les langues étrangères, apprenoient les lettres latines, les Italiens faisoient de plus

(1) *Cantacuzenus Historiar.* L. IV, c. 27, p. 656, 657.

(2) Πρῶτα μὲν ἠρῶτα τῇ λατίνων διαλέκτῳ, ἐξηπίστατο γάρ αὐτὴν καλῶς. *Cantacuzenus Histor.* L. IV, c. 41, p. 697.

(3) Avec des caractères différens, le changement de l'orthographe est plus excusable, parce qu'il n'y a quelquefois dans une langue point de lettre qui corresponde à celle qu'on emploie dans l'autre. Ainsi les Grecs n'ont plus de *b*, car leur *β* est devenu un *v*. Ils représentent le *b* des Latins par *μπ*. Ils n'ont plus de *d*, car leur *δ* est devenu semblable au *th* doux des Anglois, et ils rendent notre *d* par *ντ*. Le *g* italien devant l'*i*, qui n'existe ni dans leur langue ni en français, devient pour eux *ντζ*, et ils écrivent *Giovan* Ντζιουαν. Ces lettres doubles donnent cependant quelque chose de barbare aux noms qu'ils ont rendus le plus fidèlement.

CHAP. XLI. grands progrès encore dans la langue grecque; ils commençoient à transporter en Italie la littérature d'Athènes, et ils s'approprioient ces monumens du génie et du goût qui, dans tous les siècles, devront servir de modèles à la poésie et à l'éloquence.

Jamais l'étude de la langue grecque n'avoit été complétement abandonnée en Italie. La domination des Grecs dans la Calabre et la Pouille dura jusqu'au temps où les Italiens commencèrent à faire des conquêtes en Grèce. Des relations de gouvernement, des alliances, des mariages, lièrent toujours assez intimement les deux peuples, lors même que les Grecs étoient sans communication avec le reste de l'Europe. Plus tard, le commerce et la navigation les mirent dans un contact presque continuel; en sorte qu'un nombre prodigieux de marchands, de matelots, de soldats savoient le grec dans le treizième et le quatorzième siècles, comme une moitié du peuple vénitien le sait encore aujourd'hui, sans que cette connoissance de la langue eût aucune influence sur la littérature italienne. Cependant ces communications fréquentes avoient fait entreprendre, dès le douzième et le treizième siècles, plusieurs traductions en latin des ouvrages que la philosophie, alors dominante, faisoit le plus rechercher. On avoit traduit entre autres les

écrits d'Aristote, ceux de Galien, et ceux de quelques Pères de l'Église (1). CHAP. XII.

Mais le grec n'étoit encore qu'une langue utile qu'on apprenoit dans un certain but, lorsque Pétrarque et Boccace, au milieu du quatorzième siècle, en réveillant le goût de la belle littérature, et l'admiration pour les anciens, communiquèrent à la plupart des savans le désir de connoître les chefs-d'œuvre de l'ancienne Grèce, dans leur langue originale, et étendirent leur activité sur cette partie des trésors de l'antiquité, qui jusque alors avoit été laissée en partage aux savans de Bysance.

L'admiration pour les anciens, l'étude de leurs écrits, de leur poésie, de leur histoire, de leur religion et de leurs mœurs, s'étoient ranimés presque en même temps en Grèce et en Italie. Constantinople ne produisoit plus d'orateurs ou de poètes, mais on y trouvoit des hommes qui, par leur enthousiasme pour les poètes et les orateurs de l'antiquité, paroissoient dignes de marcher sur leurs traces. L'arrivée de quelques-uns de ces hommes en Italie, et leur liaison avec les chefs de la littérature latine, contribuèrent à réunir en un

(1) *Tiraboschi storia della Letteratura italiana.* L. III, c. 1, T. V, p. 42.

 seul corps les beaux restes de l'antiquité; à les expliquer les uns par les autres; à les faire connoître à des peuples divers, et à faire sentir universellement toute la perfection de ces chefs-d'œuvre. C'est ainsi que les deux nations sauvèrent d'un commun accord les plus précieux monumens de l'antiquité littéraire, lorsqu'ils étoient sur le point de se détruire.

Le moine Barlaam eut peut-être la principale part à la restauration des lettres grecques en Italie. Barlaam étoit originaire de Séminara, en Calabre; pays, à cette époque, encore peuplé de Grecs. Ayant pris l'habit de moine de Saint-Basile, il passa en Étolie, de là à Thessalonique, et enfin à Constantinople, où il arriva en 1327. Il s'y fit remarquer par son savoir en astronomie, en philosophie, en mathématique et en littérature. Il obtint la protection d'Andronic-le-Jeune, et de Cantacusène, alors favori de cet empereur. Barlaam fut admis dans la maison de Cantacusène, où il donna des leçons de théologie et de belles-lettres; il fut fait abbé d'un monastère, et il occupa l'Église grecque par ses disputes; tantôt avec Nicéphore Grégoras, l'écrivain dont nous avons plusieurs fois fait usage dans le chapitre précédent; tantôt avec Palamas et les moines du mont Athos, sur la lumière du Thabor; tantôt enfin avec les députés de Jean XXII,

sur les différends entre les Églises grecque et latine (1).

Ces dernières disputes n'empêchèrent pas Andronic-le-Jeune d'envoyer Barlaam à Avignon, auprès de Benoît XII, sous prétexte de travailler à la réunion des deux Églises; mais, dans le fait, pour obtenir des secours contre les Turcs. Barlaam revint de l'Occident, sans avoir eu de succès; ses controverses avec les moines du mont Athos se renouvelèrent, et elles lui causèrent tant de chagrin, qu'en 1341, il abandonna la Grèce, et vint chercher un refuge à Naples, où il fut bien accueilli par le roi Robert. L'année suivante il fit un voyage à Avignon; c'est là qu'il connut Pétrarque, et qu'il lui donna des leçons de langue grecque. Il lut avec lui les œuvres de Platon (2). Mais il ne put pas continuer cet enseignement assez long-temps, pour que le poète italien apprît jamais complétement le grec. Quelques années après, un Byzantin distingué, nommé Nicolas Sigéros, ayant fait présent d'un Homère grec à Pétrarque,

(1) *Tiraboschi*. L. V, c. 1, §. 4, p. 424. Les moines du mont Athos prétendoient que la lumière qui avoit été vue sur le Thabor, pendant la transfiguration de Notre Seigneur, étoit divine et incréée, et qu'ils pouvoient eux-mêmes voir cette lumière, émanation de la Divinité, en demeurant plongés dans la contemplation, les yeux fixés sur le creux de leur estomac.

(2) *F. Petrarcæ dialogus II, de Contemptu mundi*. T. II, p. 101.

celui-ci répondit à ce seigneur, qu'il ne pouvoit comprendre le prince des poètes sans un interprète. « La mort m'a enlevé, lui dit-il, notre » Barlaam, ou plutôt je me l'étois enlevé à » moi-même, lorsque j'avois obtenu pour lui la » dignité épiscopale, sans réfléchir à la priva- » tion qui en résulteroit pour moi ». (Barlaam, en effet, après avoir renoncé aux opinions de l'Église grecque, fut élevé par le pape Clément VI, à l'évêché de Girace, uni à celui de Locres). « Dans ses leçons journalières, con- » tinue Pétrarque, il m'avoit instruit de bien » des choses; mais il avouoit qu'il en apprenoit » bien davantage encore de moi. En effet, autant » il étoit éloquent dans la langue grecque, autant » il étoit étranger à la latine, et, son esprit étant » très-vif, on voyoit combien il éprouvoit de » peine à exprimer ses sentimens (1) ».

Un ami de Pétrarque, plus jeune que lui, et non moins justement célèbre, Jean Boccace, parvint à une connoissance bien plus profonde de la langue grecque, et il eut une part bien plus immédiate à l'introduction de cette littérature en Italie. Jean Boccace étoit né en 1313; il étoit citoyen florentin, mais originaire de Certaldo, château du val d'Elsa, à vingt milles de Florence. Son père, qui étoit marchand, le

(1) *Franc. Petrarcæ variar. Epistol.* 21, editio Basileæ, p. 1102.

destina au commerce, et le fit voyager long- CHAP. XII.
temps pour le former à cet état; mais Boccace, passionné pour la poésie, ne réussit point dans la carrière où il étoit entré. A vingt-huit ans il abandonna le commerce, du consentement de son père, et il entreprit l'étude du droit canon, qui pouvoit le mener à des emplois lucratifs (1).

Toutefois Boccace ne se prêtoit qu'avec peine à des études qui avoient pour but de gagner de l'argent. Il négligeoit le droit, comme il avoit négligé son négoce; et il ne s'appliquoit avec ardeur qu'à la poésie et aux sciences, qui portent avec elles-mêmes leur propre récompense. Il étudia successivement l'astronomie, la philosophie sacrée, la mythologie, la géographie, l'histoire, et surtout il s'efforça d'acquérir une pleine intelligence des anciens écrivains grecs et latins; il rechercha leurs manuscrits avec diligence, et les copia de sa main. C'est ainsi qu'il parvint à être non-seulement un des plus élégans écrivains, mais aussi un des plus profonds érudits, et des meilleurs critiques de son siècle (2).

Boccace, qui n'avoit point pris le chemin des honneurs et de la fortune, parvint cependant à un rang distingué; ses talens avoient

(1) *Vita di Boccaccio di Filippo Villani*, en tête du Décaméron. *Tiraboschi*. L. III, c. 2, p. 513.

(2) *Tiraboschi*. L. III, c. 2, §. 40, p. 515.

CHAP. XLI. établi sa réputation, et on le rechercha pour lui donner des emplois de confiance. En 1347, il fut ambassadeur de la république florentine auprès des seigneurs de Romagne, et entre autres, d'Ostasio de Polenta. En 1351, il fut chargé d'une mission non moins honorable auprès de Pétrarque. La république venoit de prendre la résolution d'établir à Florence une université nouvelle; elle voulut y donner une chaire à Pétrarque; et, après avoir racheté tous les biens de son père, qui avoient été vendus, à l'expulsion des Blancs de Florence, elle lui députa à Padoue où il étoit alors, Boccace, son ami, pour l'engager à rentrer dans sa patrie. La seigneurie lui écrivit en même temps une lettre dont voici quelques fragmens :

« Il n'y a pas long-temps que nous avons » pris la résolution de faire fleurir parmi nous » les bonnes études, trop négligées dans notre » cité. Nous voulons qu'on y puisse acquérir » une instruction complète et dans tous les » genres, afin que notre république s'élève glo- » rieusement, comme Rome fit autrefois, au- » dessus des autres cités d'Italie, et que sa re- » nommée s'accroisse aussi-bien que sa pros- » périté. C'est par toi seul que notre patrie » peut obtenir ce qu'elle s'est proposé; aussi » elle te supplie (et cette distinction fut rare, » même chez les anciens) de prendre en ta

» pensée son université, et de faire que, par CHAP. XLI.
» ton moyen, elle fleurisse. Choisis toi-même
» le livre qu'il te plaira d'y expliquer; choisis
» la science qui s'accordera le mieux avec ta
» réputation ou avec ton repos. Peut-être se
» trouvera-t-il ici quelques hommes d'un génie
» élevé, qui, excités par ton exemple, pren-
» dront courage pour publier leurs vers dans
» notre ville.... Prépare-toi de ton côté, s'il
» nous est permis de t'adresser des exhortations,
» prépare-toi à terminer ton poëme immortel
» de l'Afrique, afin que les muses, négligées
» depuis tant de siècles, reviennent habiter
» parmi nous. Tu as assez long-temps voyagé
» jusqu'ici; assez long-temps tu as examiné
» les coutumes et le caractère des nations.
» Aujourd'hui tes magistrats et tes concitoyens,
» les nobles et le peuple, la maison antique et
» le patrimoine de tes pères que nous te ren-
» dons, t'appellent et t'attendent. Reviens donc,
» reviens après de si longs retards, et que ton
» éloquence seconde nos projets (1). »

Pétrarque parut touché d'une lettre aussi flatteuse, et qui donne une si haute idée de la manière dont les Florentins estimoient et récompensoient le mérite. Sa réponse exprime

(1) *Ab. Mehus vitæ Ambr. Cumalduł.* p. 223. — De Sade, Mémoires. L. IV, T. III, p. 125. — *Tiraboschi.* T. V, L. I, c. 3, §. 26, p. 75.

CHAP. XLI. une vive reconnoissance ; mais, avec sa pédanterie ordinaire, il y passe en revue, l'un après l'autre, tous les anciens qui avoient été rappelés dans leur patrie, et il se compare à eux tous (1). Il chargea Boccace de faire connoître quels projets il avoit formés pour son retour à Florence, mais il ne les effectua jamais, et ne vint point s'établir dans sa ville natale.

Boccace fut de nouveau chargé par sa république de quelques ambassades. En 1351, il fut envoyé au marquis de Brandebourg, fils de Louis de Bavière, pour l'engager à attaquer les Visconti. Deux ou trois ans plus tard, il fut envoyé au pape Innocent VI, pour se concerter avec lui sur la conduite de la république, à l'égard de l'empereur Charles IV. Au milieu de ces emplois honorables, Boccace composa plusieurs livres qui contribuèrent à faire avancer les sciences, et à répandre les connoissances de l'antiquité : on estima surtout son traité sur la Généalogie des Dieux, et celui sur la géographie ancienne. Ces ouvrages n'ont plus d'utilité aujourd'hui, parce que des recherches plus étendues nous ont fait connoître l'antiquité avec plus d'exactitude ; mais ils montrèrent comment on peut unir une grande érudition à une saine critique, et distribuer dans un ordre judicieux

(1) *Variarum Epistol.* 5, p. 1078.

un amas incohérent de faits et d'observations.

Il faut convenir que la prose latine de Boccace manque d'élégance; que ses poésies latines ne brillent ni par l'invention ni par le style; qu'enfin ses poésies italiennes n'auroient pu lui assurer seules le rang qu'il occupe dans la littérature : mais la réputation de Boccace repose aujourd'hui sur ses romans d'amour et ses nouvelles. Dans ce genre, il n'a eu aucun égal pour l'élégance du style, la grâce et la naïveté. Sa gaîté, quelquefois trop libre, est contenue par le goût, si elle ne l'est pas toujours par la modestie; et sa manière de raconter servira encore de modèle, lors même qu'on cesseroit de chercher dans ses récits la peinture des mœurs de son temps.

Mais quoique les œuvres plus sérieuses de Boccace n'excitent plus aujourd'hui notre intérêt, nous ne devons pas oublier que c'est à lui, plus qu'à personne, que tout l'Occident doit le rétablissement des lettres grecques. Il y contribua par les progrès qu'il fit lui-même dans cette langue, par le goût qu'il s'efforça d'inspirer aux autres pour les mêmes études, et par les établissemens publics qu'il fit consacrer par sa patrie à l'avantage des hellénistes. Ce fut lui qui attira en Italie Léonce Pilate, philosophe grec, originaire de Calabre, comme Barlaam, et non moins savant que lui. La

CHAP. XLI. figure de cet homme, dit Boccace, étoit repoussante, ses traits difformes, sa barbe longue, ses cheveux noirs, ses manières rudes et sauvages. Toujours on le voyoit plongé dans une profonde méditation; mais on trouvoit en lui comme une archive inépuisable, où toute l'histoire et la fable grecques étoient déposées (1). En 1360, Léonce Pilate, venant de Grèce, débarqua à Venise, d'où il avoit l'intention de se rendre à Avignon. Boccace l'y rencontra; il rechercha son amitié, et l'engagea à venir s'établir à Florence. Puis il détermina le gouvernement de cette république à fonder, en faveur du philosophe grec, une chaire de langue et de littérature grecques. Lui-même, quoiqu'âgé de quarante-sept ans, il se rangea le premier parmi les écoliers du nouveau professeur; il étudia trois ans sous lui les œuvres d'Homère. En 1364, Léonce Pilate désira revoir sa patrie; il quitta Florence, malgré les sollicitations de ses écoliers, et retourna en Grèce. Il trouva ce pays désolé par les Turcs, et accablé par des calamités sans nombre; il se reprocha de n'avoir pas connu le prix du repos de l'Italie, et il se mit en route pour y revenir; mais son vaisseau fut surpris par un orage terrible. Le malheureux philosophe embrassoit un des mâts

(1) *Boccaccio de Genealogia Deorum*. L. XV, c. 6.

au milieu de la tempête, lorsque ce mât fut frappé par la foudre, et Léonce périt consumé par le feu céleste (1). CHAP. XLI.

Pendant le séjour à Florence du professeur grec, il avoit traduit en latin, de concert avec Boccace, l'Iliade et l'Odyssée. L'Occident dut à ces deux hommes, et seulement alors, la connoissance d'Homère, dont on n'avoit auparavant qu'une mauvaise traduction en vers. D'autres livres grecs furent répandus dans le même temps, par les soins de Boccace, dans toute la Toscane; aussi écrivit-il avec un juste orgueil, dans son Traité de la généalogie des Dieux: « C'est moi qui, par mes conseils, détournai » Léonce Pilate du dessein de se rendre à la » Babylone d'Occident; c'est moi qui l'ai con- » duit à Florence; je l'y ai reçu dans ma maison, » et pendant long-temps je lui ai donné l'hos- » pitalité. J'ai travaillé avec zèle à le faire ad- » mettre parmi les docteurs de l'université flo- » rentine; je lui ai fait assigner une paie par » le trésor public. Le premier parmi les Italiens, » j'ai pris de lui des leçons particulières, pour » l'entendre expliquer l'Iliade; le premier j'ai » obtenu ensuite que les livres d'Homère fus- » sent enseignés publiquement (2) ».

(1) *Petrarcæ Seniles epistolæ.* Lib. VI, epist. 1, de janvier 1365.

(2) *De Genealogia Deorum.* L. XV, c. 7.

CHAP. XLI. N'oublions pas nous-mêmes ces obligations, et rendons grâce à Boccace, à l'Université, à la république florentine, de ce que les livres d'Homère sont parvenus jusqu'à nous; de ce que la langue du père des poètes est devenue familière dans notre Europe; de ce qu'enfin les vertus et les monumens de l'antiquité, le patriotisme de Sparte et les arts d'Athènes, l'éloquence, la poésie, la philosophie, le souvenir de la liberté et de la grandeur d'âme des Grecs, sont restés à notre portée, et peuvent encore élever notre âme, former notre génie, ou échauffer notre cœur.

CHAPITRE XLII.

L'Italie image de la Grèce. — Ses tyrans. — Entreprises de Jean Visconti, archevêque de Milan. — Grande compagnie du chevalier de Montréal. — Le cardinal Albornoz entreprend la conquête du patrimoine de l'Église. — Mort de Colas de Rienzo.

1351 — 1354.

L'ITALIE, où la littérature grecque venoit d'être transportée par les soins de Boccace et de la république florentine, étoit le pays de l'Europe le plus propre à faire revivre l'ancienne Grèce. La nature elle-même s'est plue à doter ces deux magnifiques contrées de dons à peu près semblables. Elle a multiplié dans l'une et dans l'autre les sites pittoresques; elle y a entassé des rochers majestueux, creusé des vallons rians, et ménagé des cascades rafraîchissantes; elle a orné, comme pour un jour de fête, leurs campagnes de la plus riche végétation, et, tandis qu'elle a enrichi à l'envi l'Italie et la Grèce, par les prodiges de sa puissance, elle a aussi donné aux hommes qui les habitent des qualités semblables; si du moins l'on peut recon- CHAP. XLII.

noître le caractère primitif d'un peuple, lorsqu'il a déjà été altéré par les gouvernemens divers. Les qualités communes aux peuples de l'Italie et de la Grèce, les qualités permanentes, dont le germe s'est maintenu sous tous les gouvernemens et se retrouve encore, sont une imagination vive et brillante, une sensibilité rapidement excitée et rapidement étouffée, enfin, le goût inné de tous les arts, avec des organes propres à apprécier ce qui est beau dans tous les genres, et à le reproduire. Dans les fêtes du peuple des campagnes, on démêleroit aujourd'hui des hommes en tout semblables à ceux qui, par leurs applaudissemens, animèrent le génie de Phidias, de Michel-Ange ou de Raphaël. Ils ornent leurs chapeaux de fleurs odoriférantes; leur manteau est drappé d'une manière pittoresque, comme celui des statues antiques; leur langage est figuré et plein de feu; leurs traits expriment toutes les passions, et en effet ils sont susceptibles de l'amour le plus impétueux, de la colère la plus bouillante. Aucune fête ne leur paroît complète si les facultés morales de l'homme n'y ont eu quelque part, si l'Église où ils se réunissent n'est ornée avec goût et d'une manière pittoresque, si une musique harmonieuse n'élève leur âme vers les cieux. L'esprit lui-même ne reste pas étranger à leurs divertissemens; lorsque, sur leur

salaire, ils ont dérobé à leurs besoins une pénible épargne, ils ne la consacrent point à se procurer des boissons enivrantes ou des plaisirs crapuleux, mais ils la portent comme un tribut, aux théâtres, aux poètes improvisateurs, aux conteurs d'histoires qui éveillent leur imagination et qui nourrissent leur esprit. L'Italie est aujourd'hui le seul pays où le bouvier et le vigneron, le laboureur et le berger, remplissent avec leurs femmes et leurs enfans, les salles de spectacle; c'est le seul où ils puissent comprendre des tragédies qui leur représentent les héros des temps passés, et des fables poétiques dont le souvenir ne leur est point absolument étranger.

A l'époque où l'étude des lettres grecques fut transportée en Italie, et lorsque des modèles, qui approchent de la perfection, furent offerts à l'imitation des orateurs, des poètes, des philosophes et des artistes, la ressemblance entre la Grèce et l'Italie étoit bien plus complète encore qu'elle ne l'est de nos jours. Une parité presque absolue dans le gouvernement, dans les mœurs, dans les habitudes, sembloit désigner d'avance l'un des peuples, pour marcher sur les traces de l'autre. Cependant les lettres et les arts de la Grèce languirent quelque temps encore après leur introduction en Italie. L'imitation des meilleurs modèles parut refroidir le

CHAP. XLII génie plutôt que l'animer. Il n'y a point d'impulsion pour ceux qui ne prétendent qu'à faire des copies; la pédanterie de l'érudition, l'étude des langages morts qu'on s'efforçoit en vain de faire revivre, et l'enseignement servile des écoles, donnèrent, pendant long-temps, une fausse direction à l'esprit national.

La fin du quatorzième siècle et le commencement du quinzième n'ont produit que des écrivains latins. Plusieurs d'entre eux sans doute sont arrivés à un rare degré d'élégance, mais tous avoient renoncé volontairement à un avantage inappréciable, à l'encouragement que leurs compatriotes seuls pouvoient leur donner. Lorsque la nation entière est douée d'imagination et de sensibilité, elle prend à sa propre littérature un intérêt qu'elle ne peut attacher à une langue étrangère; elle lui communique son caractère; et elle concourt à la perfectionner, par ses critiques, plus encore que les auteurs par leurs travaux. Les défauts qu'on reproche jusqu'à ce jour à la littérature italienne, peuvent tous s'expliquer par ce premier tort des lettrés, d'avoir abandonné la langue nationale dans le siècle qui devoit le plus éminemment réunir le goût au génie. Ce siècle, qui suivit le Dante et Pétrarque, fut perdu pour les lettres; la pédanterie lui ôta toute sa vigueur; et tous ses monumens sont demeurés ensevelis dans

une langue étrangère. Ce fut plus de cent ans après la mort de Pétrarque qu'on vit enfin paroître, en italien, deux poëmes regardés encore aujourd'hui comme classiques (1); mais tous deux sont à demi burlesques, car l'on croyoit que la langue dans laquelle ils sont écrits étoit indigne d'un sujet sérieux. Lorsque, plus tard encore, cette langue fut employée de nouveau par des poètes d'un talent supérieur, la nation qui devoit les encourager avoit perdu sa fierté, sa valeur, et surtout ces sentimens profonds qui mettent la poésie en harmonie avec l'âme aussi-bien qu'avec l'imagination, qui font concevoir le devouement, qui communiquent l'enthousiasme, et qui conservent une teinte mélancolique aux tableaux les plus animés. CHAP. XLII.

Les arts ne furent point arrêtés dans leurs progrès, comme les lettres, par l'esprit d'imitation. On n'a retrouvé des tableaux antiques, encore en bien petit nombre, que lorsque la peinture moderne étoit déjà arrivée à sa plus brillante période. La marche de l'art fut lente, mais régulière; les peintres découvrirent à mesure qu'ils les mettoient en œuvre, et par leurs propres forces, les règles de la peinture et les moyens de l'exécution. Le génie ne perd rien de son noble enthousiasme, lorsqu'il ne

(1) Le *Morgante maggiore* de Pulci, et l'*Orlando inamorato* de Boiardo, tous deux composés vers 1480.

CHAP. XLII. se soumet aux lois qu'après les avoir dictées lui-même; aussi le feu primitif de la création brille-t-il toujours dans les ouvrages les plus corrects de l'école italienne. La sculpture, il est vrai, doit plus à l'antique; soit que le génie ait une moindre part à cet art, ou que ce génie n'ait jamais animé les modernes. Les statues antiques sont pour nous le type de la perfection, et une copie parfaite seroit à nos yeux, un assez grand chef-d'œuvre. Cependant, même dans la sculpture, les Italiens créèrent avant de copier, et c'est parce qu'ils inventèrent eux-mêmes l'art qu'ils pratiquèrent dans le treizième et le quatorzième siècles, que, dans le quinzième, ils furent en état d'imiter de plus grands modèles.

Mais si cet esprit d'imitation, inconnu aux Grecs, établissoit une extrême différence entre eux et les Italiens qui prétendoient les imiter; la ressemblance, d'autre part, étoit devenue plus exacte que jamais, dans une chose qui ne s'imite point, dans la situation politique des deux pays. L'Italie étoit devenue ce qu'avoit été la Grèce; Athènes revivoit dans Florence, Sparte dans Venise; Lucques et son Castruccio rappeloient, avec bien moins de vertus, Thèbes et son Épaminondas; Pise et Sienne pouvoient se comparer à Mégare et à Corinthe; Gênes, à Syracuse; tandis que la fertile Lombardie,

comme autrefois les riches colonies de l'Asie mineure, n'avoit pas su maintenir sa liberté. Les tyrans italiens ressembloient aussi aux tyrans des Grecs. Ni les talens, ni même les vertus d'un *seigneur*, ne pouvoient légitimer son pouvoir usurpé; il demeuroit toujours odieux au peuple, et en proie à ses propres soupçons; des révolutions fréquentes le précipitoient du trône, où il ne pouvoit se maintenir que par des crimes; tandis que ceux que les Italiens appeloient les *seigneurs naturels*, le roi de Naples, comme autrefois celui de Macédoine, l'empereur, comme le grand roi de Perse, étoient respectés de génération en génération, et pouvoient sommeiller sur le trône, sans que leurs sujets tentassent de les renverser.

Parmi les races de tyrans qui s'étoient élevées sur la ruine des droits des peuples, celle des Visconti attiroit surtout les regards de toute l'Italie. Son ambition avouée étoit d'envahir cette contrée toute entière, et les talens qui distinguèrent successivement plusieurs chefs de cette famille, tandis que des tyrans imbécilles ou corrompus régnoient à Vérone et à Padoue, à Mantoue et à Ferrare, ses immenses richesses, et le pouvoir qu'elle possédoit déjà, sembloient lui assurer le succès dans ses projets d'agrandissement. Elle savoit mettre à profit toutes les

CHAP. XLII. révolutions de l'Italie, pour étendre chaque jour sa domination. Tantôt elle réduisoit les états voisins à se soumettre à elle sans réserve; tantôt elle leur offroit seulement son alliance; mais la protection qu'elle accordoit à ses alliés les asservissoit. Elle continuoit à favoriser de toutes ses forces le parti gibelin, auquel elle se faisoit gloire d'être fidèle; mais c'étoit seulement dans les états où, à l'aide de ce nom encore puissant, elle espéroit exciter des mouvemens séditieux. Elle ne prenoit point conseil de cet esprit de parti, dans sa politique intérieure, et c'étoit chez ses seuls rivaux qu'elle vouloit l'entretenir. Selon ses convenances passagères, elle recherchoit indifféremment l'alliance ou des papes ou des empereurs; elle les flattoit tous deux, et n'étoit fidèle à aucun, parce que la corruption et la perfidie servoient mieux son ambition que n'auroient pu faire la franchise et la droiture. Dans les villes qui lui étoient soumises, elle laissoit éteindre les factions à l'aide desquelles souvent elle les avoit asservies; et les Lombards, corrompus par la fertilité de leurs campagnes, oublioient volontiers, dans le luxe et la mollesse, non-seulement leurs anciennes haines, mais la patrie et la liberté, pour lesquelles, deux siècles auparavant, ils avoient fait de si grandes choses. Parmi tant de cités soumises aux Visconti, la seule ville

d'Asti osoit se plaindre encore de capitulations violées, et s'agitoit toujours pour les vieilles querelles des Isnardi et des Gottuari (1).

Les états de l'archevêque Jean Visconti étaient bornés, au couchant, par ceux de Jean Paléologue, marquis de Montferrat, d'Amé VI de Savoie, dit le Comte Verd, et des vassaux de celui-ci, Jacques, prince d'Achaïe et comte de Piémont, et Thomas, marquis de Saluces (2). Toutes les villes du Piémont, autrefois libres, dépendoient de quelqu'un de ces seigneurs. Ceux de la maison de Savoie étoient alors mineurs; et, par un compromis avec le marquis de Montferrat, ils avoient pris l'archevêque Visconti pour arbitre de leurs querelles : ce qui, pendant que ce dernier vécut, maintint la paix sur cette frontière.

Au levant, les états de quatre seigneurs séparaient le territoire des Visconti de ceux de l'Église et de la république de Venise. Les Gonzague dominoient à Mantoue et à Reggio; les marquis d'Este, à Ferrare et Modène; les de la Scala, à Vérone et Vicence; et les Carrare, à Padoue. La puissance de la maison d'Este et de celle de la Scala, étoit de plus ancienne ori-

(1) *Benvenuto di San Giorgio hist. Montisferrati.* T. XXIII, p. 516.

(2) Guichenon, Histoire généalogique. T. I, p. 328 et 402.

CHAP. XLII. gine que celle des Visconti, et tous ces seigneurs avoient des titres égaux; cependant il s'en faut bien que le pouvoir de ces quatre familles fût stable à l'égal de celui des Visconti. On voyoit alors à la tête de chacune, des jeunes gens perdus de débauche. Ces princes croyoient que le pouvoir souverain n'étoit autre chose que le droit de satisfaire leurs passions les plus honteuses. C'étoit pour jouir à leur tour de cette prérogative, et non pour se livrer à une ambition plus noble, que les cadets de chaque famille cherchoient sans cesse, par des complots perfides, à supplanter leurs aînés; les neveux, leurs oncles; les bâtards, leurs frères légitimes. Dans l'espace de peu d'années, on vit ces quatre maisons ébranlées et affoiblies par de semblables conjurations.

La guerre civile qui éclata dans la maison d'Este, n'étoit cependant pas sans motif plausible. Le marquis Obizzo avoit, en mourant, légitimé, au mois de mars 1352, les fils qu'il avoit eus d'une maîtresse; et il avoit laissé à l'aîné, Aldobrandin, la succession à sa souveraineté. Son neveu, François, réclama contre un acte qui le dépouilloit de ses droits; et, lorsqu'il vit un bâtard en possession de l'héritage de sa maison, il se retira à la cour des Visconti. De là il chercha, tantôt par des intrigues, et

tantôt par les armes, à recouvrer des droits qu'il croyoit légitimes (1). CHAP. XLIII.

Les divisions dans la famille de la Scala n'étoient point aussi excusables. Can Grande, qui régnoit alors, avait deux frères légitimes, et un bâtard nommé Frégnano. Au mois de février 1354, il s'étoit rendu à Bolzano, pour y avoir une conférence avec le marquis de Brandebourg, son beau-frère. Frégnano essaya de profiter de l'absence de son frère, pour s'emparer de la souveraineté. Il se rendit maître, par un stratagème, de la personne du plus jeune de ses frères, qui étoit resté à Vérone, et de celle d'Azzo de Correggio, gouverneur de la ville. Alors il publia différentes lettres qu'il prétendit avoir été adressées à ce gouverneur, ou à lui-même. Sous prétexte que des troupes de Visconti menaçoient le Véronois, il fit sortir toute la garnison pour marcher à leur rencontre. Pendant la nuit du 17 février, il annonça la mort subite du seigneur Can Grande; et, le matin du jour suivant, il parcourut les rues, à cheval, avec son plus jeune frère Alboin, et il reçut l'hommage des magistrats et du peuple. Feltrino, l'un des seigneurs de Gonzague, qui avoit pris part à son complot, arriva bientôt à son aide, avec des troupes; peu de jours après, Bernabos

(1) *Chronicon Estense.* T. XV, p. 469.

CHAP. XLII. Visconti, neveu de l'archevêque, lui amena aussi un corps de cavalerie que Frégnano n'osa point introduire dans la ville. Ces auxiliaires, qu'il n'avoit pas demandés, et qui sembloient accourir par un amour désintéressé pour les trahisons, excitoient avec raison sa défiance.

Mais la nuit même que Bernabos s'éloignoit de Vérone, où l'on n'avoit pas voulu l'admettre, Can Grande, averti de la révolution survenue dans sa capitale, arriva devant la porte du champ de Mars; elle lui fut ouverte en silence, par le capitaine, qui lui étoit dévoué; et Cane, appelant aux armes le peuple, auquel il faisoit répéter son nom, s'empara du quartier au-delà de l'Adige. Le matin suivant, 25 février, il passa le pont, et attaqua Frégnano, qui défendoit l'autre partie de la ville. Après un combat acharné, le bâtard de la Scala fut tué, ainsi que Paul Pic de la Mirandole, qu'il avoit nommé son podestat, et plusieurs de ses complices. Feltrino Gonzague fut fait prisonnier, et ne put ensuite racheter sa liberté qu'au prix de trente mille florins. Le cadavre de Frégnano fut ignominieusement attaché à la potence; un grand nombre de ses partisans furent envoyés au supplice, et Can Grande se trouva de nouveau maître de Vérone; mais la rébellion qu'il avoit si rapidement étouffée, lui avoit fait con-

noître tout ce qu'il avoit à craindre des seigneurs de Mantoue et de Milan (1).

Les conjurations qui furent tramées dans les familles de Carrare et de Gonzague, ne firent point éclater de guerre civile. Elles s'accomplirent l'une et l'autre dans l'enceinte des palais des princes. A Padoue, un oncle et un neveu, Jacopino et Francesco de Carrare, régnoient ensemble. Ce dernier, que nous verrons ensuite gouverner et défendre ses états avec assez de gloire, fit tout à coup saisir son oncle à table, tandis qu'il soupoit avec lui (2); il l'accusa d'avoir ourdi un complot pour le faire assassiner, et il le fit jeter dans une prison, où le malheureux Jacopino vécut encore dix-sept ans. Sa femme, Marguerite de Gonzague, fut renvoyée à Mantoue, avec son fils, âgé d'un an. Une secrète jalousie entre cette femme et celle de Francesco avoit été la cause première de cette catastrophe (3).

La conspiration de Mantoue éclata la dernière. Guido de Gonzague, seigneur de cette

(1) *Gazata Chronicon Regiense*. T. XVIII, p. 73. — *Chronicon Estense*. T. XV, p. 478. — *Libro del Polistore*. c. 41, T. XXIV, p. 835. — *Chronicon Mutinense Joh. de Bazano*. p. 618. — *Matteo Villani*. L. III, c. 99 à 102, p. 221.

(2) Le 18 juillet 1355.

(3) *Cortusiorum Historia de novit. Paduæ*. T. XII. — *Gatari Cronica di Padova*. T. XVIII, p. 41.

CHAP. XLII. ville, avoit trois fils, dont il avoit associé l'aîné, Ugolino, à son pouvoir; et, comme celui-ci montroit autant de valeur que de prudence, Guido, devenu vieux, lui abandonnoit peu à peu toute son autorité. Les deux plus jeunes frères, Louis et François, en conçurent la plus violente jalousie. En 1362, ils complotèrent contre lui, et le 2, ou selon d'autres, le 13 octobre, ils le massacrèrent. Le vieux Guido de Gonzague, qui, par sa conjuration contre Passérino des Bonacossi, avoit, en 1328, élevé sa famille au rang des maisons souveraines, vit massacrer, par ses propres enfans, celui de ses fils sur lequel reposoient toutes ses espérances; lui-même il fut dépouillé par eux du pouvoir souverain, et il finit ses jours dans la douleur (1).

Tels étoient les princes indépendans qui gouvernoient le nord de l'Italie. On y trouvoit aussi, il est vrai, une autre famille de seigneurs, les Beccaria, qui dominoient à Pavie. Mais ceux-ci étoient vicaires tour à tour, ou des Visconti, ou des seigneurs de Montferrat. Plusieurs petits princes régnoient encore dans les villes de la Romagne et de l'état de l'Église; cependant le nombre des maisons souveraines

(1) *Cronica di Bologna*. T. XVIII, p. 466. — *Platina Historia Mantuanæ urbis*. L. III, p. 747.

de l'Italie avoit beaucoup diminué, et la géographie de cette contrée s'étoit fort simplifiée. Le nombre des républiques étoit plus réduit encore. Gênes et Bologne étoient, momentanément du moins, soumises aux Visconti; Lucques obéissoit aux Pisans; en sorte qu'il ne restoit plus que Venise, Pise, et les trois communes guelfes de Toscane, Florence, Sienne et Pérouse : les autres villes, jadis libres, de cette province, étoient plutôt sujettes qu'alliées de ces trois républiques.

Les communes guelfes de Toscane étoient plus particulièrement en butte aux projets hostiles et à l'ambition de l'archevêque de Milan; mais elles étoient aussi prévenues contre lui par leur double haine pour le parti gibelin et pour la tyrannie. Nous avons vu comment les Florentins avoient repoussé la guerre qu'en 1351 Visconti avoit portée en Toscane, comment ils avoient forcé le général du seigneur de Milan à lever le siége de Scarpéria; mais la force ouverte étoit bien moins à redouter que les intrigues secrètes; Visconti cherchoit dans chaque ville, dans chaque château, à s'assurer des partisans, ou à séduire des traîtres; et, pendant l'hiver qui suivit cette campagne glorieuse, peu 1351.
s'en fallut que la ville d'Arezzo ne lui fût vendue. Le seigneur de Milan avoit encouragé la famille guelfe des Brandagli d'Arezzo à s'em-

CHAP. XXX. 1351. parer de la tyrannie ; il avoit ménagé pour elle une alliance avec les petits tyrans gibelins d'Agobbio et de Città-di-Castello. Déjà les Brandagli avoient surpris une porte, et ils avoient appelé à leur aide, par des signaux, les troupes des Visconti, lorsque les habitans d'Arezzo prirent les armes, et chassèrent les rebelles de la ville, avant qu'ils pussent exécuter leurs coupables projets (1).

Les républiques guelfes de Toscane, ralliées par le danger qu'elles couroient en commun, ayant conclu une ligue entre elles pour leur défense mutuelle (2), envoyèrent une députation au pape, afin de l'engager à se mettre à la tête d'un parti formé originairement pour la défense de l'Église, et à venger l'affront que ses armes avoient reçu devant Bologne.

Mais Visconti étoit dès long-temps entré en négociations avec la cour d'Avignon, pour chercher à l'apaiser. Il achetoit au poids de l'or, des partisans jusque dans le sacré collége ; ses présens avoient été acceptés par la vicomtesse de Turenne, maîtresse de Clément VI, qui avoit tout pouvoir sur lui ; en sorte que la cour foiblissoit chaque jour dans sa colère, et chanceloit dans ses résolutions (3). Les cardinaux

(1) *Matteo Villani*. L. II, c. 36, p. 126.

(2) *Ibid*. c. 46, p. 135.

(3) *Matteo Villani*. L. II, c. 52, p. 140. — *Raynaldus Annales eccles*. 1352. §. 7, T. XVI, p. 329.

qui paroissoient animés du plus vif ressentiment, et qui parloient avec le plus de force pour l'honneur de l'Église, n'avoient pas de honte au consistoire suivant, de se déclarer pour ce même Visconti dont ils s'étoient montrés les antagonistes (1). CHAP. XLIII. 1351.

Enfin, le pape céda aux sollicitations de sa maîtresse et de ses courtisans; le 5 mai 1352, il déclara au consistoire des cardinaux, qu'en considération de la soumission de l'archevêque de Milan et de sa sainte obéissance, il annulloit tous les procès intentés contre lui, et il retiroit les excommunications et les interdits dont il l'avoit frappé. Les ambassadeurs du seigneur de Milan présentèrent à Clément VI, les clefs de Bologne, comme pour lui restituer cette ville, mais le pape les leur rendit. Il céda en même temps, pour le terme de douze ans, la souveraineté de Bologne à Visconti, à titre de fief de l'Église, moyennant une redevance de douze mille florins par année (2). Cent mille florins furent payés par le seigneur de Milan, à la chambre apostolique, pour les frais de la précédente guerre en Romagne. Plus de deux cent 1352.

(1) *Matteo Villani*. L. II, c. 66, p. 151.

(2) *Cronica di Bologna*. T. XVIII, p. 427. — *Josephi Ripamontii hist. Mediol.* L. II, p. 552, *ap. Grævium Thesaurus*. T. II. — *Ghirardacci storia di Bologna*. L. XXIII, T. II, p. 213.

CHAP. XLIV. 1352. mille florins avoient été dépensés pour séduire les personnages les plus importans de la cour d'Avignon, et obtenir d'elle un traité aussi avantageux (1).

Pendant ce temps, les républiques de Toscane, obligées à renoncer aux secours de leur allié naturel, s'étoient adressés à l'héritier d'une famille dont elles avoient combattu les ancêtres; au petit-fils de Henri VII, au fils de Jean de Bohême, Charles IV qui étoit alors roi des Romains; elles lui représentèrent que le peu de pouvoir que les empereurs conservoient encore sur l'Italie, seroit bientôt envahi par les Visconti, si le monarque n'arrêtoit pas enfin leur ambition; elles offrirent de le seconder de toutes leurs forces, pour abaisser l'orgueil du seigneur de Milan; de lever pour Charles une armée, et de lui payer des subsides, lorsqu'il viendroit en Italie prendre les deux couronnes du royaume des Lombards et de l'Empire romain (2). Un chancelier de Charles IV vint à Florence pour suivre cette négociation. Le subside à payer à l'empereur fut fixé à deux cent mille florins; l'armée qu'il devoit commander devoit être de six mille gendarmes, dont un tiers seulement à sa solde; et les magistrats des républiques devoient prendre le titre de vi-

(1) *Matteo Villani.* L. III, c. 4, p. 163.
(2) *Ibid.* L. II, c. 76, p. 157.

caires impériaux. Ce traité fut publié à Florence, au commencement de mai 1352; mais Charles IV, ne pouvant encore s'éloigner de son royaume de Bohême, refusa de le ratifier (1). CHAP. XLII. 1352.

L'archevêque de Milan n'avoit point entrepris, pendant la campagne de 1352, de faire envahir la Toscane par une armée considérable; mais il avoit distribué ses forces sur plusieurs points, et il avoit donné des secours à tous les ennemis des républiques. Il suscita contre Pérouse et Sienne, le comte d'Urbino, de la maison de Montéfeltro, le seigneur de Cortone, et le préfet de Vico, qui gouvernoit Viterbe et plusieurs autres villes des états de l'Église. Dans les Apennins, le vieux Pierre Saccone des Tarlati étoit encore, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, l'ennemi le plus actif des Guelfes; il surprenoit et dévastoit, par des incursions inattendues, tantôt les campagnes du Mugello, tantôt celles d'Arezzo. Il s'étoit emparé du bourg Saint-Sépulchre, forteresse importante des Pérousins, et bientôt après, d'Anghiari, et de deux autres châteaux (2). Enfin, dans la Garfagnane, François Castracani entreprenoit le siége de Barga, avec des forces consi-

(1) *Matteo Villani.* L. III, c. 6 et 7, p. 164; et c. 13, p. 170.

(2) *Ibid.* L. II, c. 42, p. 131.

CHAP. XXXI. dérables que lui fournissoit l'archevêque. Mais
1352. la ligue guelfe sortit glorieusement de cette lutte; elle reprit après un long siége, et rasa jusqu'aux fondemens, le fort château de Bettona, à huit milles de Pérouse, qui avoit été pris par les Gibelins (1); Castracani fut forcé à lever le siége de Barga, après avoir été défait dans la Garfagnane (2); et Pierre Saccone, vaincu près de Bibbiéna, ne dut son salut qu'à la bonté de son cheval (3).

La guerre n'avait point été soutenue de part ou d'autre avec des forces proportionnées à la puissance de l'archevêque de Milan, ou des Florentins. Cependant l'un et l'autre parti désiroient la paix; Visconti redoutoit la négociation déjà entamée par les Guelfes avec Charles IV; de plus, il craignoit un changement dans les dispositions de la cour d'Avignon. Clément VI étoit mort le 5 décembre 1352, après avoir vécu dans la pompe et dans les plaisirs, non comme un chef de l'Église, mais comme un souverain voluptueux et magnifique, entouré de femmes et de chevaliers (4). L'évêque de Clermont, cardinal d'Ostie, qui lui fut donné pour successeur, le 28 décembre, sous le nom

(1) *Matteo Villani.* L. III, c. 25, 26, 27, p. 176.
(2) *Ibid.* c. 35, p. 181.
(3) *Ibid.* c. 11, p. 168.
(4) *Ibid.* c. 43, p. 186.

d'Innocent VI, pouvoit avoir l'intention de CHAP. XLIII.
rompre un traité surpris à son prédécesseur 1352.
par la vénalité de ses courtisans. L'archevêque de Milan crut devoir faire la paix avec les Guelfes, pour n'avoir rien à craindre de l'Église. Il proposa aux républiques de Toscane d'ouvrir un congrès à Sarzana; les ambassadeurs s'y rendirent d'une et d'autre part, et commencèrent
leurs conférences le 1er janvier 1353 (1). On 1353.
accepta la médiation des Gambacorti et de la république de Pise, qui étoient demeurés neutres entre l'archevêque et les Florentins; et, par leur entremise, un traité de paix fut conclu entre Visconti et les républiques de Florence, Pérouse, Sienne, Arezzo et Pistoia. Quelques châteaux pris de part et d'autre furent restitués, et la république de Pise se rendit garante de l'exécution du traité (2).

Mais la paix de Sarzane procura à peine quelques mois de tranquillité aux Florentins. Bientôt une armée plus redoutable que celle de l'archevêque ravagea la marche d'Ancône et la Romagne, et une guerre plus désastreuse menaça les frontières de la Toscane. Un gentilhomme provençal, chevalier de Saint-Jean de Jérusalem, le frère Montréal d'Albarno, que

(1) *Matteo Villani.* L. III, c. 47, p. 189.

(2) Il fut publié à Florence le 1er avril 1353. — *Matteo Villani.* L. III, c. 59, p. 195.

CHAP. XLII. les Italiens ont nommé Frà Moriale (1), s'étoit
1353. distingué au service du roi de Hongrie, dans les guerres du royaume de Naples. Dans ces provinces malheureuses, abandonnées à toutes les vexations des gens de guerre, il avoit appris à donner une certaine régularité au brigandage, et à maintenir une certaine discipline parmi des soldats auxquels tous les crimes étoient permis. Par cette association de la règle à la licence, il avoit rassemblé une compagnie d'aventure, avec laquelle il étoit resté dans le royaume de Naples, après le départ de Louis de Hongrie. La reine Jeanne, pour s'en délivrer, avoit pris à sa solde Malatesta, seigneur de Rimini, avec une forte armée; celui-ci avoit assiégé, en 1352, Montréal dans Averse; il l'avoit forcé à capituler, et à sortir du royaume, après avoir restitué tout le butin qu'il y avoit amassé (2). Montréal, avec le petit nombre de soldats qui lui étoient demeurés fidèles, s'étoit mis à la solde du préfet de Vico, seigneur de Viterbe, d'Orviéte, et de quelques autres villes du patrimoine de Saint-Pierre; mais dans cet abaissement même, il nourrissoit de plus vastes projets; il avoit écrit

(1) Sur son vrai nom, voyez *Raynaldus Annales ecclesiast.* 1353, §. 5, p. 340. — *Cherubino Ghirardacci storia di Bologna.* L. XXIII, T. II, p. 220. — De Sade, Mémoires pour la vie de Pétrarque. L. V, p. 354.

(2) *Matteo Villani.* L. III, c. 40, p. 184.

à tous les connétables qui commandoient des gens de guerre en Italie, pour leur offrir une solde et du service, comme dans les troupes réglées, leur annonçant en même temps qu'ils jouiroient auprès de lui de toute la licence que se permettoient les soldats des compagnies d'aventure. Par ces promesses, il attira sous ses drapeaux quinze cents gendarmes et deux mille fantassins; et il conduisit aussitôt cette troupe sur le territoire du seigneur Rimini, dont il vouloit se venger. Il entra dans ce petit état au mois de novembre 1353, et avant la fin de l'hiver, il avait déjà conquis quarante-quatre châteaux (1).

Pendant que Montréal mettoit la Romagne à feu et à sang, il donnoit à sa compagnie un gouvernement régulier. Il avait nommé un trésorier, des conseillers, des secrétaires avec lesquels il délibéroit sur les intérêts communs. Des juges maintenoient la paix dans son camp, et faisoient observer, entre ses soldats, une rigoureuse justice, tandis qu'il leur laissoit exercer toute espèce de brigandages contre les habitans des pays où il faisoit la guerre. Le butin étoit partagé d'une manière régulière, entre les officiers et les soldats; il étoit vendu ensuite à des marchands qui suivoient l'armée pour racheter les effets pillés, et Montréal faisoit respecter

(1) *Matteo Villani*. L. III, c. 89, p. 216.

CHAP. XLII. les personnes et les propriétés de cette classe
1353. d'hommes. Par cette discipline, il faisoit régner l'abondance dans son camp; les gens de guerre ne parloient, en Italie, que des richesses qu'on acquéroit à son service. Ceux qui étoient à la solde des princes, ou des républiques, attendoient avec impatience le terme de leurs engagemens, pour quitter leurs drapeaux, et se rendre auprès de Montréal; plusieurs même commettoient des fautes volontaires pour se faire congédier avant l'expiration du temps pour lequel ils étoient engagés (1).

Malatesta, accablé par cette compagnie, vint implorer les secours des trois communes guelfes de Toscane. Il leur représenta que ces brigands, ennemis de toutes les nations et de tous les gouvernemens, quitteroient bientôt sa principauté déjà épuisée, pour attaquer la Toscane, où ils espéroient trouver de plus grandes richesses; que si on ne se hâtoit de les punir, leur exemple pernicieux séduiroit tous les soldats d'Italie, et feroit tourner toutes les forces de la société contre elle-même. Malgré des motifs aussi puissans, Pérouse et Sienne refusèrent de provoquer un ennemi qui ne les avait point attaquées. Florence fit passer quelques secours à Malatesta, mais ils n'étoient pas suffisans; en sorte que le

(1) *Matteo Villani.* L. III, c. 108, p. 229. — *Leonardo Aretino storia Fiorent.* L. VIII.

seigneur de Rimini les renvoya, et traita avec la compagnie. Il lui promit quarante mille florins, pour l'éloigner de ses terres, et lui donna un de ses fils pour otage (1). Il ne put cependant payer une si grosse somme, qu'en licenciant toutes ses troupes; et les soldats qu'il renvoya, passèrent au service de Montréal. Vers le même temps, plusieurs des premiers barons de l'Allemagne entrèrent dans la grande compagnie, qui devint plus redoutable que jamais (2).

CHAP. XLII. 1353. 1354.

Les républiques toscanes qui n'avoient pas su attaquer la grande compagnie, dans le moment convenable, avoient du moins formé une ligue pour se défendre contre elle; elles étoient convenues de mettre trois mille chevaux sur pied, et le contingent des Florentins étoit déjà arrivé à Pérouse. Mais Montréal réussit avec facilité à dissoudre cette ligue; il rechercha l'amitié des Pérousins, dont il déclara qu'il respecteroit scrupuleusement la neutralité; il demanda de pouvoir traverser leur territoire sans s'y arrêter, et en payant comptant tout ce dont il auroit besoin. Séduits par l'espérance d'échapper au danger, sans combat et sans dépenses, les Pérousins abandonnèrent lâchement leurs alliés, et firent leur paix particulière avec Mont-

(1) *Cronaca Riminese*. T. XV, p. 902.

(2) *Matteo Villani*. L. III, c. 110, p. 250. — *Polistore*, c. 40, p. 832, T. XXIV.

CHAP. XLII. réal (1). Alors la compagnie entra par Asciano
1354. et Montépulciano, sur le territoire de Sienne; et les Siennois, effrayés de l'abandon où leurs voisins les laissoient, traitèrent à leur tour avec Montréal, et lui donnèrent seize mille florins, pour qu'il continuât sa route sans s'arrêter chez eux (2).

Les Florentins avoient à cette époque des prieurs foibles et malhabiles, qui ne surent point mettre la république en état de se défendre. Ils échouèrent dans la tentative de contracter alliance avec les Pisans, pour repousser en commun l'ennemi, et ils ne réussirent pas à mettre une armée en campagne. La compagnie, au mois de juillet 1354, ravagea pendant huit jours le val d'Elsa et les environs de Staggia et de San-Casciano, sans rencontrer de résistance. Elle étoit alors composée de sept mille gendarmes, dont deux mille, il est vrai, avoient perdu leurs chevaux, et servoient à pied, sous l'armure de cuirassier; de quinze cents hommes d'infanterie d'élite, qu'on appeloit alors *masnadiéri*, et d'une troupe de valets, de vivandières, et de gens de mauvaise vie qu'on estimoit à vingt mille personnes. Montréal savoit employer avec avantage cette foule

(1) *Matteo Villani.* L. IV, c. 14, p. 243.

(2) *Cronica Sanese di Neri di Donato.* T. XV, p. 141.

qui suivoit son camp, pour piller les campagnes et procurer des vivres aux soldats (1). Les Florentins se résolurent enfin à payer vingt-cinq mille florins au trésor de la compagnie, et les Pisans seize mille (2), outre des présens considérables à ses différens chefs; et Montréal promit aux deux républiques qu'il ne rentreroit pas de deux ans sur leur territoire. Il recueillit ensuite le reste des contributions qui lui étoient dues en Romagne, après quoi il conduisit sa troupe en Lombardie, où une ligue s'étoit formée, à l'instigation des Vénitiens, contre l'archevêque de Milan. Montréal mit son armée à la solde de cette ligue, qui, pour quatre mois de service, lui promit cent cinquante mille florins (3).

CHAP. XLII.

1353.

Après avoir assuré par ce traité la subsistance de la grande compagnie pendant l'hiver, le chevalier de Montréal en confia le commandement à un Allemand, que les Italiens nomment le comte Lando ou de Landau. Lui-même il s'en sépara, et vint avec une suite peu nombreuse, à Pérouse et à Rome, sous prétexte d'y régler des intérêts domestiques; mais dans le fait, pour se ménager des intelligences dans

(1) *Matteo Villani.* L. IV, c. 15, p. 244.

(2) *Cronica di Pisa.* T. XV, p. 1022.

(3) *Matteo Villani.* L. IV, c. 16, p. 245.

CHAP. XLII. le midi de l'Italie, où il comptoit ramener au 1354. printemps sa terrible troupe. Les Pérousins, encore effrayés de sa puissance, le reçurent avec respect, et lui donnèrent le droit de cité dans leur ville; Montréal passa ensuite à Rome. Il croyoit avoir droit à la protection du gouvernement de cette ville, car ses deux frères qu'il avoit laissés à Pérouse, venoient d'avancer à Colas de Rienzo l'argent que cet homme célèbre avoit employé à lever quelques soldats, avec lesquels il étoit revenu à Rome en triomphe.

Mais le tribun, en rentrant au Capitole, s'étoit de nouveau considéré comme le représentant de l'ancienne république romaine, le protecteur de l'univers, et le vengeur des crimes commis dans toute l'Italie. Il fit saisir le chevalier de Montréal, et le fit traîner devant son tribunal; un acte d'accusation fut dressé contre lui, pour avoir attaqué sans provocation les villes de la Marche et de la Romagne; pour avoir porté le fer et le feu dans les campagnes de Florence, de Sienne et d'Arezzo; pour avoir commandé une troupe de brigands, souillés de rapines et de meurtres; et comme Montréal n'opposoit à des faits aussi notoires, que le droit prétendu de la guerre, le tribun déclara que le titre de général n'atténuoit point des crimes qu'on punit chez les autres malfaiteurs; il condamna Montréal à la peine de mort, et lui fit

trancher la tête à Rome, le 29 août 1354, sur la place des exécutions (1). CHAP. XLII. 1354.

C'étoit par un changement de fortune bien étrange, que Colas de Rienzo, qui, en décembre 1347, s'étoit enfui du Capitole, et qui, un mois plus tard, avoit été obligé de s'échapper en cachette du château Saint-Ange, qui avoit été condamné comme hérétique et comme rebelle, et qui avoit langui tour à tour, dans les prisons de l'empereur, à Pragues, et dans celles du pape, à Avignon, se trouvoit de nouveau revêtu d'une autorité souveraine, dans la ville d'où il avoit été chassé.

Le premier asile de Colas, après sa fuite de Rome, avoit été la cour du roi Louis de Hongrie. Mais, lorsque ce prince avoit quitté inopinément l'Italie, le tribun, resté sans défense, avoit passé en Allemagne, pour implorer la protection de Charles IV (2), espérant qu'il communiqueroit au roi des Romains son enthousiasme pour Rome, et qu'il rendroit ce monarque digne des titres qu'il portoit. Dans le même esprit, Pétrarque avoit écrit à plu-

(1) *Matteo Villani*. L. IV, c. 23, p. 250. — *Frammenti di Storia Romana*. L. III, c. 22. *Ant. Ital.* T. III, p. 531. — Lettre du pape Innocent VI, *ap. Raynald. Ann. eccl.* 1354. §. 4, p. 352. Le pape redemande par cette lettre, aux banquiers de Padoue, les biens de Montréal, pour les appliquer au soulagement des malheureux qu'il avoit faits.

(2) *Chronicon Estense*. T. XV, p. 460.

CHAP. XLII. sieurs reprises au même Charles, pour lui rappeler les devoirs des empereurs (1). Mais le descendant de la maison de Luxembourg n'avoit point hérité de la générosité, de la franchise, ou d'aucune des vertus chevaleresques de Henri VII, ou de Jean de Bohême. Il livra honteusement Colas au pape, et en 1352, le tribun arriva dans Avignon, conduit par deux archers (2). La mort de Clément VI, le respect qu'inspirèrent une éloquence et des talens distingués, et sans doute aussi les recommandations de Pétrarque, qui écrivit au peuple romain une épître en faveur de son magistrat, et qui la fit ensuite circuler à la cour d'Avignon, et parmi tous ceux qui se piquoient de littérature, pour décider l'opinion publique en faveur de son ami (3), sauvèrent Colas du supplice dont il étoit menacé. Quelque temps après, Innocent VI ayant résolu de délivrer toutes les villes de ses états, des tyrans qui les gouvernoient, et de les ramener sous l'autorité de l'Église, envoya Rienzi au cardinal Giles Albornoz, chargé de cette mission, pour que ce prélat tirât parti des talens et de l'élo-

1354.

(1) *Voyez* ces lettres dans les Mémoires de Sade. T. III, p. 68 et 340.

(2) De Sade, Mémoires. L. IV, p. 227.

(3) *Petrarcæ epistolæ sine titulo*, epist. 4, p. 789. *Editio Basileæ*. fol. 1554.

quence du tribun, ainsi que du crédit qui lui CHAP. XLII.
restoit encore (1). 1354.

Gilles ou Égidio Albornoz se disoit descendu des maisons royales de Léon et d'Aragon : il avoit été nommé fort jeune archevêque de Tolède, ce qui ne l'avoit pas empêché de porter les armes contre les Maures, et de se distinguer en combattant les infidèles. Après la bataille de Tariffa, il avoit, de sa main, armé chevalier Alphonse XI de Castille, et en 1343 il avoit dirigé le siége d'Algésiras. Lorsque Alphonse XI mourut, Albornoz vint s'établir à la cour d'Avignon, où Clément VI lui donna le chapeau de cardinal. Innocent VI, en 1353, ayant 1353.
à choisir un général, dans le sacré collége, jugea le cardinal espagnol plus propre qu'aucun autre à reconquérir les états de l'Église (2).

Albornoz entra en Italie, au mois d'août 1353, avec fort peu de troupes, et plus de promesses de subsides que d'argent comptant. Quoique son arrivée excitât la défiance de l'archevêque Visconti, celui-ci le reçut honorablement (3). Le cardinal passa ensuite à Flo-

(1) *Raynaldi Annales ecclés.* 1353. §. 5, p. 340. — *Vita Innocentii VI ex additamentis ad Ptolomeum Lucensem e Cod. msto. Patavino.* T. III, P. II. *Rer. It.* p. 608.

(2) Mémoires de Sade. T. III, L. V, p. 313. — *Raynaldi Annal. eccles.* 1353. §. 1, p. 338.

(3) *Polistore*, c. 40, T. XXIV, p. 833. — *Cherubino Ghirardacci. Stor. di Bolog.* L. XXIII, p. 317.

CHAP. XLII. 1353. rence, où il arriva au mois d'octobre, et il obtint de la république une petite troupe auxiliaire de cent cinquante cavaliers. Jusque alors les forces d'Albornoz n'étoient nullement proportionnées à ses vastes projets; mais il comptoit moins sur son armée, que sur les dispositions des peuples; car sa mission étoit toute bienfaisante. Il étoit chargé de rendre aux villes la liberté et le gouvernement républicain dont elles avoient joui long-temps sous la seule protection de l'Église, et il arrivoit pour combattre de petits tyrans, ennemis des peuples autant que des papes, des tyrans dont l'autorité étoit odieuse, et dont les passions étoient causes de tous les malheurs publics. Clément VI, avant sa mort, avoit déjà lancé une bulle d'excommunication contre tous ces usurpateurs, et plus particulièrement contre Jean de Vico, tyran de Viterbe et d'Orviète, François des Ordélaffi, tyran de Forli, et Jean et Guillaume des Manfrédi, tyrans de Faenza (1).

Les Romains furent les premiers à se réconcilier avec l'Église, par l'entremise du cardinal Albornoz; mais ils firent alliance avec elle, plutôt qu'ils ne se soumirent à son autorité (2). Depuis la fuite de Colas de Rienzo, ils n'a-

(1) En date du 7 des ides de juillet 1352. — *Raynaldi Annal.* 1352. §. 11, p. 331. — *Matteo Villani*, L. III, c. 84, p. 213.

(2) *Matteo Villani*. L. III, c. 91, p. 217.

voient éprouvé que des révolutions désastreuses; les nobles rentrés à Rome avoient recommencé leurs brigandages; le peuple, sous la conduite de Jean Cerroni, démagogue qui, avec le titre de recteur, fut installé au Capitole, avoit chassé de nouveau la noblesse de la ville (1); il l'avoit ensuite rappelée pour défendre Rome contre le préfet de Vico. Les nobles, que l'adversité n'instruisoit jamais, avoient renouvelé leurs anciennes querelles; les Orsini et les Savelli s'étoient battus dans les rues; et le recteur Jean Cerroni, ayant vainement appelé le peuple aux armes pour maintenir l'ordre, abdiqua sa dignité, et s'éloigna d'une ville où aucun gouvernement ne pouvoit se soutenir (2). CHAP. XLII. 1353.

Lorsque Innocent VI succéda à Clément, il chargea, de concert avec le peuple, deux sénateurs, Bertoldo Orsini et Stefano Colonna, de l'administration de Rome; mais peu de semaines après leur installation, la cherté des vivres ayant excité les plaintes de la populace, le Capitole fut assiégé, Orsini fut lapidé, et Colonna, s'échappant par une fenêtre, ne se déroba à la mort qu'à l'aide d'un vil déguisement (3).

(1) *Matteo Villani.* L. II, c. 47, p. 136.

(2) *Ibid.* L. III, c. 18, p. 173, et c. 33, p. 181.

(3) Le 15 février 1353. — *Matteo Villani.* L. III, c. 57,

CHAP. XLII. La guerre recommença ensuite avec fureur
1353. entre les différens partis de la noblesse, et elle se continua jusqu'au mois d'août 1353. A cette époque les Romains, las de se battre pour leurs princes, se choisirent de nouveau un chef plébéien; c'étoit un scribe ou notaire du sénat, nommé François Baroncelli. A l'imitation de Colas de Rienzi, il prit le titre de tribun; et, comme lui, il envoya au supplice les nobles les plus séditieux, et força les autres au repos (1). Baroncelli gouvernoit Rome lorsque le cardinal Albornoz, accompagné par Colas de Rienzo, entra dans l'état de l'Église. Ce fut lui qui conclut, avec le légat, le premier accord au nom du peuple romain. En même temps, Montéfeltro, Aqua-pendente et Bolzéna, ouvrirent leurs portes au représentant du souverain pontife; mais Jean de Vico, qui portoit le titre de préfet de Rome, mit en défense les sept villes (2)

p. 194. — *Frammenti d'Istoria Romana.* L. III, c. 4, p. 491. *Ant. Ital.* — *Raynald. Annal. ecclés.* a. 1355. §. 4, p. 339.

(1) *Matteo Villani.* L. III, c. 78, p. 207. — *Cherubino Ghirardacci Stor. di Bolog.* L. XXIII, p. 224.

(2) Viterbe, Orviéto, Trani, Amélia, Narni, Marta et Canino. — Jean étoit seigneur d'un château bâti sur les rives pittoresques du lac de Vico, à la descente de la montagne de Viterbo. Aujourd'hui le château est détruit, les collines sont couvertes de vastes forêts, les plaines sont changées en marécages, et il ne reste pas un habitant dans les fiefs où le préfet de Vico levoit des armées, avec lesquelles il s'étoit rendu maître de sept républiques.

dont il s'étoit emparé, et fit ses préparatifs pour soutenir la guerre (1). CHAP. XLII. 1353.

L'approche de Colas de Rienzo rappela aux Romains, non ses dernières extravagances, mais les beaux temps de son gouvernement et les espérances qu'il leur avoit fait concevoir. Ils se rendirent en foule au devant de lui à Montéfiascone. « Reviens à Rome, lui disoient-ils, » reviens dans ta ville, c'est à toi qu'il appar» tient de la délivrer de ses maux; sois-en le » seigneur, et nous te soutiendrons de toutes » nos forces; n'en doutes point, jamais tu n'y » as été désiré, jamais tu n'y as été chéri comme » tu l'es aujourd'hui (2). » Mais Colas n'étoit plus indépendant; toutes ses démarches étoient subordonnées à la politique du cardinal; et celui-ci songeoit beaucoup moins à rendre maître de Rome un homme entreprenant et ambitieux, qu'à profiter de l'empire de cet homme sur les Romains, afin de faire réussir d'autres entreprises. Loin de vouloir prêter à Colas de Rienzo quelques gendarmes pour le conduire au Capitole, il demanda aux députés qui étoient venus auprès de lui, d'armer le peuple romain contre le préfet de Vico, s'ils vouloient que Colas rétablît ensuite chez eux le *bon état.*

(1) *Frammenti di storia Romana.* L. III, c. 5, p. 493. — *Raynald. Annal. eccles.* 1353, §. 3, p. 339.

(2) *Frammenti di storia Romana.* L. III, c. 14, p. 513.

CHAP. XLII Sur ces entrefaites, le préfet, qui avoit pu
1353. reconnoître combien il étoit détesté par les citoyens de Viterbe et d'Orviète, voulut donner aux plus hardis l'occasion de manifester leurs sentimens, afin de pouvoir les en punir. Après avoir augmenté secrètement le nombre de ses satellites, il les distribua dans tous les lieux forts de ces deux villes, et les avertit de se tenir prêts. Il chargea ensuite quelques hommes affidés de crier *aux armes, vive le peuple!* Tous ceux qui supportoient impatiemment la tyrannie accoururent à cet appel, et s'attroupèrent dans les rues. Jean de Vico, à Viterbe, et son fils, à Orviète, n'attendoient que ce signal; ils sortirent de leurs retraites avec leurs soldats, et, tombant sur les séditieux, ils en firent un massacre général (1).

Par cette exécution, le préfet croyoit avoir assuré sa souveraineté, il ne fit qu'augmenter l'embarras de sa situation; le peuple, indigné, refusant désormais de le défendre contre le
1354. légat. Au mois de mars celui-ci lui prit Toscanella; et au mois de mai il vint mettre le siége en même temps devant Viterbe et Orviète, avec treize cents chevaux et dix mille fantassins. Les Romains étoient venus en grand nombre au camp d'Albornoz, et d'autres ren-

(1) *Matteo Villani.* L. III, c. 98, p. 220. — *Cronica d'Orvieto*, p. 680.

forts lui arrivoient encore. Jean de Vico n'osa point s'exposer au ressentiment du peuple, qui pouvoit enfin éclater sans danger. Il se rendit à discrétion au légat; il lui livra toutes les villes qu'il avoit occupées, et qui furent remises en liberté, comme elles l'étoient auparavant, sous la protection de l'Église. Albernoz, cependant, en récompense de la prompte soumission du préfet, lui abandonna le gouvernement de Cornéto, Civita-Vecchia et Respampano (1). Il tourna ensuite ses armes, au mois de juin, contre Jean de Gabrielli, tyran d'Agobbio, et il le força également de rendre la liberté à sa patrie (2). CHAP. XLII. 1354.

La soumission du préfet ne laissoit point de prétexte à Albornoz pour retenir plus longtemps Colas de Rienzo auprès de lui. Il lui conféra donc la dignité de sénateur de Rome, selon l'ordre qu'il en avoit reçu du pape (3), et il le laissa partir, mais sans lui donner ni soldats, ni argent, pour achever son entreprise. Colas, néanmoins, s'étoit fait trop d'ennemis parmi la noblesse, pour pouvoir traverser la

(1) *Frammenti di storia Rom.* L. III, c. 5, p. 495. — *Matteo Villani.* L. IV, c. 10, p. 240. — *Ghirardacci storia di Bologna.* L. XXIII, p. 218. — *Rayn. Annal. ecclesiast.* 1354. §. 1, p. 551. — *Cronica d'Orvieto.* T. XV, p. 682.

(2) *Matteo Villani.* L. IV, c. 13, p. 243.

(3) *Frammenti di storia Rom.* L. III, c. 16, p. 519.

CHAP. XLII. campagne de Rome et le patrimoine, s'il n'avoit
1354. pas quelques compagnies de gendarmes pour escorte. Dans ce temps, les deux frères de Montréal, enrichis par les brigandages de cet aventurier, se trouvoient à Pérouse. Colas alla les voir; il leur exposa ses projets pour la prospérité de l'Italie; il les sollicita de s'associer à sa gloire et au pouvoir qu'il alloit recouvrer; et, avec cette éloquence persuasive qu'aucun homme ne possédoit au même degré que lui, il les engagea enfin à lui prêter une somme considérable pour le rétablissement du *bon état*. Lorsque Colas, peu de semaines après, fit saisir le chevalier de Montréal, qui, moins facile à séduire par des illusions que ses frères, venoit à Rome pour veiller sur le tribun, et le forcer à tenir ses promesses; l'ingratitude de Colas, qui envoyoit ce redoutable aventurier au supplice, fut bien plus remarquée que la justice de la sentence qu'il prononçoit (1).

A son arrivée à Rome, Colas de Rienzo y fut reçu avec enthousiasme : son exil avoit effacé le souvenir de sa vanité. L'autorité que lui confioit le peuple étoit consolidée par les décorations dont le pape l'avoit revêtu. Non-seulement Innocent VI l'avoit nommé sénateur, il l'avoit reconnu pour noble et pour

(1) *Frammenti di storia Rom.* L. III, c. 21, p. 529.

chevalier, et il avoit ainsi ratifié la bizarre cérémonie de la conque de saint Sylvestre, en vertu de laquelle Colas avoit pris le titre de chevalier du Saint-Esprit (1). Mais, le sénateur-tribun, loin de se corriger de ses défauts, avoit perdu, dans son exil, cet enthousiasme pour la vertu et la patrie qui rachetoit ses torts. Sa position étoit devenue plus difficile depuis qu'il devoit concilier les volontés du pape avec celles du peuple. Le supplice de Montréal, et celui de Pandolfe Pandolfucci, citoyen romain universellement estimé, lui furent reprochés comme des actes d'iniquité; la guerre qu'il étoit obligé de soutenir contre les Colonna redoubloit son embarras. Étienne Colonna le jeune, demeuré chef de cette maison, s'étoit fortifié dans Palestrina; et Colas, après avoir vainement entrepris le siége de cette place, avoit été obligé de ramener ses soldats à Rome, sans argent pour les payer (2). Il essaya dans cette situation pénible d'établir une imposition nouvelle : le peuple ne s'y soumit pas long-temps.

CHAP. XLIII. 1354.

Le 8 octobre, une sédition éclata dans deux quartiers de Rome à la fois, à Ripa-Grande, et à la place Colonne. Des forcenés se rassembloient

(1) Il lui écrivit, en date du 3 des cal. de septembre, avec cette adresse : *Dilecto filio nobili viro, Nicolao Laurentii* MILITI, *senatori urbis*. Annal. ecclesiast. §. 3, p. 352.

(2) *Frammenti di storia Romana*. L. III, c. 19, p. 523.

CHAP. XLII. aux cris de *vive le peuple, meure le traître*
1354. *Colas de Rienzo!* Ils s'approchèrent du Capitole, et le tribun s'y vit bientôt abandonné par ses gardes, par ses ministres et ses serviteurs; il ne resta que trois personnes auprès de lui. Cependant il avoit fait fermer les portes de ce palais; le peuple y mit le feu; mais l'incendie, en gagnant l'escalier, ferma le passage aux assaillans. Colas se revêtit de son armure de chevalier, et, prenant dans ses mains l'étendard du peuple, il s'avança sur le balcon d'une salle supérieure, et demanda, par signes, qu'on fît silence pour l'entendre. Tel étoit le pouvoir prodigieux de son éloquence, que, s'il avoit pu obtenir qu'on le laissât parler, il auroit infailliblement appaisé la multitude. Mais le peuple se refusoit obstinément à l'entendre, et lançoit des pierres contre lui, pour le forcer à quitter le balcon; après de vains efforts pour apaiser ces forcenés, Colas, ayant été blessé au bras, se retira dans le palais (1).

Il ne renonça point cependant encore à l'espérance de calmer le peuple en le haranguant. Il se fit descendre dans des draps liés aux fenêtres, pour parvenir sur la terrasse de la chancellerie qui étoit également à découvert, mais où il pouvoit plus difficilement être atteint.

(1) *Frammenti di storia Romana.* L. III, c. 24, p. 537.

De là il essaya encore de parler, et ses efforts pour se faire entendre furent encore inutiles. Alors on le vit, indécis entre une mort glorieuse en combattant, et l'espérance de la fuite, ôter ses armes, puis les remettre pour les ôter encore (1). Il s'arrêta enfin à ce dernier parti. Le palais étoit forcé, et la populace occupée au pillage dans des salles dont il étoit séparé par l'incendie. Il essaya de se dépouiller de tout ce qui, dans ses habits, pouvoit faire reconnoître sa dignité; il s'enveloppa du manteau du portier; il prit sur sa tête des couvertures de lit, comme s'il revenoit du pillage; et, traversant hardiment le feu, il indiqua aux pillards, en langue *romanesca* (2), l'endroit

(1) *Frammenti di storia Rom.* L. III, c. 24, p. 541.

(2) C'est le langage du peuple à Rome. Dans ce patois est écrit le fragment d'histoire romaine qui est souvent désigné sous le nom de *Vie de Colas de Rienzo.* Nous citerons ce passage intéressant, pour faire en même temps connoître ce langage. « *L'arme puse ioso in tutto, dolore ene da recordarese. Forficaose la varva, e tenzese la faccia de tenta nera. Era là da* » *priesso una caselluccia, dove dormea lo Portanaro. Entrato* » *là, tolle uno vecchio tabarro de vile panno, fatto a lo muodo* » *pastorale campanino. Quello vile tabarro vestio; puoi se mese* » *in capo una coitra de lietto, e cosi divisato ne veo ioso. Passa* » *la porta la quale fiariava; passa le scale, e lo terrore de lo* » *solaro che cascava. Passa la intima porta liberamente; fuoco* » *non lo toccao, e misticaose co li aitri, desformato desformava* » *la favella*, etc. ».

CHAP. XLII. d'où il venoit comme plein de butin, et il les
1354. enhardit à s'y aventurer à leur tour. Il passa ainsi sans être reconnu, les deux premières portes et le premier escalier; s'il avoit pu franchir aussi heureusement le second, il étoit sauvé; mais, devant la dernière porte, un Romain l'arrêta, et, le saisissant par le bras, lui dit : *où vas-tu?*

Colas, arrêté, ne chercha plus à se cacher. Il jetta les couvertures qu'il portoit sur sa tête, et déclara qu'il étoit le tribun. Il fut alors conduit jusqu'au bas de l'escalier du Capitole, devant le lion de porphyre égyptien. C'étoit là que lui-même avoit coutume de faire lire les condamnations. Parmi les forcenés qui l'entouroient, personne n'osoit le toucher; un profond silence succéda aux clameurs furieuses; lui-même attendoit, les bras croisés sur la poitrine, la décision de son sort. Bientôt il leva les yeux, et, parcourant de ses regards la foule, il alloit profiter du silence du peuple pour parler, lorsque Cecco del-Vecchio, artisan qui étoit près de lui, redoutant l'effet que pourroit faire encore son éloquence, lui enfonça son estoc dans le ventre. Aussitôt, tous ceux qui l'entouroient s'empressèrent de le frapper; sa tête fut séparée de son corps, qui, percé de mille blessures, fut traîné par la ville, et suspendu

près de San-Marcello, à l'étau d'un boucher (1). CHAP. XLII.

Ainsi mourut un homme qui deux fois re- 1354.
leva la gloire du nom romain, et qui deux fois fut sacrifié par le peuple, auquel il avoit consacré son existence.

(1) *Frammenti di storia Rom.* L. III, p. 543. — *Matteo Villani.* L. IV, c. 26, p. 252.

CHAPITRE XLIII.

Mort de l'archevêque Visconti. — Charles IV en Italie. — Il traite avec Florence; il renverse à Sienne le gouvernement des neuf, et à Pise celui des Bergolini. — Il se retire avec honte. — Anarchie de la Sicile et de Naples. — Conquêtes d'Albornoz; discorde entre les Visconti.

1354, 1355.

CHAP. XLIII. L'ARCHEVÊQUE de Milan avoit accepté la paix avec les républiques de Toscane, pour avoir le temps de se mettre en garde contre les projets ambitieux qu'il supposoit à Innocent VI; en effet, ce pontife étoit à peine monté sur le trône, qu'il avoit entrepris de réduire sous son obéissance tous les pays qui relevoient du saint-siége. Mais les conquêtes d'Albornoz, dans les états de l'Église, devenoient pour Visconti un motif de sécurité; le pape n'étoit pas assez puissant ou assez riche pour faire en même temps la guerre en Lombardie et autour de Rome. S'il vouloit soumettre les tyrans qui s'étoient partagé le patrimoine de saint Pierre, il devoit maintenir la paix avec les seigneurs de Milan,

et renoncer à la haine que ses prédécesseurs leur avoient témoignée pendant cinquante ans. Jean Visconti crut donc pouvoir de nouveau se livrer à ses projets d'agrandissement. Peu de mois après la paix de Sarzana, il acquit la seigneurie de Gênes, comme nous l'avons vu dans un autre chapitre, et il se trouva bientôt engagé malgré lui dans la guerre de cette ville avec la république de Venise. CHAP. XLIII.

Visconti avoit déjà donné plusieurs sujets de plainte aux quatre seigneurs de la Marche Véronoise qui séparoient ses états de ceux de Venise; il avoit cherché à profiter de toutes les intrigues de chacune de ces petites cours, pour s'y faire un parti, ou même pour tenter de soumettre des villes qui lui paroissoient à sa bienséance. Mais les seigneurs de Mantoue, de Vérone, de Ferrare et de Padoue, foibles par eux-mêmes, et de plus divisés entre eux, osoient à peine témoigner leur mécontentement, de peur que leurs plaintes ne servissent de prétexte à Visconti pour attaquer et conquérir leurs états. La seigneurie de Venise, qui ne possédoit encore sur le continent que la seule ville de Trévise, avoit besoin de se procurer des alliés en Terre-Ferme, pour combattre le seigneur de Milan. Elle se donna beaucoup de peine pour réconcilier les petits princes de la Marche Véronoise, et les armer contre leur

CHAP. XLIII. ennemi naturel. Les ambassadeurs vénitiens parcoururent à plusieurs reprises cette province; ils invitèrent les princes à divers congrès (1); et ils les déterminèrent enfin, au mois de décembre 1353, à signer une alliance en vertu de laquelle ils devoient mettre quatre mille chevaux sur pied, au commencement de la campagne suivante, pour attaquer l'archevêque de Milan. Les maisons d'Este, de Gonzague, de Carrare et de la Scala, se joignirent aux Vénitiens pour solliciter les Florentins d'entrer dans la même alliance. Mais leurs ambassadeurs ne purent déterminer cette république à renoncer à la paix qu'elle venoit de conclure. La ligue formée par les Vénitiens s'adressa ensuite à Charles de Bohême, roi des Romains; elle reprit avec lui la négociation déjà ouverte par les Florentins, et elle lui offrit son secours pour lui procurer la couronne de l'empire, pourvu que, de son côté, le roi de Bohême attaquât le seigneur de Milan (2).

Charles IV étoit un prince intrigant et avide, mais de peu de courage; il sacrifioit sans cesse l'avantage de l'empire à celui de son royaume de Bohême, et son honneur à sa cupidité. Toutes ses négociations avec les Italiens n'avoient pour

(1) *Chronicon Estense*. T. XV, p. 476-482.

(2) *Matteo Villani*. L. III, c. 94, p. 218.

but que de les tromper; il ne songeoit nullement à embrasser leurs querelles; et tandis qu'il traitoit avec tous les ennemis de Visconti, il avoit aussi accueilli les ambassadeurs du seigneur de Milan, et discuté les conditions d'une alliance avec lui. Ces négociations contradictoires lui parurent enfin avoir écarté de son expédition en Italie tous les dangers et toutes les difficultés qui avoient arrêté ses prédécesseurs (1). Les communes de Toscane, de tout temps ennemies des empereurs, l'avoient appelé les premières. Venise, Vérone, Padoue, Ferrare et Mantoue, recherchoient son alliance, le seigneur de Milan et du reste de la Lombardie lui offroit son amitié; enfin, la cour d'Avignon l'avoit créé roi des Romains, aussi ses ennemis l'avoient-ils long-temps appelé le roi des prêtres. Charles IV, qui désiroit se décorer de la couronne de l'empire, envoya des députés à Inno- CHAP. XLIII.

(1) En traçant le caractère de Charles IV, il faut choisir entre deux traditions tout-à-fait opposées. Les historiens de Bohême et ceux de Lucques en parlent toujours avec tout l'enthousiasme de la reconnoissance; ceux de tout le reste de l'Allemagne et de l'Italie lui attribuent le caractère que nous lui donnons ici. Charles fut sans doute un très-bon roi pour la Bohême; mais les historiens bohémiens ne peuvent pas se flatter que les monumens de sa magnificence, ou même ses bonnes lois, suffisent à détruire le jugement que tous ses contemporains ont porté de lui. *Voyez* cependant le panégyriste de Charles, *Franz Martin Pelzel. Vorrede Zur Kaiser Karl der Vierte.* T. I.

CHAP. XLIII. cent VI, pour ratifier les promesses qu'il avoit faites à son prédécesseur, et demander que le pape lui permît d'entrer en Italie, et nommât les légats qui devoient le couronner. Une délibération du consistoire, en février 1354, satisfit pleinement ses désirs (1).

La guerre cependant avoit éclaté entre l'archevêque de Milan et la ligue de la Vénétie;
1354. le 18 mai, François Castracani, général de Visconti, étoit venu mettre le siége devant Modène, qui obéissoit au marquis d'Este. La famille des Pii, et tous les Gibelins de Modène, avoient passé dans le camp milanois, et livré aux troupes de l'archevêque plusieurs châteaux-forts (2). D'un autre côté, les Guelfes de Bologne et le parti républicain avoient voulu secouer l'autorité de Visconti d'Oleggio, qui commandoit dans cette ville pour le seigneur de Milan. La révolte avoit éclaté le 10 juin; on avoit combattu avec fureur dans les rues; mais les républicains avoient succombé, et douze citoyens les plus distingués de Bologne avoient péri sur l'échafaud (3).

Il avoit fallu quelques mois, de part et d'autre, pour que les puissances en guerre se

(1) *Matteo Villani.* L. III, c. 103, p. 226.

(2) *Joh. de Bazano Chronicon Mutinense*, p. 619.

(3) *Joh. de Bazano Chronic. Mutinense*, p. 620. — *Matteo Villani.* L. IV, c. 11 et 12, p. 241.

missent en état de pousser avec vigueur les hostilités; mais la ligue de Vénétie venoit de prendre à sa solde la grande compagnie formée par le chevalier de Montréal, et commandée par le comte Lando. On pouvoit s'attendre à de brillantes opérations militaires, lorsqu'elles furent suspendues d'une manière imprévue. Jean Visconti, archevêque et seigneur de Milan, mourut inopinément, le 5 octobre 1354, à l'extraction d'un charbon, qui, deux jours auparavant, s'étoit manifesté à son front, et qu'on avoit cru peu dangereux (1).

CHAP. XLIII. 1354.

Il laissoit, pour lui succéder, trois neveux, fils de son frère, Étienne Visconti; c'est entre eux que se partagea son héritage. Comme ils étoient entourés des soldats que l'archevêque avoit rassemblés pour combattre la ligue, ils n'eurent pas de peine à se faire proclamer seigneurs par toutes les villes de leur domination. Cette cérémonie, qui rappeloit encore des droits que le peuple n'exerçoit plus, se fit à Milan, le 12 octobre 1354. Les trois frères partagèrent ensuite et leurs états et leurs pouvoirs, de manière que chacun d'eux eût un apanage en propre, et que la souveraineté ne fût cependant pas divisée. La ville de Milan, centre du gouvernement,

(1) *Matteo Villani.* L. IV, c. 25, p. 252. — *Petri Azarii Chronicon.* T. XVI, p. 334. — *Bernard. Corio storia di Milano.* P. III, p. 229.

CHAP. XLIII. resta commune aux frères Visconti, de même 1354. que celle de Gênes. Matthieu, l'aîné des trois, prit, pour sa part, Plaisance, Parme, Bologne, Lodi et Bobbio; voluptueux et corrompu par la mollesse, il ne demanda d'autre part à l'administration générale, que la prérogative d'être nommé le premier dans tous les actes. Bernabos, le second, eut en partage Crémone, Crème, Brescia et Bergame; en même temps il se chargea du département militaire. Galéaz, le troisième, prit sur lui l'administration intérieure, et il eut pour apanage Côme, Novare, Verceil, Asti, Tortone et Alexandrie (1).

Peu de jours après, on apprit que Charles IV, roi de Bohême et des Romains, étoit arrivé à Udine, le 14 octobre, et y avoit été reçu par son frère naturel le patriarche d'Aquilée. Chaque état et chaque faction d'Italie avoit négocié avec l'empereur élu, tous s'étoient flattés de diriger sa puissance contre leurs ennemis; mais ils apprirent avec étonnement que le monarque de l'Occident avoit, pour toute suite, trois cents cavaliers désarmés. Charles, avec cette foible escorte, fit successivement son entrée à Padoue et à Mantoue. Il fut reçu, dans ces deux

(1) *Matteo Villani*. L. IV, c. 28, p. 255. — *Petri Azarii Chronicon*. T. XVI, p. 337.

villes, avec un respect égal, par les Carrare et les Gonzague (1). CHAP. XLIII. 1354.

Pendant son séjour à Mantoue, Charles IV s'offrit à être médiateur de la paix entre la ligue de Vénétie et les Visconti. Il engagea la première à congédier la grande compagnie, qui se jeta dans l'état de Ravenne, pour le ravager. Mais la nouvelle de la défaite des Vénitiens par les Génois, à Porto Longo, le 3 novembre 1354, ayant été apportée à Milan, les Visconti augmentèrent leurs prétentions, et l'empereur élu se réduisit à conclure une trève entre les puissances belligérantes, jusqu'au mois de mai suivant. Aussitôt que cette trève fut signée, Charles IV se rendit à Milan, pour y recevoir la couronne de fer de Lombardie (2).

Les Visconti ne virent pas sans étonnement le monarque, dont le nom seul avoit été longtemps pour eux un épouvantail, se mettre entre leurs mains, avec son escorte désarmée (3). Ils voulurent du moins lui donner la

(1) *Matteo Villani.* L. IV, c. 27, p. 254. — *Boluslaus Balbinus Epitome Rer. Bohemicarum.* L. III, c. 21, p. 364. — *Franz Martin Pelzel, Karl der Vierte.* P. I, p. 419. Mais les deux historiens bohémiens, qui ne peuvent guère s'appuyer sur d'autre autorité que sur celle de Villani, se plaignent sans cesse de sa partialité.

(2) *Joh. de Bazano. Chronic. Mutinense.* T. XV, p. 622. — *Bernard. Corio. Storia di Milano.* P. III, p. 229. *v.*

(3) Fr. M. Pelzel porte à huit cents le nombre des cavaliers de l'empereur. P. I, p. 429.

CHAP. XLIII. plus haute idée de leur puissance ; ils l'entourèrent, dans leur palais, de tout le tumulte
1354. d'un camp ; six mille cavaliers et dix mille fantassins, à leurs ordres, remplissoient Milan. Les mêmes soldats passoient, dans le jour, plusieurs fois de suite sous les fenêtres de Charles IV, pour lui faire croire que l'armée des Visconti étoit beaucoup plus nombreuse encore. La couronne de fer fut apportée de Monza à Milan, et la cérémonie du couronne-
1355. ment se fit le 6 janvier 1355, dans la basilique de Saint-Ambroise.

Charles ne témoignoit aucune défiance de l'appareil militaire dont il se voyoit entouré ; il sortit cependant avec joie de cette espèce de captivité, aussitôt qu'il eut reçu la couronne de fer, et il partit pour la Toscane. Il trouva les gardes doublées sur sa route, dans toutes les villes qu'il traversoit ; les Visconti le suivirent avec un gros corps de troupes, tandis que le monarque, entouré de chevaliers désarmés et montés sur des chevaux de course, paroissoit, dit Villani, un marchand qui se hâte d'arriver à la foire, bien plutôt qu'un empereur (1). C'est ainsi qu'il parvint à Pise, long-temps avant l'époque où il y étoit attendu.

(1) *Matteo Villani.* L. IV, c. 39, p. 265. — *B. Marangoni Cronica di Pisa*, p. 713. — *Neri di Donato Cronica Sanese.* p. 145.

Les Florentins, étonnés d'apprendre que l'empereur étoit si près d'eux, songèrent à se défendre contre lui, comme s'il leur apportoit la guerre. Ils enfermèrent dans les lieux forts tout le bétail et tous les vivres épars sur leur territoire. En même temps, néanmoins, ils envoyèrent six ambassadeurs à Charles, pour lui offrir de traiter avec lui à des conditions honorables (1). CHAP. XLIII. 1355.

Quoique l'empereur n'eût point conduit de troupes en Toscane, sa présence rendit bientôt très-critique la situation des républiques italiennes. Nous avons vu, dès le temps de l'expédition de Henri VII, combien l'opinion publique et celle des gens de lettres favorisoient les prétentions impériales. Pétrarque et Colas de Rienzo avoient soutenu que la souveraineté de l'univers appartenoit toujours à Rome et à l'empire romain. Le premier, par ses lettres; le second, dans ses discours, avoient souvent sommé Charles IV de faire usage de ses droits, comme s'ils étoient toujours reconnus par tous les peuples. Il est vrai que les plus zélés républicains de Florence, et parmi eux notre historien Matthieu Villani, s'imaginoient trouver dans les lois et dans les monumens de l'antiquité, une garantie de la liberté de Rome et

(1) *Matteo Villani*. L. IV, c. 41, p. 265.

CHAP. XLIII. de la Toscane. Ils croyoient, sur la foi des premières déclarations d'Auguste et de Tibère, que les anciens empereurs, maître du monde romain, avoient toujours été soumis au sénat et au peuple de Rome; ils prétendoient que les Césars obéissoient aux citoyens, tandis que toutes les nations étoient tributaires des Césars; et comme les villes de Toscane avoient été admises de bonne heure à donner à leurs habitans le droit de citoyens romains, ils croyoient être encore ce même peuple auquel les empereurs étoient tenus d'obéir (1). La constitution de Rome, telle qu'elle existoit au temps d'Auguste ou de Trajan, leur paroissoit encore la seule origine du droit public, et s'ils l'avoient mieux connue, ils auroient cru illégitimes toutes leurs prétentions à la liberté.

1355.

La présence de l'empereur en Italie, et dans le sein d'une république, rassembloit bientôt autour de lui tous les partisans de son autorité. C'étoit lui qu'ils choisissoient pour juge des haines entre les factions, des guerres entre les états voisins. Il affirmoient que le gouvernement municipal n'avoit été institué que pour remplacer le souverain légitime durant son absence; qu'à l'arrivée du monarque, toute autre juridiction étoit suspendue; que la seigneurie

(1) *Matteo Villani.* L. IV, c. 77 et 78, p. 291.

devoit lui être immédiatement déférée, et que les conditions qu'on prétendoit lui imposer étoient essentiellement nulles. CHAP. XLIII. 1355.

Charles IV séjourna à Pise, du 18 janvier au 22 mars, pour négocier avec les communes de Toscane, tandis que l'impératrice et les principaux barons de l'Allemagne arrivoient successivement auprès de lui. Les grands feudataires étoient obligés, par les constitutions de l'Empire, de suivre l'empereur en Italie, et d'assister à son couronnement. La curiosité et l'amour de la magnificence leur faisoient remplir ce devoir féodal plus régulièrement que les autres, et Charles IV se trouva à la tête de quatre mille hommes de cavalerie, choisis parmi la fleur de la noblesse allemande (1).

C'étoit la seconde fois que ce monarque visitoit l'Italie; il y étoit déjà venu comme prince royal de Bohême, avec son père, le roi Jean; il avoit alors gouverné Lucques pendant quelque temps, et il avoit complétement gagné l'affection des Lucquois; il étoit sans doute supérieur à Spinola, qui l'avoit précédé, et à Mastino de la Scala, qui l'avoit suivi dans l'administration de la même ville. D'ailleurs, Charles avoit une affabilité, un esprit de justice et des vertus qui le rendirent cher à ses sujets immé-

(1) *Matteo Villani.* L. IV, c. 56, p. 276. — *Neri di Donato Cronica Sanese*, p. 146.

CHAP. XLIII. diats, tandis que tout le reste de l'Italie et de
1355. l'Allemagne ne pouvoit lui pardonner les défauts de son caractère. Les Lucquois considéroient comme un monument de l'affection de Charles IV, le château-fort de Monté-Carlo, qu'il avoit bâti en 1332, proche du Cerruglio, pour fermer leur territoire aux incusions des Florentins, du côté du val de Niévole (1). Le gouvernement oppressif des Pisans faisoit regretter toujours plus aux Lucquois les espérances que Charles leur avoit fait concevoir pendant son court séjour au milieu d'eux. Lorsqu'il fut élevé à l'Empire, ils ne doutèrent pas que ce monarque ne s'intéressât à eux, de même qu'eux songeoient sans cesse à lui. Déjà, ils lui avoient écrit en Allemagne, pour lui demander sa protection; ils l'invitèrent à Lucques, et ils lui prodiguèrent les marques de leur affection (2). Le roi des Romains ne fut pas insensible à ces démonstrations d'attachement, et il admit quelques citoyens de Lucques à des conférences sur les moyens de rendre la liberté à leur patrie.

(1) *Beverini Annales Lucenses*, *mss.* L. VII, p. 938. — *Vita Caroli IV ab ipso scripta. ap. RR. Steinhemium.* P. II, p. 20, verso. Montécarlo est peut-être le château de Toscane le plus admirablement situé pour le paysage; rien n'égale la magnificence de l'amphithéâtre que forment devant lui les Apennins.

(2) *Beverini Annales Lucenses.* L. VII, p. 939-941.

Mais Charles étoit déjà lié avec les Pisans, et ne vouloit pas s'attirer leur inimitié pour favoriser Lucques. Il avoit trouvé à Mantoue les ambassadeurs des premiers, et il avait conclu avec eux un traité ratifié par des sermens. Il avoit promis de respecter la liberté de Pise, de conserver à cette ville sa domination sur Lucques, et de maintenir, à la tête du gouvernement, la faction des Bergolini, et la famille Gambacorti. D'autre part, la république s'étoit engagée à lui payer soixante mille florins pour les frais de son couronnement (1).

La ville de Pise étoit divisée en deux partis qui portoient les noms de Bergolini et de Raspanti. Le premier avoit une fois été celui de la noblesse; il avoit pour chef François Gambacorta, riche marchand, qui, avec le titre de conservateur du bon état, étoit à la tête de toute la république. Quelques bourgeois puissans lui étoient attachés; aussi-bien que les trois familles des Gualandi, Sismondi et Lanfranchi; mais la peste avait enlevé à ces familles leurs chefs et leurs plus braves combattans. Le

(1) *Matteo Villani.* L. IV, c. 36, p. 260. — *Cronica di Pisa.* T. XV, p. 1027. — *Tronci Annali Pisani*, édition in-4°. originale de Livourne, 1682, p. 375. Nous citons aussi ce dernier, parce que nous commençons à nous rapprocher des temps où il a écrit; cependant il est confus et obscur sur toute cette période, et il paroît à peine avoir profité de Villani, qu'il avoit sous les yeux. — *Neri di Donato Cronica Sanese*, p. 143.

CHAP. XLIII. 1355. parti opposé des Raspanti, qu'on nommoit aussi Maltraversi, étoit demeuré attaché à la famille des comtes de la Ghérardesca. Paffetta, comte de Montescudaio, issu de cette même famille, avait été exilé de sa patrie; il étoit entré au service de l'empereur, et il jouissoit de quelque crédit auprès de lui, lorsqu'il revint à Pise, à sa suite. Dès le lendemain de son retour, le 19 janvier, comme Charles se rendoit à la cathédrale, pour y recevoir, en plein parlement, l'hommage de la ville, les amis de Paffetta, et tous les Raspanti, excités par lui, prirent les armes; les rues retentirent des cris de *vive l'empereur et la liberté! meure le conservateur!* Charles arrêta cependant le désordre, et fit poser les armes aux séditieux (1). Mais Gambacorta, effrayé du danger qu'il avoit couru, voulut, par son dévouement à l'empereur, contrebalancer le crédit de Paffetta. Il fit déférer au monarque la seigneurie de la ville, avec la garde des portes et l'administration du trésor (2).

Les citoyens des deux partis se repentirent bientôt d'avoir sacrifié la liberté à leurs passions haineuses. Les magistrats appelèrent à eux les chefs des Bergolini et des Raspanti, et ils tra-

(1) *Matteo Villani.* L. IV, c. 45, p. 267.

(2) *Matteo Villani.* L. IV, c. 47 et 48, p. 269. — *B. Marangoni Chronica di Pisa*, p. 714. — *Tronci Annali Pisani*, p. 377.

vaillèrent à leur réconciliation. Douze députés CHAP. XLIII.
furent nommés de part et d'autre, pour fixer 1355.
les conditions de la paix. Après quoi Gambacorta et Paffetta, d'un commun accord, demandèrent à l'empereur de rendre à leurs concitoyens des priviléges auxquels ils avoient renoncé dans un moment d'égarement. Charles n'étoit alors entouré que de la foible escorte de chevaliers qui avoit traversé avec lui la Lombardie; il n'avoit pas encore reçu les renforts qui lui arrivèrent plus tard d'Allemagne. Il se prêta de bonne grâce aux désirs des Pisans, qui pouvoient lui faire la loi, et il rétablit les magistratures républicaines dans toute leur autorité (1).

Les Pisans avoient de tout temps été Gibelins, aussi considéroient-ils l'empereur comme le chef de leur parti et le protecteur de leur ville; les Guelfes, au contraire, s'attendoient à trouver un ennemi dans l'héritier de leurs anciens oppresseurs. Florence, Sienne et Pérouse, unies, moins encore par une ancienne alliance que par des intérêts communs, avoient résolu de se conduire, vis-à-vis de Charles IV, d'une manière uniforme; leurs ambassadeurs devoient se présenter ensemble au monarque, et agir de concert; mais bientôt les Pérousins se prévalurent de ce qu'ils relevoient de l'Église, et non

(1) *Matteo Villani*. L. IV, c. 51, p. 271.

CHAP. XLIII. de l'empire, pour refuser de s'associer aux Florentins et aux Siennois.

1355.

A Sienne, le gouvernement n'étoit plus dans les mains du peuple; une oligarchie roturière, formée depuis soixante et dix ans, sous le nom d'ordre des neufs, s'en étoit emparé. Quelques ambitieux avoient profité avec artifice du mode d'élection aux magistratures, pour concentrer en dépit des lois et de la constitution, l'autorité entre les mains de quatre-vingt-dix citoyens. Dans l'intérieur, ils se maintenoient contre la haine des nobles et du peuple, par la corruption et la brigue (1). Au dehors, ils espéroient s'agrandir par la perfidie. Ils donnèrent ordre à leurs ambassadeurs de se joindre aux Florentins, et de leur promettre qu'ils agiroient de concert avec eux, afin de les engager ainsi dans une conduite plus hardie; mais ils voulurent se faire ensuite un mérite auprès de l'empereur, en se séparant d'eux.

Les ambassadeurs des deux républiques furent introduits, le 30 janvier, à l'audience de Charles. Les Florentins parlèrent les premiers; ils demandèrent à l'empereur d'accorder à leur commune sa protection et son amitié, et de maintenir leur peuple dans sa liberté accoutumée. Leur discours fut respectueux, mais

(1) *Matteo Villani.* L. IV, c. 61, p. 278.

sans mélange de soumission, sans promesse CHAP. XLIII.
d'obéissance. Les Florentins évitèrent même 1355.
de donner à Charles aucun titre qu'il pût interpréter comme une reconnoissance de son autorité (1). Les Siennois parlèrent ensuite; et, contre la promesse qu'ils avoient faite à leurs alliés, non-seulement ils appelèrent Charles leur empereur et leur seigneur, ils lui offrirent encore spontanément la seigneurie de leur commune, sans faire au préalable aucune condition avec lui (2). Le monarque, auquel on parloit à genoux, avoit coutume de tenir des baguettes de saule, dont il découpoit l'écorce avec un canif, tandis que ses yeux distraits erroient sur toute l'audience. Cependant il répondit aux deux ambassades avec autant de justesse et de noblesse que de modération; il témoigna plus de bienveillance aux Siennois; mais il promit aux Florentins de faire pour eux tout ce qui seroit compatible avec l'honneur de sa couronne (3).

Lorsque les ambassadeurs siennois, de retour

(1) Ils l'appelèrent *Santa Corona*, et dans la suite du discours, *Serenissimo principe*, sans prononcer le mot d'empereur. *Matteo Villani.* L. IV, c. 53 et 54, p. 273. — *Franz Martin Pelzel, Karl der Vierte.* P. I, p. 435.

(2) *Neri di Donato Cronica Sanese*, p. 146. — *Orlando Malavolti Istoria di Siena.* P. II, L. VI, p. 111.

(3) *Ibid.* et L. IV, p. 74, p. 288.

CHAP. XLIII. dans leur patrie, rendirent compte de leur
1355. mission, le peuple, assemblé en parlement, confirma, non sans quelque hésitation, l'offre de la seigneurie faite à l'empereur (1). Les villes de Volterra et de San-Miniato qui, en raison de leur foiblesse, étoient plus jalouses des Florentins, que soigneuses de leur propre liberté, se donnèrent à leur tour, sans condition, à Charles IV (2). La ville d'Arezzo ne fut retenue que par la crainte des Gibelins, qu'elle voyoit en faveur à la cour; et celle de Pistoia, qui étoit sous la garde de Florence, fit quelques efforts pour suivre ces dangereux exemples. En même temps, tous les chefs des familles gibelines des montagnes, le vieux Pierre Saccone des Tarlati; Ubertini, évêque d'Arezzo, Néri de Faggiuola, fils d'Uguccione, et les Pazzi de val d'Arno, se rendoient à Pise, avec des armes et des chevaux, et grossissoient la cour de l'empereur. Ils faisoient valoir auprès de lui leurs services et ceux de leurs ancêtres, de tout temps dévoués au parti gibelin, et ils excitoient Charles à venger sur les Florentins les offenses que son père et son aïeul avoient reçues d'eux (3).

(1) *Matteo Villani.* L. IV, c. 61, p. 279. — *Cronica d'Orvieto anonima.* T. XV, p. 684.

(2) *Ibid.* L. IV, c. 63 et 64, p. 281.

(3) *Matteo Villani.* L. IV, c. 62, p. 280. — *Leonardo Aretino Istor. Fiorent.* L. VIII.

Mais Charles, lorsqu'il excitoit l'animosité des Gibelins, qu'il approuvoit leurs projets de vengeance, et qu'il publioit leurs offres, n'avoit d'autre but que d'effrayer la république, et de tirer d'elle plus d'argent. Il demandoit qu'elle se rachetât des condamnations prononcées contre elle, par Henri VII son aïeul ; et à ce prix, il consentoit à confirmer en partie sa liberté et ses priviléges. Les Florentins offroient cinquante mille florins pour être remis en grâce ; l'empereur en demandoit davantage, et contestoit sur quelques articles de la convention ; enfin les conditions du traité furent arrêtées de la manière suivante. L'empereur annulla toute condamnation prononcée contre Florence, contre ses citoyens, ou contre les comtes de Battifolle, Doadola, Mangone, et Vernia (1) ; il les rétablit dans la plénitude de leurs honneurs et de leurs droits ; il autorisa le peuple à se régir par ses statuts et ses lois municipales ; et il confirma par son autorité impériale, toutes ces lois, tant celles qui existoient déjà, que celles qui seroient portées à l'avenir, par l'autorité législative dans la république, pourvu qu'elles ne fussent pas expressément contraires au droit public. Il donna irrévocablement le titre de vicaires impériaux à tous les gonfa-

CHAP. XLIII.

1355.

(1) De la branche guelfe des comtes Guidi.

loniers de justice et prieurs des arts, que le
1355. peuple mettroit à la tête de la république. Enfin, pour ne point troubler la tranquillité de Florence, il promit de n'entrer ni dans la ville, ni dans aucun château de son territoire. En retour de ces concessions, et pour solde de tout ce qui pouvoit être dû par les Florentins à l'empire, il accepta la somme de cent mille florins, payable en trois termes, avant le mois d'août suivant (1).

Ce traité, qui remettoit Florence au rang des villes impériales, lui conservoit tous les droits et tous les priviléges de la république la plus libre. De nouveau, cette ville étoit reconnue comme membre de l'empire romain; et ce titre, loin de lui ravir aucune de ses prérogatives, lui donnoit droit, au contraire, à une puissante protection. Cependant il ne fut guère moins difficile de faire accepter ces conditions par la bourgeoisie, que de les faire agréer par l'empereur. Le conseil du peuple fut assemblé le 12 mars, pour en entendre la lecture; mais Pierre

(1) Il est curieux de lire Pelzel sur ces mêmes transactions. il ne cite que Villani; mais il voit partout le triomphe de son héros : il conclut ainsi : So brachte Karl die stolze Stadt Florenz wieder unter die bothmassigkeit des Reichs. Und die Burgerschaft beweinte den verlust ihrer mit Recht verlornen Freyheit. T. I, p. 443. — *Matteo Villani*. L. IV, c. 76, p. 290.

de Grifo, notaire des réformations, l'ayant commencée, sa voix demeura étouffée par ses sanglots, sa douleur se communiqua aussitôt à ses auditeurs, et tout le conseil ne retentit plus que de pleurs et de gémissemens, en sorte que la lecture fut renvoyée au lendemain. Dans cet intervalle, les chefs de la magistrature s'efforcèrent de faire comprendre aux citoyens, que le traité avec l'empereur qu'on leur offroit à sanctionner ne dérogeoit point à l'honneur de la république, et n'étoit point contraire à son indépendance. Le 13, le conseil fut assemblé de nouveau, la proposition d'approuver le traité fut mise aux voix, et sept fois de suite elle fut rejetée par la majorité des suffrages. Cependant tous les citoyens qui jouissoient de quelque crédit ou de quelque autorité parlèrent à leur tour pour ramener le conseil du peuple à une conduite plus prudente, et la proposition de la seigneurie fut enfin sanctionnée; le lendemain elle fut confirmée par le conseil commun, avec moins de répugnance (1). Le 21 de mars, le traité fut publié par l'empereur dans le parlement de Pise, et le 23, par la seigneurie dans celui de Florence; mais peu de citoyens assistèrent à ce dernier, et on ne les vit donner aucune démonstration de joie, quoique

CHAP. XLIII. 1355.

(1) *Matteo Villani* L. IV, c. 70, p. 285.

CHAP. XLIII. les cloches de la ville sonnassent en signe d'allégresse (1).

1355.

Dès que l'empereur eut terminé sa négociation avec la république florentine, il partit pour Sienne, et il fit, le 23 mars, son entrée dans cette ville. Depuis l'année 1283, elle étoit gouvernée par une faction qu'on appeloit le *mont des neuf*. Dans son origine, cette faction étoit composée de chefs du parti populaire, qui, pour exclure la noblesse du gouvernement, et assurer la supériorité des Guelfes, avoient établi une seigneurie, telle à peu près que celle des prieurs à Florence. Ils l'avoient composée de neuf magistrats, dont trois étoient pris dans chacune des trois divisions de la ville. Les neuf seigneurs devoient être plébéiens, et choisis par le conseil du peuple, dans une élection générale. Leurs noms étoient ensuite distribués, comme à Florence, dans des bourses d'où on les tiroit au sort, pour gouverner pendant deux mois.

Mais, les premières élections n'ayant désigné qu'un petit nombre de citoyens, ceux-ci eurent l'art de maintenir, de resserrer même leur oligarchie dans toutes les élections nouvelles. Ils entroient de droit au conseil du peuple, chargé de faire un nouveau scrutin. Dans ce conseil,

(1) *Matteo Villani*. L. IV, c. 75, p. 289.

il suffisoit d'un nombre peu considérable de voix contraires, pour empêcher un citoyen nouveau de siéger dans la seigneurie; il falloit, d'autre part, une grande majorité pour faire sortir des bourses le nom d'un citoyen qui y avoit été déjà admis. Les chefs de l'oligarchie, après avoir arrêté entre eux l'élection prochaine, écartoient dans le conseil du peuple, par leur opposition unanime, tous ceux dont ils ne vouloient pas permettre l'élection. De cette manière, ils avoient resserré l'autorité souveraine entre les mains de moins de quatre-vingt-dix citoyens (1). Mais cette usurpation même les avoit rendus singulièrement odieux, soit à la noblesse, que les lois excluoient de toute part à l'administration; soit au peuple, qui se voyoit dépouillé par la fraude des droits que la constitution lui attribuoit.

CHAP. XLIII. 1355.

La haine de leurs concitoyens engagea les neuf seigneurs de Sienne dans une conduite constamment ou foible ou perfide. Tandis que les trois républiques guelfes de Toscane auroient dû défendre en commun leur liberté, les neuf ne manquèrent jamais de trahir la cause de leurs alliés, dans leurs relations, tantôt avec les Visconti, tantôt avec la grande compagnie, tantôt avec l'empereur. Ils avoient soumis leur

(1) *Matteo Villani.* L. IV, c. 61, p. 278.

CHAP. XLIII. patrie à ce dernier, pour s'assurer de sa protection; mais Charles recherchoit des amis qui lui prêtassent des forces, et non qui en empruntassent de lui. Au moment où il entra dans Sienne, il y fut accueilli par les cris de *vive l'empereur, meure l'ordre des neuf!* Il vit à la tête des mécontens les chefs de la noblesse, les Toloméi, Malavolti, Piccolomini, Saracini, et même une partie des Salimbéni, quoique d'autres fussent attachés au gouvernement. Il vit encore dans l'opposition une foule de riches bourgeois, et tout le peuple; ce parti étoit évidemment le plus fort, c'est aussi celui qu'il crut plus prudent d'embrasser (1).

1355.

L'empereur n'essaya donc point, ce premier jour ou le lendemain, d'apaiser les mouvemens tumultueux du peuple. Le troisième jour, la sédition prit un caractère plus sérieux; les rues furent barricadées, et les neuf, assiégés dans le palais de la seigneurie, supplièrent eux-mêmes Charles de s'y rendre pour les délivrer. En effet, l'empereur se présenta devant les portes du palais; elles lui furent ouvertes, et il y entra à cheval. Il ordonna aux neuf de déposer à ses pieds la baguette du commandement; il exigea d'eux qu'ils le déliassent de l'engagement qu'il avoit pris de maintenir leur auto-

(1) *Matteo Villani*. L. IV, c. 81, p. 294. — *Neri di Donato Cronica Sanese*. p. 147.

rité; il se fit rendre les chartes qu'il leur avoit CHAP. XLIII.
accordées, et il les fit brûler sous ses yeux. 1355.
Pendant ce temps, le peuple forçoit les prisons, les archives des neuf, et l'église où l'on conservoit les bourses de la seigneurie. Ces bourses, avec les bannières de l'ordre, furent traînées dans la boue, en présence de l'empereur. Toute la ville retentissoit du cri de *meurent les neuf!* leurs maisons étoient attaquées et pillées, leurs personnes insultées; plusieurs de ceux qui ne réussirent pas à se cacher ou à s'enfuir furent taillés en pièces. L'empereur, il est vrai, sauva la vie des seigneurs qui étoient avec lui dans le palais, et il refusa de les livrer au peuple irrité (1). Cependant il sembloit partager lui-même la fureur populaire, et il la sanctionnoit par les décrets qu'il rendoit contre tout l'ordre des neuf. Mais en même temps il se hâta de faire confirmer par toutes les classes de la nation l'autorité sur la république, que la seigneurie détruite lui avoit déférée. Il nomma ensuite trente commissaires, douze nobles et dix-huit plébéiens, pour réformer le gouvernement, sous la présidence de son frère naturel, l'archevêque de Prague, patriarche d'Aquilée. Il laissa aussi à Sienne les Tarlati, le seigneur de Cortone et les comtes de Santa-Fiora, pour y maintenir son autorité, et

(1) *Cronica Sanese di Neri di Donato*. T. XV, p. 148.

CHAP. XLIII. trois jours après, le 28 mars, il se remit en
1355 route pour Rome (1).

Le couronnement de l'empereur élu avoit été fixé au dimanche de Pâques, 5 avril; et Charles avoit promis au pape qu'il ne passeroit qu'un jour à Rome, et qu'il repartiroit immédiatement après la cérémonie. Il arriva cependant dès le jeudi, 2 avril, devant les portes de la ville; mais, pour ne pas manquer à sa promesse, s'il y entra ce fut en habit de pèlerin, confondu parmi ses barons, et sans être connu des Romains. Pendant deux jours il visita les églises, pour y faire ses dévotions; le dimanche il ressortit de la ville, avant le lever du soleil, avec toute sa suite, pour y rentrer en pompe quelques heures plus tard (2).

Charles fut sacré dans la basilique du Vatican, par le cardinal évêque d'Ostie. Jean de Vico, préfet de Rome, et ci-devant seigneur de Viterbe et d'Orviète, lui mit sur la tête la couronne d'or; et Charles, de sa propre main, couronna l'impératrice. Ensuite il se remit en marche avec tout son cortége, et revêtu des

(1) *Matteo Villani.* L. IV, c. 89, p. 299. — *Neri di Donato Cronica Sanese.* p. 149. — *Orlando Malavolti Storia di Siena.* P. II, L. VI, p. 112.

(2) *Matteo Villani.* L. IV, c. 92, p. 302. — *Raynald Annal. Ecclesiast.* 1355. §. 6 et 7, p. 365. — *Cronica d' Orvieto.* p. 684.

ornemens impériaux, il traversa la ville de CHAP. XLIII.
Rome dans presque toute sa longueur, pour se 1355.
rendre au palais de Saint-Jean de Latran, où un festin lui étoit préparé. Le soir même cependant, il sortit de la ville pour aller coucher à Saint-Laurent des Vignes. Cinq mille cavaliers allemands et dix mille italiens avoient formé sa suite jusqu'au moment de la cérémonie; dès ce jour, ils commencèrent à se disperser, et la plupart reprirent la route de leur pays (1).

Dès le 19 avril, l'empereur fut de retour à Sienne. Il y rencontra le cardinal Égidio Albornoz, qui, comme légat du saint-siége, avoit, au printemps, recommencé la guerre contre les tyrans de la Marche et de la Romagne (2). Charles lui avoit prêté cinq cents hommes d'armes pour attaquer les Malatesti, seigneurs de Rimini; ce fut sa seule action militaire en Italie (3). Étranger à tous les partis, indifférent à tout ce qui ne concernoit pas son royaume de Bohême, insensible à l'honneur de la couronne impériale, il ne demandoit aux

(1) *Matteo Villani*. L. V, c. 2, p. 303. — *Raynaldus Annales eccles.* 1355. §. 17, p. 369. — *Chronicon Mutinense Joh. de Bazano*. p. 622. — *Annales Caesenates*. T. XIV, p. 1182.

(2) *Matteo Villani*. L. V, c. 14 et 15, p. 315. — *Neri di Donato Cronica Sanese*. p. 152.

(3) *Matteo Villani*. L. IV, c. 67, p. 283.

CHAP. XLIII. 1355. Italiens que de l'argent, et ne pouvoit avoir de motif pour faire la guerre à personne.

L'empereur trouva Sienne, à son retour, encore dans l'effervescence de la révolution que la chute de l'ordre des neuf y avoit occasionnée. Le peuple avoit exclu à perpétuité cet ordre de l'administration; il avoit fait effacer le nom des neuf, de tous les lieux publics, de toutes les lois, et de tous les livres de l'état. Il avoit voulu que la nouvelle seigneurie fût composée de douze gouverneurs ou administrateurs, au lieu de neuf; il les avoit choisis dans la bourgeoisie, et il avoit fait distribuer leurs noms dans des bourses, pour renouveler au sort, la seigneurie de deux mois en deux mois. Ainsi, la révolution avoit changé les personnes qui gouvernoient, elle avoit changé leur nombre et leurs titres; mais elle avoit conservé tous les mêmes principes; et sur les ruines d'une oligarchie roturière, elle en avoit élevé une autre plus roturière encore (1).

Les Siennois avoient cependant admis la noblesse à quelque part dans leur nouveau gouvernement; ils avoient adjoint à la seigneurie un collége de six nobles, et ils avoient appelé cent cinquante gentilshommes au conseil-général des quatre cents.

(1) *Malavolti Storia di Siena.* P. II, L. VI, p. 112. — *Cronica Sanese di Neri di Donato.* p. 149.

Charles leur proposa, pour compléter la constitution, de donner à l'état un chef, qui fût l'arbitre des partis et le modérateur des querelles; et il réussit à leur faire reconnoître en cette qualité, son frère naturel, le patriarche d'Aquilée (1), que, de son autorité impériale, il investit de la seigneurie de Sienne (2). CHAP. XLIII. 1355.

Mais l'empereur partit le 5 mai, de Sienne, pour se rendre à Pise (3), et son frère ne conserva qu'un petit nombre de cavaliers. Le peuple voyoit avec jalousie le patriarche occuper le palais public, et reléguer la seigneurie dans une maison privée; il prit les armes le 18 mai; il rétablit au coin de chaque rue les chaînes de fer destinées à arrêter la cavalerie; et il força le patriarche à rappeler les douze seigneurs dans leur palais (4). Quatre jours après, une nouvelle émeute éclata dans Sienne, à l'occasion d'une querelle entre de riches bourgeois et des artisans. Charles, que ses barons allemands avoient déjà abandonné, et qui se

(1) Nicolas, fils de Jean, roi de Bohéme, fut nommé patriarche d'Aquilée, le 18 mai 1351. *Vitæ Patriarchar. Aquileiensium*. T. XVI, p. 81.

(2) *Matteo Villani*. L. V, c. 20, p. 316. — *Cronica Sanese di Neri di Donato*. p. 149.

(3) *Matteo Villani*. L. V, c. 22, p. 318.

(4) *Matteo Villani*. L. V, c. 29, p. 322. — *Orlando Malavolti*. L. VI, p. 112 verso.

CHAP. XLIII. 1355. trouvoit à Pise, entouré de mécontens autant que son frère l'étoit à Sienne, écrivit aux Siennois, lorsqu'il apprit leur insurrection, pour les prier de lui renvoyer sain et sauf le patriarche d'Aquilée, et leur promettre que désormais il ne prendroit plus aucune part à leur gouvernement (1). Les douze seigneurs firent alors venir le patriarche au conseil-général; ils lui firent déposer la baguette du commandement, et renoncer, par un acte notarié, à la seigneurie qui lui avoit été accordée; ils l'obligèrent à rendre aux officiers de la république, tous les châteaux où il avoit mis garnison; et ils le renvoyèrent enfin, le 27 mai, à son frère (2).

Pendant ce temps, l'empereur séjournoit à Pise, et il donnoit aux habitans de cette ville un spectacle pompeux. Il assembla le peuple en parlement, sur la place du Dôme, et, prenant par la main Zanobi de Strata, Florentin, chef d'une école de rhétorique et de belles-lettres, il lui donna le titre de poète, et le couronna de lauriers. Zanobi étoit alors attaché à la suite de Nicolas des Acciaiuoli, grand-sénéchal du royaume de Naples, il jouissoit d'une haute réputation, et il étoit l'ami de Pétrarque. Celui-ci

(1) *Matteo Villani.* L. V, c. 35, p. 327. — *Neri di Donato Cronica Sanese*, p. 152.

(2) *Matteo Villani.* L. V, c. 36, p. 327.

cependant, qui, dix ans auparavant, avoit été couronné au Capitole, ne vit pas sans une envie mal dissimulée, le triomphe d'un poète nouveau. Zanobi parcourut les rues de Pise, à cheval, entouré des premiers seigneurs de l'Empire, et couvert d'applaudissemens par le peuple. Mais sa gloire a été de courte durée, aucun de ses ouvrages n'est parvenu jusqu'à nous (1). CHAP. XLIII. 1355.

Pendant que Charles étoit à Pise, tous les Lucquois qui l'avoient connu en 1332, se portoient en foule chez lui, et le sollicitoient d'avoir pitié de leur patrie (2). Les marchands émigrés de Lucques, paroissoient disposés à faire les plus grands sacrifices pour rentrer dans leurs foyers, et leurs offres pécuniaires avoient plus d'influence sur l'esprit de l'avide monarque, que les prières ou la compassion. On assure que les seuls Lucquois établis en France, offrirent à l'empereur cent vingt mille florins pour racheter la liberté de leur patrie (3). Ces négociations commençoient à être connues à Pise, lorsque le feu prit au palais de la commune qu'habitoit l'empereur, et en consuma

(1) *Tiraboschi storia della Letterat. Ital.* L. III, c. 3, §. 11, p. 557. — *Matteo Villani.* L. V, c. 26, p. 320. — *Cronica di Pisa.* T. XV, p. 1032. — *Neri di Donato. Cron. Sanese*, p. 153.

(2) *Beverini Annales Lucensium.* L. VII, p. 943.

(3) *Matteo Villani.* L. V, c. 19, p. 316.

CHAP. XLIII. la plus grande partie. Pendant cet incendie tout
1355. le peuple fut sous les armes. Les Raspanti et les Bergolini, réunis sur les mêmes places d'armes, se promirent d'oublier leurs anciennes divisions, et de s'entr'aider mutuellement pour maintenir l'autorité de la république sur la ville de Lucques qu'elle avoit conquise (1).

Sur ces entrefaites, l'empereur ayant fait occuper la forteresse de la Gosta, que Castruccio avoit bâtie à Lucques, on vit rentrer à Pise, les soldats qui y avoient été de garde. L'indignation fut générale; mais les Raspanti furent les premiers à prendre les armes contre les Allemands; ils en tuèrent cent cinquante, et ils formèrent le siége de la cathédrale, où Charles IV habitoit depuis l'incendie du palais public. Paffetta, comte de Monte-Scudaio, voyoit avec peine ses partisans se joindre aux Bergolini, et attendre les ordres des Gambacorti; il les retira, autant qu'il lui fut possible, du milieu des séditieux, et il vint à leur tête trouver l'empereur, auquel il offrit son appui, assurant que les Bergolini avoient seuls excité la révolte. Les Gambacorti étoient alors même les uns chez l'empereur, d'autres chez le cardinal d'Ostie; ils furent tous arrêtés; les insurgés, abandonnés par les Raspanti, et atta-

(1) *Matteo Villani.* L. V, c. 30, p. 323. — *Marangoni Cron. di Pisa*, p. 718. — *Cronica Sanese*, p. 150.

qués par le comte Paffetta et les Allemands, CHAP. XLIII.
se dissipèrent (1); les maisons des Gambacorti 1355.
furent attaquées par les troupes impériales, prises d'assaut et brûlées; celles des Sismondi et des Gualandi, après une opiniâtre résistance, éprouvèrent le même sort; les Lanfranchi abandonnèrent lâchement le combat (2). Cinq Gambacorti, Pierre Gualandi, Guelfo Lanfranchi, Rosso Sismondi, et huit autres citoyens distingués furent arrêtés et jetés dans les prisons de l'empereur (3).

Cette sédition avoit éclaté le 21 mai, et la nouvelle en fut portée à Lucques le même jour. Les Lucquois se crurent arrivés au moment de leur délivrance. Charles IV avoit déjà paru leur être favorable; la sédition de Pise devoit le confirmer dans cette disposition, tandis que les Pisans étoient affoiblis par leurs querelles domestiques, et par la défiance que leur causoit l'empereur.

Les Lucquois se pourvurent d'armes; pendant la nuit ils firent avancer jusqu'au pied des murs tous les paysans des campagnes, qui n'étoient pas moins zélés qu'eux pour la liberté;

(1) *Matteo Villani.* L. V, c. 32, p. 324. — *Cronica di Pisa.* T. XV, p. 1030. — *Paolo Tronci Annali Pisani*, p. 381.

(2) *Cronica di Pisa.* T. XV, p. 1031. — *Cronica Sanese di Neri di Donato.* T. XV, p. 151.

(3) *Matteo Villani.* L. V, c. 33, p. 326.

CHAP. XLIII. et le lendemain, Lucques auroit rompu ses
1355. chaînes, si ses anciens citoyens avoient seuls été admis au secret des conjurés. Mais quand Mastino de la Scala avoit cédé les châteaux du val de Niévole aux Florentins, quelques Gibelins zélés de cette province avoient quitté leur patrie pour se retirer à Lucques. Ceux-là redoutoient plus le triomphe des Guelfes que la servitude; ils craignoient que Lucques, en s'affranchissant, ne s'alliât aux Florentins; ils révélèrent donc aux Pisans les menées des Lucquois. Les Garzoni et les Bardini, dont les familles avoient passé de Pescia à Lucques, élevèrent sur la tour gibeline des signaux, qui, observés et répétés par les gardes établies sur le mont Saint-Julien, firent connoître à Pise le danger que couroit la garnison de Lucques (1); car les paysans armés qui occupoient toutes les avenues de la ville, ne laissoient point de passage aux couriers.

Aussitôt qu'on fut averti à Pise de l'insurrection des Lucquois, les deux partis qui s'étoient combattus la veille, mirent en oubli leur haine pour sauver les droits de leur patrie (2). Le quartier de Chinzica partit le jour même pour Lucques; les nobles formoient

(1) *Beverini Annales Lucenses.* L. VII, p. 946, 948. — *Ser Cambi Cronica di Lucca, mss. in archivio Lucense.*

(2) *Cronica Sanese di Neri di Donato.* T. XV, p. 151.

la cavalerie, tandis que le peuple devoit combattre à pied. Mais cette première troupe ne se trouva point assez forte pour enfoncer un corps de six mille paysans qui lui fermoit le passage, et arriver jusqu'à la ville. Le lendemain, la milice du quartier du Pont vint joindre l'armée, et les paysans furent mis en fuite. La garnison pisane de Lucques, avertie par les Garzoni, des projets des insurgés, s'étoit maintenue en possession des portes et des murs; elle ouvrit la ville aux milices qui arrivoient de Pise. Les Allemands avoient prétendu demeurer neutres dans la forteresse de la Gosta; ils furent attaqués les premiers, et obligés de restituer cette forteresse aux Pisans. Le feu fut mis ensuite aux maisons qui entourent Saint-Michel, et les Lucquois, resserrés entre l'incendie et leurs ennemis, furent obligés de poser les armes (1). Tous ceux que leur naissance, leur richesse ou leur crédit distinguoient de la foule, furent contraints de s'exiler; les autres furent désarmés avec rigueur, et le gouvernement des Pisans, qui dès long-temps étoit dur et sévère, devint plus tyrannique encore depuis cette sédition (2).

Charles IV, humilié de n'avoir réussi dans

(1) *Cronica di Pisa.* T. XV, p. 1031. — *Beverini Annales Lucens.* L. VII, p. 948.

(2) *Matteo Villani.* L. V, c. 34, p. 326. — *Marangoni Croniche di Pisa*, p. 719.

CHAP. XLIII. aucun de ses projets sur Sienne, sur Pise ou
1355. sur Lucques, cherchoit à se venger de tant d'échecs, et de l'abaissement où il se trouvoit. Il nomma un juge pour examiner les Gambacorti, qu'il retenoit dans ses prisons, et il lui donna l'ordre de les trouver coupables. Il étoit cependant si évident que ces citoyens illustres n'avoient eu aucune part à l'insurrection du 21 mai, qu'on ne les examina pas même sur ce sujet; mais on les accusa d'avoir tramé une conjuration contre l'empereur pour le faire mourir, et on les soumit à une affreuse torture pour la leur faire révéler. Lorsqu'ils virent que leur mort étoit résolue, pour n'être pas tourmentés plus long-temps, ils se déterminèrent à avouer tout ce qu'on leur demandoit, et le 26 mai, sept des prisonniers (1) furent condamnés comme traîtres à l'empereur, et eurent la tête tranchée sur la place des Anziani, dont toutes les avenues étoient occupées par des gardes allemandes (2).

Après avoir répondu avec tant d'ingratitude à la fidélité d'une famille qui, la première en

(1) Savoir, trois frères, Francesco, Lotto, et Bartolomméo Gambacorti, Cecco Cinquini, Niéri Papa, Ugo de Guitto, et Giovanni delle Brache.

(2) *Matteo Villani.* L. V, c. 37, p. 328. — *Cronica di Pisa.* T. XV, p. 1032. — *Cronica Sanese di Neri di Donato*, p. 152. — *Franz Martin Pelzel. Karl der Vierte.* T. II, p. 465.

Toscane, s'étoit dévouée à son service (1), CHAP. XLIII.
Charles n'eut rien de plus pressé que de s'éloi- 1355.
gner d'une contrée où il étoit détesté. Le 27 mai, il partit de Pise, et il alla s'enfermer au fort château de Piétra-Santa, qu'il s'étoit fait livrer par les Pisans (2). Il y resta jusqu'au 11 de juin, pour attendre la solde du paiement que lui avoient promis les Florentins, aussi-bien qu'une contribution qu'il avoit exigée des Pisans, en compensation des dommages que la dernière émeute lui avoit occasionnés (3). Lorsqu'il eut reçu ces deux sommes, il partit pour l'Allemagne. Les Visconti, dont il traversa le territoire, loin de lui donner à son retour aucune marque de respect, le traitèrent avec une extrême défiance; ils lui firent refuser l'entrée de toutes leurs villes. Ils lui accordèrent seulement, comme par grâce, la permission de passer une nuit à Crémone; mais ce fut après l'avoir séparé de toute sa suite, qu'ils obligèrent à poser les armes (4).

Toute l'autorité que Charles IV avait recouvrée sur l'Italie, s'évanouit aussitôt qu'il en fut sorti. Pendant son expédition, il s'étoit montré

(1) *Matteo Villani*. L. V, c. 38, p. 329.

(2) *Matteo Villani*. L. V, c. 40, p. 330. — *Cronica di Pisa*. p. 1033. — *Neri di Donato Cronica Sanese*. p. 154.

(3) *Paolo Tronci Annali di Pisa*. p. 384.

(4) *Matteo Villani*. L. V, c. 54, p. 338.

CHAP. XLIII. fort avide d'argent, et il en avait amassé beaucoup; mais il avait paru indifférent à l'opinion publique, et il avait avili la dignité impériale, que les Italiens étoient encore disposés à respecter (1).

1355.

Au départ de l'empereur, l'Italie demeura déchirée par plusieurs guerres qui ruinoient simultanément ses différens états. La condition du royaume de Sicile avoit toujours empiré depuis la mort de Frédéric d'Aragon, son fondateur. Deux factions s'y étoient formées, l'une dite des Catalans, l'autre des Italiens, ou *Chiaramontési;* elles n'avoient pas cessé de combattre, tandis que des rois, presque toujours mineurs, s'étoient rapidement succédés l'un à l'autre. Loin de pouvoir réduire leurs barons à l'obéissance, les souverains étoient, au contraire, dans la dépendance de ces factions, et on les voyoit souvent ballottés de l'une à l'autre. La Sicile, autrefois grenier de l'Italie, étoit ruinée par ces guerres civiles; l'agriculture étoit abandonnée, et la famine s'étoit, à plusieurs reprises, fait sentir dans l'île. Le parti italien, à cette époque en opposition avec la cour, avoit fait alliance avec le roi Louis et la reine Jeanne de Naples; il leur avoit ouvert les portes de

(1) Pétrarque exhala dans des lettres rendues publiques, toute son indignation contre Charles IV. *Mémoires de Sade.* L. V, p. 402.

Palerme, Trapani, Girgenti, Mazzara, avec cent douze villes, ou châteaux forts; en sorte que le roi de Naples, malgré l'épuisement de son trésor, la foiblesse de ses armées, l'anarchie de ses états, et la lâcheté de son propre caractère, se trouvoit plus près d'achever la conquête de la Sicile, que ne l'avoient été les deux Charles, ou Robert d'Anjou, dans le temps de leur plus grande puissance (1). Le roi de Sicile, de la maison d'Aragon, qui s'appeloit aussi Louis, s'étoit retiré à Catane. Dans la campagne de 1355, il reconquit une partie des villes qu'il avait perdues (2); mais il mourut cette année même, ainsi que son second frère, don Pierre; la couronne passa au plus jeune, don Frédéric, et le royaume éprouva les désordres d'une minorité plus orageuse encore que les précédentes (3).

CHAP. XLIII.
1355.

Dans cet abaissement de la maison d'Aragon, celle d'Anjou auroit aisément pu venger l'ancien affront des Vêpres siciliennes, si Louis de Naples n'était pas tombé lui-même dans l'état de dégradation et de foiblesse le plus honteux pour la couronne, le plus désastreux pour ses sujets. Les déréglemens de la reine Jeanne, sa femme, attiroient sur lui le mépris universel. Les princes

(1) *Matteo Villani*. L. IV, c. 2 et 3, p. 235. — *Giannone Istoria civile*. L. XXIII, c. 2, p. 310.

(2) *Matteo Villani*. L. V, c. 65, p. 343.

(3) *Ibid.* c. 87, p. 354.

CHAP. XLIII. 1355. du sang, que le roi de Hongrie avoit relâchés en 1353 (1), avoient manifesté, dès leur retour dans le royaume, les prétentions les plus inquiétantes. Le duc de Duraz et le comte Palatin de Minerbino tenoient leurs fiefs en rébellion ouverte contre la couronne (2). Un simple bourgeois des Abruzzes, messire Lallo, s'étoit emparé de la ville d'Aquila ; il avoit gagné l'affection de ses concitoyens, et il les gouvernoit comme prince absolu. Louis, qui vouloit recouvrer cette ville, ne trouva d'autre expédient pour s'en rendre maître, que de charger son frère aîné, qui portait le titre d'empereur de Constantinople, d'assassiner messire Lallo ; et l'empereur titulaire exécuta lâchement cette commission (3).

Pour comble de maux, la grande compagnie, qui ravageoit alors l'état de Ravenne, se préparoit à entrer dans le royaume de Naples. Une injure privée qu'elle s'étoit engagée à venger, l'avoit retenue long-temps dans les états de Bernardino de Pollenta. Ce seigneur, lorsque la foule des pèlerins traversoit Ravenne, en 1350, pour se rendre à Rome, au jubilé, avait remarqué une comtesse allemande d'une rare beauté, qui s'arrêtoit dans une hôtellerie ; le tyran ne

(1) *Cronica di Bologna.* T. XVIII, p. 429.

(2) *Matteo Villani.* L. IV, c. 31, p. 256.

(3) *Ibid.* c. 17, p. 246.

lui permit point de continuer son pieux voyage; CHAP. XLIII.
il voulut lui inspirer de l'amour; et après avoir 1355.
employé inutilement, pour lui plaire, toutes les ressources de la galanterie et de la magnificence, après avoir long-temps flatté, supplié, servi, il eut recours à une coupable violence. La belle pèlerine préserva sa chasteté par une mort volontaire. Son écuyer rapporta en Allemagne la nouvelle de cette catastrophe. Deux chevaliers, frères de cette dame, pauvres et sans autre appui que leur épée, passèrent aussitôt en Italie, pour venger leur sœur. Ils trouvèrent la grande compagnie près de Mantoue. Depuis la mort du chevalier de Montréal, elle étoit commandée par le comte Lando, leur compatriote; ils communiquèrent leur ressentiment aux soldats, aux officiers, au général lui-même, et ils firent mettre, par eux, l'état de Ravenne à feu et à sang (1).

La grande compagnie pénétra ensuite dans l'Abruzze, au commencement de l'année 1355. Aucun préparatif n'étoit fait pour lui résister; cependant tous les alliés du roi l'avoient averti qu'elle se dirigeoit vers ses états; mais on étoit entré dans le carnaval, et Louis ne permettoit pas qu'on troublât les fêtes et les bals de la

(1) *Matteo Villani*. L. IV, c. 40, p. 265. — *Annales Cæsenates*. T. XIV, p. 1182.

CHAP. XLIII. cour, par de tristes nouvelles, ou par le souci
1355. des affaires (1).

Après avoir pillé les Abruzzes, la grande compagnie s'avança vers la Pouille. La ville de Guasto lui ouvrit ses portes, en vertu d'une capitulation; mais les brigands que conduisoit le comte Lando, respectoient peu leurs sermens; la ville fut pillée, et ses habitans inhumainement massacrés (2). Toutes les autres villes de la Pouille, effrayées par cet exemple, relevèrent leurs murs, et résolurent de se défendre jusqu'à la dernière extrémité; toutefois elles furent réduites aux seules forces de leurs bourgeois, car le roi ne leur envoya aucun secours; il ne fit dans son royaume aucune levée de troupes, et il se contenta d'envoyer en Toscane son grand-sénéchal, Nicolas Acciaiuoli, pour réclamer l'assistance de ses alliés; tandis que lui-même il continuoit à vivre dans les fêtes, sans paroître se soucier des progrès de la grande compagnie, ou de la ruine de ses sujets (3).

Après avoir dévasté la Pouille, le comte Lando conduisit la grande compagnie dans la Terre de Labour (4), et il étendit ses ravages

(1) *Matteo Villani*. L. IV, c. 58, p. 277.

(2) *Ibid.* c. 79, p. 293.

(3) *Ibid.* c. 90, p. 300.

(4) *Ibid.* L. V, c. 10, p. 308.

jusqu'aux portes mêmes de Naples. Pour que rien ne lui échappât, il partagea son armée en petits corps, qui battoient tout le pays. Nulle part on ne lui opposoit de résistance, en sorte que ses cavaliers ne portoient souvent pas même leurs armes; ils s'établissoient dans les maisons de plaisance des seigneurs napolitains; ils chassoient, ils se donnoient mutuellement des fêtes, et ils chargeoient leurs valets d'enlever de force pour eux chez les paysans, tout ce dont ils avoient besoin (1).

1355.

Enfin, le grand-sénéchal arriva de Toscane au mois de juillet, avec mille *barbues* (c'est ainsi qu'on nommoit alors, un cavalier suivi d'un sergent à cheval comme lui). Mais le roi, qui avoit sollicité avec instance la venue de ces troupes, n'avoit point d'argent pour les payer, en sorte qu'elles désertèrent bientôt, et allèrent grossir l'armée du comte Lando (2). Ce ne fut qu'au mois de septembre, que Louis parvint à rassembler par des contributions extraordinaires, trente-cinq mille florins qu'il refusa cette fois à ses honteux plaisirs, ou à l'avidité de ses courtisans. Il livra cette somme à la compagnie, sous condition qu'elle s'éloignât de Naples, pour retourner dans la Pouille.

(1) *Matteo Villani.* L. V, c. 56, p. 339.

(2) *Ibid.* c. 63, p. 342.

CHAP. XLIII. Il promit de lui donner encore soixante et dix
1355. mille florins en deux payemens, pour qu'elle évacuât le royaume; mais jusqu'à ce qu'il eût effectué ces payemens, il consentit à ce que la compagnie continuât à vivre à discrétion, dans les provinces éloignées de la capitale (1).

Pendant que le royaume de Naples étoit si honteusement abandonné, par la lâcheté de son roi, aux dévastations d'une troupe de brigands, le cardinal Égidio Albornoz, continuoit avec succès, dans les états de l'Église, la guerre qu'il avoit commencée pour chasser ou soumettre les tyrans qui s'y étoient établis. Son plus grand art étoit d'attirer à son parti quelques-uns de ces petits seigneurs, en leur accordant des conditions avantageuses; il suppléoit ainsi à la modicité des subsides que lui envoyoit la cour d'Avignon, et il profitoit avec habileté des rivalités entre les familles, et des vengeances des princes, pour tourner les armes des uns contre les autres.

La Marche d'Ancône et la Romagne, où le cardinal faisoit la guerre, étoient presque les seules provinces d'Italie dont les habitans fussent demeurés belliqueux. Les petits princes de cette contrée ne confioient point, comme ceux de Lombardie, la défense de leurs états

(1) *Matteo Villani*. L. V, c. 76, p. 348.

à des mercenaires allemands; ils commandoient eux-mêmes leurs armées, et ils les composoient des gentilshommes de leurs petites souverainetés, et des paysans de leurs montagnes. Ils les tenoient sans cesse en haleine, et, quand ils n'avoient pas de guerre pour leur propre compte, ils prenoient du service chez quelque prince ou quelque république plus puissante, plutôt que de rentrer dans le repos. CHAP. XLIII. 1355.

Le premier seigneur que le cardinal Albornoz attira dans son parti, fut Gentile de Mogliano, tyran de Fermo. Le légat, au commencement de l'hiver, avoit nommé Gentile, gonfalonier de l'armée de l'Église, et il lui avoit conféré la seigneurie de Fermo et de son territoire, comme un fief du saint-siége (1). Albornoz accordoit volontiers des conditions avantageuses aux plus petits seigneurs, bien sûr que, si, par leur aide, il soumettoit les plus puissans, les premiers se rangeroient sans effort sous sa dépendance. Il avoit besoin de toutes ses forces pour attaquer Malatesta, seigneur de Rimini, dont les états s'étendoient depuis Récanati, jusqu'aux confins du territoire de Forli; la politique et les talens militaires de ce seigneur le rendoient redoutable, et ses alliances lui assuroient l'appui des républiques guelfes. Albornoz

(1) *Matteo Villani*. L. IV, c. 33, p. 259. — *Raynald. Annal. eccles.* 1354. §. 2, p. 351.

CHAP. XLIII. pénétra dans ses états par la Marche de Fermo; 1355. et, au mois de janvier, il surprit la ville de Récanati, qu'il remit en liberté, sous la protection de l'Église (1).

Mais Malatesta représenta aux seigneurs de l'état ecclésiastique, que le moment étoit venu d'oublier leurs anciennes inimitiés, et de s'unir pour se défendre. La politique du légat étoit facile à pénétrer. L'Église n'avoit pas plus de motifs de haine contre les Malatesti que contre tous les autres seigneurs; chacun devoit s'attendre à être attaqué à son tour. Le vaillant François des Ordélaffi, capitaine ou seigneur de Forli, oublia le premier d'anciens ressentimens, et il conclut avec Malatesti, une alliance sincère, à laquelle Renier de Manfrédi, seigneur de Faenza, s'associa bientôt. Gentile de Mogliano entra, de son côté, dans la même ligue; il surprit et il chassa de Fermo les troupes de l'Église qu'il y avoit lui-même introduites; il renvoya au légat le gonfalon qu'il avoit reçu de lui, et il publia l'alliance qu'il venoit de conclure avec les seigneurs de Romagne (2).

(1) *Matteo Villani*. L. IV, c. 42, p. 266. — *Cronica d' Orvieto* p. 682. — *Cronaca Riminese*. p. 903.

(2) *Matteo Villani*. L. IV, c. 50, p. 272. — *Raynald. Annal. ecclesiast.* 1355. §. 19, p. 369. — *Cronica Riminese*. T. XV, p. 902.

Il étoit déjà trop tard ; le légat, après avoir soumis plus de la moitié de l'état de l'Église, étoit assez puissant pour défier cette ligue ; d'ailleurs, d'autres princes moins clairvoyans recherchoient encore son amitié, et Ridolfe de Varano, seigneur de Camérino, sollicita le commandement de l'armée que Gentile de Mogliano venoit d'abandonner. Ridolfe, au commencement de la campagne, fut surpris par François des Ordélaffi, et son armée fut mise en déroute (1) ; mais il se releva de cet échec, et, bientôt après, il battit et fit prisonnier Galéotto Malatesti, frère du seigneur de Rimini, et l'un des meilleurs capitaines d'Italie (2). Cette défaite fit perdre courage à Malatesta ; le premier, il abandonna la ligue que lui-même il avoit formée, il demanda la paix au légat ; et, comme il étoit Guelfe d'origine, les villes guelfes le recommandèrent à la générosité du cardinal Albornoz. Celui-ci lui fit prêter serment d'obéissance et de fidélité à l'Église ; il lui accorda, pour douze ans, moyennant un modique tribut, le gouvernement de Rimini, de Pésaro, de Fano et de Fossombrone ; mais

CHAP. XLIII.

1355.

(1) *Matteo Villani.* L. V, c. 6, p. 306. — *Annales Cæsenates.* T. XIV, p. 1183.

(2) *Matteo Villani* L. V, c. 18, p. 315. — *Raynald. Annal. eccles.* 1355, §. 20, p. 370. — *Cronica d' Orvieto.* p. 682. — *Cronaca Riminese.* p. 903.

CHAP. XLIII. il remit en liberté et sous la protection de
1355. l'Église les deux villes de Sinigaglia et d'Ancône (1).

La soumission de Malatesta causa, bientôt après, la ruine de Gentile de Mogliano. La ville de Fermo se révolta contre lui, et ouvrit ses portes au cardinal (2). Renier de Manfrédi, seigneur de Faenza, dont la petite principauté étoit presque enclavée dans l'état de Bologne, n'étoit pas encore exposé aux attaques du légat; mais François des Ordélaffi, capitaine de Forli, resté seul en guerre avec l'Église, devoit s'attendre à voir l'orage fondre sur lui; il s'y prépara avec courage (3). Il s'enferma dans sa capitale; il confia la défense de Césène à sa femme, qui ne lui cédoit point en résolution; il ne tint aucun compte de la croisade et de la sentence d'excommunication publiées contre lui; et sans alliés, il brava seul dans ces deux petites villes, toute la puissance du saint-siége (4).

(1) *Matteo Villani.* L. V, c. 46 p. 333. — *Cronaca Riminese.* T. XV, p. 903. — *Cronica di Bologna.* T. XVIII, p. 437.

(2) *Matteo Villani.* L. V, c. 57, p. 339. — *Cronaca Riminese.* p. 903.

(3) *Matteo Villani.* L. V, c. 77, p. 348. Son fils Louis, qui auparavant avoit commandé à Césèna, mourut de maladie le 1er janvier 1356. *Annales Cæsenates.* p. 1183.

(4) *Matteo Villani.* L. VI, c. 14, p. 363. — *Raynald. Annal. eccles.* §. 21, p. 370. — *Cronica d' Orvieto.* p. 683.

Avant que le cardinal-légat pût conduire son armée devant Forli, une révolution dans la plus puissante des villes qui relevoient de l'Église, présenta un nouvel appât à son ambition, et lui offrit l'espérance d'une nouvelle conquête. Le saint-siége avoit sur Bologne des droits tout semblables à ceux qu'Albornoz avoit fait valoir sur les villes de Romagne; mais Bologne obéissoit aux Visconti, et ces puissans seigneurs ne pouvoient être dépouillés avec la même facilité que les petits princes d'Agobbio, de Viterbe et de Fermo. Le cardinal ne laissoit entrevoir aucun projet hostile contre Bologne; cependant il vit avec joie cette ville enlevée au seigneur de Milan, par un tyran plus foible, qu'il espéroit dépouiller à son tour. CHAP. XLIII. 1355.

Les Bolonois supportoient impatiemment la domination des Visconti, et, dès le mois de juin 1354, ils avoient fait une tentative pour secouer leur joug; mais Jean Visconti d'Oleggio, auquel l'archevêque de Milan avoit confié le gouvernement de cette ville, découvrit la conspiration tramée contre lui; il envoya au supplice trente-deux des principaux citoyens; il désarma tous les autres, et il réduisit les Bolonois à une telle servitude (1) que, dans la

(1) *Matteo Villani.* L. IV, c. 11 et 12, p. 241. — *Math. de Griffonibus Memoriale historic.* p. 169. — *Chronic. Mutinense Johan de Bazano.* T. XV, p. 620. — *Petri Azarii Chronicon.*

CHAP. XLIII. guerre des alliés contre les Visconti, Oleggio
1355. conduisit sur le territoire de Modène les milices bourgeoises sans armes, avec un bâton seulement à la main. Arrivé au camp, il leur distribua des armes pour combattre, et après une victoire sur les troupes du marquis d'Este, il leur ôta ces armes victorieuses, pour les ramener dans la ville avec leur bâton.

A la mort de l'archevêque de Milan, Bologne étoit échue en partage à Matthieu, l'aîné de ses neveux, et celui-ci avoit confirmé Oleggio dans son gouvernement. Mais les nouveaux seigneurs se défioient de ce commandant; ils savoient que sa politique et sa dissimulation égaloient sa valeur, et que la faveur de l'archevêque, dont on croyoit qu'il étoit fils, avoit accoutumé son esprit aux projets les plus ambitieux. Une jalousie d'amour se joignit encore à celle du pouvoir, dans le cœur de Galéaz, l'un des frères Visconti (1). Ils résolurent d'ôter à Oleggio sa place, et celui-ci, qui devinoit leurs projets, prit ses mesures pour la conserver malgré eux.

Les seigneurs de Milan attaquèrent d'abord les officiers subalternes qu'Oleggio avoit avancés; ils retirèrent de Bologne plusieurs corps de

T. XVI, p. 334. — *Ghirardacci Storia di Bologna*. L. XXIII, p. 221.

(1) *Matteo Villani*. L. V, c. 5, p. 306.

troupes, et ils citèrent plusieurs capitaines par- CHAP. XLIII.
devant un tribunal extraordinaire, pour y 1355.
rendre compte des voleries dont ils les accusèrent. Un jugement infamant paroissoit déjà suspendu sur leur tête (1), lorsqu'au mois d'avril 1355, un lieutenant de Matthieu Visconti vint demander à Jean d'Oleggio, au nom du seigneur de Milan, de lui consigner Bologne avec toutes ses forteresses, et de s'en éloigner ensuite immédiatement.

Oleggio parut disposé à l'obéissance; il remit à celui qui étoit désigné pour lui succéder les clefs des principaux châteaux, et il lui conseilla de s'en mettre en possession avant de faire connoître aux Bolonois l'ordre dont il étoit porteur. Lorsque le nouveau gouverneur fut sorti de la ville pour suivre ce conseil, Oleggio retint dans le palais, le 17 avril au soir, les recteurs et les officiers de justice; il y fit assembler tous les citoyens, et il leur annonça que les Visconti avoient résolu de lui ôter le gouvernement, après l'avoir contraint, disoit-il, à traiter les Bolonois avec une dureté bien contraire à son cœur. Ces seigneurs seuls, ajoutoit-il, étoient coupables de sa précédente conduite tyrannique; ils lui avoient demandé

(1) *Petri Azarii Chronicon*. T. XVI, p. 338. L'auteur de cette chronique fut lui-même chargé de vérifier les comptes des troupes à Bologne.

CHAP. XLIII. plus de sang encore, et aujourd'hui ils ne lui
1355. ôtoient sa place, que pour le punir de sa trop grande douceur. « J'ai résolu, dit-il enfin, de » vous soustraire au caprice de ces tyrans; » j'abjure leurs ordres cruels; je renonce à » toute obéissance. Consolez vos familles par » l'assurance que vous n'aurez plus d'autre sei» gneur que moi, ou plutôt dites-leur que vous » gouvernerez avec moi : car, à dater de ce jour, » les citoyens de Bologne partageront avec leur » prince les honneurs comme les fatigues de » l'administration ».

Les Bolonois écoutèrent ce discours avec un morne découragement; ils connoissoient Oleggio depuis long-temps, et ils l'accusoient seul des violences qu'ils lui avoient vu commettre. Lors même qu'ils auroient pu désirer de recouvrer leur indépendance sous un pareil maître, ils soupçonnoient que ses paroles cachoient quelque piége, et ils craignoient d'être sacrifiés par lui au seigneur de Milan. Long-temps ils s'excusèrent de prendre aucun parti, sous prétexte qu'ils étoient désarmés. Enfin les Maltraversi et les Gibelins, plus attachés à Oleggio, décidèrent leurs concitoyens à choisir entre les tyrans auxquels ils étoient vendus (1). L'assemblée proclama Jean Visconti

(1) *Matthæi de Griffonibus Memor. Hist.* p. 170. — *Cronica*

d'Oleggio seigneur perpétuel de Bologne, et CHAP. XLIII.
cette nuit même, on rendit aux citoyens leurs 1355.
armes.

Oleggio appela ensuite l'un après l'autre les capitaines des gens de guerre auprès de lui; il leur communiqua les procédures déjà intentées contre eux, et il leur montra que la révolte étoit le seul moyen de dérober leur tête à l'échafaud (1). Plusieurs d'entre eux, attachés dès long-temps à sa fortune, abjurèrent le parti des Visconti, et lui prêtèrent serment de fidélité; un tiers tout au plus des soldats refusa de le reconnoître pour seigneur de Bologne. Oleggio les fit sortir de la ville, après les avoir désarmés; il nomma d'autres recteurs ou officiers de justice, à la place de ceux qu'il avoit retenus au palais; il envoya en diligence des contr'ordres à tous ses châtelains, pour les empêcher d'ouvrir leurs forteresses au nouveau gouverneur; toutes furent sauvées, à la réserve de celle de Lugo. Les alliés de Vénétie, en guerre avec les frères Visconti, s'empressèrent de le reconnoître et de lui promettre des secours. Le marquis d'Este lui fit passer immédiatement deux cent cinquante chevaux; enfin, le 20 avril au matin, Oleggio se trouva

di Bologna, p. 440. — *Ghirardacci storia di Bologna*. L. XXIII, p. 225.

(1) *Petri Azarii Chronicon*, p. 339.

CHAPITRE XLIV.

La Dalmatie enlevée aux Vénitiens, par les Hongrois. — Guerre des princes lombards contre les Visconti. — Frère Jacob des Bussolari, à Pavie.

1356 — 1359.

CHAP. XLIV. Nous avons vu déjà le roi Louis de Hongrie conduire successivement deux armées dans le royaume de Naples, pour venger la mort de son frère. Nous avons vu ce monarque, avec un caractère chevaleresque, mais inconstant, mettre en mouvement tout le levant de l'Europe, pour tirer vengeance de son injure; couvrir la Pouille et la Calabre de ses soldats, étendre ses ravages d'une mer jusqu'à l'autre, confondre, dans sa colère, les innocens avec les coupables, et souiller sa gloire par le meurtre de Charles de Duraz, et l'arrestation des princes du sang, qui se reposoient sur sa bonne foi; puis nous l'avons vu oublier tout à coup son ressentiment, reconnoître l'innocence de Jeanne, sans avoir de motif pour changer d'opinion, relâcher les princes du sang, pardonner à Louis

de Tarente, et remettre généreusement au royaume de Naples les dédommagemens auxquels une sentence pontificale lui donnoit des droits. Il nous reste à le voir après dix ans de repos, menacer l'Italie d'une invasion nouvelle, inonder de ses escadrons demi-barbares, les plaines de la Vénétie, et introduire un nouveau système de guerre parmi les peuples policés, en leur faisant sentir les avantages d'une bonne cavalerie légère.

Le long règne de Louis forme la période la plus brillante de l'histoire de Hongrie. Avant lui, ce royaume étoit encore barbare; après lui, il fut épuisé par des guerres civiles, ou affoibli par les vices de sa constitution; mais pendant que Louis vécut, la Hongrie prit place parmi les premières puissances de l'Europe; elle domina sur les peuples esclavons qui l'entouroient; elle se fit redouter de l'Allemagne, et elle tint l'Italie dans la crainte et presque dans la dépendance. Les constitutions féodales ont toutes une période de très-grande puissance, c'est celle où les grands ont acquis toute l'énergie que développe en eux leur situation, et où ils n'ont pas encore reconnu leur indépendance. Le roi dirige alors des forces immenses qui ne tarderont pas à se tourner contre lui. Il fait la guerre sans trésors et sans soldats; obéi par ses vassaux, seulement à cause des

CHAP. XLIV. fiefs qu'il leur a donnés. Mais l'obéissance des feudataires n'est pas de longue durée; ils sentent bientôt que leurs fiefs ne peuvent leur être repris par celui qui les a donnés, et dès qu'ils ont la pensée de rejeter le joug, le pouvoir du monarque cesse. Louis dut tout l'éclat de son règne, bien moins à son propre caractère qu'aux circonstances où se trouvoit sa nation, au moment où elle sortoit de la barbarie. C'étoit, nous dit un de ses contemporains qui connoissoit et jugeoit bien les hommes, « c'étoit un » prince de grand cœur, vaillant et hardi de » sa personne; ses entreprises étoient grandes, » et, dans la prospérité, il les suivoit avec vi» vacité, avec courage, et même avec un peu » de dureté; il savoit se faire craindre de ses » barons, et il ne leur permettoit pas d'apporter » du retard dans l'accomplissement des services » qui lui étoient dus. Mais souvent il embrassoit » de grandes choses sans être suffisamment pré» paré à les accomplir; il s'abandonnoit à sa » fortune, se confiant dans le courage de ses » soldats, comme eux se confioient dans le » sien, d'autant plus que sa courtoisie et sa » prévenance lui assuroient l'affection de ses » sujets. Plus d'une fois il donna des preuves » de promptitude et de légèreté, dans de » grandes déterminations; et il sut mieux se » tirer de l'adversité, en abandonnant ses en-

» treprises, qu'en opposant aux calamités son CHAP. XLIV.
» courage et sa vertu (1) ».

Les relations du roi Louis, avec l'Italie, avoient commencé en 1345, par ses démêlés avec les Vénitiens. La mort de son frère André, et la guerre qu'il avoit portée dans le royaume de Naples, avoient suspendu la vengeance qu'il vouloit tirer de cette puissante république; mais les Génois avoient eu soin d'éveiller de nouveau son ressentiment; il avoit déclaré la guerre à la seigneurie de Venise, en 1353, et chaque année il avoit menacé l'Italie d'une invasion formidable.

La ville de Zara, en Dalmatie, supportoit impatiemment le joug des Vénitiens; à plusieurs reprises, elle s'étoit révoltée contre eux, et autant de fois, elle avoit appelé à son aide le roi de Hongrie. Les Zadriotes, ou habitans de Zara, et tous les sujets des Vénitiens, en Dalmatie et en Croatie, se sentoient alliés aux Esclavons et aux autres sujets du roi de Hongrie, par des rapports de langue, de mœurs, de nom et d'honneur national. Situés sur les côtes d'un pays dont ils paroissoient détachés violemment, et auquel ils tenoient par les affections, ils avoient autant de haine pour les Vénitiens, que d'amour pour les Hongrois.

(1) *Matteo Villani.* L. VI, c. 67, p. 394.

CHAP. XLIV. Tandis que les premiers, afin d'établir leur domination sur la mer Adriatique, avoient détruit presque absolument le commerce et la navigation des Dalmates, les seconds auroient pu enrichir leurs ports, qui furent destinés par la nature à servir de marché aux fertiles campagnes de la Hongrie. Sept fois déjà, à ce qu'assurent les historiens hongrois (1), la ville de Zara s'étoit révoltée pour se donner à la couronne de Hongrie; et quoique les prédécesseurs de Louis n'eussent jamais été en paisible possession de cette ville ou des autres places mari-
1356. times de la Dalmatie et de la Croatie, Louis regardoit toutes ces forteresses comme une dépendance de sa couronne; il les redemanda aux Vénitiens; il refusa obstinément de transiger sur les droits auxquels il prétendoit, et il rejeta, comme un outrage, la proposition de la seigneurie, qui vouloit l'apaiser par l'offre d'un tribut ou d'une somme d'argent. Après avoir renvoyé avec hauteur Marco Cornaro et Marin Grimani, ambassadeurs des Vénitiens, il se prépara à attaquer en même temps, d'une part, Zara, Spalatro, Traù, et Nona en Dalmatie; d'autre part, Trévise, seule ville que

(1) *Bonfinius Rerum Hungaricarum.* Dec. II, L. X, p. 259. — *Petri de Reva de Monarchia et S. Corona Regni Hungar. Centur. IV. In Script. Rer. Hung.* T. II, P. II, p. 644.

la république possédât alors sur le continent italien (1). CHAP. XLIV. 1356.

Louis de Hongrie avoit donné rendez-vous à ses barons à Sagabria, sur les confins de l'Esclavonie; il y arriva lui-même au mois de mai, et bientôt il y fut entouré d'une cavalerie si nombreuse, que la Lombardie entière commença à considérer avec effroi l'invasion dont elle étoit menacée (2).

Les Italiens qui, dans leurs guerres les plus importantes, rassembloient rarement plus de trois mille cuirassiers, pouvoient à peine concevoir l'existence d'une armée de quarante mille ou de cinquante mille chevaux, telle que celle que le roi de Hongrie mena plusieurs fois au combat. On avoit cru jusque alors impossible de rassembler une pareille multitude, et, lorsqu'on la voyoit réunie, chaque état désespéroit de lui tenir tête. Mais les troupes soldées des Allemands, des Italiens, ou des Français, ne ressembloient nullement aux armées féodales des Hongrois; ces dernières n'avoient encore fait la guerre qu'à des peuples tartares; leur armure et leur discipline ne les préparoient pas à d'autres combats.

Toutes les terres de Hongrie étoient à cette

(1) *Marin Sanuto vite de' duchi.* T. XXII, p. 640. — *Naugerio storia Veneziana.* T. XXIII, p. 1043.

(2) *Matteo Villani.* L. VI, c. 36 et 37, p. 375.

CHAP. XLIV. époque des fiefs mouvans de la couronne, et
1356. comme les starosties de Pologne, ces fiefs n'étoient point transmis des pères aux enfans. Le roi les donnoit et les reprenoit à sa volonté, ou tout au plus il les garantissoit au feudataire, pour la durée de sa vie. En retour, le baron s'engageoit à mettre en campagne un certain nombre de cavaliers, lorsqu'il en seroit requis par le monarque. Tous les Hongrois faisoient la guerre à cheval, mais ces cavaliers n'avoient pour toutes armes qu'un arc, des flèches et une longue épée. Ils ne portoient ni cuirasses, ni cottes de mailles, et leurs seuls habits leur tenoient lieu d'armes défensives; c'étoient des pourpoints de cordouan, qu'ils recouvroient d'un nouveau pourpoint, puis d'un troisième et d'un quatrième cousus ensemble, lorsque le premier, dont ils ne se défaisoient jamais, venoit à s'user. L'étoffe, ainsi doublée et fortifiée par la poussière même dont elle étoit imprégnée, formoit une espèce de cuirasse qu'il n'étoit pas facile de percer d'une flèche, ou d'une épée.

Les Hongrois, accoutumés à porter la guerre dans les déserts, contre les Bulgares, les Russes, les Tartares ou les Serviens, dressoient leurs chevaux à vivre de pâture, sans s'écarter les uns des autres. Leurs selles étoient faites de manière à servir au cavalier, pendant la nuit, de lit ou de couverture. Chacun d'eux portoit,

sur son cheval, un sac plein d'une poudre pré- CHAP. XLIV.
parée avec de la viande séchée, et telle peut- 1356.
être, à peu près, que nos tablettes de bouillon. Il suffisoit de faire bouillir une très-petite quantité de cette poudre avec beaucoup d'eau, pour faire de grandes masses de gelée très-nourrissante. Au milieu des déserts, les Hongrois se contentoient de cet aliment; mais lorsque les mêmes hommes portèrent la guerre dans les pays civilisés, où ils trouvoient du pain, du vin, et des viandes fraîches, ils se dégoûtèrent bientôt de leurs gelées insipides, et cessèrent de s'en nourrir. Les champs n'offroient point à leurs chevaux d'aussi bons pâturages que les déserts de la Bulgarie et de la Valachie; les vivres étoient enfermés dans des châteaux fortifiés qui résistoient long-temps à leur attaque, et, plus le nombre des Hongrois qui passoient en Italie étoit grand, plus tôt ils se trouvoient vaincus par le manque de munitions et de fourrages (1).

Le roi de Hongrie envoya devant lui quatre mille chevaux, sous les ordres de Conrad de Wolfart, capitaine allemand, que les Italiens nommoient Lupo, et qui avoit déjà porté les armes dans le royaume de Naples. Le ban de Bosnie et le comte d'Aquilizia l'accompagnoient.

(1) *Matteo Villani.* L. VI, c. 34, p. 385.

CHAP. XLIV. Cette avant-garde d'une armée bien plus considérable arriva devant Trévise le 28 juin 1356 (1). Fantino Morosini étoit alors podestat de cette ville pour la république; mais on lui envoya trois provéditeurs pour le seconder dans ses fonctions (2). Ces magistrats firent brûler les faubourgs de Trévise, la bourgade de Mestre et tous les villages qu'ils ne crurent pas susceptibles de défense. Cependant, le roi s'avançoit avec quarante mille hommes de cavalerie, et François de Carrare, seigneur de Padoue, quoique allié de la république, s'empressa d'accepter la neutralité que lui offrirent les Hongrois, sous condition qu'il fournît des vivres à leur armée (3).

1356.

L'avant-garde hongroise avoit laissé derrière elle le château de Conigliano, destiné à fermer l'entrée du Trévisan. Le roi entreprit de l'assiéger, et s'en rendit maître le 12 juillet (4). Il prit bientôt après Asolo et Cénéda, et il conduisit alors toute son armée devant Trévise.

(1) *Matteo Villani.* L. VI, c. 50, p. 383.

(2) Marco Giustiniani, Giovanni Delfino, et Paolo Loredano. — *Marin Sanuto vite de' Duchi di Ven.* p. 640.

(3) *Matteo Villani.* L. VI, c. 51, p. 384. — *Andrea Gataro storia Padovana.* T. XVII, p. 52.

(4) *Matteo Villani.* L. VI, c. 52, p. 384. — *Ant. Bonfinii Rerum Hungar.* Dec. II, L. X, p. 268. — *Joh. de Thwrocz' Chron. Hungar.* P. III, c. 27, p. 187.

Les murailles de cette ville étoient très-fortes CHAP. XLIV.
et entourées de grands fossés pleins d'eau. Les 1356.
mineurs ne pouvoient être d'aucun secours aux assiégeans, car toute cette plaine est tellement abondante en sources souterraines, qu'on ne pouvoit creuser à quatre pieds de profondeur sans faire jaillir les eaux dans le fossé. L'armée hongroise n'avoit d'autre moyen de réduire Trévise que la famine et un long blocus. Mais le roi éprouva le besoin de vivres bien avant les assiégés, parce que ses Hongrois, incapables de se soumettre à aucune discipline, ne respectèrent point le territoire de Padoue, et pillèrent les marchands qui leur apportoient des vivres dans le camp. Aucun fournisseur n'osa plus continuer un commerce si dangereux, et les assiégeans se trouvèrent tout a coup exposés à une extrême disette (1).

Dans le même temps, les Vénitiens faisoient au roi les propositions les plus avantageuses pour obtenir de lui la paix. Ils offroient de rendre à la ville de Zara son ancienne liberté, pourvu que son indépendance fût reconnue par la couronne de Hongrie comme par la république. Ils proposoient de céder au roi quelques villes de Dalmatie, d'en retenir quelques autres, mais comme un fief de sa couronne et moyennant

(1) *Matteo Villani.* L. VI, c. 55, p. 387.

CHAP. XLIV. un tribut. Louis ne voulut écouter aucune condition ; il déclara qu'il n'accorderoit la paix aux
1356. Vénitiens que lorsque ceux-ci lui restitueroient toute la côte d'Illyrie (1). A peine, cependant, son refus avoit-il été communiqué au sénat, qu'un nouveau courrier annonça la retraite du roi et la levée du siége de Trévise. Louis, dégoûté de son entreprise, par quelque sédition qui avoit éclaté dans son camp, et par la difficulté de se procurer des vivres, avoit pris, le 23 août, la résolution de se retirer; il avoit repassé la Piave, et il retournoit en Hongrie avec son armée, forte de cinquante mille combattans. Deux mille cavaliers, qu'il laissoit après lui, demeurèrent à la garde de Conigliano (2).

Bientôt, il est vrai, on vit que le roi n'avoit point renoncé à la guerre en quittant le territoire vénitien. Ses armées lui avoient paru trop nombreuses pour trouver des vivres et des fourrages; d'ailleurs, le temps du service féodal étoit trop court pour qu'il pût accomplir aucune conquête importante avant que ses barons lui demandassent de retourner chez eux. Il avoit donc changé tout le système de son attaque ; il avoit désigné plusieurs grands seigneurs de la Hongrie qui devoient se succéder l'un à l'autre et continuer la guerre, chacun à la tête de cinq

(1) *Matteo Villani.* L. VI, c. 63, p. 392.
(2) *Ibid.* c. 66, p. 394.

mille cavaliers. Comme le service féodal étoit de trois mois, chaque corps d'armée en devoit passer deux seulement sur le territoire vénitien, et le troisième lui étoit accordé pour l'allée et le retour. Le premier des généraux de Louis arriva le 15 octobre à Conigliano, et il traversa le territoire de Trévise, sans que les Vénitiens, qui avoient à peine assez de monde pour garder toutes leurs forteresses, osassent entreprendre de défendre la campagne, et se présenter pour combattre (1). CHAP. XLIV. 1356.

Avant la retraite du roi de Hongrie, le doge Jean Gradénigo étoit mort le 8 août 1356, et le 13 août, les quarante-un électeurs lui avoient donné pour successeur Jean Dolfino, qui étoit alors provéditeur à Trévise. La seigneurie fit demander au roi de Hongrie s'il permettroit au nouveau doge de sortir de la ville assiégée, pour venir prendre les rênes du gouvernement, et le roi, qui ne trompoit jamais ceux qui avoient compté sur sa générosité, y consentit aussitôt (2).

(1) *Matteo Villani.* L. VII, c. 28, p. 422. — *Joh. de Thwrocz. Chron. Hungaror.* P. III, c. 28, p. 188.

(2) *Andrea Gataro Historia Padovana.* T. XVII, p. 54. Cependant Marin Sanuto dit, au contraire, que le roi refusa cette permission, et que le doge, à la tête de six cents chevaux, se fit jour au travers des ennemis. *Vite de' Duchi*, p. 652; et Naugiéri assure que Dolfino quitta Trévise seulement après que le roi en eut levé le siége. *Storia Veneziana*

CHAP. XLIV. La nomination d'un nouveau doge fut pour
1356. la seigneurie une occasion de faire de nouvelles propositions de paix : ses ambassadeurs furent chargés d'offrir au roi toutes les places de Dalmatie, à la réserve seulement de Zara; mais ces offres furent encore rejetées. Lorsque la nouvelle en fut portée aux habitans des villes dalmates, ceux de Traù et de Spalatro résolurent, puisque la seigneurie étoit déterminée à les livrer, de devancer le traité de paix, et de captiver la faveur du roi par une prompte soumission, au lieu d'attendre qu'on disposât d'eux, ils attaquèrent à l'improviste les garnisons que la république avoit placées dans leurs villes; ils les désarmèrent, et ouvrirent leurs portes aux Hongrois (1).

1357. Pendant l'année 1357, le roi Louis poursuivit avec acharnement la guerre contre les Vénitiens; il maintint constamment, sur le territoire de Trévise, une armée destinée à bloquer cette ville, et à ravager ses campagnes : pendant le même temps, le ban de Bosnie avoit conduit une autre armée dans la Dalmatie vénitienne, et il avoit entrepris le siége de Zara, ville extrêmement forte, que les prédécesseurs de

p. 1044. L'historien plus ancien que j'ai suivi est, je crois, mieux informé et plus impartial.

(1) *Matteo Villani*. L. VII, c. 82, p. 453. — *Naugerio Storia Veneziana*. p. 1044.

Louis avoient plusieurs fois assiégée inutilement. Le ban de Bosnie demeura une année entière devant ses murs, et il désespéroit de réussir à force ouverte, lorsque la trahison lui procura un succès vainement cherché par les armes (1). Deux officiers allemands de son armée s'entendirent avec le prieur du monastère de Saint-Chrysogone, qui est contigu aux murs de Zara (2). Ce prieur, qui étoit allemand, fournit à ses compatriotes des échelles ; il introduisit les assaillans dans son église ; les gardes de la porte voisine furent surprises et massacrées, et l'armée hongroise entra dans la ville par cette porte. La garnison vénitienne, après une vigoureuse résistance, fut forcée de se réfugier dans le château (3). CHAP. XLIV. 1357.

Les Vénitiens, abattus par tant de calamités, et effrayés de la persévérance de leur ennemi, résolurent enfin de demander, à tout prix, la paix au roi de Hongrie, et de s'en remettre, pour les conditions, à sa générosité. Ils choisirent leurs ambassadeurs parmi les gentilshommes les plus considérés de la république ; et, par eux, ils firent prier le roi de dresser lui-même un

(1) *Matteo Villani.* L. VIII, c. 19, p. 477.

(2) *Marin Sanuto vite de' Duchi di Venezia.* p. 646.

(3) Le 23 décembre 1357. *Joh. de Bazano Chron. Mutinense.* T. XV, p. 672. — *Gataro Storia Padovana.* p. 53.

CHAP. XLIV. traité qu'ils promirent de signer sans hésiter.
1358. Louis, touché de cette confiance, répondit qu'il n'avoit fait la guerre que pour recouvrer des villes qui appartenoient à sa couronne. Il demandoit ces villes seules, et la renonciation du doge et de la seigneurie à tout titre, et tout droit sur elles. Il n'avoit pas besoin d'argent, ajouta-t-il, et ne vouloit point de tribut; il étoit prêt à rendre les châteaux qu'il avoit conquis sur le territoire de Trévise; car il ne songeoit point à s'agrandir par d'injustes conquêtes; mais il demandoit seulement que, s'il lui arrivoit d'avoir une guerre maritime, la seigneurie lui fournît vingt-quatre galères, dont il payeroit tous les frais (1).

Ces conditions furent sur-le-champ acceptées par la république de Venise, et la paix entre les deux états fut publiée au mois de février 1358 (2). Le doge, qui, depuis la conquête de Constantinople, portoit le titre de duc de Venise, de Dalmatie, de Croatie et de seigneur d'un quart et demi de l'empire romain, fut obligé, après ce traité, et jusqu'à l'année 1387, où la seigneurie reconquit la Dalmatie, de

(1) Cette condition, rapportée par Villani, est passée sous silence par les historiens de la république. *Marin Sanuto vite.* p. 646. — *Naugerio Stor. Venez.* p. 1045.

(2) *Matteo Villani.* L. VIII, c. 30, p. 485. — *Antonii Bonfinii Rerum Hungar.* Dec. II, L. X, p. 269.

se contenter du titre plus modeste de duc de CHAP. XLIV.
Venise (1).

Plusieurs guerres, à cette époque, dévastoient en même temps l'Italie; et, comme elles avoient été allumées par des motifs différens, comme elles se poursuivoient indépendamment l'une de l'autre, il est nécessaire d'en séparer aussi tout-à-fait l'histoire. Tandis que les Hongrois ravageoient l'état de Trévise, la principauté limitrophe de Padoue étoit engagée dans une guerre avec les frères Visconti, qui n'avoit aucun rapport avec celle des Vénitiens et du roi Louis. Les quatre principautés de Padoue, Vérone, Mantoue et Ferrare s'étoient liguées, comme nous l'avons vu ailleurs, pour se défendre contre les seigneurs de Milan; et, au moment où Visconti d'Oleggio avoit fait révolter Bologne, il étoit aussi entré dans cette alliance que nous avons quelquefois désignée par le nom de ligue de Vénétie. La guerre, il est vrai, entre ces petits seigneurs et les Visconti, se poursuivoit avec mollesse; quelques excursions de cavalerie, quelques tentatives pour piller les campagnes, ruinoient les paysans et soumettoient les villages ouverts aux calamités de la guerre, sans qu'aucune action dé- 1355.

(1) *Gataro Storia Padovana*, p. 56. — *Libro del Polistore*. T. XXIV, c. 42, p. 840. — *Marin Sanuto vite de' Duchi*. p. 643. — *Naugerio Stor. Venez*. p. 1045.

CHAP. XLIV. 1355. cisive donnât à l'un ou l'autre parti aucune supériorité. Mais bientôt l'ambition et l'orgueil des seigneurs de Milan leur suscitèrent de nouveaux ennemis et augmentèrent le danger de leur situation.

Jean Paléologue, marquis de Montferrat, avoit été long-temps l'ami et l'allié des Visconti; il abandonna leur parti à l'occasion d'une offense que ses gens avoient reçue dans leur palais, et qui étoit demeurée impunie. Il crut y voir la preuve du peu d'estime que ces seigneurs trop orgueilleux faisoient de lui (1). Le marquis de Montferrat avoit accompagné Charles IV à Rome, et ce monarque, par reconnoissance, l'avoit nommé vicaire impérial en Piémont; il avoit ainsi légitimé ses titres à la seigneurie de Turin, Suze, Alexandrie, Ivrée, Trino, et plus de cent châteaux énumérés dans le diplôme impérial (2). Le marquis, à son retour de Rome, resserra l'alliance qui existoit depuis long-temps entre sa famille et celle de Beccaria : cette dernière gouvernoit Pavie depuis quarante-trois ans. Elle avoit conservé si long-temps la seigneurie de cette ville par la protection des Visconti; car les Beccaria étoient, à bien des égards, plutôt les lieutenans

(1) *Matteo Villani.* L. VI, c. 2, p. 355.

(2) *Benvenuti de S. Georgio. Histor. Montisferrati.* p. 527.

que les alliés des seigneurs de Milan. Dans une longue paix ils avoient accumulé de grandes richesses, et ils avoient fait jouir d'une constante prospérité la ville soumise à leur domination (1). Placés entre les Visconti et les marquis de Montferrat, ils s'étoient maintenus par la jalousie mutuelle de ces voisins plus puissans qu'eux. CHAP. XLIV. 1355.

Assuré de l'alliance des Beccaria, le marquis de Montferrat se prépara ouvertement à faire la guerre aux seigneurs de Milan. Dès que ses intentions furent connues, toutes les villes du Piémont qui dépendoient de Galéaz Visconti, Chiéri, Chiérasco, Asti, Alba, Valence et Tortone prirent les armes pour secouer le joug odieux de ce tyran. Galéaz accabloit ses sujets d'impôts, il payoit mal ses employés, il vendoit la justice, et tourmentoit par son avarice les provinces qui lui étoient échues en partage (2); tandis que le marquis de Montferrat, connu et estimé des Piémontois, étoit le souverain sous lequel ils désiroient le plus vivre. Dans le cours de l'hiver de 1355 à 1356, toutes les villes du Piémont passèrent sous sa domination (3).

(1) *Petri Azarii Novariensis. Chronic.* p. 346.

(2) *Petri Azarii Chronicon.* p. 403.

(3) *Matteo Villani.* L. VI, c. 3, p. 356. — *Petri Azarii Chronicon* p. 344.

CHAP. XLIV. 1356. Les Visconti, pour se venger, au lieu d'attaquer le Montferrat, tournèrent leurs armes contre les Beccaria, qu'ils croyoient plus foibles que le marquis. Au mois de mai ils envoyèrent une nombreuse armée pour former le siége de Pavie (1). Cette armée éleva de trois côtés de la ville trois redoutes en bois, qu'on nommoit alors *basties ;* une forte garnison fut établie dans chacune, en sorte que l'armée des Visconti, en se retirant, laissa la ville bloquée, et que les vivres ne purent plus y être introduits sans de grandes difficultés (2).

Il y avoit tout lieu de croire que Pavie ne pourroit se défendre long-temps ; la maison de Beccaria, qui commandoit dans cette ville, avoit plusieurs chefs mal d'accord entre eux ; chacun avoit des châteaux-forts et des alliances particulières ; et l'un d'eux, nommé Milano, s'étoit séparé des Gibelins, anciens partisans de sa maison, pour s'associer aux comtes de Langusco, chefs des Guelfes de Pavie (3). Une cause de ruine plus immédiate encore que la discorde entre les Beccaria, c'étoit la corruption effrayante des princes et du peuple, l'immoralité et la débauche que les chefs du gou-

(1) *Matteo Villani.* L. VI, c. 23, p. 368.

(2) *Ibid.* c. 29, p. 371.

(3) *Petri Azarii Chronicon.* p. 372.

vernement affichoient jusque dans les fêtes publiques (1). CHAP. XLIV. 1356.

Mais, pour repousser les attaques des Visconti, une vigueur inattendue fut tout à coup communiquée aux Pavésans, par les prédications d'un moine républicain. Cet homme, nommé frère Jacob des Bussolari, étoit jeune encore lorsqu'il abandonna le monde, pour se consacrer à la pénitence, sous la règle de saint Augustin. Après avoir vécu quelque temps en ermite, dans les déserts, il avoit été renvoyé par les supérieurs de son ordre, à Pavie, sa patrie. Il avoit eu commission de prêcher, le mercredi des cendres, dans la salle de l'évêché, et il l'avoit fait avec tant de piété, tant de ferveur et tant d'éloquence, que le peuple l'avoit supplié de continuer à prêcher chaque jour, pendant tout le carême, et que l'évêque lui en avoit donné l'ordre. L'impudence du vice et la corruption dont les jeunes gens de la maison Beccaria donnoient le scandaleux exemple, révoltoient son âme pure et élevée. Il avoit prêché contre l'incontinence, contre l'effronterie des femmes, contre l'usure; et sa pieuse éloquence avoit opéré une réforme visible dans les mœurs de ses concitoyens (2). Les jeunes Beccaria

(1) *Petri Azarii Chronicon.* p. 374.

(2) *Matteo Villani.* L. VIII, c. 1 et 2, p. 467.

CHAP. XLIV. étoient les seuls qui ne songeassent point à se
1356. corriger; tandis que les chefs de leur maison, Castellino et Florello, qui redoutoient les conséquences des vices et des divisions de leurs neveux, excitoient le moine à prêcher avec courage, et à ne ménager personne. Castellino Beccaria, qui étoit malade, se faisoit constamment porter en litière à ces sermons (1).

Frère Jacob, en effet, ne se contenta plus d'attaquer les vices privés; il tonna, de la chaire, contre ceux de la nation, et contre ceux de ses princes; contre la lâcheté des citoyens, leur égoïsme, leur résignation dans l'esclavage; contre la corruption des tyrans, leur injustice, leur cruauté. Il réveilla, par ses discours, l'amour de la patrie, dans des cœurs où cet amour paroissoit éteint depuis long-temps; et il dirigea son premier essor contre les tyrans de Milan, qui cherchoient alors à ravir aux Pavésans l'indépendance nationale, comme des tyrans domestiques leur avoient ravi la liberté. Il excita le peuple à reprendre, pour sa défense, des armes que depuis long-temps il abandonnoit à des soldats mercenaires; il demanda et obtint des secours du marquis de Montferrat; il fit préparer des échelles; et, le 27 mai, au point du jour, il sortit lui-même à la tête du troupeau

(1) *Petri Azarii Chronicon.* p. 374.

de fidèles qu'il avoit rassemblé dans l'église, et dont il avoit fait une armée; il le conduisit contre la première redoute des Milanois, sur le Tésin, et il dirigea l'attaque en vaillant capitaine. Les Allemands à la solde des Visconti, qui étoient en garnison dans cette redoute, déconcertés par l'ardeur inusitée avec laquelle les Pavésans combattoient, firent très-peu de résistance; la bastie fut prise et brûlée, et ceux qui l'occupoient furent tués, faits prisonniers ou dispersés dans leur fuite. Le frère Jacob, sans laisser refroidir l'ardeur enthousiaste de ses concitoyens, les conduisit immédiatement à l'attaque de la seconde redoute, de l'autre côté du Tésin; les Allemands, effrayés de la défaite de leurs compagnons d'armes, ne firent pas plus de résistance; la troisième fut attaquée à son tour, emportée et brûlée comme les deux autres. Enfin des barques ennemies qui étoient rassemblées sur le Pô, du côté de Plaisance, tombèrent également au pouvoir des vainqueurs. Ainsi le blocus de Pavie fut levé au moment où toute l'Italie s'attendoit à la reddition de cette ville, et les troupes qui l'assiégeoient furent dissipées en un seul jour (1).

CHAP. XLIV. 1356

Les Visconti ne retournèrent point tout de suite à l'attaque de Pavie; ils étoient à cette

(1) *Matteo Villani.* L. VI, c. 36, p. 375.

CHAP. XLIV. 1356. époque occupés de plusieurs côtés. Tandis qu'ils faisoient la guerre dans le Montferrat, et qu'avec une autre armée ils pressoient les Gonzague dans l'état de Mantoue (1), ils cherchoient à détacher de ses alliés, et à tromper, par des négociations de paix, Jean d'Oleggio, tyran de Bologne; et, en même temps, ils entretenoient des complots parmi ses sujets et ses soldats, pour lui enlever le pouvoir et la vie (2). D'un autre côté, l'approche de la grande compagnie leur causoit une vive inquiétude. Celle-ci, sous la conduite du comte Lando, avoit quitté le royaume de Naples; en vertu d'un traité avec le cardinal Albornoz, elle avoit traversé la Marche d'Ancône, sans y faire de dommage (3), et de là elle étoit entrée sur les terres de Bernardino de Pollenta, seigneur de Ravenne (4). Après avoir ravagé quelque temps cette province, et avoir menacé tour à tour tous les états de l'Italie, elle s'étoit enfin engagée, le 18 septembre, à la solde de la ligue formée contre les Visconti, par les seigneurs

(1) *Matteo Villani.* L. VI, c. 68, p. 394. — *Joh. de Bazano Chronicon Mutinense.* T. XV, p. 625.

(2) *Matteo Villani.* L. VI, c. 62, 64, p. 391. — *Math. de Griffonibus Memoriale Histor.* T. XVIII, p. 172.

(3) *Matteo Villani.* L. VI, c. 56, p. 388.

(4) *Ibid.* c. 70, p. 395.

de Mantoue, de Vérone, de Ferrare et de Bologne (1). CHAP. XLIV. 1356.

Les alliés, pour donner plus de réputation à leurs armes, s'adressèrent à l'empereur, et lui demandèrent quelques secours. Charles avoit eu lieu de se plaindre des Visconti, qui, à son retour de Rome, lui avoient témoigné autant de défiance que de mépris; et il étoit enchanté de trouver une occasion de se venger d'eux, pourvû qu'il pût le faire sans péril et sans dépenses. A son départ de Pise, il avoit laissé dans cette ville Marcovald, évêque d'Auguste, avec le titre de vicaire impérial; mais ce vicaire étoit fatigué de son séjour dans une ville où il ne jouissoit d'aucun pouvoir. Charles lui permit de se rendre à l'armée de la ligue; il lui recommanda seulement de n'y faire usage de son nom, et de n'y déployer l'autorité impériale, qu'autant que l'armée des alliés seroit assez forte pour lui assurer des succès (2). L'évêque d'Auguste, qui étoit plein de courage, et qui cherchoit l'occasion de se distinguer, se rendit aussitôt à cette armée, déjà grossie par la jonction de la grande compagnie; il y fit arborer le drapeau impérial, et, comme vicaire de l'empire, il cita les deux frères Vis-

(1) *Matteo Villani.* L. VI, c. 75, p. 398. — *Benvenutus de S. Georgio Historia Montisferrati.* p. 533.

(2) *Matteo Villani.* L. VI, c. 76, p. 398.

CHAP. XLIV. sept cents chevaux, pour faire sur Verceil une
1356. tentative qui n'eut point de succès (1).

Les seigneurs de Milan avoient mis à la tête de leurs troupes, le vieux Lodrisio Visconti, leur parent; le même qui, en 1322, avoit rétabli la république milanoise, qui, en 1327, avoit livré Galéaz à Louis de Bavière, et qui, en 1339, avoit conduit la redoutable compagnie de Saint-George à Parabiago, contre le seigneur de Milan. Au milieu des grands événemens auxquels Lodrisio Visconti prit part, son caractère demeuroit équivoque, mais sa valeur n'étoit pas douteuse, et aucun Italien n'avoit su mieux que lui se concilier l'affection et le respect des soldats allemands.

Lorsque ce vieux général vint se mettre à la tête de l'armée, les mercenaires n'osèrent point refuser de lui obéir; ils promirent de le suivre partout, et de combattre contre la grande compagnie, quoiqu'elle portât les bannières impériales. D'ailleurs, Lodrisio Visconti avoit amené avec lui un renfort de trois mille cavaliers Italiens, tandis que l'armée ennemie étoit affoiblie par l'absence du marquis de Montferrat, d'Azzo de Coreggio, et des douze cents chevaux qu'ils avoient emmenés avec eux. L'évêque d'Auguste, pour se mettre à l'abri d'une surprise,

(1) *Matteo Villani*. L. VII, c. 36, p. 425.

avoit commencé, le 13 novembre, à faire re- CHAP. XLIV.
passer le Tésin à son armée, lorsqu'il fut brus- 1356.
quement attaqué par Lodrisio, et mis en déroute, malgré la plus vigoureuse résistance. Lui-même il fut fait prisonnier avec six cents de ses gendarmes; les vainqueurs avoient arrêté un bien plus grand nombre de cavaliers, et parmi eux, presque tous les chefs de la compagnie, le comte Lando, messire Dondaccio de Parme, et Ramondino Lupo; mais ceux qui avoient fait ces prisonniers étoient des Allemands, tous secrètement associés à la compagnie; ils les dérobèrent à leurs généraux; et trouvèrent ensuite moyen de les faire évader (1).

La joie que cette victoire auroit pu occasionner aux Visconti, fut troublée par la nouvelle qu'ils reçurent peu de jours après, de la révolte d'une des plus importantes villes de leur domination. Les Génois, dans l'embarras où les avoit jetés leur guerre avec les Vénitiens, s'étoient soumis volontairement à l'archevêque de Milan; mais ils étoient trop attachés à leur liberté, pour demeurer long-temps sous le joug; d'autant plus que les nouveaux seigneurs de Milan avoient déjà cherché à l'appesantir.

(1) *Matteo Villani.* L. VII, c. 37, p. 426. — *Chronic. Placentinum Joh. de Mussis.* T. XVI, p. 502.

CHAP. XLIV. Ils résolurent de profiter pour s'affranchir de
1356. l'embarras où se trouvoient les Visconti; et n'étant point encore avertis de la victoire que ceux-ci avoient remportée le 13, sur le Tésin, ils prirent les armes le 15 novembre, se ralliant au cri de *vive la liberté! à mort les tyrans!* Ils attaquèrent le palais public, où le vicaire des Visconti ne put pas se défendre longtemps. Celui-ci fut forcé de sortir de la ville, avec ses soldats. Alors les Génois envoyèrent chercher à Pise, Simone Boccanégra, celui qui, le premier, avoit été décoré du titre de doge; ils l'installèrent de nouveau dans cette dignité, avec les mêmes prérogatives qu'ils lui avoient accordées une première fois. Les Pisans envoyèrent un corps de cavalerie avec Boccanégra, pour l'aider à remettre sa patrie en liberté (1). Les deux rivières se rangèrent immédiatement sous l'obéissance du nouveau doge, à la réserve de Savone, Ventimiglia et Monaco, qu'il réduisit successivement par les armes (2).

Cependant, le prédicateur de Pavie, frère Jacob des Bussolari, après avoir délivré sa patrie de l'armée des Visconti, qui en formoit le siége,

(1) *Matteo Villani.* L. VII, c. 40, p. 428. — *Georgii Stellæ Annales Genuensium.* p. 1094. — *Chronic. Placentinum.* p. 502. — *Ubertus Folieta Genuens. Histor.* L. VII, p. 453.

(2) *Matteo Villani.* L. VIII, c. 49, p. 434; c. 86, p. 455; et c. 93, p. 459.

avoit continué à prêcher contre la corruption CHAP. XLIV.
des mœurs et les vices des tyrans. Les seigneurs de Beccaria qui avoient applaudi à ses prédications, aussi long-temps qu'ils les avoient cru dirigées contre les seuls Visconti, leurs ennemis, commencèrent à prendre de l'inquiétude lorsqu'ils virent que le moine attaquoit la tyrannie d'une manière plus générale. Tout l'avantage qu'ils pouvoient attendre de lui, ils l'avoient déjà obtenu, lorsque les Pavésans, enhardis par ses discours, s'étoient emparés, l'épée à la main, des redoutes qui les resserroient. Les efforts de Jacob des Bussolari, pour communiquer une nouvelle énergie à des sujets, ne pouvoient être que préjudiciables à leurs maîtres. Les seigneurs de Pavie résolurent donc sa mort; Castellino et Milano de Beccaria se chargèrent de le faire assassiner; mais toutes leurs tentatives furent découvertes et déjouées par le moine. Les citoyens, effrayés pour la vie de leur apôtre, formèrent une garde volontaire qui accompagnoit Bussolari en tous lieux, et celui-ci n'en prit que plus de hardiesse pour reprocher aux Beccaria, du haut de la chaire, leurs cruautés et leurs précédens homicides (1).

1357.

Avant de tenter une révolution dans le gouvernement, frère Jacob des Bussolari s'assura

(1) *Matteo Villani*. L. VIII, c. 2, p 468.

CHAP. XLIV. de l'assentiment du marquis de Montferrat. Ce
1357. seigneur avoit été nommé, par Charles IV, vicaire impérial à Pavie; il avoit donc un titre légitime pour gouverner cette ville, tandis que tout le pouvoir que s'arrogeoient les Beccaria étoit usurpé. Le moine, fort de l'autorité du marquis, fit, dans son premier sermon, un tableau des mœurs dépravées des tyrans, de la corruption de toute justice, et de l'avilissement du peuple dans toutes les villes qui étoient tombées sous la domination d'un usurpateur; il montra ensuite par combien de crimes Pavie avoit été souillée, depuis que les Beccaria s'y étoient emparés du pouvoir souverain; il raconta comment lui-même il avoit failli, à plusieurs reprises, d'être assassiné par l'ordre des tyrans; il exhorta les Pavésans à ne pas supporter plus long-temps un joug si honteux, et il désigna, de la chaire, vingt citoyens présens à l'assemblée, qu'il nomma capitaines et tribuns du peuple. Il leur ordonna de former chacun une compagnie de cent hommes dans leur quartier; il désigna de même quatre chefs de cette milice, et sitôt qu'il eut fini son sermon, le peuple confirma, par ses suffrages, l'élection du prédicateur. Tous les élus acceptèrent l'emploi qui leur étoit confié, pour le rétablissement de la religion et de la liberté (1).

(1) *Matteo Villani.* L. VIII, c. 3, p. 469.

Les Beccaria qui se voyoient dépouillés de leur autorité, par le seul empire de la parole, sans combat, sans violence, et seulement parce que le peuple avoit cessé de leur obéir, ne savoient trouver d'autre moyen de recouvrer leur pouvoir, que la mort de ce moine séditieux. Tour à tour ils eurent recours à la surprise et à la force ouverte; mais les gardes bourgeoises que le peuple avoit données au prédicateur, repoussèrent constamment leurs satellites. Ils s'adressèrent enfin aux Visconti, dont ils avoient été long-temps les partisans et les créatures; ils se réconcilièrent avec eux, et ils cherchèrent les moyens de leur ouvrir les portes de Pavie. Mais le moine, qui surveilloit les Beccaria, après avoir rendu, en chaire, compte au peuple de leurs complots, envoya un centurion à Milano de Beccaria, pour lui porter l'ordre de sortir immédiatement de la ville et de son territoire. Milano obéit en tremblant; et il se retira dans un de ses châteaux, avec sa famille : bientôt son frère vint l'y joindre. Alors ils mirent les Visconti en possession de tous les lieux forts qu'ils possédoient dans le Pavésan; en même temps ils levèrent des troupes, et ils renouvelèrent leurs intrigues dans la ville, pour que leurs partisans en ouvrissent les portes aux Visconti. Ce complot fut encore découvert, douze des conjurés furent condamnés à perdre

CHAP. XLIV.

1357.

CHAP. XLIV. la tête, et tous les Beccaria furent chassés de la
1357. ville (1).

Après cette révolution, les Visconti s'étant réconciliés avec tous les Beccaria, se crurent assurés de pouvoir s'emparer de Pavie; ils essayèrent s'ils ne pourroient pas engager le moine lui-même à renoncer à la défense de ses concitoyens. Pétrarque avoit des liaisons d'amitié avec Jacob des Bussolari; il rendoit justice à ses talens, et il auroit dû aimer en lui l'ennemi de la tyrannie; mais Pétrarque, séduit par la prévenance des Visconti, vivoit alors à leur cour, et recevoit d'eux des emplois, quoiqu'ils fussent ennemis de sa patrie, ennemis de la liberté, de l'Église et de l'Empire, quoiqu'ils fussent souillés par tous les vices et tous les crimes. A leur sollicitation, le poète florentin écrivit au frère des Bussolari, une longue lettre, pour l'exhorter à prêcher la paix et non la guerre, la soumission et non la révolte (2). Cette lettre, qui n'est qu'un tissu de lieux communs, ne changea point les principes ou la conduite du prédicateur de Pavie.

Le frère des Bussolari n'accorda pas plus de déférence aux ordres que les Visconti lui firent

(1) *Matteo Villani.* L. VIII, c. 4, p. 469. — *Benvenuti de S. Georgio Histor. Montisferr.* p. 539.

(2) *Franc. Petrarcæ Familiares Epist.* L. X, epist. 17. De Sade, Mémoires pour la vie de Pétrarque. L. V, p. 465.

donner par quelques supérieurs de sa religion, qui étoient dans leur dépendance. Il ne se contenta pas de diriger de la chaire, les conseils de la nouvelle république, il suivit son troupeau dans les camps; et, protégé par le marquis de Montferrat, il fit recouvrer aux Pavésans, sur le territoire milanois, la récolte qu'ils avoient perdue sur le leur propre (1). CHAP. XLV. 1357.

Les Visconti, pendant toute l'année 1357, n'opposèrent pas de grandes forces aux citoyens de Pavie; ils avoient divisé leur armée en plusieurs corps, pour combattre sur toutes leurs frontières des ennemis plus redoutables. Dans l'état de Modène, les avantages furent balancés, et après plusieurs batailles, les troupes des seigneurs de Milan se retirèrent sans avoir effectué leurs projets (2). D'autres corps d'armée étoient opposés au marquis de Montferrat, d'autres encore aux Génois, et la principale armée des Visconti fermoit à la grande compagnie l'entrée du Milanès du côté de Mantoue. Mais tous les mercenaires allemands étoient secrètement associés à cette grande compagnie; jamais ils ne la combattoient de bonne foi; ils refusoient de hasarder des batailles contre elle, et ils faisoient échouer les projets des seigneurs qu'ils ser-

(1) *Matteo Villani.* L. VIII, c. 5, p. 470.

(2) *Joh. de Bazano Chronic. Mutinense*, p. 626.

CHAP. XLIV. voient. Souvent mille ou deux mille cavaliers
1357. de la compagnie avoient traversé toute l'armée des Visconti, et avoient étendu leurs ravages jusqu'aux portes de Milan, sans que les forces infiniment supérieures qui gardoient le Milanès, les arrêtassent, ou coupassent leur retraite, lorsqu'ils revenoient chargés de butin (1).

Les Visconti, las d'être servis par des troupes sans foi, et découragés par la perte de toutes leurs villes du Piémont, de Novare, de Como, de Pavie et de Gênes, résolurèrent enfin de rechercher la paix. Les alliés n'étoient guère moins las de la guerre; pendant trois ans et demi leurs campagnes avoient constamment été ravagées par leurs ennemis ou par leurs propres soldats. Feltrino Gonzaga, l'un des seigneurs de Mantoue, offrit sa médiation aux puissances belligérantes, et la paix fut enfin conclue au mois de mai 1358. Elle fut publiée dans les premiers jours du mois suivant (2).

1358. En vertu de ce traité, le marquis de Montferrat devoit rendre Asti aux seigneurs de Milan, et Pavie devoit continuer à se gouverner en république : mais la ligue des alliés lombards étant dissoute, chacun d'eux prit peu d'intérêt

(1) *Matteo Villani.* L. VIII, c. 57, p. 501.

(2) *Joh. de Bazano Chron. Mutinense*, p. 628. — *Cronica di Bologna*, p. 448.

au sort de ses anciens associés, et négligea de faire exécuter des conditions qui ne le concernoient pas. Les Visconti ne renoncèrent point à leurs prétentions sur Pavie, le marquis de Montferrat ne rendit point Asti, et la guerre se continua en Piémont et en Lombardie; seulement au lieu d'être soutenue en commun par toute la ligue, le marquis de Montferrat et la ville de Pavie restèrent seuls exposés à la vengeance des Visconti (1). CHAP. XXIV. 1358.

Les seigneurs de Milan envoyèrent alors une nouvelle armée pour recommencer le siége de Pavie; à son approche, le frère des Bussolari, craignant que les palais des Beccaria ne servissent de forteresses à quelques-uns de leurs partisans, excita le peuple à les abattre, et à former une place publique, du lieu qui avoit été une fois la demeure des tyrans. La foule courut vers ces palais, en sortant du sermon, et elle travailla avec tant d'ardeur à les démolir, qu'en peu de temps il n'y resta pas pierre sur pierre. Chaque citoyen emporta chez lui quelque partie des matériaux pour les garder comme un monument de la chute de la tyrannie (2).

Pour soutenir la guerre il falloit de l'argent; il en falloit pour payer des subsides au marquis

(1) *Matteo Villani.* L. VIII, c. 92, p. 523.

(2) *Matteo Villani.* L. VIII, c. 58, p. 500. — *Petri Azarii Chronic.* p. 376.

CHAP. XLIV. la Toscane, dont nous rendrons compte plus
1359. tard. Le comte Lando l'avoit abandonné pour passer, avec quinze cents gendarmes, dans le camp des Visconti, et peu après, il lui avoit débauché tout le reste de la compagnie, qu'Anichino Bongarten commandoit après sa désertion (1).

Le frère des Bussolari reconnut alors la nécessité de rendre Pavie aux Visconti, d'autant plus qu'une cruelle épidémie s'étoit manifestée dans la ville, et abattoit le courage des citoyens. Il dressa lui-même les articles de la capitulation. Il assura aux Guelfes qu'il avoit rappelés à Pavie, le droit d'y résider; il obtint aussi la confirmation du gouvernement municipal qu'il avoit établi, et qui devoit être conservé sous la souveraineté des Visconti. Mais il dédaigna d'insérer dans le traité aucune condition pour lui-même; et tandis qu'il stipuloit pour la liberté de la ville, pour la sûreté des citoyens et celle des propriétés, il ne demanda pas seulement une sauve-garde pour sa personne. Galéas Visconti accepta ces conditions sans hésiter; mais lorsqu'il fut maître de la ville et des forteresses, il déclara que, comme vicaire impérial en Lombardie, il n'étoit point lié par des pactes con-

(1) Au mois d'octobre 1359. *Matteo Villani*. L. IX, c. 54, p. 578.

traires aux droits de l'Empire ou aux intérêts du fisc. Il cita les lois romaines et les jurisconsultes qui le délioient de ses engagemens; car en tout temps il s'est trouvé des savans assez lâches pour soutenir les maximes les plus odieuses du despotisme. Il renvoya, en conséquence, au lieu de leur exil, les comtes de Langusco, et les principaux Guelfes de Pavie; il abrogea toutes les constitutions municipales de cette ville; et il la soumit à son pouvoir absolu (1).

CHAP. XLIV.

1359.

Au milieu de leurs calamités, les citoyens de Pavie avoient conservé toute leur vénération pour le frère des Bussolari; ils le suivoient avec empressement, et lui donnoient des preuves touchantes de leur respect et de leur amour. Mais lorsque Galéaz Visconti retourna de Pavie à Milan, il emmena ce moine avec lui, pour l'éloigner de ses partisans; et lorsqu'il le tint dans une dépendance absolue, il fit instruire contre lui un procès par les supérieurs de son ordre, pour désobéissance ecclésiastique, et il le fit jeter dans la prison de son couvent, à Verceil, où cet homme, digne d'un meilleur sort et de plus de gloire, finit misérablement ses jours (2).

(1) *Petri Azarii Chronic.* p. 378.

(2) *Matteo Villani.* L. IX, c. 55, p. 578. — *Benvenuto da*

CHAP. XLIV. Les Visconti construisirent à Pavie une forteresse, et y placèrent une nombreuse garnison, pour s'assurer à jamais la possession de cette conquête. En même temps, ils cherchèrent à épouvanter leurs ennemis par les tourmens atroces auxquels ils livrèrent ceux qui tomboient entre leurs mains. Bernabos Visconti, le plus cruel des deux frères, ordonna, par un édit public, à tous les tribunaux, de prolonger durant quarante jours le supplice des criminels d'état. Les tourmens ne devoient recommencer que de deux jours l'un; et dans les jours pairs, les suppliciés étoient laissés à un affreux repos. Le premier, le troisième, le cinquième et le septième jour, ils devoient recevoir cinq tours d'estrapade; deux jours, on leur faisoit boire de l'eau mêlée de chaux et de vinaigre; deux jours, après leur avoir arraché la peau de la plante des pieds, on les faisoit marcher sur des pois chiches; puis on arrachoit successivement un œil, après l'autre; on coupoit le nez, les deux mains, les deux pieds du supplicié; et le quarante-unième jour, ce malheureux étoit tenaillé, et finissoit ses souffrances sur la roue. Un grand nombre de victimes, en 1362 et 1363, furent soumises à cet épouvantable sup-

1359.

San-Giorgio Histor. Montisferr. p. 540. — *Corio histor. Milanese.* P. III; p. 233.

plice, et le tyran osa publier son infernale ordonnance, qui auroit dû armer contre lui l'Église et l'empire, et tous les peuples, et ses lâches ministres eux-mêmes (1). CHAP. XLIV. 1359.

(1) Cette ordonnance nous a été conservée textuellement par Pierre Azario, sujet de Bernabos et notaire de Novare. *Chronic.* T. XVI, p. 410.

CHAPITRE XLV.

Affaires de Toscane. — Rivalité de Florence et de Pise; guerre de Sienne et de Pérouse. — Les Florentins repoussent la grande compagnie. — Soumission de la Romagne à l'Église.

1356 — 1359.

CHAP. XLV. IL ne s'étoit encore écoulé que peu de mois depuis que l'empereur Charles IV s'étoit éloigné de la Toscane, après y avoir causé tant de révolutions, lorsque le chef des Gibelins, dans cette contrée, le vieux Pierre Saccone des Tarlati, termina sa longue carrière. Exilé d'Arezzo, où long-temps il avoit été seigneur, Saccone résidoit au château de Piétra Mala, ancienne forteresse de sa famille, dans les Apennins. De là, il dirigeoit les entreprises de tous les Gibelins des montagnes; il excitoit tous les mouvemens qu'on voyoit éclater dans les communes moins puissantes de Toscane, dans Arezzo, Cortone, Città di Castello, Borgo San-Sépolcro et Chiusi : il étendoit aussi ses intrigues dans le Mugello et le Casentin, provinces voisines, qui appartenoient à Florence. Quoique sa bravoure fût éprouvée dans les combats, il étoit

plus renommé encore pour les coups de main, CHAP. XLV.
la petite guerre et l'art de surprendre les places.
Parvenu à l'âge de quatre-vingt-seize ans, il
sentit, au commencement de l'année 1356, les 1356.
approches de la mort; et, comme il remarquoit
déjà la consternation de ceux qui le servoient,
il fit approcher de son lit Mareo des Tarlati,
son fils. « Tu vois, lui dit-il, qu'on ne doute
» plus que je ne touche au terme de ma vie;
» assurément le bruit s'en est déjà répandu
» chez nos ennemis; et, au moment où le vieux
» Saccone prend congé de ce monde, ils ne
» croient plus devoir se tenir en garde contre
» lui. Le château de Gressa, de l'évêque d'A-
» rezzo, seroit pour notre famille une acquisi-
» tion importante; voici quelle est la hauteur
» de ses murs que j'ai fait mesurer; attaque-le
» cette nuit même par escalade, et fais qu'avant
» de mourir j'aie la joie de le savoir entre tes
» mains ». Marco Tarlati s'éloigna du lit du
mourant, et sortit de Piétra Mala avec un petit
nombre de soldats affidés. D'après les indica-
tions que son père lui avoit données, il entra
dans Gressa par surprise; mais les habitans de
ce château étoient fort dévoués à leur seigneur;
ils prirent les armes, et forcèrent les Tarlati à
ressortir de leurs murs avec perte. Le vieux
Saccone vécut assez pour apprendre le mauvais
succès de l'attaque qu'il avoit ordonnée, et pour

CHAP. XLV. 1356. que cet échec rendît ses derniers momens plus pénibles (1). Les Arétins, pendant sa vie, n'avoient jamais osé prendre des mesures vigoureuses pour lui résister; mais dès qu'ils reçurent la nouvelle de sa mort, ils fortifièrent l'entrée de leur territoire; ils enrégimentèrent leurs milices, et ils se mirent en état de ne plus craindre ses successeurs (2).

Tandis que la mort de Saccone mettoit la république florentine et ses alliés à l'abri de nouvelles attaques de la part des Gibelins des montagnes, le même parti acquéroit une influence plus décidée sur les conseils de Pise, et il troubloit la bonne harmonie qui subsistoit depuis quelques années entre les deux plus puissantes communes de Toscane. Les Pisans avoient arrêté Paffetta, comte de Monte Scudaio, l'auteur de la ruine et de la mort des Gambacorti; ils le retenoient en prison, dans la forteresse de Lucques, et ils avoient exilé quelques-uns de ses associés. Mais en même temps, ils avoient confirmé l'exil du reste de la famille Gambacorti, qui s'étoit établie à Florence; et ils ne laissoient échapper aucune occasion de témoigner combien la faction dominante, ou des Raspanti, étoit attachée au parti gibelin. Tous les habitans des châteaux situés aux fron-

(1) *Matteo Villani.* L. VI, c. 11, p. 362.
(2) *Ibid.* c. 16, p. 365.

tières de l'état florentin, qui, dans un autre temps, avoient fait preuve de zèle contre les Guelfes, étoient assurés d'être accueillis avec faveur par le gouvernement de Pise. Souvent ils étoient excités sécrètement à se signaler par quelque tentative hardie pour l'avantage de leur parti. Quelques Gibelins de Sorana, château du val de Niévole, à quatre milles au-dessus de Pescia, cédant à ces sollicitations, livrèrent leur forteresse à des soldats pisans; ceux-ci, il est vrai, avoient été licenciés, peu de jours auparavant, par la seigneurie de Pise, pour que les Florentins ne pussent pas l'accuser de cet acte d'hostilité. Les soldats avoient pris possession de Sorana, en leur propre nom; de là, ces bandits infestoient, par leurs ravages, tout le val de Niévole, et cherchoient à soulever cette province (1).

CHAP. XLV. 1356.

Le gouvernement de Pise déclara à celui de Florence qu'il n'avoit eu aucune part à la prise de Sorana, et qu'il ne protégeroit point les bandits qui occupoient ce château; mais en même temps il offensa les Florentins d'une manière plus directe, quoique moins grave. Par le traité conclu entre les deux peuples, en 1342, les Florentins devoient être à Pise francs de toute gabelle. Cependant les Pisans, sous prétexte d'armer contre les corsaires des galères

(1) *Matteo Villani*. L. VI, c. 19, p. 366.

CHAP. XLV. 1356. pour la sûreté des mers, ordonnèrent, au mois de juin 1356, que toutes les marchandises qui entreroient dans leur port payassent un impôt de deux deniers par livre de leur valeur (1). Les Florentins demandèrent vainement qu'on ne portât pas atteinte à leur franchise, ils ne purent obtenir d'exception à la loi générale. Ils refusèrent de se soumettre à cette petite vexation, de peur qu'un impôt d'abord léger ne fût suivi de taxes plus onéreuses. D'ailleurs, ils étoient décidés à ne point déclarer la guerre les premiers, d'autant plus que les magistrats de Pise la désiroient en secret, pour faire oublier les querelles civiles. Tous les marchands et tous les sujets florentins reçurent alors de leur patrie l'ordre de terminer, avant le 1er novembre, toutes les affaires de commerce qu'ils pouvoient avoir à Pise, afin de sortir tous à cette époque sans dommages de cette ville (2).

D'autre part, la république de Sienne, honteuse d'avoir manqué de foi aux Florentins, l'année précédente, en traitant avec l'empereur, leur fit proposer une étroite alliance (3). Dix

(1) *Matteo Villani.* L. VI, c. 47, p. 381. — *Bernardo Marangoni Chron. di Pisa.* p. 721. — *Paolo Tronci Annali Pisani.* p. 386.

(2) *Matteo Villani.* L. VI, c. 48, p. 382.

(3) *Ibid.* c. 40, p. 377.

magistrats nouveaux, nommés les dix seigneurs de la mer, avoient été chargés de protéger le commerce maritime des Florentins. Ils acceptèrent les propositions des Siennois, et formèrent le projet de substituer, pour l'arrivée des marchandises à Florence, le port de Télamone, dans la Maremme siennoise, au port de Pise. La seigneurie de Sienne prit l'engagement de fortifier le port de Télamone, de réparer les chemins, d'ouvrir aux marchands florentins des entrepôts à Sienne, et d'interrompre toute communication commerciale avec les Pisans. Une composition de sept mille florins d'or par année fut agréée au lieu de toute gabelle, et les Florentins s'engagèrent à transporter à Télamone tous les comptoirs qu'ils avoient à Pise, et à persister, pendant dix ans, dans ce nouvel établissement (1).

Lorsque les marchands florentins quittèrent Pise, le 1er novembre, pour se retirer à Télamone, le commerce de la première de ces deux villes fut frappé d'une langueur mortelle. Tous les négocians du reste de l'Italie, qui étoient

(1) *Cronica di Pisa*. T. XV, p. 1034. — Cette chronique est contemporaine; mais elle est extrêmement incomplète. Les deux historiens postérieurs de Pise, Marangoni et Tronci, sont habituellement inexacts et mal instruits. Marangoni surtout devient, comme nous avançons, un guide plus infidèle; en sorte que je croirois volontiers que la première partie de cette histoire qui va jusqu'à la fin du treizième siècle, est écrite par une autre main.

CHAP. XLV. établis à Pise, furent forcés de transporter aussi
1356. leurs comptoirs à Télamone, pour suivre, avec les Florentins, les affaires qu'ils avoient commencées. Les artisans de Pise et tous ceux que le commerce faisoit vivre se trouvèrent tout à coup sans ressources (1); leurs clameurs déterminèrent la seigneurie à se relâcher de toutes ses prétentions, et à faire aux Florentins, pour les rappeler, les offres les plus avantageuses; elles ne furent point acceptées. On voulut faire voir aux Pisans qu'on pouvoit se passer d'eux, et que, pour les punir de leur arrogance, on n'avoit pas besoin de recourir aux armes (2).

Les Raspanti, qui gouvernoient Pise, auroient préféré une rupture ouverte : l'ancienne haine de leurs compatriotes, contre les Florentins, se seroit ranimée dans les combats, et l'enthousiasme militaire auroit fait oublier les reproches qu'on adressoit à l'administration.
1357. Après avoir échoué dans leurs tentatives, pour réconcilier les deux états, ils cherchèrent au contraire à provoquer la seigneurie de Florence, pour qu'elle déclarât la guerre la première. Ils tentèrent de surprendre le château d'Uzzano, dans le val de Niévole, au moyen d'intelligences qu'ils s'y étoient ménagées. Les

(1) *Matteo Villani.* L. VII, c. 32, p. 423.

(2) *Matteo Villani.* L. VI, c. 61, p. 390. — *Orlando Malavolti storia di Siena.* P. II, L. VI, p. 116.

Florentins découvrirent leurs intrigues, doublèrent la garde du château, et ne se plaignirent point (1). Les Pisans, de concert avec les Génois, armèrent ensuite quelques galères, pour forcer les vaisseaux marchands faisant voile pour la Toscane à relâcher dans leur port. Après les y avoir conduits de force, ils leur accordoient, dans leur ville, toutes les franchises réservées aux peuples les plus favorisés, et ne levoient pas le plus léger droit sur les marchandises qu'on débarquoit pour les réexpédier en transit. D'autres marchands se seroient laissés forcer de faire ce qui leur étoit réellement avantageux. Les Florentins, plutôt que de profiter de la franchise qu'on leur offroit à Pise, firent venir, à grands frais, leurs marchandises, par terre, de Venise, d'Avignon, et même de Flandre; tandis que leur gouvernement s'ocupoit à faire armer des vaisseaux, en Provence, pour protéger leur commerce (2).

CHAP. XLV. 1357.

Dans le temps où l'animosité croissante entre les deux républiques faisoit redouter une prochaine rupture, une guerre inattendue éclata, à l'autre extrémité de la Toscane, entre la république de Pérouse et le seigneur de Cortone.

(1) *Matteo Villani*. L. VII, c. 62, p. 441.

(2) *Ibid.* L. VII, c. 63, p. 441; et L. VIII, c. 11, p. 473.

CHAP. XLV. 1357. Les Pérousins ne s'étoient élevés que dans ce siècle à un rang distingué, parmi les peuples d'Italie; le séjour de la cour de Rome, au-delà des monts, avoit laissé acquérir plus d'indépendance aux villes qui relevoient de l'Église; la plupart, il est vrai, étoient tombées sous le joug des tyrans; mais comme les Pérousins s'étoient toujours maintenus libres, ils avoient prospéré au milieu des calamités de leurs voisins, et ils avoient succédé au commerce et à la richesse de Bologne, depuis que cette dernière ville avoit perdu sa puissance avec sa liberté. La suzeraineté des papes, sur la république de Pérouse, loin de nuire à son indépendance, l'avoit au contraire mise à l'abri des prétentions formées par les empereurs sur les autres villes libres. Autour de cette puissante cité étoient situées des communes plus foibles, dont plusieurs avoient subi le joug de petits tyrans, et se trouvoient par là d'autant moins en état d'opposer une longue résistance, si elles étoient attaquées. Cortone, Città de la Piévé, Todi, Chiusi, Assise, Foligno et Borgo San-Sépolcro devoient successivement tomber au pouvoir des Pérousins, comme Prato, Pistoia, Volterra, San-Miniato et Colle étoient tombés au pouvoir des Florentins (1). Pour mettre en

(1) *Matteo Villani*. L. VII, c. 55, p. 437.

exécution ces projets de conquête, les Pérousins attaquèrent à l'improviste le seigneur de Cortone, au mois de décembre 1357, quoiqu'ils fussent liés à lui par un traité de paix conclu sous la garantie de la république florentine (1). CHAP. XLV. 1357.

Les Pérousins, en prenant les armes, commencèrent les premiers à se plaindre, pour justifier leur manque de foi. Leurs ambassadeurs à Florence prétendirent que le seigneur de Cortone avoit voulu surprendre quelques-uns de leurs châteaux. Les Florentins, sans s'arrêter à ces vains prétextes, sommèrent la république, pour son honneur, et pour celui du parti guelfe, de renoncer à une guerre injuste (2).

Les assaillans avoient compté sur des intelligences dont ils ne purent tirer aucun parti; ils avoient espéré que des troubles éclateroient bientôt à Cortone, où le seigneur n'étoit pas aimé; mais les Cortonois haïssoient les Pérousins plus encore que le tyran, et ils se défendirent avec courage (3). Au mois de février 1358
1358, ils reçurent un renfort de cent cinquante cavaliers avec quelque infanterie de Sienne, et cette république promit en même temps de

(1) *Matteo Villani.* L. VIII, c. 14, p. 475.
(2) *Ibid.* c. 17, p. 476.
(3) *Ibid.* c. 22, p. 479.

CHAP. XLV. 1358. frirent enfin une solde à la grande compagnie du comte Lando, pour l'attirer en Toscane, sous condition qu'elle passât un mois sur le territoire de Pérouse, pour le ravager (1).

La grande compagnie étoit alors dans la Toscane, sur les confins du Bolonois. Pendant l'absence du comte Lando, qui avoit fait un voyage en Allemagne, elle étoit commandée par le comte Broccardo, et Amérigo de Cavalletto. Elle étoit alors composée de trois mille cinq cents cavaliers, et d'une nombreuse infanterie. Au mois de juillet, la compagnie fit demander passage aux Florentins, pour se rendre sur le territoire de Pérouse. Les récoltes n'étoient point encore mises en sûreté, et la république n'avoit pas de forces à opposer à cette bande formidable. Cependant elle résolut de ne point la laisser pénétrer en Toscane; elle fit fortifier les passages des Apennins, de concert avec les comtes Guidi et les Ubaldini; en même temps elle envoya des ambassadeurs à la compagnie, pour faire valoir un traité conclu avec le comte Lando, d'après lequel la compagnie ne devoit point rentrer en Toscane de deux ans (2).

Le comte Lando, qui, sur ces entrefaites,

(1) *Matteo Villani*. L. VIII, c. 62, p. 503. — *Cronica Sanese*. p. 161.

(2) *Matteo Villani*. L. VIII, c. 72, p. 508.

arriva d'Allemagne, engagea les ambassadeurs florentins à tracer à la compagnie une route autour des frontières, qui traversât les terres des feudataires, au milieu des Apennins, sans jamais descendre dans la plaine florentine (1). Les Condottiéri, pour leur sûreté au milieu de ces montagnes, retinrent comme ôtages les ambassadeurs florentins, qui avoient été choisis parmi les citoyens les plus puissans de la république, et qui avoient conclu cette convention, sans y être autorisés par la seigneurie (2). CHAP. XLV. 1358.

Mais des ôtages ne suffisoient point à la sûreté de la compagnie, si celle-ci dans son passage au travers des montagnes, provoquoit leurs habitans par ses rapines; et les soldats aventuriers étoient tellement incapables de discipline, que, pour leur propre intérêt, ils ne surent point s'abstenir du pillage. Le 24 juillet, étant campés entre Castiglione et Biforco, ils saccagèrent ces deux villages, dont les paysans étoient vassaux, les premiers, du comte Guido

(1) Cette route passoit du val de Lamone à Marradi, puis entre Castiglione et Biforco, à Belforte, Dicomano, Vicorata et Bibbiéna.

(2) Ces ambassadeurs étoient Manno Donati, Giovanni Médici, Amérigo Cavalcanti, Simone Péruzzi, et Filippo Macchiavelli, ancêtre de celui qui a illustré ce nom. *Matteo Villani.* L. VIII, c. 73, p. 509. — *Cherubino Ghirardacci Storia di Bologna.* L. XXIII, T. II, p. 236.

CHAP. XLV. de Battifolle, les seconds, du comte Alberghettino des Ubaldini. Ces montagnards, accou-
1358. tumés à affronter le danger, se concertèrent pour punir les brigands qui les dépouilloient. La compagnie devoit le lendemain entrer dans une gorge étroite et resserrée, au fond de laquelle un torrent roule et se précipite entre des rochers. Cette gorge, située entre les plus hautes cimes des Apennins, a deux milles de longueur; on en sort par un passage nommé Scalella, où un sentier tournoyant monte vers une vallée supérieure, au travers de prairies dont la pente est fort rapide.

L'armée du comte Lando étoit divisée en trois corps, lorsqu'elle parvint à ce passage. Les ambassadeurs florentins étoient à l'avant-garde, que commandoit Amérigo de Cavalletto. Celle-ci traversa la Scalella sans rencontrer d'obstacle, et continua sa route. Le comte Lando, qui commandoit le corps de bataille, étant arrivé au même lieu, trouva le haut de la Scalella occupé par quatre-vingts paysans. Cette poignée d'hommes arrêta le premier escadron qui voulut passer, en faisant rouler sur lui des rochers. A ce signal, on vit paroître sur la crête de toutes les montagnes, des paysans armés, qui, dominant les cavaliers, enfermés dans la vallée étroite comme dans une prison, les écrasoient sous les pierres énormes qu'ils faisoient rouler

sur eux. En vain le comte Lando envoya des Hongrois à pied, pour tâcher de déloger les montagnards, les Hongrois ne purent gravir ces précipices, et ils furent repoussés dans le fond de la vallée. Sur ces entrefaites, le comte Broccardo entroit avec l'arrière-garde, dans cette périlleuse enceinte, lorsqu'un rocher, détaché du haut des montagnes, l'entraîna avec son cheval dans le torrent, où il périt. Le désordre universel, l'effroi des chevaux qui se cabroient sur un sentier étroit, et l'inutilité de tous les moyens de défense, avoient déjà fait perdre courage aux soldats, lorsque les paysans descendirent de toutes parts des montagnes, et sans perdre entièrement l'avantage du terrain, cherchèrent, avec de long pieux ou des lances, à pousser dans le précipice, les soldats au-dessus desquels ils se trouvoient. Douze montagnards firent prisonnier le comte Lando, déjà blessé à la tête; mais, séduits par une grosse rançon, ils le laissèrent ensuite s'enfuir à Bologne. Trois cents cavaliers furent tués; un plus grand nombre fut pris, ainsi que mille chevaux de guerre, trois cents palefrois, et un riche butin. Le reste des soldats jetèrent en fuyant leurs armes et leur bagage, afin de s'échapper plus aisément (1).

(1) *Matteo Villani.* L. VIII, c. 74, p. 510. — *Cronica Sanese di Neri di Donato*, p. 161. — *Cronica di Bologna.* T. XVIII,

CHAP. XLV. 1358. L'avant-garde de la grande compagnie, commandée par Amérigo de Cavalletto, avoit seule échappé à la déroute. Elle étoit arrivée près de Belforte, quand on vint lui apporter la nouvelle de la destruction de l'armée qui la suivoit. Les soldats qui avoient échappé au fer ou à la prison, étoient dispersés, et ne pouvoient plus opposer nulle part de résistance. Cette terrible bande de brigands pouvoit être détruite sans retour. Les déprédations qu'elle avoit commises à Castiglione et à Biforco, annulloient les traités faits avec elle; les comtes Guidi et leurs vassaux brûloient d'envie de l'attaquer, et les Florentins avoient dans les montagnes près de douze mille hommes sous les armes. Amérigo qui sentoit le danger de sa situation, conduisit sa troupe à Dicomano, où il se fortifia; en même temps il menaça les ambassadeurs florentins qu'il tenoit soigneusement gardés, de les faire mourir, s'ils ne pourvoyoient pas à sa sûreté. La seigneurie donna bien l'ordre d'attaquer à Dicomano, les restes de la compagnie, mais les ambassadeurs, pour sauver leur vie, donnèrent des ordres contraires; ils firent poser les armes aux paysans; ils engagèrent Amérigo à faire quarante-deux milles au travers des montagnes, en un seul jour; ils le firent sortir ainsi des Apen-

p. 448. — *Cherubino Ghirardacci Storia di Bologna:* L. XXIII, p. 237.

nins par le passage du Stale, et le conduisirent sur le territoire d'Imola. C'est là que les restes de la compagnie se rassemblèrent, ne respirant que vengeance contre les Florentins. Ceux-ci, par une dangereuse indulgence, ne punirent point les ambassadeurs qui avoient révoqué de leur propre autorité les ordres de la seigneurie, et qui, pour sauver leur vie, avoient exposé tout l'état (1). CHAP. XLV. 1358.

La compagnie, cantonnée en Romagne, reçut bientôt un renfort de deux mille chevaux, que lui conduisit Anichino de Bongarten. C'étoient tous les hommes d'armes allemands qui, d'un commun accord, avoient quitté, au mois d'août, les deux armées des Siennois et des Pérousins, pour se réunir à leurs compatriotes et venger ensemble, sur les Florentins, l'affront que la milice allemande avoit reçu dans les Apennins (2). Mais les Florentins avoient fortifié soigneusement tous les passages des montagnes, et ils les avoient garnis de leurs milices, en sorte que la compagnie fut retenue en Romagne le reste de l'année, sans pouvoir effectuer ses menaces (3).

Pendant ce temps-là les Florentins avoient

(1) *Matteo Villani.* L. VIII, c. 75-79, p. 512. — *Marchione di Coppo Stefani Istor. Fiorent.* L. IX, Rub. 677. *Deliz. Erudit.* T. XIV, p. 20.

(2) *Matteo Villani.* L. VIII, c. 85, p. 519; et 93, p. 524. — *Cronica Riminese.* T. XV, p. 906.

(3) *Matteo Villani.* L. VIII, c. 99, p. 527.

CHAP. XLV. profité de l'affoiblissement où les Siennois et les
1358. Pérousins étoient restés après le départ de leurs gens de guerre, pour engager ces deux peuples à faire la paix. La seigneurie de Florence ayant été reconnue par eux pour arbitre, dicta, le dernier jour d'octobre, les conditions de cette paix, par forme de sentence. Elle accorda pour quatre ans aux Pérousins, le droit de nommer un podestat à Cortone; elle suspendit pendant cinq ans le droit dont les Siennois avoient joui précédemment de nommer un podestat à Montépulciano; et elle garantit, à tout autre égard, l'indépendance des deux communes les plus foibles contre les deux plus puissantes. Cette sentence arbitrale ne fut pas admise sans réclamations; elle fut cependant observée, et la paix fut rétablie en Toscane (1).

Mais à Florence, comme dans l'ancienne Rome, les dissensions civiles succédoient sans interruption aux guerres étrangères. A peine les inquiétudes occasionnées par l'approche de la grande compagnie et la guerre de Cortone s'étoient-elles calmées, lorsque des troubles intérieurs commencèrent à agiter l'état.

Tous les citoyens non nobles pouvoient,

(1) *Matteo Villani.* L. VIII, c. 102, p. 530.—*Cronica Sanese di Neri di Donato.* p. 162. Cette dernière est l'ouvrage d'un marchand de vieux habits, ou *rigattiere;* aussi est-elle mêlée de fables et de bruits populaires.

d'après les lois de Florence, parvenir indifféremment aux offices publics. Cependant, plus une famille étoit ancienne et nombreuse, plus il devenoit difficile à ses membres de siéger dans la seigneurie, parce qu'en vertu de la loi du *diviéto*, deux hommes de même nom ne pouvoient se trouver ensemble parmi les prieurs, les bons-hommes ou les gonfaloniers; ainsi, dès qu'un membre d'une famille étoit placé, il excluoit tous ses agnats; et ces derniers, si le sort les avoit appelés à un emploi, perdoient leur tour à l'extraction de leur bulletin. Or, les familles anciennes étoient prodigieusement nombreuses, les familles nouvelles, au contraire, ne connoissoient pas même leurs parens, et ne portoient point le même nom qu'eux. Les premières étoient sans cesse repoussées par le *diviéto*; les secondes ne l'étoient jamais; en sorte que le gouvernement tomboit peu à peu entre les mains d'hommes nouveaux, presque tous ignorans et incapables. Les anciennes familles qui avoient fondé la liberté, et qui, de tout temps, étoient demeurées attachées au parti guelfe, se plaignirent avec quelque justice d'être supplantées par des hommes qui, pour la plupart, étoient peut-être Gibelins d'origine.

Au commencement, les partis guelfe et gibelin avoient été également favorables à la liberté: plusieurs républiques s'étoient déclarées pour

CHAP. XLV. gistrature du parti guelfe, de manière à la
1358. rendre plus populaire. Deux nouveaux citoyens y furent introduits ; les deux places réservées auparavant à deux chevaliers, furent rendues accessibles à tous les nobles, et, lorsque les capitaines de parti auroient, aux deux tiers des suffrages, déclaré Gibelin un citoyen, il leur fut ordonné de l'*admonester* ou avertir de ne point accepter d'emploi, sous peine d'être poursuivi. De cette manière, les hommes suspects furent écartés des places, sans être soumis à une peine (1) ; mais une classe de mécontens, qu'on appela les *ammoniti* ou *admonestés*, fut exclue, en quelque sorte, des droits de cité. Ainsi, tandis que la constitution avoit voulu rendre tous les citoyens égaux, deux partis opposés cherchoient mutuellement à se priver de leurs droits, en employant le *diviéto* contre les anciennes familles, et l'*admonition* contre les nouvelles (2).

Cette même année 1358, fut signalée par le grand nombre de traités de paix qui furent conclus, presqu'en même temps, dans toute l'Europe. L'Angleterre fit la paix avec l'Écosse, et le roi David Bruce fut relâché de sa prison ; le roi Jean, de France, prisonnier à Londres,

(1) *Istoria Fiorentina di Marchione di Coppo Stefani*. L. IX, Rub. 674, T. XIV, p. 15. *Delic. degl Eruditi*.

(2) *Matteo Villani*. L. VIII, c. 32, p. 488.

conclut aussi avec Édouard III, d'Angleterre, un traité qui ne fut pas ensuite accepté par son royaume; Pierre-le-Cruel, de Castille, fit la paix avec Pierre-le-Cérémonieux, d'Aragon; la république de Venise, avec le roi de Hongrie; les Visconti, avec la ligue des seigneurs de Vénétie; le roi Louis, de Naples, avec son cousin le duc de Duraz, qui s'étoit révolté contre lui; enfin les Pérousins, avec les Siennois. Les démêlés de Pise et de Florence n'avoient point fait éclater d'hostilité, mais les Florentins avoient armé quatorze galères provençales ou napolitaines, sous leur pavillon; et, sans avoir ni port, ni marine, ils avoient fait respecter la liberté des mers (1). Les Pisans avoient renoncé à inquiéter leur commerce; ils avoient reconnu la franchise du port de Télamone, et ils venoient de permettre à leurs sujets d'y porter leurs marchandises, et d'y acheter ce dont ils auroient besoin (2).

CHAP. XLV.

1358.

La Romagne seule ne fut point comprise dans cette pacification presque universelle de l'Europe; l'Église poursuivoit avec ardeur dans cette province, le projet qu'elle avoit formé de dépouiller tous les tyrans du pouvoir qu'ils avoient usurpé, et de ramener toutes les villes de l'état ecclésiastique à la dépendance du pape. Dès le 10

(1) *Matteo Villani.* L. VIII, c. 37, p. 491.

(2) *Ibid.* c. 63, p. 504.

CHAP. XLV. novembre 1356, Jean de Manfrédi, seigneur
1356. de Faenza, s'étoit soumis au légat Égidio Albornoz; il lui avoit ouvert les portes de sa capitale et de tous ses châteaux-forts, et il s'étoit retiré à Bagnacavallo, le seul fief que l'Église voulut bien lui conserver (1). François des Ordélaffi, seigneur ou capitaine de Forli, étoit alors demeuré seul contre toutes les forces du légat, n'ayant pour ressource que son courage, celui de sa femme, et l'amitié intéressée des chefs de la grande compagnie.

Les habitans de Forli, entourés d'ennemis si supérieurs en forces, se présentèrent devant François des Ordélaffi. « Nous avons toujours, » pour ta maison, lui dirent-ils, la même » fidélité, le même amour que nous avons » manifesté dans les occasions précédentes. Lors» que tes ancêtres éprouvèrent, comme toi, les » vicissitudes humaines, et furent exilés de » leur patrie, nous les aidâmes de nos biens » et de notre sang, pour les rétablir dans leurs » maisons, et leur rendre la souveraineté. Nous » sommes prêts à en agir de même à ton égard, » dès qu'il se présentera une occasion favorable; » mais nous te prions de considérer que, de» meuré seul contre le légat et l'Église, tu ne » peux espérer de leur résister longtemps, en

(1) *Matteo Villani.* L. VII, c. 34, p. 424. — *Cronaca Riminese.* T. XV, p. 904.

» sorte que ce seroit vainement, et sans te sau- CHAP. XLV.
» ver, que, dans ce moment, nous sacrifie- 1356.
» rions pour toi nos biens et nos personnes ».
Ordélaffi, à ces mots, s'avança au milieu d'eux et leur dit : « Je veux que vous connoissiez » clairement quelles sont mes intentions. Je ne » traiterai avec l'Église, qu'autant que Forli, » Césène, et toutes les places que je possède, » me seront conservées; je compte les tenir, et » les défendre jusqu'à la mort. Je soutiendrai » d'abord un siége dans Forlimpopoli, dans » Césène, et dans chacun de mes châteaux; » quand je les aurai perdus, je défendrai les » murs de Forli, et ensuite ses rues, ses places, » et mon palais, et la dernière tour de mon palais, » plutôt que de donner mon consentement à ce » qu'on m'enlève rien de ce qui est à moi » (1).

Ordélaffi confia la défense de Césène à sa femme Cia, ou Marzia des Ubaldini, fille de Vanni, seigneur de Susinana (2). Il partagea avec elle la petite troupe qu'il avoit à sa solde; il lui donna pour conseiller un homme dont il croyoit la fidélité éprouvée, Sgariglino de Pétragudula, et il lui enjoignit de se défendre 1357.
jusqu'à la dernière extrémité. Marzia s'enferma dans Césène au commencement de l'année 1357, avec sa fille déjà nubile, un fils et deux ne-

(1) *Matteo Villani.* L. VII, c. 38, p. 427.

(2) *Cronica di Bologna*, p. 445.

CHAP. XLV. veux en bas âge, les deux filles de Gentile de
1357. Mogliano, seigneur dépouillé de Fermo, et cinq demoiselles. Elle avoit pour se défendre, deux cents cavaliers et autant de fantassins, et bientôt elle fut attaquée par une armée dix fois supérieure en forces. Césène est divisée en deux parties, la ville haute qu'on nomme la *Murata*, est entourée d'une enceinte particulière, et la ville basse, qui, même à cette époque, étoit à peine susceptible de défense. A la fin d'avril, les bourgeois ouvrirent cette dernière aux ennemis; mais Marzia se retira dans la ville haute, avec tous ceux qui partageoient son courage (1). Bientôt elle découvrit que son unique conseiller, et le confident de son mari, entretenoit avec les ennemis des intelligences coupables; elle lui fit trancher la tête sur les murs. Dès lors elle se chargea seule de toutes les fonctions de gouverneur et de capitaine; elle ne quitta plus la cuirasse, ni le jour ni la nuit, et les ennemis la virent sans cesse à la tête des soldats (2).

Mais le monticule sur lequel la Murata est bâtie, n'est point d'un roc solide, que les mineurs ne puissent entr'ouvrir. Les assiégeans poussèrent de plusieurs côtés leurs galeries sous les murs, et malgré la vaillante résistance de

(1) *Matteo Villani*. L. VII, c. 58 et 59, p. 439. — *Annales Cæsenates*. T. XIV, p. 1184.

(2) *Matteo Villani*. L. VII, c. 64, p. 442.

Marzia, ils les firent crouler, et s'ouvrirent ainsi de larges brèches. Marzia parut la première derrière ces ouvertures; elle en défendit long-temps le passage, et fit planter des palissades pour suppléer au mur abattu; mais forcée enfin de céder au nombre, elle se retira dans la citadelle, avec quatre cents hommes, soldats ou citoyens, déterminés à lui obéir jusqu'à la mort (1). CHAP. XLV. 1357.

Les assiégeans avoient construit huit machines propres à jeter des pierres; ils les approchèrent de la citadelle, et firent pleuvoir sur ses tours d'énormes fragmens de rocher. En même temps, les mineurs avoient recommencé leurs travaux dans cette terre facile à creuser, et déjà ils avoient poussé leurs galeries sous les murailles. Marzia le savoit, elle ne pouvoit attendre de secours d'aucune part; elle ne pouvoit avoir de nouvelles de son mari, assiégé comme elle dans Forli. Elle étoit dans cette situation désespérée, lorsqu'elle vit arriver auprès d'elle Vanni de Susinana, son père, à qui le légat avoit accordé un passage, pour qu'il déterminât sa fille à éviter les dernières calamités. « Fille chérie, lui dit Vanni, tu sais » que ton honneur m'est aussi précieux que » ta vie; j'ai applaudi à ta généreuse défense, » et je n'ai point voulu te soustraire à ses dan-

(1) *Matteo Villani*. L. VII, c. 68, p. 444.

CHAP XLV. 1357. » gers. Mais il est un terme à la vaillance humaine ; ni l'honneur, ni le devoir, ne commandent une résistance inutile, lorsque tout » espoir est perdu. Tu peux en croire mon ex» périence militaire ; j'ai vu tous les travaux » des assiégeans, j'ai vu l'abîme sur lequel tu » es suspendue ; il ne te reste plus de ressources. » Le moment est venu de se rendre, et d'accep» ter les conditions honorables que le légat me » charge encore de t'offrir ».

« Mon père, répondit Marzia, quand vous » me donnâtes à mon seigneur, vous me com» mandâtes avant toute chose, de lui obéir tou» jours ; c'est ce que j'ai fait jusque aujourd'hui, » c'est ce que je ferai jusqu'à la mort. Il m'a » confié cette forteresse, et m'a défendu de » l'abandonner, ou d'en disposer pour quelque » raison que ce fût, sans avoir reçu de nou» veaux ordres de lui. Tel est mon devoir ; que » m'importent la mort ou les dangers ! j'obéis » et ne juge pas ». Rien n'ayant pu l'ébranler, son père se retira, et elle prit de nouvelles mesures pour se défendre (1).

Mais bientôt les dangers qu'avoit prévus Vanni de Susinana se réalisèrent ; les mineurs firent crouler l'une des deux tours latérales avec un grand pan de murailles ; leurs galeries

(1) *Matteo Villani.* L. VII, c. 69, p. 445.

étoient poussées jusque sous la principale tour; et ce dernier reste de la forteresse ne pouvoit tarder que peu de jours à ensevelir sous ses ruines tous ses défenseurs. Les soldats de Marzia lui déclarèrent alors qu'ils étoient déterminés à se rendre. Ils lui avoient suffisamment prouvé, disoient-ils, leur fidélité et leur courage; désormais ils seroient insensés s'ils se faisoient écraser sous les débris d'une muraille qu'ils n'avoient aucune possibilité de défendre. Marzia, forcée de céder, ouvrit elle-même la négociation avec le légat. Elle obtint de lui que les soldats qui l'avoient si bravement servie pussent se retirer en liberté avec leurs bagages; pour elle-même elle ne demanda aucune condition, et, le 21 juin 1357, elle ouvrit les portes de sa forteresse. Le légat lui assigna pour prison une galère dans le port d'Ancone. Elle y fut conduite avec son fils, sa fille, ses deux neveux, les deux filles de Gentile de Mogliano et ses cinq demoiselles (1).

Le passage de la grande compagnie, qui, à cette époque, traversa la Romagne, en venant de Lombardie, opéra une diversion en faveur de François des Ordélaffi (2). Elle n'auroit pu

(1) *Cronica Riminese.* T. XV, p. 905. — *Matteo Villani.* L. VII, c. 77, p. 450. — *Annales Cæsenates.* T. XIV, p. 1185.

(2) *Matteo Villani.* L. VII, c. 75 et 80, p. 449, 452.

CHAP. XLV. cependant le préserver de sa ruine, si dans le
1357. même temps une intrigue à la cour d'Avignon n'avoit fait rappeler le cardinal Albornoz. On lui donna pour successeur dans la légation de Romagne, un abbé de Clugny, sans vigueur de caractère et sans talens. Ce nouveau légat éprouva bientôt que les vertus d'un moine ne suffisoient point pour remplacer les talens d'un général et d'un homme d'état. A la fin de la campagne de 1357, il fut obligé de lever le
1358. siége de Forli. Il le recommença, il est vrai, au mois d'avril 1358, mais avec tout aussi peu de succès (1). Ordélaffi, qui connoissoit par leur nom tous ses concitoyens et tous ses soldats, qui leur distribuoit de sa main des récompenses et des marques d'honneur (2), trouvoit dans leur affection des forces inattendues. Il soutint le siége de Forli pendant tout l'été, et lorsque sa situation commençoit à devenir dangereuse, il fut délivré de nouveau par la grande compagnie, qui revenoit de son expédition désastreuse dans les Apennins (3).

Cependant la grande compagnie ne pouvoit pas subsister long-temps dans l'état de Forli,

(1) *Matteo Villani.* L. VIII, c. 49, p. 498.

(2) *Ibid.* c. 52, p. 499.

(3) *Ibid.* c. 83 et 84, p. 518. — *Cronica d' Orvieto.* T. XV, p. 685.

déjà ruiné par une longue guerre. L'Église l'avoit excommuniée, et avoit publié une croisade contre elle. Le comte Lando, après s'être guéri de ses blessures à Bologne, où le seigneur Jean d'Oleggio lui avoit donné beaucoup de preuves d'affection, étoit revenu prendre le commandement de son armée. Il la conduisit sur les terres des différens vassaux de l'Église, qu'il livra successivement au pillage, depuis Faenza à Rimini, Pésaro, Fano et Montéfeltro (1). Le légat ne s'étoit pas mis en état d'opposer de résistance, aussi la grande compagnie eut-elle plus à souffrir de la saison que du fer ennemi. L'hiver qui commençoit fut un des plus âpres qu'on eût encore éprouvés en Italie; les neiges s'élevèrent à une auteur inusitée; et lorsqu'on les rejeta des toits dans les rues, quelques villes s'en trouvèrent encombrées de manière à bloquer les habitans dans leurs maisons (2). Le manque de fourrages, résultat de la longueur de l'hiver, fit périr la moitié des chevaux de la grande compagnie.

CHAP. XLV. 1358.

La cour d'Avignon s'étoit cependant aperçue de l'incapacité de son nouveau légat, et elle

(1) *Matteo Villani*. L. IX, c. 4, p. 539. — *Cronaca Riminese*. p. 907.

(2) *Chronicon Mutinense Joh. de Bazano*. T. XV, p. 630. On vit les neiges, à Bologne, s'élever à 18 pieds de hauteur, et à Modène, atteindre le bas des toits.

CHAP. XLV. venoit de rendre au cardinal Albornoz l'autorité
1358. qu'elle avoit imprudemment suspendue. Albornoz arriva en Italie au mois de décembre 1358, et demanda des secours à la république florentine, non moins ennemie que lui de la grande compagnie. Déjà, lorsqu'il avoit précédemment fait prêcher la croisade contre cette bande de brigands, il avoit tiré plus de cent mille florins des citoyens de la république (1). Ses prédicateurs recevoient de toutes mains, des femmes, des pauvres, des enfans; non-seulement ils prenoient de l'argent pour la guerre sacrée, mais aussi des hardes, des meubles, des denrées, enfin tout ce qu'on leur apportoit (2). Albornoz, à son retour en Italie, obtint de Florence sept cents chevaux qu'il joignit à son armée. Il ne s'en servit pas pour combattre, mais pour donner plus de poids aux négociations qu'il avoit entamées avec le comte Lando; car il traitoit avec cet aventurier, pour s'en délivrer à prix d'argent; et, sans y être autorisé par la république florentine, il signa
1359. avec lui, au mois de février 1359, un traité par lequel la grande compagnie s'engageoit à n'attaquer de quatre ans ni l'Église, ni les Florentins, moyennant quarante-cinq mille florins

(1) *Matteo Villani*. L. IX, c. 7, p. 543.

(2) *Ibid.* L. VI, c. 14, p. 363.

qui lui seroient payés par le légat, et quatre-vingt mille par la république (1). CHAP. XLV. 1359.

Lorsque ce traité fut communiqué aux Florentins, il excita chez eux la plus violente indignation. Ils avoient, à plusieurs reprises, déclaré au cardinal qu'ils vouloient abolir le honteux tribut levé sur l'Italie par les soldats mercénaires. Les tyrans, alliés naturels des gens de guerre, favorisoient leur licence et leurs excès; c'étoit aux républiques à briser ce joug odieux, et les Florentins s'étoient dévoués pour le faire. Le légat n'avoit pu croire sérieusement qu'il les engageroit dans un traité si contraire à leurs intentions; il avoit donc profité de leurs offres et de leurs secours, pour effrayer la compagnie, et se racheter à meilleur marché. Depuis sa première entrée en Italie, il avoit toujours eu dans son armée quatre ou cinq cents cavaliers et sept ou huit cents arbalétriers que la république lui avoit fournis pour faire la guerre aux tyrans de Romagne; et en retour il alloit abandonner cette fidèle alliée aux ennemis qu'il avoit irrités contre elle (2). En effet, les Florentins déclarèrent qu'ils ne ratifieroient point le traité signé en leur nom; alors Albor-

(1) *Matteo Villani*. L. IX, c. 6, p. 541.
(2) *Ibid.* c. 7, p. 543.

CHAP. XLV. noz conclut, le 21 mars, une paix séparée
1359. avec la compagnie, et il lui promit cinquante mille florins pour la faire sortir des terres de l'Église (1).

La république de Florence, demeurée seule en guerre avec la grande compagnie, donna le commandement de ses troupes à Pandolfe Malatesti, l'un des seigneurs de Rimini. Elle avoit alors à sa solde deux mille cavaliers, cinq cents Hongrois, et deux mille cinq cents arbalétriers, armés de cuirasses. Mais bientôt elle reçut des secours des seigneurs de Lombardie, qui, outragés et vendus tour à tour par la compagnie, désiroient tous se venger d'elle. Bernabos Visconti envoya mille gendarmes et mille fantassins aux Florentins; François de Carrare, seigneur de Padoue, leur envoya deux cents chevaux; les marquis d'Este, trois cents; et l'on vit avec étonnement les tyrans assister une république qui, par-dessus toutes les autres, s'étoit montrée ennemie de la tyrannie, tandis que les communautés libres que les Florentins avoient constamment secourues, adoptèrent toutes, par foiblesse ou par envie, la conduite qui pouvoit être le plus nuisible à leurs anciens alliés. Pérouse traita avec la

(1) *Cronica Anonima d'Orvieto.* T. XV, p. 685. — *Cronaca Riminese.* T. XV, p. 907.

compagnie pour cinq ans; elle lui promit un subside annuel de quatre mille florins, un libre passage sur ses terres, et des vivres pour de l'argent (1). Sienne et Pise s'accordèrent bientôt avec les aventuriers, à des conditions à peu près semblables. CHAP. XLV. 1359.

Le comte Conrad de Lando ayant reçu du légat, au commencement de mai 1359, l'argent qui lui étoit promis, passa, avec sa compagnie, de la Romagne, dans l'état de Pérouse. Il traversa Citta di Castello et Borgo San-Sépolcro, qui dépendoient de cette république; et il ne put contraindre ses soldats à s'abstenir du pillage, dans un pays qu'ils avoient promis de traiter en amis. Tous les gens de guerre licenciés par le légat et par diverses communes de Toscane s'étoient rendus à la compagnie, en sorte qu'elle avoit alors sous ses étendards cinq mille cavaliers, mille Hongrois, deux mille Masnadiers, et plus de douze mille valets, vivandiers, et gens de mauvaise vie. Les Pérousins, en traitant avec elle, lui avoient ouvert les passages des Apennins, et pour arriver à Florence, elle n'avoit plus aucune fortification naturelle à surmonter. Le comte Lando supposa que la seigneurie, effrayée de sa situation, lui feroit des conditions avantageuses, et il offrit de traiter.

(1) *Matteo Villani.* L. IX, c. 20, p. 552.

CHAP. XLV. Plusieurs gentilshommes qui se disoient amis
1359. de la république, plusieurs connétables de la compagnie qui avoient servi autrefois les Florentins, se présentèrent comme médiateurs; mais la seigneurie refusa d'entrer en négociation. Des ambassadeurs du marquis de Montferrat arrivèrent enfin à Florence; ils étoient chargés de prendre la compagnie à la solde de leur maître, et ils demandoient seulement que la république lui accordât un passage sur son territoire. Loin d'exiger pour elle quelque contribution, comme les plus puissans souverains en avoient payé jusqu'alors, ils offroient douze mille florins de dédommagement pour le dégât qu'elle pourroit faire. Les gentilshommes et les propriétaires de terre, qui craignoient pour leurs biens, insistoient pour qu'on acceptât ces conditions. Mais aucune nation ne posséda jamais, au même degré que les Florentins, le courage des résolutions, le courage civil, bien supérieur à la valeur militaire. Tous les citoyens s'accordèrent à placer l'honneur et la liberté de la république au-dessus des motifs personnels de danger ou de ruine; l'arrogance des compagnies d'aventuriers étoit un joug qu'ils ne vouloient pas supporter davantage; ils vouloient qu'elles éprouvassent enfin quelle résistance ils étoient capables d'opposer, et ils déclarèrent que, sous aucune condition, ils

ne permettroient à la compagnie d'entrer sur leur territoire (1). CHAP. XLV. 1359.

Cependant toute l'Italie ressentoit une même indignation contre cette association formée pour le brigandage, qui depuis treize ans pilloit les provinces, trahissoit les souverains, et couvroit de honte la milice italienne. Ce sentiment fit accourir à l'aide des Florentins un grand nombre de braves qui recherchoient l'occasion de combattre les Allemands. Le comte de Nola, de la maison Orsini, amena à Florence trois cents gendarmes envoyés par le roi de Naples; bientôt il fut suivi par douze chevaliers napolitains, qui avoient formé à leurs frais une compagnie de cinquante hommes (2).

Après avoir séjourné quelque temps à Bettona et à Todi, la grande compagnie entra sur le territoire de Sienne, et le 25 juin elle s'avança jusqu'à Bonconvento et Bagno à Vignone. Le 29 juin, les Florentins mirent leur armée en campagne, et lui donnèrent les drapeaux en grande cérémonie. Le capitaine général, Pandolfe Malatesti, ayant reçu l'étendard royal des mains du gonfalonier de justice, le remit à Nicolas des Toloméi de Sienne, qui étoit alors au service de la république; il confia l'enseigne

(1) *Matteo Villani.* L. IX, c. 26, p. 556.

(2) *Ibid.* c. 27, p. 557.

CHAP. XLV. 1359.

des enfans perdus à un Allemand nommé Roland, qui servoit depuis long-temps les Florentins; et il montra ainsi qu'en faisant la guerre aux aventuriers allemands, la république ne retiroit point sa confiance à ceux qu'elle avoit long-temps éprouvés. L'armée étoit forte de quatre mille cavaliers et d'autant de gens de pied, tous soldats choisis et commandés par de bons officiers. Pandolfe, muni de pleins pouvoirs, partit sans qu'on lui donnât ni conseillers, ni surveillans, et alla camper sur la Pésa, pour faire face aux ennemis (1).

La compagnie, qui, tout en menaçant les Florentins, se tenoit toujours à une distance respectueuse de leur territoire, passa derrière Sienne, et entra, par les Maremmes, dans l'état de Pise. L'armée florentine changea pour lors de position, et vint se placer à Montopoli. Ensuite la compagnie s'avança jusqu'à Pontadéra, sur l'extrême frontière pisane; et l'armée florentine venant à sa rencontre, les deux camps se trouvèrent à deux milles de distance l'un de l'autre. Mais les Florentins, qui étoient en paix avec les Pisans, étoient déterminés à ne point violer leur territoire; et le comte Lando, quoique le terrain ne présentât aucun avantage de part et d'autre, n'osa point attaquer l'armée de Pandolfe. Après

(1) *Matteo Villani*. L. IX, c. 28, p. 568.

être resté cinq jours en présence des ennemis, qu'il avoit si long-temps menacés, il transporta son camp, le 10 juillet, à San-Piéro in Campo, dans l'état de Lucques, tournant ainsi les frontières florentines, sur lesquelles il ne mit pas le pied. Pandolfe, le lendemain, vint camper à la Piève à Niévole, dans la même plaine, mais sur le territoire de Florence. Le pays entre les deux armées étoit ouvert et propre à livrer bataille (1). CHAP. XLV. 1359.

Le 12 juillet, on vit arriver au camp florentin des trompettes du comte Lando, qui portoient, sur des branches d'épines, un gant déchiré et ensanglanté. Un d'entre eux remit au général une lettre, par laquelle le capitaine de la compagnie invitoit celui qui auroit le cœur de combattre, à relever sur la branche épineuse le gant teint de sang que les Allemands envoyoient aux Florentins. Pandolfe, en présence de toute l'armée, releva le gant en riant; et il déclara qu'il étoit prêt à défendre, sur le champ de bataille, le nom, la justice et l'honneur de la république florentine. Il fit boire les trompettes, et leur donna de l'argent, puis il les fit accompagner par ses fanfares jusqu'aux frontières. Tandis qu'on s'attendoit à la bataille, Biordo et Farinata des Ubertini, qui étoient

(1) *Matteo Villani*. L. IX, c. 29, p. 559.

CHAP. XLV. exilés comme rebelles, arrivèrent au camp florentin, avec trente cavaliers, et demandèrent qu'on leur fît l'honneur de les recevoir parmi les défenseurs de la république. Ils furent accueillis avec reconnoissance, et Biordo étant mort peu après, fut enterré pompeusement à Florence, aux frais de l'état.

1359.

Le 26 juillet, Conrad Lando se mit enfin en mouvement, comme pour attaquer l'armée florentine; et Pandolfe en étant averti, s'avança de son côté pour le rencontrer. Mais lorsque Lando fut parvenu à un plateau entouré de torrens et de rives escarpées, qu'on nommoit *Campo alle mosche*, il s'y arrêta, et, au lieu d'attaquer ceux qu'il avoit envoyé défier, il se fortifia par des fossés et des palissades.

Les Florentins s'approchèrent alors jusqu'à moins d'un mille des ennemis; toutefois ils vouloient les attirer dans la plaine, non les forcer dans leurs retranchemens; en sorte qu'ils envoyèrent des troupes légères engager des escarmouches jusqu'au pied des palissades. D'autre part, la compagnie étoit déjà restée sur le territoire des Pisans vingt jours de plus qu'elle n'avoit promis de faire, et elle commençoit à manquer de vivres. Le comte Lando étoit averti que les Florentins envoyoient de l'infanterie dans les montagnes, pour lui cou-

per la retraite. Il se détermina donc subitement à brûler son camp, le 23 juillet, avant le jour, et à se retirer précipitamment au *Colle alle donne*, sur le territoire de Lucques, abandonnant honteusement l'attaque commencée, et laissant aux Florentins toute la gloire de la campagne. CHAP. XLV. 1359.

Ce fut après une épreuve plus sanglante de leur valeur, que les Suisses, près d'un siècle plus tard, repoussèrent une compagnie de même nature, et qu'à la bataille de Saint-Jacob, sur la Birs, ils enseignèrent aux Armagnacs à respecter les frontières d'un peuple libre (1). Mais quoique les Florentins, dans cette occasion, fissent preuve de fermeté plutôt que de valeur militaire, le courage avec lequel ils firent face à la compagnie équivalut pour eux à une victoire. Il abattit pour jamais l'orgueil des mercenaires; il mit un terme à leurs forfanteries, et délivra la république du tribut honteux qu'elle avoit été forcée de leur payer. Les autres états d'Italie apprirent aussi, dans cette occasion, que la sûreté se trouvoit dans la résistance plutôt que dans la soumission; parce que des brigands qui ne combattent que pour le butin, poursuivent ceux qui fuient,

(1) Le 26 août 1444. *Voyez* l'admirable récit de cette bataille, dans *Muller. Geschichte der Schweiz IV*. Buch. I, cap. T. IV, p. 78.

CHAP. XLV. tandis qu'ils s'éloignent de ceux qui se mettent
1359. en défense (1). La compagnie, découragée et couverte de honte, se dispersa en grande partie, après sa fuite du *Campo alle mosche*. Le reste, sous la conduite du comte Lando et d'Anichino de Bongarten, passa au service du marquis de Montferrat (2).

Pandolfe Malatesti fut reçu en triomphe à Florence, lorsqu'il y revint déposer le bâton du commandement. Il retourna ensuite à Rimini, comblé des présens de la seigneurie. Les Florentins cependant ne regardèrent point la guerre comme entièrement terminée par la fuite de la compagnie. Lorsqu'ils surent qu'elle s'étoit engagée au service du marquis de Montferrat, et qu'elle entroit hostilement sur le territoire de Bernabos Visconti, ils envoyèrent à celui-ci mille cavaliers, sous leur enseigne, pour l'aider à se défendre contre cette bande de brigands, dont ils vouloient à tout prix purger l'Italie (3). Ils ne purent pas, il est vrai, les cambattre long-temps; car le comte Lando, avec son infidélité ordinaire, quitta le marquis de Montferrat, au service duquel il s'étoit engagé, et passa, au mois d'octobre, avec quinze

(1) *Matteo Villani*. L. IX, c. 31, p. 561.

(2) *Matteo Villani*. L. IX, c. 42, p. 568. — *Chronicon Placentinum*. T. XVI, p. 504.

(3) *Matteo Villani*. L. IX, c. 45, p. 571.

cents gendarmes, dans le camp même de Bernabos Visconti, où servoient les Florentins (1). CHAP. XLV. 1359.
Bientôt après il débaucha le reste de la compagnie, qui, sous les ordres d'Anichino Bongarten, étoit resté au service du marquis. Cette double désertion, en rendant prépondérante la puissance des Visconti, nécessita la soumission de Pavie, dont nous avons déjà rendu compte, et l'entrée, en Italie, des Anglois, comme auxiliaires du marquis de Montferrat, dont nous parlerons dans le chapitre suivant.

Après que la compagnie fut sortie de Romagne, François des Ordélaffi continua, pendant deux mois encore, à se défendre dans Forli, contre le légat. Mais lorsqu'il perdit l'espérance de voir revenir la compagnie à son secours, il fit pressentir Albornoz, par le seigneur de Bologne; et, après avoir été assuré qu'il seroit traité avec générosité, il se rendit, le 4 juillet 1359, sans faire aucune condition. Il se présenta, en pénitent, dans un parlement que le légat avoit assemblé à Faenza; il reconnut tous ses torts envers l'Église romaine; il se soumit à les expier par les cérémonies qui lui furent prescrites, en visitant certaines églises de Faenza, pendant un certain nombre de jours, et il continua ces actes de pénitence

(1) *Matteo Villani*, L. IX, c. 54, p. 578.

CHAP. XLV. 1359. jusqu'au 17 juillet. Dans ce jour, le cardinal Albornoz lui rendit la communion, à Imola, et abolit en même temps toutes les sentences prononcées contre lui par les tribunaux ecclésiastiques. Sa femme Marzia, ses enfans, et les prisonniers faits à Césène, furent relâchés, et les seigneuries de Forlimpopoli et de Castrocaro lui furent accordées pour dix années (1). Ainsi se termina la guerre de Romagne, et cette province toute entière rentra sous l'obéissance de l'Église romaine (2).

(1) François des Ordélaffi, en voulant ensuite recouvrer la souveraineté, perdit aussi ces deux seigneuries. Il mourut à Venise, en 1374, dans une grande pauvreté, laissant quatre fils et un neveu. *Cronica Riminese.* T. XV, p. 908.

(2) *Matteo Villani.* L. IX, c. 36, p. 565. — *Cronica d'Orvieto.* p. 685.

CHAPITRE XLVI.

Bologne soumise à l'Église; guerre des Visconti avec le pape. — Conquêtes des républiques sur la noblesse immédiate. — Conjurations à Florence, à Pise et à Pérouse.

1359 — 1361.

PENDANT tout le treizième siècle et les premières années du quatorzième, la ville de Bologne avoit été comptée parmi les plus puissantes républiques de l'Italie. Sa richesse, son commerce, sa nombreuse population, et l'état florissant de son université la faisoient respecter de ses voisins et redouter de ses ennemis. Mais lorsqu'en 1337 Bologne fut soumise à la maison de Pépoli, elle tomba dans un état de langueur, de foiblesse et de misère, qui s'augmenta avec chaque révolution nouvelle. La domination des Visconti avoit été plus oppressive que celle des Pépoli, et la tyrannie de Jean d'Oleggio fut plus pesante que celle des Visconti. Oleggio passoit cependant pour un des plus grands politiques de son siècle. On le regardoit comme l'homme qui réunissoit le mieux CHAP. XLVI.

CHAP. XLVI. aucun de ceux qu'il avoit obligés ne vint à son secours.

1359. Les Visconti avoient réussi, au mois d'octobre 1359, à débaucher le comte Lando, et ensuite Anichino Bongarten, qui, avec toute la compagnie d'aventuriers, abandonnèrent le service du marquis de Montferrat pour s'engager sous les seigneurs de Milan. L'armée presque entière de leur ennemi avoit passé sous leurs étendards. Outre leurs propres troupes, ils commandoient encore à deux corps de mille et de six cents hommes d'armes, que les Florentins et le seigneur de Bologne avoient envoyés à leur aide. Ils n'avoient plus rien à craindre d'aucun de leurs ennemis; le moment leur parut favorable pour écraser un allié par un acte de perfidie. Ils engagèrent les six cents cavaliers qu'Oleggio leur avoit envoyés, à abandonner leur maître pour se lier à eux par un serment de fidélité. Cette désertion, qui affoiblissoit le seigneur de Bologne en même temps qu'elle les fortifioit, fut achetée à prix d'argent. Aussitôt qu'ils l'eurent obtenue, ils déclarèrent la guerre à Jean d'Oleggio, et ils firent entrer, au mois de décembre, sur son territoire, François d'Este, parent rebelle du marquis de Ferrare (1). L'armée que com-

(1) *Matteo Villani*. L. IX, c. 56, p. 579.

mandoit ce général étoit composée de trois mille gendarmes, quinze cents Hongrois, quatre mille fantassins et mille arbalétriers. Oleggio demanda vainement des secours à tous ses alliés; le légat seul lui envoya quatre cents gendarmes, moins par intérêt pour lui, que pour avoir occasion de poursuivre les projets qu'il formoit déjà sur Bologne. Cette troupe étant insuffisante pour tenir la campagne, Oleggio se fortifia dans sa capitale, et se prépara pour y soutenir un siége (1). En même temps il retira de chaque château les hommes dont il croyoit devoir se défier, et il demanda des ôtages aux habitans, pour s'assurer qu'ils feroient une défense vigoureuse. CHAP. XLVI.

François d'Este entreprit en effet le siége de quelques-unes des forteresses du Bolonois. Crévalcuore se rendit à lui le 20 décembre, et à la fin de février 1360; Castiglione se rendit aussi. Oleggio voyoit clairement que tous ses châteaux lui seroient enlevés l'un après l'autre, s'il n'obtenoit point de secours étrangers. Il s'efforçoit vainement d'intéresser les Florentins à sa défense; ceux-ci, quoiqu'ils redoutassent d'avoir les Visconti pour voisins, vouloient observer scrupuleusement le traité de paix qui subsistoit entre eux. Le légat seul secouroit le 1360.

(1) *Matteo Villani*. L. IX, c. 57, p. 580.

CHAP. XLVI. seigneur de Bologne, assez pour l'empêcher 1360. de succomber, non pour le délivrer, et en même temps il le pressoit de céder à l'Église une seigneurie qu'il ne pouvoit plus espérer de défendre (1).

Pour terminer les conquêtes dont le cardinal Albornoz avoit formé le plan, Bologne seule manquoit aux états de l'Église. Tant que le seigneur de cette ville n'avoit pas d'autre possession, le légat pouvoit se flatter que le moment viendroit où il la rameneroit à l'obéissance du saint-siége; mais il devoit renoncer à cette espérance si les Visconti se rendoient maîtres de la ville. Le légat vouloit profiter du danger où se trouvoit Oleggio pour déterminer ce seigneur à lui vendre sa souveraineté, mais en même temps il avoit besoin de l'assentiment du pape et de la cour d'Avignon, pour tenter une entreprise qui pouvoit être hasardeuse. Albornoz dépêcha donc auprès d'Innocent VI, pour l'engager à faire valoir les droits de l'Église sur une ville comprise, comme celles de Romagne, dans les donations des empereurs. Cette double négociation avec Oleggio et avec le pape ne put demeurer secrète; et Bernabos Visconti, qui en fut averti, s'efforça de la faire

(1) *Matteo Villani*. L. IX, c. 65, p. 586. — *Cronica d' Orvieto*. T. XV, p. 686.

échouer. Il entreprit de se concilier par de riches présens les suffrages des cardinaux; en sorte que ceux-ci, partagés entre leur ambition et leur avarice, donnoient et révoquoient tour à tour le consentement que leur demandoit Albornoz. Mais le légat qui étoit d'un caractère entreprenant et intrépide, se regarda comme suffisamment autorisé par cette irrésolution même (1). Il se hâta d'autant plus qu'Oleggio traitoit en même temps avec Bernabos; et, au milieu de mars, il conclut avec le premier un traité en vertu duquel Bologne devoit être rendue à l'Église, et Oleggio devoit recevoir d'elle en compensation, la ville de Fermo et son territoire, avec le titre de marquis. CHAP. XLIX. 1360.

Lorsque ce traité fut publié à Bologne, il y causa une vive joie. Les citoyens se flattoient de recouvrer au moins en partie, leur antique liberté, sous le gouvernement de l'Église. Ils ne désiroient pas seulement de secouer le joug d'Oleggio, ils languissoient dans l'attente de se venger sur lui de ses cruautés précédentes; et comme ses gens de guerre avoient tous passé à la solde du légat, ils avoient déjà forcé Oleggio à se réfugier dans la forteresse, et ils cherchoient l'occasion de se saisir de sa personne.

(1) *Matteo Villiani.* L. IX, c. 73, p. 590. — *Raynald. Ann. ecclesiast.* T. XVI, p. 407, *a.* 1360, §. 6.

CHAP. XLVI. 1360. Mais le tyran rusé trouva moyen de s'échapper le 31 mars, au milieu de la nuit (1); et après avoir gouverné Bologne pendant cinq ans, avec une cruauté excessive; après avoir fait couler sur l'échafaud le sang de cinquante citoyens les plus respectés, et d'une foule d'hommes obscurs; après avoir enfin dépouillé la ville de toutes ses richesses, il échangea une domination qu'il étoit sur le point de perdre, contre une seigneurie nouvelle, où il n'avoit à redouter aucun ennemi; il y transporta tous ses trésors, et il laissa au légat et aux Bolonois le soin de continuer seuls une guerre qui s'étoit commencée à son occasion (2). Oleggio mourut à Fermo, le 8 octobre 1366, et ce fut alors seulement que cette ville retourna sous la domination de l'Église (3).

Le légat confia le gouvernement de Bologne à son neveu Vélasco Fernandez (4), et à Nicolas Farnèse, capitaine des gens de guerre de l'Église. En même temps il eut soin de diminuer les contributions établies par Oleggio (5), et de rétablir dans Bologne un gouvernement

(1) *Matteo Villani.* L. IX, c. 75, p. 592.

(2) *Ibid.* c. 76, p. 593.

(3) *Libro del Polistore.* c. 44, p. 846.

(4) *Cronica di Bologna.* T. XVIII, p. 452.

(5) *Cherubino Ghirardacci Stor. di Bologna.* L. XXIII, p. 244.

municipal, semblable à celui qu'avoit eu la république. Les exilés furent rappelés, et entre autres les Pépoli, Bentivogli et Vizzani, qui quittèrent le camp de Bernabos Visconti pour rentrer dans leur patrie. Le légat fit ensuite avertir le seigneur de Milan, que Bologne étoit retournée au pouvoir de l'Église, sa légitime souveraine, et il le somma, en conséquence, de retirer son armée d'un état avec lequel le seigneur de Milan étoit en paix. Mais Bernabos, loin de rappeler son général, lui envoya de nouveaux renforts; les troupes de Visconti étendirent leurs dévastations sur tout le territoire bolonois (1); elles poussèrent leurs ravages jusque près de Faenza; elles tentèrent une surprise sur Forli; elles occupèrent Budrio et assiégèrent Cento, tandis qu'une guerre dans les Apennins, entre deux branches de la famille des Ubaldini, fermoit la route de Toscane aux Bolonois et au légat, et les empêchoit de communiquer avec le seul pays d'où ils pussent attendre des secours et des vivres (2).

CHAP. XLVI. 1360.

En même temps que Bernabos Visconti poussoit la guerre avec activité sur le territoire de Bologne, il agitoit la cour d'Avignon par ses

(1) *Matteo Villani*. L. IX, c. 77, p. 594.

(2) *Ibid*. c. 79, 80, 81, p. 595.

CHAP. XLVI. intrigues, et il faisoit valoir ses prétentions,
1360. par-devant un tribunal ecclésiastique. Le pape avoit inféodé pour douze ans, Bologne à l'archevêque Visconti. C'étoit sur ce fondement que Bernabos réclamoit la possession d'un fief accordé à sa famille. Mais on lui opposoit qu'il n'avoit jamais payé le tribut stipulé dans cette inféodation; qu'il avoit reconnu deux ans auparavant, les droits d'Oleggio; et que celui-ci avoit cédé tous les siens à l'Église. Bernabos fut enfin condamné, avec beaucoup de peine, par des cardinaux dont plusieurs lui étoient vendus. La cour d'Avignon, il est vrai, après avoir prononcé cette sentence, ne se disposa point à la faire exécuter. Au lieu de tirer de son trésor quelques subsides pour les envoyer au cardinal, elle sollicita l'empereur, les princes d'Allemagne, le roi de Hongrie, les seigneurs de Lombardie, les communes de Toscane, de s'armer en sa faveur. Ses propres revenus étoient dissipés par les courtisans. Le légat n'avoit pu obtenir de la chambre apostolique, pour les frais de la guerre, qu'une somme de cent vingt mille florins, qui fut payée en trois termes, à des époques éloignées. Au moment où ce subside lui arrivoit, il étoit déjà dépensé (1).

(1) *Matteo Villani.* L. IX, c. 90, 91, p. 605.

Le général des chartreux fut l'ambassadeur CHAP. XLVI.
que le pape envoya aux Florentins, pour les 1360.
déterminer à embrasser sa défense. Ce religieux chercha vainement à persuader à la seigneurie, qu'aucun traité ne lioit envers un tyran, un usurpateur, ou un ennemi de l'Église; il essaya vainement d'alarmer les Florentins, sur l'agrandissement de Bernabos, et les dangers dont il menaçoit la Toscane. La république étoit déterminée à observer religieusement ses engagemens, et sa politique s'accordoit avec sa bonne foi; car il étoit facile de prévoir que l'Église abandonneroit bientôt quiconque prendroit sa défense, et laisseroit seul pour soutenir le fardeau celui qui auroit consenti à le partager (1).

Pendant l'été de 1360, les châteaux du Bolonois tombèrent presque tous au pouvoir des Visconti; les habitans de la ville commençoient eux-mêmes à éprouver les plus dures privations. Deux des seigneurs de Rimini, Galéotto Malatesti, et Malatesta Unghéro, s'étoient chargés de la défense de Bologne; et commandoient les sorties des citoyens. Ceux-ci, pour maintenir la liberté qu'on leur avoit rendue, se soumettoient à la discipline militaire, et rapprenoient avec joie à manier les armes. Mais ce

(1) *Matteo Villani.* L. IX, c. 100, p. 615.

CHAP. XLVI. 1360. n'étoit que l'épée à la main qu'ils pouvoient partager avec leurs ennemis leurs propres récoltes, et faire entrer quelques munitions dans leur ville (1).

Tout à coup le général de Bernabos leva son camp le 15 septembre, et quitta, en grand désordre, le territoire cédé à l'Église (2). Il fuyoit devant une armée barbare, à qui la délivrance de Bologne avoit été prêchée comme objet d'une croisade. Albornoz avoit promis aux Hongrois les plus amples indulgences, pour les attirer en Italie; il en avoit ainsi déterminé sept mille à passer en Romagne, avec sept cents gendarmes envoyés par le duc d'Autriche. Mais ces nouveaux croisés, sortis de la classe la plus ignorante d'une nation à peine civilisée, étoient des hommes sans foi et sans pitié, avides uniquement de pillage, et qui, dès qu'ils arrivoient dans le pays où ils se rendoient en pèlerinage, oublioient leurs projets de sanctification, et se conduisoient en voleurs de grand chemin, plutôt qu'en soldats (3).

Les Hongrois, arrivés dans le Bolonois, après que l'armée des Visconti en étoit déjà sortie,

(1) *Cronica di Bologna.* p. 455.

(2) *Ibid.* p. 456.

(3) *Cherubino Ghirardacci Storia di Bologna.* L. XXIII, p. 246. — *Chronicon Placentinum.* T. XVI, p. 505. — *Joh. de Thwrocz Chronic. Hungar.* P. III, c, 31, p. 189.

achevèrent le ravage que les ennemis avoient commencé. Ils pilloient les récoltes, ils brûloient les maisons, et ils massacroient souvent les paysans, jusque sous les portes de la ville. A l'occasion de tant de cruautés, le légat feignit de se brouiller avec le comte Simone de la Morta, chef de cette armée barbare. Bernabos Visconti, sur la nouvelle des divisions qui régnoient parmi ses ennemis, licencia une partie de ses troupes, pour diminuer, pendant l'hiver, les dépenses de son état militaire. Le légat s'y étoit attendu, il parut aussitôt réconcilié avec les Hongrois, il recueillit tous les soldats licenciés par Visconti, et il poussa tout à coup, au milieu de novembre, son armée sur le territoire de Parme. Galéotto Malatesti, qui la commandoit, n'y rencontra aucune résistance, et il fit, sur les terres ennemies, un immense butin (1). CHAP. XLVI. 1360.

Mais ce léger succès ne suffisoit pas pour rétablir les affaires du légat; la cour d'Avignon ne lui faisoit point passer les subsides qu'elle lui avoit promis, et le manque d'argent le forçoit à licencier ses troupes, après une courte campagne; Bernabos, au contraire, étoit assez riche pour employer jusqu'à six cent mille florins à l'entreprise de Bologne; et, avec de l'argent, il rétablissoit une armée mercenaire,

(1) *Matteo Villani*. L. X, c. 10 et 15, p. 630.

CHAP. XLVI. au moment où il venoit d'être battu. Albornoz,
1360. abandonné de sa cour, dont les revenus étoient dissipés pour satisfaire la débauche ou nourrir l'intrigue, recourut de nouveau à l'assistance
1361. des étrangers. Au printemps de 1361, il fit un second voyage en Hongrie. Le roi Louis, par considération pour lui, donna des lettres patentes qui interdisoient à tous les Hongrois, servant en Italie, de porter les armes contre l'Église (1). En effet, depuis la première expédition du roi Louis, les Italiens avoient appris à connoître les avantages de la cavalerie légère. Ils n'en avoient point encore formé une nationale, mais aucune armée n'étoit réputée complète, si un corps hongrois, tel à peu près que les hussards sortis également quatre siècles plus tard de la Hongrie, n'étoit joint aux gendarmes, pour les couvrir et les éclairer. Albornoz ne recueillit aucun autre fruit de son voyage. Ses députés n'eurent pas plus de succès à Florence; la république persista dans la résolution de maintenir ses traités avec Bernabos; seulement, elle accorda aux Bolonois quelques facilités pour tirer leurs approvisionnemens de Toscane (2).

Une nouvelle armée des Visconti, commandée par Jean de Bileggio, chevalier milanois, ra-

(1) *Matteo Villani.* L. X. c. 45 et 48, p. 652. — *Raynaldi Annales ecclesiast.* 1361, §. 1, p. 411.

(2) *Matteo Villani.* L. X, c. 57, p. 657.

vagea, pendant le commencement de l'été, le Bolonois et la plus grande partie de la Romagne. Elle détermina à la révolte François des Ordélaffi, auquel Bernabos promit de rendre la seigneurie de Forli (1). Mais, lorsque les affaires du légat sembloient presque désespérées, Bologne fut sauvée, et l'armée des Visconti fut mise en déroute par une intrigue du vieux Malatesta de Rimini, qui, comme tyran, et comme Romagnol, devoit être réputé maître en perfidie : car, à cette époque, la mauvaise foi des habitans de la Romagne avoit passé en proverbe dans toute l'Italie (2).

CHAP. XLVI.

1361.

Le vieux seigneur de Rimini envoya un homme affidé au général milanois, pour lui proposer une alliance secrète. Ce négociateur devoit dire à Bileggio que Malatesti n'avoit point oublié la guerre que le légat lui avoit faite à son entrée en Italie, ni la conquête d'Ancone et de Sinigaglia. Il prévoyoit aussi que l'Église lui enlèveroit le reste de ses villes, lorsque la guerre de Bologne seroit terminée. Il attendoit le moment favorable pour secouer le joug; mais le fort château d'Arcangélo, qui commandoit Rimini, et qui étoit occupé par les troupes de l'Église, rendoit sa révolte dange-

(1) *Cherubino Ghirardacci Stor. di Bolog.* L. XXIII, p. 243.

(2) *Matteo Villani.* L. X, c. 42, p. 651.

CHAP. XLVI. 1361. reuse. Cependant il avoit, disoit-il, gagné des intelligences dans Arcangélo, et si quinze cents gendarmes gibelins s'avançoient vers Rimini, pour le protéger, il n'hésiteroit plus à lever l'étendard. Son frère et son fils qui commandoient à Bologne les troupes de l'Église, les en retireroient, sous prétexte de secourir leur pays. Les assiégeans devoient saisir ce moment pour couper aux Bolonois toute communication avec la Toscane, en élevant une redoute sur la route de Pianoro. Bologne, privée en même temps de sa garnison débauchée par les Malatesti, et de ses vivres, qui ne pourroient plus arriver de Toscane, tomberoit alors nécessairement au pouvoir des Visconti.

Les motifs de Malatesti étoient si plausibles, le plan qu'il présentoit paroissoit si bien combiné, que Jean de Bileggio lui donna une entière croyance. Il détacha quinze cents chevaux, pour s'approcher de Rimini, sous la conduite de François des Ordélaffi, le même qui avoit été seigneur de Forli; et, avec l'autre moitié de son armée, il s'avança sur la route de Pianoro jusqu'au pont de San-Ruffolo. Là, il jeta, dans le lit même de la Savenne, les fondemens d'une redoute, qui, s'il avoit pu la terminer, auroit fermé entièrement la route de Toscane.

Galéotto Malatesti, frère du vieux seigneur

de Rimini, sortit de Bologne avec cinq cents CHAP. XLVI.
gendarmes et trois cents Hongrois, comme s'il 1361.
vouloit poursuivre Ordélaffi; mais lorsqu'il fut arrivé à Faenza, il appela à lui les cuirassiers qui y étoient en garnison, et tourna bride tout à coup; il traversa de nouveau en diligence le territoire d'Imola, et il rentra dans Bologne le 19 juillet au soir, ramenant avec lui plusieurs corps de troupes qu'il avoit rassemblés sur sa route. Son neveu, Malatesta Unghero, qui commandoit dans la ville, donna à entendre aux citoyens que les soldats qui rentroient étoient une garde avancée qu'il rappeloit dans les murs. Cependant il fit fermer soigneusement les barrières, pour qu'aucun espion ne pût porter à ses ennemis la nouvelle du renfort qu'il avoit reçu.

Le lendemain, dimanche 20 juillet, les Bolonois furent appelés aux armes par le son de la grosse cloche. Ils sortirent de la ville au nombre de quatre mille, sous la conduite de leur podestat et des deux Malatesti; ils occupèrent en silence les deux rives de la Savenne, avant que l'armée des Visconti eût aucun soupçon de leur approche. Tout à coup ils se montrèrent de tous les côtés, avec les gendarmes et les Hongrois que Jean de Bileggio croyoit au fond de la Romagne; l'avantage du terrain étoit pour eux, et ils attaquèrent avec fureur les Milanois res-

CHAP. XLVI. serrés dans le lit de la rivière. Ceux-ci se défendirent cependant avec bravoure; mais près de
1361. cinq cents d'entre eux furent tués sur la place même où la redoute étoit tracée; plus de cinq cents autres périrent, comme ils cherchoient à forcer un passage; treize cents gendarmes furent faits prisonniers, et dans ce nombre se trouvèrent le général Jean de Bileggio et plusieurs seigneurs des Ubaldini; enfin presque aucun soldat de cette armée ne put échapper, à la réserve de trois cents cuirassiers qui avoient été détachés pour escorter un convoi de vivres, et qui prirent la fuite à temps, avant d'être enveloppés. Le projet de Malatesti avoit été de surprendre en même temps l'autre moitié de l'armée gibeline, que François des Ordélaffi avoit conduite en Romagne. Mais celui-ci, averti de la déroute de ses alliés, se réfugia en toute hâte à Lugo, où il se mit en sûreté. Lorsque la nouvelle de cette défaite fut portée à Bernabos Visconti, il s'habilla de noir en signe de son affliction; ses courtisans redoutoient tellement la rage qu'il en avait conçue, qu'aucun d'eux, pendant plusieurs jours, n'osa s'approcher de lui (1).

Les deux frères Visconti, dans leur colère

(1) *Matteo Villani*. L. X, c. 59 et 60, p. 658. — *Bernardino Corio Storie Milanesi*. P. III, fol. 235. — *Cherubinò Ghirardacci Storia di Bolog*. L. XXIII, p. 243. Ce dernier raconte cependant cette bataille avec des circonstances différentes.

contre l'Église, cherchèrent à se venger d'elle par des contributions extraordinaires qu'ils levèrent sur le clergé de leurs états. Au reste, ils avoient besoin d'employer toutes leurs ressources pour rassembler de l'argent, car leurs dépenses surpassoient toujours leurs immenses revenus. Ils entretenoient sans cesse la guerre dans quelque partie de l'Italie; ils achetoient à grand prix les trahisons des généraux ou des ministres de leurs ennemis, et en même temps, comme ils attachoient leur vanité à s'allier aux maisons royales d'Europe, ils payoient ces alliances au poids de l'or. Galéaz Visconti, le plus vain des deux frères, avoit profité de l'état de misère où une longue guerre avoit réduit Jean, roi de France, pour acheter de lui sa fille Isabelle de Valois, par un présent de six cent mille florins. Il l'avoit donnée pour femme, au mois d'octobre 1360, à son fils Jean Galéaz, alors âgé seulement de onze ans (1). Les seigneurs de Milan, malgré toute leur puissance, n'avoient encore aucun titre légitime sur les états qui leur étoient soumis. Ils étoient désignés le plus souvent en Italie par le nom de tyrans; en France, quoique nobles d'origine, ils étoient méprisés comme des parvenus; et le roi de France, pour que sa fille eût du moins un titre,

CHAP. XLVI. 1361.

(1) *Bernard. Corio Storie Milanesi.* P. III, p. 234.

CHAP. XLVI. investit son gendre du petit comté de Vertus, 1361. à six lieues de Châlons, en Champagne. C'est en effet par le titre de comte de Vertus, que Jean Galéaz, premier duc de Milan, fut désigné pendant trente-quatre ans.

Ce mariage, qui fit rougir les Français pour leur famille royale, et qui ne causa guère moins de mortifications aux Visconti, par le prix même qu'ils furent obligés d'y mettre, fut célébré avec une pompe qui épuisa les finances de l'état. Toute la noblesse d'Italie fut invitée aux fêtes données à cette occasion, ainsi que tous les ambassadeurs de tous les princes et de toutes les villes. On compta dans les festins jusqu'à six cents dames et mille chevaliers de la première distinction; de riches présens furent offerts à tous les conviés, et la cour de Milan s'efforça d'entourer la nouvelle épouse d'un luxe et d'une pompe qui pussent lui faire oublier les honneurs royaux qu'elle avoit perdus (1).

La France, qui vendoit ainsi le sang de ses princes, étoit alors dans l'état le plus déplorable où cette monarchie se fût jamais trouvée. D'une extrémité jusqu'à l'autre, le royaume avoit été ruiné par les incursions des Anglois; par les impôts excessifs établis pour défendre l'état, ou payer la rançon du roi; par les tra-

(1) *Matteo Villani.* L. IX, c. 103, p. 617. — *Petri Azarii Chronicon.* T. XVI, p. 405. — *Chronicon Placentinum.* p. 505.

haisons du mauvais roi de Navarre, et les guerres civiles qu'il avoit excitées; par la révolte des paysans, connue sous le nom de Jacquerie; enfin, pour achever de l'accabler, il étoit, à cette époque, livré au pillage des grandes compagnies, et ravagé par la peste. Les premières s'étoient formées des soldats de France et d'Angleterre, au moment où la paix de Bretigny avoit fait licencier les deux armées. Plusieurs de ces compagnies passèrent en Provence, parce que cette partie du royaume, plus éloignée du théâtre de la guerre, en avoit moins souffert, et que les vassaux de Jeanne de Naples, ainsi que ceux du pape, étoient encore en état de payer de riches contributions. Une compagnie s'empara du pont Saint-Esprit, à huit lieues au-dessus d'Avignon (1); une autre, nommée la compagnie blanche ou angloise, s'avança jusqu'à dix lieues de la même ville, sous prétexte de chasser la première, mais dans le fait pour tirer de l'argent des prélats; une troisième, formée des soldats qui avoient servi dans la guerre entre les comtes de Foix et d'Armagnac, arriva des frontières d'Espagne (2). Tous les habitans d'Avignon furent forcés de monter la garde, et toute la ville fut dans l'effroi. Le

CHAP. XLVI. 1360.

(1) *Matteo Villani.* L. X, c. 27, p. 642. — *Raynald. Annal. ecclesiast.* 1361. §. 5, p. 413.

(2) *Matteo Villani.* L. X, c. 34, p. 647.

CHAP. XLVI. pape paya cent mille florins à la seconde de ces
1360. compagnies, qui étoit forte de six mille chevaux, pour la déterminer à passer en Piémont, au service du marquis de Montferrat; mais, lorsque celle-ci s'éloigna, au mois de mai 1361, il resta en Provence deux autres troupes non moins formidables, l'une sur la rive droite, l'autre sur la rive gauche du Rhône, et les Provençaux ne ressentirent presque aucun soulagement (1).

La compagnie angloise se flattoit de fuir devant la peste, en passant en Italie, mais elle l'apporta avec elle. Ce terrible fléau se manifesta en Flandre, en 1360, avec les mêmes symptômes qui l'avoient annoncé en 1348. De là il s'étendit sur l'évêché de Liége, la Basse-Allemagne, la Pologne et la Hongrie (2). Au
1361. commencement de l'été de 1361, la peste se déclara aussi à Londres, où l'on vit mourir jusqu'à douze cents personnes dans un jour; elle se répandit en même temps dans toute la France. A Avignon, il mourut neuf cardinaux, soixante et dix prélats, et un nombre infini d'habitans. La compagnie angloise introduisit la peste en Lombardie; Milan, Pavie, Como et Venise en souffrirent le plus; la Romagne et la Marche furent frappées à leur

(1) *Matteo Villani.* L. X, c. 43, p. 651.
(2) *Ibid.* L. IX, c. 107, p. 622.

tour; et même les Alpes, et les châteaux des Ubaldini, dans les Apennins, n'échappèrent pas à la contagion (1). CHAP. XLVI. 1361.

Les frères Visconti n'opposèrent point d'armée à la compagnie angloise que le marquis de Montferrat envoyoit contre eux; ils se contentèrent de pourvoir à la garde des villes fortifiées, et ils ne songèrent ensuite qu'à se préserver eux-mêmes de la contagion. Galéaz s'enferma dans le château de Monica, et Bernabos dans celui de Marignano. Ce prince, ne voulant admettre personne auprès de lui, donna ordre au marguillier qui étoit de garde au haut du clocher, de sonner autant de coups de cloche qu'il verroit d'hommes approcher du château. Un jour, Bernabos, sans avoir été averti par le son de la cloche, vit arriver quelques gentilshommes milanois qui venoient lui faire leur cour. Aussitôt il donna ordre de punir le marguillier de sa négligence, en le précipitant du haut du clocher; mais ceux qui montoient pour le tuer, le trouvèrent mort de la peste au pied de sa cloche. L'effroi de Bernabos fut extrême lorsqu'il en fut averti; il s'enfuit aussitôt dans une maison de chasse, au milieu de ses forêts les plus sauvages. A deux milles à la ronde il fit planter des piliers et des potences, et il

(1) *Matteo Villani.* L. V, c. 46, p. 653. — *Chronicon Placentinum.* L. XVI, p. 506.

CHAP. XLVI. menaça par des écriteaux placés tout autour, 1361. de faire pendre sans rémission quiconque seroit assez hardi pour franchir cette enceinte (1). Il demeura dans cette solitude, sans conserver aucune communication avec le reste du monde, jusqu'à ce que la peste fût passée, et sa réclusion absolue accrédita bientôt le bruit de sa mort, qu'il ne chercha point à détruire.

La peste qui désoloit le reste de l'Italie ne pénétra en Toscane qu'une année plus tard; et les républiques de cette contrée prospéroient, tandis que la guerre des Visconti avec l'Église et le marquis de Montferrat désoloit les provinces limitrophes. Pendant ce même temps les républiques toscanes agrandirent leur territoire, en achetant les fiefs des gentilshommes du voisinage, ou quelquefois en les forçant à la soumission.

Les Florentins furent ceux qui, par les armes ou à prix d'argent, firent sur la noblesse feudataire les conquêtes les plus considérables. Au
1359. mois d'août 1359, ils mirent le siége devant Bibbiéna, riche bourgade que Pierre Saccone avoit enlevée autrefois à l'évêque et la ville d'Arezzo, et que les Tarlati, ses fils, possédoient alors (2). Les Florentins qui connoissoient l'importance de Bibbiéna, pour la dé-

(1) *Matteo Villani*. L. X, c. 64, p. 665.

(2) *Ibid.* L. IX, c. 47, p. 572.

fense du val d'Arno supérieur, ne se laissèrent point rebuter par la longue résistance des assiégés. Ils achetèrent les droits de l'évêque et de la ville d'Arezzo sur ce château (1); et, le 6 janvier 1360, ils s'en rendirent maîtres par capitulation. Trois des Tarlati et une quarantaine de leurs soldats y furent faits prisonniers (2). CHAP. XLVI. 1359. 1360.

Marc, fils de Galéotto, seigneur de Saint-Nicolas et de Soci, prit cette occasion pour offrir sans condition ces deux châteaux à la république. C'étoit le plus sûr moyen pour les vendre à un prix élevé; ils lui furent payés généreusement (3). Vers le même temps les Arétins enlevèrent aux Tarlati la Piéve à San-Stéfano, Montecchio et Chiusi (4); le château de la Serra se donna volontairement aux Florentins; et tandis que Pierre Saccone, pendant sa vie, avoit dominé sur la moitié des Apennins, et s'étoit rendu redoutable à tout le parti guelfe, sa famille, quatre ans après sa mort, se trouva réduite au dernier abaissement (5).

(1) *Matteo Villani.* L. IX, c. 49, p. 573.

(2) *Ibid:* c. 61 et 62, p. 583.

(3) *Ibid.* c. 48, p. 573.

(4) *Ibid.* c. 66, p. 587.

(5) *Ibid.* c. 70, p. 589. Villani, comme tous les Italiens,

CHAP. XLVI. Auprès des fiefs des Tarlati, et sur la route
1360. de Florence à Piétra Mala, le comte Tano de la famille Alberti possédoit les deux châteaux de Monte Carelli et Monte Vivagni, dont il avoit fait un asile de brigands. Tano s'étoit allié à l'archevêque Visconti; lorsque celui-ci avoit fait la guerre aux Florentins, et dès lors, il étoit demeuré dévoué aux seigneurs de Milan, malgré l'avertissement que son bouffon lui donna un jour. Celui-ci s'étant jeté dans un fossé qui séparoit les terres du comte de celles de la république, se prit à crier aux armes de toutes ses forces. Les paysans florentins, que les fréquentes vexations du comte avoient accoutumés à courir aux armes au moindre signal, se rassemblèrent au nombre de plus de cinq cents. Le comte accourut de son côté, et réprimanda son bouffon d'avoir jeté l'alarme dans tout le pays. « Regarde, comte, lui répondit » le bouffon, comment à mes cris seulement, » cinq cents hommes du territoire florentin se » sont assemblés, sans qu'il soit venu à mon » aide un seul serviteur des seigneurs de Milan; » ne vois-tu pas, en bonne foi, que tu son» nerois du cor de Roland toute une année, » sans pouvoir faire venir de Milan cinq

désigne par le nom d'alpes, les hautes cimes des Apennins qui appartenoient à ces feudataires immédiats de l'empire.

» hommes pour te secourir (1) ». La prédiction du bouffon fut vérifiée : la république florentine, lasse de souffrir les brigandages du comte Tano, dans le Mugello, après avoir demandé et obtenu l'agrément des Visconti, fit assiéger les deux châteaux de Monte Carelli et Monte Vivagni ; ils furent pris et réunis au territoire florentin ; tandis que le comte Tano, traité comme chef de voleurs, eut la tête tranchée. CHAP. XLVI. 1360.

La famille des Ubaldini, non moins puissante que celle des Tarlati, possédoit de vastes fiefs dans les Apennins ; mais elle s'affoiblissoit à cette époque, par une guerre domestique. Elle étoit divisée en deux branches, nommées de Maghinardo, et de Susinana, qui se combattoient avec acharnement. La république florentine, vers la fin de l'année 1360, acheta toutes les juridictions de la branche de Maghinardo, et les deux châteaux de Monte-Gemmoli et Monte-Coloréto, pour le prix de six mille florins. En même temps elle accorda à l'illustre famille des Ubaldini, le privilége de renoncer à sa noblesse, pour entrer dans la classe des citoyens de Florence, et concourir aux emplois publics (2). Une année auparavant, un privi-

(1) *Matteo Villani.* L. IX, c. 108, p. 623.

(2) *Ibid.* L. X, c. 26, p. 641.

CHAP. XLVI. 1360. lége semblable avoit été accordé aux Ubertini, à l'occasion des services qu'ils avoient rendus contre la grande compagnie (1). En sorte que presque dans le même temps, les trois grandes familles qui régnoient sur les Apennins, furent réduites sous l'obéissance de la république.

Dans la même année, les Siennois soumirent à leur domination les comtes de Santa-Fiora, les plus grands feudataires gibelins de leur voisinage (2). Les Pistoïois s'emparèrent du château de la Sambuca (3); les Pérousins, de plusieurs châteaux des Tarlati, qui se mirent sous leur protection. Mais, tandis que les républiques toscanes s'agrandissoient aux dépens de la noblesse immédiate, toutes furent agitées à leur tour, par des conspirations, et toutes eurent le

(1) *Matteo Villani*. L. IX, c. 43, p. 569.

(2) *Ibid*. L. X, c. 51, p. 655. — Ces comtes exerçoient leur souveraineté sur un groupe de montagnes sauvages, qui s'étend vers les frontières du patrimoine de saint Pierre, et jusqu'à Pitigliano, au midi de Sienne et de Montalcino. La neige couvre leurs sommets pendant une grande partie de l'année; leurs flancs sont labourés par des ravins hideux, et des eaux noires coulent à leur pied. Plusieurs des vallées de cette chaîne semblent devoir se disputer le nom donné à la plus considérable d'entre elles de vallée d'Enfer. Mais le comté de Santa-Fiora nourrissoit des hommes intrépides, tour à tour formés à la vie pastorale, au brigandage et à la contrebande, et le gouvernement ne put jamais les soumettre entièrement à ses lois.

(3) *Ibid*. L. IX, c. 64, p. 585.

bonheur de découvrir à temps les complots qui les menaçoient. CHAP. XLVI. 1360.

La première conjuration qu'on vit éclater, fut celle de Pise. Les commerçans et les artisans de cette ville étoient ruinés par l'absence des Florentins; ceux-ci avoient entraîné après eux à Télamone, les plus riches marchands étrangers; le port de Pise étoit désert, et ses marchés abandonnés. Les Raspanti, qui gouvernoient la république, étoient accusés de tout le dommage qu'éprouvoit le commerce; ils s'étoient efforcés, disoit-on, par haine pour les Guelfes, de susciter une guerre entre Florence et leur patrie, tandis que les Bergolini qui gouvernoient auparavant, avoient réconcilié les deux républiques. Les Gambacorti, chefs de la précédente administration, étoient eux-mêmes engagés dans le commerce, et ils s'étoient gardés de sacrifier l'intérêt général, aux préjugés du parti gibelin, dont ils commençoient à se détacher. Un agent de change, nommé Fédérigo del Mugniaio, assuré que tous les négocians de Pise étoient mécontens, entreprit de les réunir pour chasser les Raspanti, et rappeler les Bergolini. Sa profession le mettoit en relation avec tous les marchands, et lui donnoit occasion d'entendre leurs plaintes sur la stagnation du commerce. Il encourageoit ces plaintes; il mettoit en opposition l'animosité

CHAP. XLVI. imprudente des Raspanti, et la sage modération des Gambacorti. Quand il voyoit ceux qui

1360. l'écoutoient, assez irrités pour qu'il pût espérer de les engager à seconder ses vues, il leur exposoit son projet. Les conjurés devoient s'emparer de la place, le vendredi saint, 3 avril 1360; ils devoient tuer les principaux chefs des Raspanti, rappeler les Bergolini de leur exil, et rendre aux Florentins leur ancienne franchise. Ce complot fut révélé à la seigneurie, la veille de son exécution; dix-huit des principaux conjurés furent arrêtés, huit furent envoyés au supplice, dix furent exilés; et les Raspanti, s'apercevant qu'un très-grand nombre de citoyens se regardoient comme compromis, n'osèrent pas pousser plus loin leurs enquêtes (1).

Il n'y avoit guère moins de mécontens à Florence qu'à Pise; mais c'étoit pour une cause différente. Les Pisans accusoient l'imprévoyance de leur gouvernement; les Florentins étoient forcés de reconnoître la prudence du leur, en même temps qu'ils se plaignoient de ce qu'il étoit devenu la propriété d'une seule classe de citoyens. Les lois qui avoient été portées pour rendre les magistratures accessibles à tous avoient toutes produit l'effet contraire. Le *di-*

(1) *Matteo Villani.* L. IX, c. 78, p. 595. — *Croniche di Pisa.* T. XV, p. 1035. — *Cronica Sanese.* p. 168. — *Tronci Annali Pisani.* p. 390.

vieto éloignoit des emplois les familles les plus illustres, et l'*admonition* servoit à l'oligarchie régnante, pour écarter tous ceux qui lui faisoient ombrage. En vertu du dernier statut, la magistrature du parti guelfe *admonestoit* ou avertissoit ceux qu'elle vouloit exclure des emplois, qu'elle les tenoit pour suspects de gibellinisme, et elle les privoit ainsi de leurs droits honorifiques. L'oligarchie inconstitutionnelle qui maintenoit ainsi son pouvoir, n'étoit composée ni de familles nobles, ou seulement anciennes qui gouvernassent par une espèce de prescription, ni de citoyens élus volontairement par la nation; c'étoit une association ambitieuse, une faction qui, à l'aide de lois toutes démocratiques, avoit réussi à entrer toute entière dans le gouvernement; et à s'y maintenir. Mais cette faction avoit manifesté, dans l'administration de la république, beaucoup de talent, de courage et de vertu. Sans déclarer la guerre aux Pisans, elle les avoit fait repentir de leur manque de foi; elle avoit fait respecter, sur les mers, le pavillon d'une puissance, qui, par aucun point, ne confinoit avec la mer; elle avoit donné à tous les souverains de l'Europe l'exemple de repousser les grandes compagnies par les armes, au lieu de leur payer de honteuses rançons; elle avoit enfin maintenu fidè-

CHAP. XLVI. 1360. lement ses traités avec les Visconti, quelque intérêt qu'elle pût avoir à les rompre, lorsque le légat et l'Église l'en supplioient. Mais tant de gloire ne mettoit point la faction régnante à l'abri de la jalousie de ceux qu'elle avoit écartés du même pouvoir par une injustice.

A la tête des mécontens, se mirent Barthélemi, fils d'Alamanno des Médici, Niccolò del Buono, et Doménico Bandini; les deux derniers avoient été exclus des emplois par l'admonition. Ils s'associèrent avec un intrigant, nommé Uberto des Infangati, qu'ils soupçonnoient d'avoir déjà tramé quelque complot contre l'état. C'est lui qu'ils chargèrent de leur procurer des secours au dehors. Les trois premiers conjurés étoient de l'ordre des citoyens, mais ils se lièrent avec quelques chefs des familles nobles, qui n'étoient pas moins irrités qu'eux contre la faction dominante. Un Rossi, un Frescobaldi, un Ghérardini, un Pazzi, un Donati, un Adimari, entrèrent dans la conspiration. Les conjurés se croyoient assurés de la faveur du peuple, et ils supposoient que, pour accomplir la révolution, il leur suffiroit de se saisir du palais public, puisque ce palais étoit la forteresse du gouvernement et de la faction dominante. Ils choisirent, pour exécuter leur

complot, le 1er décembre 1360, jour où, de nouveaux prieurs devant succéder aux anciens, toutes les gardes du palais seroient appelées à la parade. Quatre hommes choisis par les conjurés devoient être introduits dans la tour du palais, et quatre-vingts de leurs soldats devoient être cachés dans une des chambres, d'où ils sortiroient tout à coup pour se rendre maîtres de toutes les issues. CHAP. XLVI. 1360.

Uberto des Infangati, qui s'étoit chargé d'assurer aux mécontens un appui étranger, avoit déjà traité, avant d'être engagé dans cette conspiration, avec un Milanois, nommé Bernarduolo Rozzo, au service de Jean d'Oleggio, alors seigneur de Bologne. Infangati, à cette époque, avoit dessein d'assurer à Oleggio la seigneurie de Florence. Mais l'agression imprévue des Visconti, et la nécessité où Oleggio s'étoit trouvé de vendre Bologne à l'Église, avoient suspendu ce complot. Infangati, pour procurer aux nouveaux conjurés une protection étrangère, s'adressa au même Bernarduolo, qui, avec toutes les troupes du seigneur de Bologne, avoit passé au service de l'Église. Bernarduolo essaya d'intéresser le légat Albornoz dans cette conspiration, comme il avoit intéressé, dans l'autre, son précédent maître; mais le légat, qui mettoit toute son

CHAP. XLVI. espérance dans l'amitié des Florentins, rejeta les
1360. propositions qui lui furent faites, et fit même avertir la seigneurie de se tenir sur ses gardes, puisqu'il savoit qu'on tramoit quelque chose contre elle.

Dès que Bernarduolo vit qu'il étoit devenu inutile, il écrivit lui-même à la seigneurie de Florence, pour offrir, moyennant une récompense de vingt-cinq mille florins, de révéler tout le secret de la conjuration dénoncée par le légat. Cette offre fut connue de Salvestro de Médici, qui étoit alors membre d'un des offices supérieurs, et celui-ci en informa son frère Barthélemi. Quand ce dernier vit que la seigneurie tenoit en main un fil au moyen duquel elle ne manqueroit pas de tout découvrir, il confessa à son frère qu'une ambition effrénée l'avoit engagé dans ce complot, et il lui promit d'en découvrir le secret, moyennant qu'on lui assurât sa grâce. Niccolò del Buono, et Doménico Bandini, furent arrêtés et condamnés à mort; quelques autres, parmi les plus coupables, s'échappèrent et furent également condamnés par contumace. Mais la seigneurie arrêta les poursuites; elle considéra la liste des conjurés qu'Infangati avoit écrite de sa main comme calomnieuse, elle la fit brûler sans l'examiner, et, par cette douceur et cette pru-

dence, elle réconcilia, en partie, à son gouvernement, ceux qui avoient paru lui être le plus contraires (1). CHAP. XLVI. 1360.

L'on prétendoit, en Italie, que les quatre républiques principales de la Toscane se distinguoient par les caractères les plus opposés. L'on disoit généralement que les Siennois étoient d'un naturel léger et inconstant; les Pisans, rusés et malicieux; les Pérousins, féroces et emportés; et les Florentins, graves, lents et opiniâtres (2). Ces peuples divers se conduisoient cependant d'une manière assez uniforme; leur gouvernement étoit semblable, les passions qui les agitoient paroissoient être les mêmes; et tous, vers le même temps, se trouvèrent exposés à des conspirations à peu près du même genre. Il est vrai que celle qui éclata en 1361, à Pérouse, parut porter l'empreinte du caractère qu'on attribuoit au peuple de cette ville.

La seigneurie de Pérouse étoit entre les mains 1361.
du second ordre de la bourgeoisie et du peuple; l'homme le plus considéré de cette république étoit Leggiéri, fils d'Andréotto des Michélotti;

(1) *Matteo Villani.* L. X, c. 22-25, p. 635. — *Marchione di Coppo Stefani Stor. Fiorent.* L. IX, Rub. 685. — *Deliz. deg. Erud.* T. XIV, p. 52. — *Cronica di Pisa* T. XV, p. 1035.

(2) *Matteo Villani.* L. X, c. 42, p. 651.

CHAP. XLVI. 1361. la faction dominante, dont il étoit le chef, portoit, comme à Pise, le nom de Raspante; on désignoit ses adversaires par le nom de Mécontens. A la tête de ceux-ci, l'on distinguoit Tribaldino des Manfrédini, auquel ses complots féroces ont mérité, chez les Pérousins, le nom de nouveau Catilina. Tribaldino avoit pris à tâche d'aigrir le ressentiment des nobles et des premiers citoyens que le peuple tenoit éloignés des emplois; il s'étoit associé successivement quarante-cinq gentilshommes de Pérouse, parmi lesquels on remarquoit surtout plusieurs chevaliers des deux illustres familles delle Mecche, et de Monte Mellino; quatre-vingt-quatorze citoyens de bonne maison étoient aussi entrés dans le complot, de même que plus de quatre cents hommes d'un ordre inférieur. Mais avant de confier son secret à un si grand nombre de conjurés, avant même d'avoir aucun complice, Tribaldino avoit eu soin de faire parvenir à la seigneurie, successivement et à plusieurs reprises, de faux indices, pour lui faire rechercher un complot qui n'existoit point encore. Cette suite de fausses alarmes avoit préparé les prieurs de Pérouse à ne tenir aucun compte des avis qu'on pourroit leur donner sur sa conspiration, si elle venoit à leur être révélée.

Tribaldino convint avec les conjurés qu'à un jour fixé, au commencement d'octobre 1361, les uns mettroient le feu aux divers quartiers de la ville, d'autres s'empareroient du palais, et massacreroient les prieurs et les camarlinghi, qui composoient le gouvernement; d'autres ouvriroient les portes aux paysans, les introduiroient dans la ville, et se rendroient ainsi maîtres des bourgeois. En même temps des hommes affiliés aux conjurés devoient faire révolter tous les châteaux du territoire de Pérouse. Tout le plan de la conspiration paroissoit tracé par une vengeance infernale, plutôt que par l'ambition d'un citoyen. Après une horrible boucherie des citoyens de Pérouse, la république seroit probablement tombée au pouvoir de quelque tyran; heureusement pour elle, Tiniéri de Monte Mellino, l'un des conjurés, fut épouvanté de tant d'horreurs, et arrêté par ses remords. Il révéla aux prieurs le secret de la conjuration. Nicolò delle Mecche, et Cecchérello des Boccoli, furent à l'instant arrêtés, avec quatre de leurs satellites; tous les autres s'enfuirent aussitôt. On crut devoir déférer au peuple le jugement d'une cause si importante, et dès le lendemain, le parlement condamna à mort, par contumace, comme traîtres et rebelles, quarante-cinq gen-

CHAP. XLVI.
1361.

CHAP. XLVI. tilshommes ou anciens citoyens; quatre-vingt-
1361. dix autres furent soumis à l'amende; mais les deux conjurés et leurs satellites qui avoient été arrêtés sur la révélation du complot, furent seuls envoyés au supplice (1).

(1) *Matteo Villani.* L. X, c. 75, p. 670. — *Pompeo Pellini Historia di Perugia.* 2 T. in-4°. Venezia, 1664. P. I, L. VIII, p. 997.

CHAPITRE XLVII.

Volterra soumise aux Florentins; guerre de Pise et Florence; seconde peste en Toscane; complots des Malatesti contre la république florentine. — Giovanni Agnello s'empare de la seigneurie de Pise, et prend le titre de doge.

1361 — 1364.

Au sommet d'une montagne d'où la Toscane presque entière se découvre aux regards, est située la ville de Volterra. La mer Tyrrhénienne se déploie au loin devant elle; les plaines de Pise, les collines de Florence, et les forêts de Sienne se découvrent également de ses terrasses élevées; d'énormes quartiers de rochers, posés, sans ciment, les uns au-dessus des autres, et que leur poids seul a rendu stationnaires depuis plus de deux mille ans, forment ses murailles. Un gouffre s'est ouvert à ses côtés, et chaque jour il engloutit une partie de la montagne, moins durable que l'ouvrage gigantesque des Etrusques. Mais Volterra, au quatorzième siècle, n'étoit déjà plus que l'ombre de ce qu'elle avoit été dans les premiers siècles CHAP. XLVII.

CHAP. XLVII. 1361. de Rome; placée entre les trois plus puissantes républiques de Toscane, cette ville n'avoit pas su conserver sa liberté; elle étoit tombée sous le gouvernement tyrannique de Messire Bocchino des Belfrédotti. Ce seigneur trouva un dangereux ennemi dans un de ses parens, qui possédoit, tout proche de Volterra, la forteresse de Montéfeltrano; leurs divisions occasionnèrent la ruine de tous deux, et firent perdre à leur patrie son indépendance. Chacune des républiques voisines voulut intervenir dans ces querelles de famille; Florence, comme garante d'un traité conclu entre Bocchino et son parent; Pise, comme alliée de Bocchino, et Sienne, comme son ennemie. Les sujets du tyran, déjà aliénés par ses cruautés, furent avertis qu'il étoit en négociations pour vendre Volterra aux Pisans, et que ceux-ci étoient en marche pour prendre possession de la ville. A cette nouvelle, les Volterrans coururent aux armes, et firent leur seigneur prisonnier, en même temps, ils envoyèrent vers les Florentins et les Siennois, pour obtenir que ces deux peuples s'engageassent à respecter leur liberté. Les soldats pisans qui s'étoient approchés furent surpris et désarmés sans combat. Mais la seigneurie de Florence ne voulut pas s'exposer aux suites de l'inconstance d'un peuple qui sortoit à peine d'une révolution,

et qui hésitoit entre des partis opposés; elle fit CHAP. XLVI.
approcher ses troupes de Volterra, et couper 1361.
le chemin aux Siennois qui s'avançoient aussi; elle fit occuper différens châteaux, et enfin la citadelle elle-même. Alors elle déclara qu'elle tiendroit garnison pendant dix ans dans cette forteresse, mais qu'à tout autre égard elle maintiendroit la liberté et l'indépendance des Volterrans. Le premier usage que firent ceux-ci des droits qu'on leur conservoit, fut de faire trancher la tête à leur tyran, le 10 octobre 1361 (1).

La soumission de Volterra aux Florentins augmenta le ressentiment des Pisans contre eux. Au moment où ils s'étoient crus assurés d'une conquête importante, ils la voyoient passer entre les mains de leurs rivaux. D'ailleurs le ressentiment des deux peuples s'aigrissoit chaque jour par de nouvelles injures. Pierre Gambacorti, à qui les Pisans avoient assigné Venise comme lieu d'exil, avoit quitté cette ville pour venir à Florence; et, au commencement de janvier 1362, il s'étoit avancé en 1362.
armes, à la tête de ses partisans, sur le territoire de Pise. Les Florentins, il est vrai, avoient défendu sévèrement à leurs sujets de se joindre à sa troupe; mais peut-être auroient-ils pu

(1) *Matteo Villani*. L. X, c. 67, p. 664. — *Cronica Sanese*, p. 169. — *Paolo Tronci Annali Pisani*. p. 392.

CHAP. XLVII. empêcher une agression qui aussi-bien n'eut 1362. aucun succès (1). D'autre part, Jean de Sasso, fameux partisan, qui avoit été à la solde des Florentins, s'étoit emparé, par leur connivence, du château lucquois de Piétrabona, à trois milles au-dessus de Pescia. Cette forteresse étoit la clef de la vallée supérieure de la Pescia, et de la partie montueuse de l'état lucquois. Les Pisans ne furent point dupes du décret de la seigneurie florentine, qui, à cette occasion, exila Jean de Sasso de Florence; ils reconnurent d'où le coup étoit parti, et ils firent avancer des forces considérables, pour former le siége de Piétrabona (2).

Le moment étoit enfin venu où la longue inimitié des deux peuples ne pouvoit plus se déguiser et conserver des dehors pacifiques. Les troupes des Pisans et des Florentins, rapprochées les unes des autres, sur les frontières du territoire de Lucques, s'insultèrent à la Romita, au-dessus de Piétrabona, à la Cerbaia et à Montécarlo (3). Le peuple et le gouvernement vouloient également la guerre, et les prieurs de Florence convoquèrent, le 18 mai, un parlement pour la soumettre à sa décision.

(1) *Matteo Villani.* L. X, c. 85, p. 676.

(2) *Ibid.* c. 83, p. 674.

(3) *Matteo Villani.* L. X, c. 91, p. 679. — *Cronica di Pisa.* p. 1037. — *Cronica Sanese.* p. 171.

Ils annoncèrent à la nation assemblée, que les CHAP. XLVII.
bandits qui occupoient Piétrabona avoient of- 1362.
fert de donner cette forteresse à la république de Florence; ils ajoutèrent qu'ils avoient cru devoir l'accepter, afin de s'en servir pour se procurer en échange la restitution de Coriglia ou de Sorana, que de prétendus exilés de Pise leur avoient enlevé. Ils récapitulèrent les offenses qu'ils avoient reçues des Pisans, et ils demandèrent au peuple s'il approuvoit le parti qu'avoit pris la seigneurie, et s'il vouloit prendre la défense de Piétrabona. D'une commune voix, le peuple s'écria qu'il défendroit ce château, et la guerre fut ainsi résolue. Cependant cette détermination fut trop tardive pour sauver la place assiégée. Quelques jours s'écoulèrent avant que Bonifazio Lupo de Parme, que les Florentins faisoient venir pour commander leurs troupes, pût se rendre au camp, devant Piétrabona (1). Il n'y fut pas plus tôt arrivé qu'il revint à Florence, le 4 juin, déclarer à la seigneurie qu'on l'avoit appelé trop tard, et qu'ayant visité les positions des assiégeans, il ne connoissoit plus aucun moyen de sauver la place; en effet, le lendemain elle fut emportée d'assaut. Les Pisans célébrèrent ce petit avantage par des fêtes bruyantes; ils les entre-

(1) *Poggio Bracciolini Historia Fiorentina*, T. XX, L. I, p. 210.

CHAP. XLVII. mêlèrent d'insultes et de menaces contre les
1362. Florentins, et rendirent ainsi la guerre inévitable, quoique les hostilités n'eussent pas encore commencé, et que le château pour lequel ils alloient se battre, fût déjà en leur pouvoir (1).

Dans l'armée que les Florentins rassemblèrent sous le commandement de Bonifazio Lupo de Parme, on comptoit seize cents cuirassiers, quinze cents arbalétriers et trois mille cinq cents fantassins (2). La seigneurie donna les drapeaux le 20 juin, à l'heure qui avoit été fixée par les astrologues; car le renouvellement des sciences avoit donné plus de crédit encore à l'astrologie judiciaire, même parmi les gens qui se croyoient philosophes (3). L'armée florentine, après avoir traversé le val de Niévole, tourna brusquement par Fucecchio; elle passa l'Arno, pilla le val d'Éra, et s'empara du château de Ghiazzano (4).

Bonifazio Lupo, qui commandoit cette armée, n'avoit pas encore acquis une grande réputation; de plus, il n'étoit pas d'un rang assez distingué pour qu'on pût soumettre à ses ordres un grand nombre de seigneurs et d'officiers,

(1) *Matteo Villani*. L. X, c. 101, p. 686.

(2) *Ibid.* L. XI, c. 2, p. 692. — *Cronica di Pisa*. p. 1038.

(3) *Matteo Villani*. L. XI, c. 3, p. 693.

(4) *Ibid.* c. 6, p. 695.

qui, comme alliés ou comme soldats, suivoient CHAP. XLVII.
les étendards de la république. La seigneurie, 1362.
pour satisfaire la vanité de ces derniers, fit venir, le 6 juillet, Ridolfo de Varano, seigneur de Camérino, auquel elle confia le commandement (1). Mais celui-ci fit bientôt voir qu'il n'égaloit son prédécesseur ni en talens ni en activité (2). Cependant il s'avança à son tour sur le territoire ennemi; il pilla Cascina, il établit son camp à San-Savino, et il célébra des jeux devant les portes mêmes de Pise, où il distribua trois fois le prix de la course (3). Il forma plus tard le siége du château de Pecciole, et s'en rendit maître le 11 août (4); Montecchio, Aiatico et Toiano capitulèrent ensuite; la Maremme fut livrée au pillage, et les Pisans qui, pendant le même temps, étoient cruellement tourmentés par la peste, n'opposèrent à ces ravages presque aucune résistance (5).

Mais l'indiscipline des troupes soldées, auxquelles Ridolfo de Varano inspiroit peu de res-

(1) *Poggio Bracciolini Historia Fiorentina.* L. I, p. 210.

(2) *Matteo Villani.* L. XI, c. 15, p. 701.

(3) *Ibid.* c. 17, p. 712. — *Tronci Annali Pisani.* p. 395.

(4) *Matteo Villani.* L. XI, c. 18 et 19, p. 703. — *Cronica di Pisa.* p. 1038. — *Cronica Sanese.* p. 171.

(5) *Cronica di Pisa.* p. 1039.

CHAP. XLVII. pect, arrêta les succès de l'armée florentine. Le
1362. comte Nicolas d'Urbino, avec quelques officiers italiens et les principaux connétables allemands, demandèrent qu'à l'occasion de la prise de Pecciole, l'armée reçût double paie pour tout le mois commencé. La seigneurie refusa de donner, pour une si mince conquête, une récompense réservée aux plus grands succès. Les connétables placèrent alors un chapeau sur la pointe d'une lance, et ils firent publier dans le camp une invitation à tous ceux qui vouloient obtenir la double paie, de se ranger autour de cet étendard. Ils rassemblèrent ainsi mille cavaliers. Le général ramena cette armée séditieuse à San-Miniato, pour ne pas donner aux ennemis le spectacle de son indiscipline, et la seigneurie congédia tous les soldats qui avoient pris part au tumulte. Mais ceux-ci ne se séparèrent point, ils formèrent une compagnie d'aventuriers sous le nom de *Capelletto*, en mémoire du chapeau qui leur avoit servi d'étendard, et ils passèrent sur le territoire d'Arezzo, où ils commencèrent à vivre de pillage (1).

En même temps que la république florentine avoit combattu avec succès les Pisans par

(1) *Matteo Villani*. L. XI, c. 23, p. 707. — *Cronica Sanese*. p. 172.

terre, on l'avoit vue avec étonnement entreprendre de les combattre aussi sur les mers. Il est vrai que les Pisans, depuis la grande défaite qu'ils avoient éprouvée à la Méloria, dans leur guerre contre les Génois, avoient cessé d'être une puissance maritime. Pendant long-temps il leur avoit été interdit, par leur traité avec Gênes, de tenir en mer des galères armées. Durant cet intervalle ils avoient perdu leurs anciennes habitudes ; les jeunes gens avoient choisi une autre carrière ; les conseils suivoient une autre ambition ; les pêcheurs des Maremmes, ceux de Lérici et de la Spézia, avoient quitté leur service, pour passer à celui des Génois ; les colonies de Sardaigne et de Corse, qui avoient été pour eux des pépinières de matelots, leur avoient été enlevées. Dès lors les Pisans s'étoient adonnés aux manufactures et à l'agriculture ; ils avoient accompli la conquête de l'état lucquois, et doublé ainsi l'étendue de leur territoire, mais ils avoient renoncé à la navigation et à la gloire maritime. Cette même république, qui avoit souvent armé en peu de mois soixante ou quatre-vingts vaisseaux, ne fut pas en état de se défendre lorsque les Florentins prirent à leur solde Périno Grimaldi de Gênes, avec quatre galères et un grand navire ; peu après deux vaisseaux napolitains vinrent joindre Grimaldi, qui, avec cette petite escadre,

1362.

CHAP. XLVII. mit à contribution toutes les côtes de l'état
1362. pisan (1).

Au commencement d'octobre, Périno Grimaldi attaqua l'île de Giglio; et, soit lâcheté de la garnison, soit découragement inspiré par la peste, le château qui commande cette île, et que les Génois, les Catalans et les Napolitains n'avoient jamais pu soumettre, se rendit à la république florentine, et reçut d'elle un gouverneur (2). La flotte se dirigeant ensuite sur le port pisan, ne trouva point de vaisseau de guerre à sa garde. Périno Grimaldi, après un combat opiniâtre, se rendit maître des deux tours qui défendoient le port; il enleva la chaîne qui en fermoit l'entrée, et la fit transporter à Florence, où l'on en voit encore quelques fragmens attachés aux colonnes de porphyre qui sont devant la porte du baptistère (3).

Aussi long-temps que la peste avoit régné dans Pise, les Pisans étoient demeurés exposés à la guerre sans combattre eux-mêmes. A la fin de cette année si désastreuse pour eux, le fléau
1363. s'arrêta; et, dès le commencement de la suivante, ils formèrent des plans de conquête. Rinieri de Baschi, seigneur du château de ce nom,

(1) *Matteo Villani.* L. XI, c. 7, p. 696; c. 24, p. 708.

(2) *Matteo Villani.* L. XI, c. 28, p. 710. — *Poggio Bracciolini Hist. Fior.* L. I, p. 210.

(3) *Matteo Villani.* L. XI, c. 30, p. 712.

près d'Orviéto, leur capitaine, attaqua successivement Altopascio et Sainte-Marie à Monte; il forma aussi le siége de Barga, tandis qu'un de ses officiers surprit le château de Gello, dans le Volterran (1). CHAP. XLVII. 1363.

Les Pisans avoient besoin de secours étrangers pour se défendre et se venger des échecs qu'ils avoient reçus dans la précédente campagne. Ils s'adressèrent à Bernabos Visconti, le chef des Gibelins d'Italie, et l'allié héréditaire de leur république. Bernabos, engagé lui-même dans une guerre dangereuse, craignoit de provoquer les Florentins; toutefois il ne vouloit pas non plus laisser écraser leurs adversaires, par l'entremise desquels il espéroit dominer un jour sur la Toscane. Ce prince, après avoir laissé répandre le bruit de sa mort pendant la peste de Lombardie, étoit sorti tout à coup, au mois d'août 1361, de la forêt où il 1361. s'étoit retiré; il s'étoit avancé, à la tête de deux mille chevaux, vers Bologne, qu'il espéroit surprendre; mais, les intelligences qu'il avoit dans la ville ayant été découvertes, il s'étoit retiré sans combat (2). Ainsi s'étoit ranimée la guerre de Lombardie, qui bientôt étoit devenue plus dangereuse pour les Visconti. Le

(1) *Matteo Villani*. L. XI, c. 37, p. 715, 46 et 47, p. 720. — *Cronica di Pisa*. p. 1041.

(2) *Matteo Villani* L. X, c. 74, p. 669.

CHAP. XLVII. légat Albornoz avoit déterminé les seigneurs de 1361. la Vénétie à s'allier avec l'Église pour la défense de Bologne. Les de la Scala, les Carrara et les marquis d'Este avoient promis de mettre chacun cinq cents chevaux sur pied, et de les joindre aux quinze cents chevaux qu'Albornoz s'engageoit à entretenir. L'alliance fut signée au mois d'avril
1362. 1362 (1), et le pape donna le signal des hostilités en excommuniant de nouveau Bernabos Visconti, qu'il déclara hérétique ainsi que tous ses adhérens (2).

Tandis que l'armée de la nouvelle ligue pénétroit en même temps dans les états de Bernabos, par Modène et par Brescia, et qu'elle y remportoit divers avantages, le marquis de Montferrat pressoit la maison Visconti du côté de Novare et de Tortone (3) Dès le mois de mai 1361 il avoit pris à sa solde la compagnie blanche des Anglois, et, avec son aide, il avoit dévasté une partie du Piémont. Mais les Anglois n'avoient guère moins ruiné le marquis que les

(1) *Matteo Villani.* L. X, c. 96, p. 682. — *Cronica di Bologna.* p. 464. — *Math. de Griffonibus Memor. Histor. de Reb. Bonon.* p. 178. — *Cherubino Ghirardacci Stor. di Bologna.* L. XXIV, p. 261.

(2) *Matteo Villani.* L. X, c. 99, p. 684. — *Cronica di Bologna.* p. 467.

(3) *Matteo Villani.* L. XI, c. 4, p. 694; c. 9, p. 697, et c. 14, p. 700. — *Cronica di Bologna.* p. 465.

Visconti ; le premier étoit impatient de se dé- CHAP. XLVII.
barrasser d'eux, et Bernabos, sollicité par les 1362.
Pisans de leur envoyer du secours, réussit à faire passer à leur solde cette même compagnie qui lui faisoit la guerre ; il se délivroit ainsi d'un ennemi, il secouroit un allié, et il évitoit en même temps de rompre avec les Florentins qu'il vouloit ménager (1). Les Pisans promirent 1363.
quarante mille florins de solde aux Anglois pour quatre mois, à dater du jour où leur engagement avec le marquis seroit terminé (2).

Pierre Farnèse, qui, depuis le 27 mars, commandoit les Florentins, et Riniéri de Baschi, capitaine des Pisans, désiroient tous deux livrer bataille avant l'arrivée des Anglois : l'un craignoit leur supériorité ; l'autre ne vouloit pas se voir enlever par eux l'honneur de la victoire. Les deux armées se rencontrèrent le 7 mai, à San-Piéro, près de Bagno alla Véna. Les Florentins avoient seize cents chevaux ; les Pisans, enorgueillis d'un avantage qu'ils venoient de remporter en Garfagnane, et comptant sur la supériorité de leur infanterie, osèrent les attaquer avec six cents cuirassiers ; ils furent défaits après le combat le plus acharné, et Pierre Farnèse rentra le 11 mai en triomphe à Flo-

1) *Bernardino Corio Storie Milanesi*. P. III, p. 237.

(2) *Matteo Villani*. L. XI, c. 48, p. 722. — *Petri Azarii Chronicon*. p. 413.

CHAP. XLVII. rence, conduisant avec lui Riniéri de Baschi, le
1363. général ennemi qu'il avoit fait prisonnier avec cent cinquante de ses meilleurs soldats (1).

Après quelques jours de repos, Farnèse marcha de nouveau contre Pise, et il fit battre des monnoies d'or et d'argent devant les portes de cette ville (2). Il entreprit ensuite le siége de Montécalvoli, et il se seroit rendu maître de ce château, si les Pisans n'avoient pas jeté l'alarme dans le camp florentin par une ruse assez adroite. Chaque nuit ils faisoient sortir leurs gendarmes de la ville, et ils les faisoient revenir de grand jour, couverts de sueur et de poussière; alors ils les accueilloient comme s'ils faisoient partie de la compagnie angloise. Les espions florentins avertirent bientôt les prieurs de l'arrivée de ces nouvelles troupes, et comme en effet on savoit d'autre part que la compagnie étoit déjà en route, la seigneurie, pour éviter une surprise, donna ordre à Farnèse de se retirer (3).

La terrible contagion, qui, l'année précédente, avoit ravagé Pise, s'étoit manifestée dans le camp florentin. Le 19 juin, le général Pierre Farnèse en fut atteint, et il mourut le même

(1) *Matteo Villani.* L. XI, c. 50 et 51, p. 723. — *Cronica di Pisa.* p. 1041.

(2) *Scipione Ammirato Storie Fiorentine.* L. XII, p. 623.

(3) *Matteo Villani.* L. XI, c. 54 et 55, p. 725.

jour (1). Ce fléau frappoit aussi Florence, et CHAP. XLVIII.
il lui enleva un homme dont la perte fut plus 1363.
lamentable, l'historien auquel nous devons la peinture si vraie et si animée des mœurs et des événemens au milieu du quatorzième siècle: Mattéo Villani mourut de la peste, comme son frère Giovanni en étoit mort quinze ans auparavant. Il fut atteint par la maladie le 8 juillet; et seulement le 12 il rendit dévotement son âme à Dieu (2). On attribuoit à la vie sobre et tempérée qu'il avoit menée, sa lutte de cinq jours contre la violence du mal. En mourant, il chargea son fils, Philippe Villani, de continuer son histoire jusqu'au moment où la paix seroit rétablie entre Florence et Pise (3).

Aucun historien n'inspire plus de respect, d'estime et d'affection que Mattéo Villani. Religieux sans superstition, il respecte l'Église, et néanmoins il ose peindre des plus vives couleurs la corruption ou les crimes de quelques-uns de ses chefs. Il entend assez la politique,

(1) *Matteo Villani*. L. XI, c. 59, p. 728. — *Poggio Bracciolini* L. I, p. 211. — *Scipione Ammirato*. L. XII, p. 624.

(2) Mattéo Villani rapporte, dans le dernier chapitre de son histoire, qu'une armée de sauterelles fut poussée par le vent, le 1er juillet, sur Ancône, Fano et Pésaro. Il ne put en être instruit à Florence que le 3 ou le 4; en sorte qu'il a continué à écrire les événemens de la veille presque jusqu'au jour de sa mort.

(3) *Filippo Villani in Proemio*. T. XIV, p. 729.

CHAP. XLVII. et connoît assez le cœur humain pour démêler
1363. toutes les fautes des gouvernemens, et assigner aux événemens leur véritable cause; mais il est trop homme de bien pour approuver jamais le manque de foi, ou supposer qu'aucun avantage puisse résulter de la perfidie. Il s'élève au-dessus des préjugés de l'astrologie judiciaire, dont son frère n'étoit pas exempt; il embrasse tout le monde connu dans son histoire; et, avec un coup d'œil philosophique et perçant, il assigne à chaque peuple son véritable caractère. Il s'anime pour peindre la vertu, il s'indigne contre le vice, il s'enflamme pour la liberté. Aucun historien d'Italie n'a jamais rendu à cette dernière un plus noble et plus constant hommage. Le parti qui gouvernoit à Florence ne supporta pas toujours patiemment ses censures; il le fit *admonester* comme Gibelin, le 29 avril 1363, et lui interdit ainsi les emplois publics pendant la dernière année de sa vie (1).

La compagnie blanche des Anglois étoit arrivée le 18 juillet à Pise; elle étoit forte de deux mille cinq cents chevaux et deux mille fantassins. Les Pisans la réunirent, sous le commandement de Ghisello des Ubaldini, aux troupes qu'ils avoient déjà, savoir : huit cents gen-

(1) *Marchione di Coppo Stefani Stor. Fior.* L. IX, Rub. 692, T. XIV, p. 45. — *Scipione Ammirato Storia Fiorentina.* L. XII, p. 621.

darmes soldés, huit mille fantassins, et un CHAP. XLVII. 1363.
grand nombre de gentilshommes et de chevaliers qui servoient sans paye. Les Florentins avoient nommé pour capitaine Ranuccio Farnèse, frère de Pierre, qui étoit mort à leur service; mais l'armée qu'ils lui avoient donnée à commander étoit très-foible, et la peste qui régnoit dans leur ville, leurs châteaux et leur camp, rendoit toute défense plus difficile. C'étoit le tour des Pisans de pénétrer sans résistance sur le territoire florentin. Ils se rendirent d'abord à Lucques, d'où ils passèrent devant Pistoia, par la route de la montagne; mais, au lieu d'entreprendre le siége de cette ville, qui n'étoit pas en état de faire une longue résistance, ils ne songèrent qu'à rendre aux Florentins, sous leurs propres murs, les affronts qu'ils avoient reçus d'eux. Ils assirent leur camp entre Campi et Pérétola; ils firent battre monnoie aux portes de Florence; ils y donnèrent des prix pour une course de chevaux; et ils attachèrent trois ânes à une potence, avec des écriteaux qui leur donnoient les noms de trois magistrats florentins. Ils employèrent à ces bravades ridicules une force et un temps qui leur auroient suffi pour s'assurer des conquêtes importantes (1). Ils ravagèrent ensuite

(1) *Filippo Villani.* c. 63, p. 730. — *Cronica Sanese.* p. 177. — *Paolo Tronci Annali di Pisa.* p. 401.

CHAP. XLVII. la campagne entre Prato et Florence, les Lastres, 1363. le val de Pésa, et une partie du val d'Arno; enfin, ils retournèrent à Pise, par la plaine d'Empoli (1).

Lorsque la peste eut suspendu ses ravages, les Florentins songèrent à leur tour à rassembler une armée. Ils traitèrent avec la compagnie de l'étoile, qui étoit en Provence, et avec divers capitaines allemands; mais Bernabos Visconti trouva moyen de faire échouer toutes leurs négociations, et de les réduire à deux mille cavaliers mal armés et mal commandés, qu'ils enrôlèrent faute d'autres (2). A leur tête, les Florentins mirent Pandolfe Malatesti, l'un des seigneurs de Rimini, qui, peu d'années auparavant, avoit défendu la Toscane avec autant de prudence que de valeur contre le comte Lando et la grande compagnie.

Mais Malatesti étoit de cette race romagnole si renommée en Italie pour sa perfidie et ses trahisons. Il savoit dans quel état d'épuisement la peste avoit jeté Florence; il savoit que quelques intrigues domestiques, suites de la dernière conjuration, affoiblissoient le gouvernement; il voyoit que la puissance momentanée des Pisans et la force de la compagnie angloise causoient de grandes inquiétudes dans la ville,

(1) *Chroniche di Pisa.* p. 1042.
(2) *Filippo Villani.* c. 65, p. 731.

et il se flatta, s'il augmentoit la terreur du peuple, de lui vendre chèrement ses secours, et d'obtenir enfin la seigneurie de Florence, comme dans des circonstances presque semblables, le duc de Calabre et le duc d'Athènes l'avoient obtenue avant lui. CHAP. XLVI. 1363.

Cette espérance engagea Malatesti dans la conduite la plus perfide et la plus criminelle. L'Omo Santa-Maria, seigneur de Jési, nouveau capitaine des Pisans, étoit entré avec les Anglois dans le val d'Arno supérieur, et le 17 septembre il s'étoit emparé de Figline, sans éprouver presque de résistance (1). Malatesti, comme pour lui couper le chemin, établit son camp à l'Ancise; mais il donna à ce camp une si grande étendue, qu'il devenoit presque impossible de le défendre; il en éloigna les meilleurs soldats, sous prétexte de faire une excursion sur le territoire pisan, et lui-même il le quitta pour revenir à Florence. En son absence, le camp fut surpris le 3 octobre, et les Florentins y perdirent plus de quatre cents hommes (2). Le fort château de l'Ancise restoit du moins pour couvrir Florence; le lendemain, le lieutenant de Pandolfe l'abandonna

(1) *Filippo Villani.* c. 68, p. 734. — *Scipione Ammirato.* L. XII, p. 627.

(2) *Filippo Villani.* c. 69, p. 735. — *Cronica di Pisa.* p. 1043. — *Poggio Bracciolini.* L. I, p. 211.

CHAP. XLVII. aux ennemis. On vit arriver vers la ville les
1363. fuyards qui revenoient de l'armée, et Pandolfe, qui avoit été à leur rencontre, tourna bride et redoubla la terreur universelle. Il alla déclarer aux huit seigneurs de la guerre, qu'il ne connoissoit d'autre moyen de sauver Florence, que de joindre au pouvoir militaire dont il étoit revêtu, un pouvoir judiciaire sur les citoyens, afin de maintenir l'un par l'autre, et de punir à temps les complots qu'il découvriroit dans la ville. Les seigneurs de la guerre assemblèrent sur cette demande un conseil extraordinaire, où ils invitèrent tous les citoyens qui jouissoient de quelque crédit ou de quelque réputation (1). Lorsque les huit de la guerre eurent fait connoître à cette assemblée la demande de Malatesti, Simon, fils de Riniéri Péruzzi, se leva. « Gardez-vous, s'écria-t-il, d'accorder » à Malatesti aucune prérogative nouvelle ; ses » projets ne tendent à rien moins qu'à établir » la tyrannie : souvenez-vous du duc d'Athènes, » de ses commencemens, et de la manière dont » il osa vous traiter ensuite ; connoissez la dou» ceur de la liberté, et vivez ou mourez en la » conservant ! » A ces mots, tout le conseil oublia le danger de l'approche des Anglois, le crédit dont jouissoit Malatesti, la confiance que

(1) On appeloit une telle assemblée *il Consiglio de' Richiesti*, et on avoit recours à elle dans toutes les circonstances difficiles.

ses services passés avoient inspirée. Les prieurs firent répéter aux gens de guerre le serment de fidélité à la seigneurie de Florence; ils nommèrent un nouveau juge, absolument indépendant de Malatesti, et ils déclarèrent que le pouvoir du général ne s'étendoit que sur les troupes et les milices (1).

CHAP. XLVII. 1363.

Pandolfe Malatesti ne témoigna aucun mécontentement de cette décision du conseil, mais il en conclut que les Florentins n'étoient pas encore suffisamment humiliés. Il laissa donc à dessein piller la plaine de Ripoli, sans opposer aucune résistance aux Pisans, auxquels il étoit supérieur en forces (2); et, lorsque l'Omo de Jési voulut descendre le val d'Arno, pour ramener ses troupes à Pise, Malatesti conduisit les milices florentines à sa rencontre, comme pour lui couper le chemin; cependant, au lieu de les faire soutenir, il retint sa gendarmerie dans la ville, et fit fermer les portes; en sorte que si les Anglois avoient attaqué la milice florentine, celle-ci auroit été infailliblement taillée en pièces. Cette dernière trahison fit connoître à la seigneurie tout ce qu'elle avoit à craindre de Pandolfe. Par égard pour ses anciens services et pour le nom qu'il portoit,

(1) *Filippo Villani*. c. 69, p. 736. — *Scipione Ammirato*. L. XII, p. 628.

(2) *Filippo Villani*. c. 70, p. 737.

CHAP. XLVII. elle voulut bien lui pardonner ses machinations, 1363. mais elle le réprimanda sévèrement à sa barre, l'avertissant que si elle usoit d'indulgence, c'étoit en mémoire de cette vieille amitié que lui-même avoit voulu trahir. Pandolfe demeura, jusqu'au terme de son engagement, capitaine des gens de guerre, mais il fut privé de toute autorité sur la ville et sur les milices (1).

La compagnie angloise, de retour à Pise, s'y reposa pendant quelque temps; après quoi elle s'engagea de nouveau pour six mois au service de cette république, moyennant une solde de cent cinquante mille florins. Elle étoit alors forte de mille lances, et deux mille gens de pied. Les Anglois avoient les premiers introduit en Italie l'usage de compter les cavaliers par lances. Ce nom désignoit alors trois cavaliers, qui avoient contracté ensemble une espèce d'association. Leurs chevaux ne servoient qu'à les transporter avec leur pesante armure sur le champ de bataille, et là, ils combattoient le plus souvent à pied. Ils étoient revêtus de cottes de maille, fortifiées sur la poitrine par une plaque d'acier; leurs brassards, leurs cuissards et leurs bottines étoient de fer; à leur côté, ils portoient une forte épée et une dague; deux hommes tenoient la même lance, ils l'a-

(1) *Filippo Villani*. c. 73, p. 740.

baissoient, et s'avançoient lentement, serrés en phalange, en poussant de grands cris. Chaque cuirassier étoit suivi par un ou deux pages, occupés presque uniquement à nettoyer leurs armes, en sorte qu'elles brilloient comme des miroirs.

C'étoit la première fois qu'on voyoit des gendarmes descendre de cheval pour combattre à pied. Ils réunissoient ainsi l'armure impénétrable des chevaliers à la fermeté de l'infanterie, et leur phalange étoit presque impossible à rompre. Les Anglois méprisoient les froids les plus rigoureux d'un hiver d'Italie, et aucune saison ne leur faisoit suspendre leurs opérations. Ils ne montroient pas moins d'habileté dans les surprises et les coups de main, que de valeur dans les batailles. Ils portoient avec eux des échelles composées de plusieurs morceaux qui s'emboîtoient les uns dans les autres, et qui chacun n'avoit pas plus de trois échelons; de sorte qu'ils pouvoient atteindre aisément au sommet des tours les plus élevées, et que l'échelle, ne dépassant jamais le mur, ne donnoit pas de prise aux assiégés pour la renverser (1).

(1) *Filippo Villani*. c. 79, p. 746. Ces mêmes échelles, dont le duc de Savoie fit usage en 1602 pour escalader Genève, ont servi depuis de modèle à celles qu'on y emploie pour les incendies.

CHAP. XLVII. Les Pisans devoient aux Visconti l'arrivée
1363. de cette première compagnie ; ils s'adressèrent de nouveau à ces seigneurs, au commencement de la campagne suivante, pour faire venir, par leur moyen, de nouvelles troupes de Lombardie. Ils vouloient profiter de leurs succès pour en obtenir d'autres encore, et conquérir ainsi une paix glorieuse. Les Visconti, de leur côté, se trouvoient mieux que jamais en situation de secourir les Pisans. La campagne de 1363 s'étoit ouverte en Lombardie d'une manière brillante pour l'Église et ses alliés. Une armée de deux mille cinq cents cuirassiers, commandée par Ambroise, fils naturel de Bernabos, avoit été mise en déroute le 16 avril, près de Modène; Ambroise avoit été fait prisonnier avec un grand nombre d'officiers distingués (1). Mais la guerre ne s'étoit point ensuite poursuivie avec vigueur. Bernabos, découragé par la défaite de son fils, avoit cherché à se réconcilier avec le pape, et dès le mois de septembre, il avoit conclu une armistice qui avoit été suivi de
1364. longues négociations. Le 3 mars 1364, la paix de Lombardie fut enfin conclue. Visconti renonça à toutes ses prétentions sur Bologne, et rendit au pape tous les châteaux du Bolonois qu'il avoit conquis. Ce fut néanmoins sous la

(1) *Matteo Villani*. L. XI, c. 44, p. 719. — *Cronica di Bologna*. p. 467. — *Chronic. Placentinum*. p. 507.

condition que le cardinal Albornoz, dont Bernabos redoutoit le voisinage, n'administrât point cette légation. Un autre cardinal, nommé Androin de la Roche, fut député par le pape au gouvernement de Bologne (1). Les seigneurs lombards et les Visconti se rendirent mutuellement les châteaux qu'ils s'étoient enlevés. Le marquis de Montferrat fit de son côté la paix avec Galéaz Visconti, et les deux princes échangèrent quelques parties de leurs territoires, pour arrondir mutuellement leurs états. Ainsi la paix étant rendue à la Lombardie, les seigneurs et les peuples ressentirent un égal empressement de renvoyer les compagnies d'aventure qui les avoient si cruellement opprimés (2).

CHAP. XLVII.
1364.

Galéaz Visconti offrit donc avec joie aux Pisans la compagnie d'Anichino Bongarten; elle étoit forte de trois mille cuirassiers ou *barbues* (3), et elle se mit en route au commencement de mars pour la Toscane. Les Pisans se trouvèrent alors avoir six mille gendarmes sous leurs ordres; aucun souverain n'avoit encore

(1) *Cronica d'Orvieto*. T. XV, p. 686. — *Ghirardacci Storia di Bologna*. L. XXIV, p. 274.

(2) *Cronica di Bologna*. p. 471. — *Petri Azarii Chronicon*. p. 414. — *Bernardino Corio storie Milanesi*. P. III, p. 237.

(3) On donnoit ce nom aux gendarmes allemands, à cause de la crinière dont leur casque étoit orné.

CHAP. XLVII. mis sur pied, en Italie, une armée aussi considérable. Les Anglois à leur solde avoient ravagé, au mois de février, le val de Niévole, et les campagnes de Vinci et de Lamporechio (1). Le moment paroissoit favorable aux Pisans pour conclure une paix glorieuse. Ils supplièrent le pape de s'en faire le médiateur, et celui-ci envoya dans ce but, à Florence, frère Marc de Viterbe, général des Franciscains.

1364.

La seigneurie florentine ne vouloit pas compromettre l'honneur de la république par un traité désavantageux; d'autre part elle craignoit, en refusant la paix, de demeurer responsable des événemens; elle assembla donc un conseil extraordinaire, ou de *Richiesti*. Avant de donner audience au nonce du pape, l'un des huit de la guerre annonça aux citoyens assemblés, que la compagnie de l'étoile, de quatre mille cuirassiers, qui étoit alors en Provence, venoit d'entrer au service de la république; que deux mille gendarmes avoient été soldés en Allemagne, et que les uns et les autres seroient rendus en Toscane avant la fin du mois. Indépendamment de ces deux compagnies, la république avoit déjà trois mille cuirassiers à sa solde. Le trésorier prit la parole à son tour. Il assura que Florence, après avoir payé ses trou-

(1) *Filippo Villani*. c. 81, p. 747.

pes jusqu'à la fin d'octobre, ne seroit endettée que de 166,000 florins; et il montra quelles étoient encore les ressources de l'état. La seigneurie, après avoir ainsi fait connoître au peuple ses moyens pour soutenir glorieusement la guerre, fit entrer dans le conseil le général des Franciscains. Celui-ci exposa les demandes des Pisans, qui parurent si arrogantes, que le conseil, d'une commune voix, résolut de poursuivre la guerre, et d'attendre, pour traiter, que Florence eût remporté quelque victoire (1). CHAP. XLVII. 1364.

Mais Galéaz Visconti, ayant corrompu par des présens les chefs de la compagnie de l'étoile, les empêcha de se rendre à Florence au temps convenu; les Pisans en profitèrent pour ravager le territoire florentin. Ils avoient mis à leur tête un aventurier, qui devint ensuite fameux dans les guerres d'Italie, et qui avoit déjà servi avec distinction dans les guerres des Anglois en France. C'étoit Jean Hawkwood, que les Italiens appellent *Acuto*, ou *Auguto* (2). Celui-ci traversa le val de Niévole, au milieu d'avril; il entra dans le territoire de Pistoia et de Prato, sans rencontrer de résistance; il passa devant

(1) *Filippo Villani.* c. 82, p. 749.

(2) *Filippo Villani.* c. 79, p. 746. Le nom d'Hawkwood a été défiguré de mille manières; mais sa traduction, qu'on trouve dans un écrivain du temps, *Falcone in bosco*, le fait reconnoître.

CHAP. XLVII. 1364. les portes de Florence, et s'avança jusque dans le Mugello, enlevant un butin très-considérable dans ces riches campagnes (1).

A leur retour de cette expédition, les Anglois s'approchèrent de nouveau de Florence le dernier jour d'avril. On avoit fait, en avant des portes de la ville, quelques retranchemens pour les défendre; les Anglois les attaquèrent et les emportèrent d'assaut, après avoir tué assez de monde aux Florentins. Anichino Bongarten prit cette occasion pour se faire armer chevalier au milieu du combat, et en face de la porte de la ville. A son tour, il conféra le même ordre à plusieurs connétables anglois et allemands qui servoient sous lui. Pendant la nuit son armée célébra la fête de leur chevalerie, sur la colline de Fiésole, qui s'élève tout proche de Florence. Des murs de cette ville on voyoit les soldats ennemis danser en rond avec des flambeaux à la main, et on les entendoit répéter dans leurs orgies, les mots consacrés que les prieurs employoient au palais dans les délibérations publiques (2). Après avoir pendant deux jours encore, pillé les campagnes de Florence, Hawkwood conduisit son armée dans

(1) *Filippo Villani.* c. 84, p. 751.

(2) *Guardia, Studia i Collegi; manda per Richiesti*, etc. — *Filippo Villani.* c. 89, p. 755. — *Scipione Ammirato.* L. XII, p. 640.

le val d'Arno supérieur; de là il traversa le territoire d'Arezzo, celui de Cortone et de Sienne, et il revint à Pise par le val d'Elsa, après avoir porté la désolation dans presque toutes les provinces du territoire florentin (1). CHAP. XLVII. 1364.

Le comte Henri de Montfort, capitaine des Florentins, tira, il est vrai, quelque vengeance de tant d'outrages, par une incursion rapide sur le territoire ennemi, où il brûla Livourne et le port Pisan (2). Cependant, la compagnie de l'étoile n'arrivoit point, et les Florentins se virent forcés à recourir à d'autres armes pour se défendre contre leurs adversaires. Les Anglois et la compagnie de Bongarten étoient près d'arriver au terme de leur engagement avec les Pisans. Ces troupes mercenaires, indifférentes à la cause pour laquelle elles combattoient, ne songeoient qu'à vendre leurs services au prix le plus élevé. Les Florentins traitèrent secrètement avec leurs chefs (3); ils les engagèrent, moyennant une grosse somme d'argent, à ne point accepter une nouvelle solde des Pisans,

(1) *Filippo Villani.* c. 89, p. 756.

(2) *Filippo Villani.* c. 90, p. 757. — *Cronica di Pisa.* p. 1044. — *Cronica Sanese.* p. 185. L'auteur de cette dernière ayant copié sans doute des mémoires pisans, a confondu l'année pisane avec la vulgaire, et embrouillé toute sa chronologie.

(3) *Chroniche di Pisa.* p. 1045. — *Sozomeni Pistoriensis historia.* T. XVI, p. 1078.

CHAP. XLVII. et à s'éloigner de la Toscane; Hawkwood seul
1364. demeura au service de cette république, avec mille gendarmes anglois environ.

Les Florentins choisirent ensuite un nouveau capitaine de guerre; et, se souvenant plutôt d'anciens services que d'une injure récente, ils eurent encore une fois recours à la famille des Malatesti; leur choix étoit nécessairement borné à un très-petit nombre de capitaines; car d'un côté, les soldats d'aventure ne vouloient pas obéir à un chef qui ne fût pas de naissance noble et seigneur souverain; de l'autre, les Florentins n'osoient pas confier leur armée à un général qui ne fût pas d'origine Guelfe; c'étoit le principal mérite des Malatesti de Rimini. Galéotto, frère du vieux seigneur de cette ville, et oncle de Pandolfe, étoit un des généraux les plus accrédités d'Italie; ce fut lui que la république mit à la tête de ses gens de guerre (1). Galéotto prit le commandement de l'armée florentine à la fin de juillet, et il la conduisit à Cascina, à six milles de Pise. Mais, dès son arrivée, il se proposa de poursuivre les projets formés par son neveu, et il ne songea qu'à affoiblir l'état qui lui avoit confié sa défense, afin de le soumettre plus facilement ensuite à sa domination. De dessein prémédité il

(1) *Poggio Bracciolini.* L. I, p. 214. — *Scipione Ammirato Storia Fiorent.* L. XII, p. 643.

exposa son camp à une surprise; il ne l'avoit CHAP. XLVII.
point fortifié; il ne l'entoura point de védettes, 1364.
et il permit aux soldats de se disperser, comme s'ils étoient hors de l'atteinte des ennemis. Hawkwood, qui en fut averti, se mit en marche avec mille gendarmes, et toute l'infanterie pisane pour l'attaquer. Heureusement quelques anciens connétables, attachés de cœur au service des Florentins, soupçonnèrent la trahison de leur général. Manno Donati de Florence, et Bonifazio Lupo de Parme, rassemblèrent les soldats, les firent armer et les préparèrent au combat. Ils reçurent vigoureusement les Pisans dès que ceux-ci parurent. Hawkwood, qui avoit compté sur une surprise, se retira précipitamment avec ses gendarmes, lorsqu'il vit qu'il étoit attendu. L'infanterie pisane perdit mille morts et deux mille prisonniers, le reste se sauva avec peine, et n'auroit point échappé, si Galéotto avoit voulu poursuivre sa victoire. Mais ce général ne songea, au contraire, qu'à exciter le mécontentement de son armée, et à l'engager à prétendre les récompenses de paie double et de mois accompli, pour avoir défendu son camp, où elle s'étoit laissé surprendre (1).

Les intrigues et la mauvaise foi de Malatesti,

(1) *Filippo Villani.* c. 97, p. 760. — *Chroniche di Pisa.* p. 1045.

CHAP. XLVII. et la discorde qui se manifestoit entre diffé-
1364. rens corps de l'armée florentine, déterminèrent enfin la seigneurie à songer sérieusement à la paix. L'honneur de la république avoit été mis à couvert par la victoire de Cascina; les Pisans étoient humiliés et affoiblis, et Florence avoit désormais plus à craindre de son propre général que de ses ennemis. La seigneurie renouvela donc les négociations que le pape avoit fait entamer par le général des Franciscains. Urbain V avoit donné l'archevêque de Ravenne pour adjoint à ce moine. Par leur médiation, les ambassadeurs des deux peuples se rassemblèrent à Pescia, dans l'église de Saint-François, et le congrès s'ouvrit avec un désir égal des deux partis, de mettre fin aux hostilités (1).

Mais, quoique la négociation fût bientôt terminée, une révolution étrange survenue à Pise, renversa le gouvernement de cette république, et fut sur le point de renouveler la guerre, avant que le traité de Pescia fût publié. Les Visconti, sans vouloir se déclarer ouvertement contre les Florentins, avoient cependant cherché à former par leurs intrigues, et à conserver ensuite un parti en Toscane, à l'aide duquel ils pussent un jour étendre leur domination sur toute cette province. Ils avoient

(1) *Filippo Villani*. c. 100 p. 766. — *Chroniche di Pisa*. p. 1046. — *Cronica Sanese*. p. 187.

fourni aux Pisans des secours d'argent; ils avoient engagé et fait passer à leur service deux compagnies d'aventuriers; ils avoient arrêté celle que les Florentins avoient prise à leur solde, et ils se flattoient que la continuation de la guerre détermineroit enfin les Pisans à se mettre volontairement sous leur dépendance. Seulement il leur paroissoit nécessaire de plier auparavant, une première fois, l'esprit et le caractère altier des citoyens, et de les accoutumer à reconnoître un maître. L'ambassadeur que les Pisans avoient envoyé aux seigneurs de Milan, parut à ceux-ci propre à remplir leurs vues. Cet ambassadeur, nommé Giovanni dell' Agnello, étoit un marchand, d'une famille bourgeoise, attachée au parti dominant des Raspanti, et qui, jusques alors, n'avoit eu aucune illustration (1). Bernabos Visconti, après avoir découvert dans Agnello l'ambition, l'esprit d'intrigue et la fausseté propres à en faire un tyran, lui offrit de l'aider de toutes ses forces et de toutes ses richesses, pour le rendre seigneur de Pise; et Agnello promit en retour au Milanois, que s'il commandoit une fois à Pise, il tiendroit cette ville dans la dépendance de la maison Visconti, comme s'il étoit son lieutenant et non son allié.

CHAP. XLVII.

1364.

(1) *Bernardo Marangoni Chronic. di Pisa.* p. 736.

CHAP. XLVII. » il est excessivement fatigué; mais si sa patrie
1364. » ou ses magistrats ont besoin de lui, je vais » le réveiller ». Les citoyens qui avoient conçu les premiers de la défiance, rougirent de leurs soupçons; ils eurent honte d'avoir surpris ainsi une femme respectable, et ils se retirèrent sans permettre qu'on réveillât Agnello. Retournés auprès des Anziani, ils leur déclarèrent que leur inquiétude étoit sans fondemens, et ils se désarmèrent. Mais à peine s'étoient-ils retirés, qu'Agnello sortit tout armé de ce lit où il paroissoit dormir, pour se mettre à la tête des bandits qu'il avoit rassemblés. Il marcha avec eux au palais, et il surprit les gardes de la seigneurie. Jean Hawkwood, gagné par l'argent des Visconti, favorisoit son usurpation, et avoit fait monter à cheval ses cuirassiers pour le soutenir. Agnello s'assit dans la salle de la seigneurie, sur le fauteuil du président; il fit réveiller l'un après l'autre les Anziani, et les fit amener devant lui. « La vierge Marie, » leur dit-il, m'a révélé cette nuit même, que, » pour le bien et le repos de Pise, je dois » prendre, au moins pendant une année, le » titre et les fonctions de doge. C'est par obéis» sance à cet ordre céleste, que je viens de » distribuer, de mon propre argent, trente » mille florins aux troupes, pour acquitter » leurs soldes arriérées. Je vous ai fait appeler,

» pour que vous confirmiez à présent par vos » suffrages, cette nomination divine ». Les Anziani, surpris et effrayés de se voir entourés par les satellites d'Agnello, ne firent pas de résistance. Ils jurèrent obéissance l'un après l'autre, entre les mains du nouveau doge. Celui-ci fit ensuite chercher chez eux, tous les citoyens les plus considérés, et tous ceux dont il se défioit, pour leur faire prêter le même serment. En même temps qu'il faisoit briller des épées autour de leurs têtes, il n'épargnoit pas les promesses pour les séduire. A l'un, il offroit le vicariat de Lucques; à l'autre, celui de Piombino; à un troisième, le choix entre les diverses châtellenies de l'état. Pendant toute la nuit, les magistrats et les citoyens lui furent amenés successivement, pour lui jurer fidélité. Le matin, il parcourut la ville, avec une pompe ducale; les Anziani l'accompagnoient, et les soldats forçoient le peuple à le saluer du nom de doge.

1364.

Agnello, pour consolider son pouvoir, réunit seize familles de citoyens en une seule, dont il se déclara le chef. Tous les membres de cette corporation nouvelle devoient porter le titre de comtes, et les mêmes armoiries. Agnello donna à entendre qu'il déposeroit sa dignité au bout d'une année, et qu'il feroit place à celui des comtes que le peuple éliroit pour lui succéder.

CHAP. XLVII. Mais personne ne suivit mieux le conseil du
1364. comte de Montéfeltro au pape Boniface (1). Il promit pour se faire des partisans ; et il n'accomplit pas ses promesses pour demeurer leur maître. Bientôt il abandonna le titre de doge, usité déjà dans deux républiques maritimes, pour s'attribuer celui de seigneur; il s'entoura de la pompe la plus ridicule; il ne se montra plus au peuple qu'avec le sceptre d'or à la main, et le drap d'or suspendu sur sa tête; il exigea enfin qu'on lui présentât à genoux les suppliques qu'on vouloit lui remettre, quoiqu'on n'eût encore jamais donné cette marque de soumission à d'autres qu'aux papes et aux empereurs (2).

Pendant ce temps, Pierre d'Albizzo de Vico, l'ambassadeur des Pisans au congrès de Pescia, s'empressoit de terminer les différends de sa patrie, avec les Florentins. La paix fut signée le 17 août 1364. Les anciennes franchises accordées aux marchands de Florence, dans le port de Pise, furent toutes renouvelées; le château de Piétrabona, qui avoit été la première cause de la guerre, fut cédé aux Floren-

(1) *Lunghe promesse coll' attender corto.*

DANTE, Inferno.

(2) *Filippo Villani.* c. 101, p. 765. — *Chroniche di Pisa.* p. 1046. — *Tronci Annali di Pisa.* p. 412. Mais ce dernier, comme de coutume, est court et peu satisfaisant.

tins par les Pisans; les autres châteaux, pris CHAP. XLVII.
de part et d'autre, furent rendus mutuellement, 1364.
et les Pisans s'engagèrent à payer en dix ans, aux Florentins, cent mille florins d'or, pour les frais de la guerre, savoir : dix mille chaque année, la veille de la fête de Saint-Jean, protecteur de Florence (1).

(1) *Filippo Villani.* c. 102, p. 767. — *Scipione Ammirato.* L. XII, p. 648.

FIN DU TOME SIXIÈME.

TABLE CHRONOLOGIQUE

DU TOME SIXIÈME.

FIN DE LA TABLE.

